This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

VOYAGES

AUTOUR DU MONDE

Coulommiers. — Typog. A. MOUSSIN.

Mme IDA PFEIFFER

VOYAGES AUTOUR DU MONDE

17125

ABRÉGÉS

PAR J. BELIN-DE LAUNAY

SUR LA TRADUCTION

DE M. W. DE SUCKAU

Et accompagnés d'une carte

TROISIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE & Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
1873

Tous droits réservés.

23

INTRODUCTION

Les matériaux du livre que nous présentons au public nous ont été fournis par les traductions que feu W. de Suckau avait faites des voyages de madame I. Pfeiffer ; mais nous avons cru devoir écrire de nouveau presque entièrement les passages que nous avons choisis : en respectant le fond et l'esprit de ces narrations, nous en avons le plus souvent modifié la forme et le style.

Nous espérons avoir ainsi rendu plus agréable la lecture de ces récits d'ailleurs pleins de charmes.

Pourquoi ces courses à travers le monde ont-elles tant d'attraits? N'est-ce pas parce qu'elles sont racontées naïvement, sans prétention et que, comme l'a dit madame Pfeiffer, leur auteur a eu pour unique objet de reproduire dans leur franchise les impressions éprouvées au spectacle de tant de régions et de natures si diverses?

Quels profits en peut-on retirer? La lecture de tels

un
vilisés
ie a des-
Alfores et
ré jusqu'aux
Tous les inter-
le les a entrevus.
elle l'a parcou-
nuances par les-
du noir au blanc,
celui qui cache les
jusqu'à celui qui
elle a constaté toutes
différences si rapide-
une conséquence
à la superficie d'une
teint de la peau, le
et les constructions :
qui ne l'est pas, c'est
du corps; ce qui l'est
spirituelles ou l'âme.
imat comme par

vénurie comme
l'homme,
ve-
me
e par-
able; si
ne Pfeiffer
ses engage-
moralité que
ans les mêmes
me.
rguments à quelque
ue ou scientifique que
n route. Aussi n'a-t-elle
ar les raconter, nullement
ose. Et c'est justement cette
donne le plus de valeur à
religion, elle est catholique et
que, raillant les prétentions aris-
dmire complaisamment les résul-
ocratie américaine; en philosophie,
bon sens vulgaire; en fait de science,
aît que l'histoire naturelle, sans qu'elle
mais, si ce n'est pour indiquer qu'elle fait
tions. Elle n'a donc pas de preuves à établir;
s observations manquent de système comme de
é. Ses yeux voient et ses oreilles entendent bien,
son esprit reste tout grand ouvert, ne s'étant pas
straitdans une certaine ligne de réflection, dans une
irection d'études, et n'ayant pas subi des habitudes
qui s'y seraient invétérées. Son témoignage est vrai,

livres peut produire un effet inattendu. Cette revue rapide du globe, ce coup d'œil jeté presque à la fois sur tous les peuples peut laisser l'impression qu'après tout la race humaine est homogène. Dans ce volume, on voit une femme du monde, fille d'un riche négociant de Vienne et veuve d'un avocat de Lemberg, se mettre sans préparation à parcourir l'univers. Elle a visité l'Islande et navigué sur les grands lacs de l'Amérique du Nord, comme elle a doublé les caps qui terminent au sud la Patagonie et l'Afrique. Elle a étudié d'un même point de vue, celui d'une étrangère, les civilisés de Londres, de Paris ou de Canton; mais elle a descendu au fond de la sauvagerie, jusqu'aux Alfores et aux Dayacs de la Malaisie; elle a pénétré jusqu'aux Battacs, anthropophages de Sumatra. Tous les intermédiaires qui unissent ces extrêmes, elle les a entrevus. La gamme entière de la civilisation, elle l'a parcourue; de même qu'elle a indiqué les nuances par lesquelles la peau de l'homme passe du noir au blanc, et les modes du vêtement, depuis celui qui cache les Mahométanes de Bender-Boucher, jusqu'à celui qui ne couvre pas les Californiennes; elle a constaté toutes les variations de la décence. Ces différences si rapidement passées en revue ne donnent qu'une conséquence principale : c'est qu'elles sont à la superficie d'une race qui est partout la même. Le teint de la peau, le costume, le langage, les mœurs et les constructions : oui, tout cela est variable. Ce qui ne l'est pas, c'est l'attitude ou la forme générale du corps; ce qui l'est moins encore, ce sont les facultés spirituelles ou l'âme.

La nature, par les rigueurs du climat comme par

les amollissements de la chaleur ; par la pénurie comme par la profusion de ses dons, peut écraser l'homme, c'est-à-dire, en lui enlevant l'énergie, arrêter le développement des aptitudes de l'esprit; mais, à l'état même latent, ces facultés demeurent les mêmes. L'homme partout libre de ses actions se sont partout responsable; si bien que, même chez les cannibales, madame Pfeiffer a trouvé la probité, l'honnêteté à tenir ses engagements, en un mot les marques de cette moralité que dicte en tous lieux et que répète dans les mêmes termes, la conscience, à chaque homme.

Ce n'est pas pour fournir des arguments à quelque système religieux, philosophique ou scientifique que madame Pfeiffer s'était mise en route. Aussi n'a-t-elle raconté ses voyages que pour les raconter, nullement pour prouver quelque chose. Et c'est justement cette absence de projet qui donne le plus de valeur à ses témoignages. En religion, elle est catholique et tolérante; en politique, raillant les prétentions aristocratiques, elle admire complaisamment les résultats de la démocratie américaine; en philosophie, elle n'a que le bon sens vulgaire; en fait de science, elle ne connaît que l'histoire naturelle, sans qu'elle en parle jamais, si ce n'est pour indiquer qu'elle fait des collections. Elle n'a donc pas de preuves à établir; aussi ses observations manquent de système comme de préjugé. Ses yeux voient et ses oreilles entendent bien, car son esprit reste tout grand ouvert, ne s'étant pas abstrait dans une certaine ligne de réflection, dans une direction d'études, et n'ayant pas subi des habitudes qui s'y seraient invétérées. Son témoignage est vrai,

parce que aucune préoccupation grave n'a détourné le sens ni déformé l'intelligence de madame Pfeiffer.

Nous avons déjà dit à quelle conséquence principale ses livres nous ont l'air d'aboutir; mais on en peut tirer quelque autre déduction. Non seulement l'homme y paraît un dans les facultés morales et intellectuelles, le même partout devant sa conscience et dans sa liberté, mais encore on y voit qu'il a conservé jusqu'ici les échantillons de tous les degrés de développement qu'il a traversés depuis la formation des sociétés plus ou moins rudimentaires.

Les cabanes élevées sur des pilotis par les Dayacs (n. p. 179) montrent ce qu'ont été les habitations lacustres, dont l'existence est de plus en plus généralement constatée en Europe pour une longue période de siècles. Quant aux mœurs de ces Dayacs, ne permettent-elles pas de deviner ce qu'étaient celles des Européens à l'époque où ils habitaient leurs *palafites ?* « En réalité, dit madame Pfeiffer, leur vie s'écoule sur le palier; on y travaille, les enfants y prennent leurs ébats et les vieillards s'y reposent; les femmes tressent des nattes et des paniers; les hommes taillent de très-beaux manches pour leurs couteaux. » Ce détail fait penser aux manches curieusement sculptés qu'on a découverts sous le sol de nos cavernes.

Les outils et les armes de bois et de pierre, comme ceux dont on retrouve en France les silex taillés, sont encore ceux dont se servaient les Taïtiens il y a vingt ans. La vérité des découvertes de M. Boucher de Perthes se voit ainsi justifiée, et les Taïtiens expliquent, par leur exemple, comment l'homme a travaillé sur

les rives paludéennes de la Somme à une époque inconnue.

Les huttes construites par les Californiens (n. p. 240) en 1853 diffèrent-elles beaucoup de celles des Gaulois, telles qu'elles sont représentées sur les bas-reliefs des Romains ?

Le feu est encore allumé comme l'ordonnaient les rites vêdiques. « Ce feu était tiré par le frottement de deux pièces de bois qui le renfermaient éminemment, c'était sa *nativité*. La faible étincelle vivante, souvent appelée dans le Vêda le *petit enfant*, était portée sur une poignée d'herbes sèches qu'elle enflammait aussitôt. » Telle est la description de l'invention du feu sacré, extraite du Vêda par M. E. Burnouf, qui l'insère dans ses études sur la *Science des religions*. Or, à part le mystique symbolisme, c'est l'exacte façon dont les Taïtiens (n. p. 53), comme les Malais du reste, se procurent le feu que nos traditions occidentales faisaient apporter du ciel par Prométhée.

Les grandes dames des Indes ont à peu près encore le même costume (n. p. 80) que la déesse Saraçouati.

On enterre avec leurs trésors les rois de Madagascar (n. p. 309) comme l'étaient les rois de l'antiquité orientale, comme l'ont été Alaric et Attila ; mais il y a la différence qu'à présent on sait où trouver les cadavres des rois malgaches et leurs trésors, conservés dans des monuments publics, tandis que les Goths et les Huns prenaient les plus grandes précautions pour laisser, inconnus à tous, les lieux où ils ensevelissaient leurs chefs avec leurs richesses.

La reine Ranavola fait fabriquer ce dont elle a

besoin, comme le faisaient les empereurs romains, par ses ateliers d'esclaves. Une règle d'étiquette sans doute fort antique, mais qu'on retrouve au nord du lac Victoria, dans le Pays de Ganda, ne permet pas qu'on puisse avoir d'autre licence que celle de voir la reine, lors d'une première présentation. De même que les chefs de l'Afrique équatoriale réclament le *hongo* et que les rois de l'Inde exigeaient leur *nuzza*, on doit, dans la même circonstance, remettre à Ranavola une pièce d'or ou d'argent.

Les pierres levées de Madagascar rappellent les menhirs de la Gaule; mais elles y ont encore une signification, étant ou des monuments funéraires, ou l'indication des lieux où se peuvent tenir les marchés (n. p. 293).

Les années Malgaches sont, comme celles des anciens Hébreux, composées de mois lunaires.

On remarquera (n. p. 227) la description du cérémonial au milieu duquel on lime les dents de la jeune reine de Barou. C'est une coutume assez répandue en Afrique, où quelques tribus conservent toutes leurs dents, mais où d'autres se distinguent soit en s'arrachant les incisives inférieures, soit en se limant les dents de devant d'une certaine façon, moyen de se reconnaître assurément, pour des gens qui n'ont pas d'uniforme à revêtir.

Bien que madame Pfeiffer ne s'occupe guère d'observations ethnologiques, elle a noté que, parmi les Malgaches des castes inférieures, il y a des hommes qui, mieux que les Sioux, mériteraient d'être appelés des Peaux-Rouges.

Enfin, les seuls points sur lesquels on ait accusé madame Pfeiffer de partialité, c'est le jugement qu'elle porte sur l'utilité qu'ont, pour le fait de la diffusion du christianisme, les savants missionnaires envoyés en Asie ou dans l'Océanie par l'Angleterre et par les États-Unis; ce sont les critiques, malsonnantes à quelques oreilles, que lui inspire l'observation sabbatique du dimanche; les désordres qu'elle reproche à quelques ministres hollandais, et le blâme indigné dont elle flétrit les odieuses trahisons imputées aux missionnaires anglais et à M. Ellis, livrant les catholiques et toute la population malgache à la barbarie de l'infâme Ranavola plutôt que de permettre qu'ils en soient délivrés par l'influence du catholicisme et de la France.

Voilà de ces passions que nous avons de la peine à comprendre.

En France, nous nous piquons d'être impartiaux jusqu'à l'indifférence et nous avons la politesse de ne dire la vérité que quand elle blesse notre foi, notre nationalité ou notre patriotisme. La plupart de nos livres sont écrits dans des sentiments qu'on appelle libéraux dès qu'ils critiquent le catholicisme, voire le déisme, et dès qu'ils attaquent le gouvernement, quel qu'il soit, quitte à regretter et à vanter un jour ce qu'on aura contribué à jeter à bas. C'est là peut-être ce qui explique l'espèce de surprise et de méfiance que nous éprouvons contre tout livre qui manque des caractères que nous prétendons libéraux.

On oublie en France que chaque peuple a ses inimitiés particulières, qu'il y a de l'intolérance dans tous les cultes et même dans les négations, qui souvent

prennent pour formules des affirmations dogmatiques. On ne se souvient plus ici ni de M. Pritchard à O'Tahiti, ni de M. Ellis à Tananarive, ni de l'étonnante immunité dont a joui le drapeau anglais lors du soulèvement des Druses dans le Liban et des Mahométans à Damas. On ne s'est jamais dit que, hors d'Europe, le catholicisme n'est représenté que par un pavillon : celui de la France.

Il est vrai qu'on ne peut guère apercevoir ces étranges vérités qu'en quittant pour quelque temps le sol de sa patrie, ou, si l'on ne peut pas en sortir, qu'en lisant du moins des relations de voyage.

Espérons qu'une Autrichienne, amante de la libert jusqu'à trouver supérieure à toute autre la constitution démocratique des Etats-Unis; plus indulgente pour les cannibales que pour les catholiques de Quito ou pour les Russes, a bien le droit d'énoncer des critiques sur les intrigues des Anglais et sur les manœuvres de leurs missionnaires, sans exciter du scandale en France.

Défaisons-nous de quelques-uns de nos préjugés et consentons à concéder qu'il puisse y avoir du mal ailleurs que dans notre Eglise et que dans notre patrie; nous aurons ainsi fait un assez notable progrès vers la liberté de la pensée et vers l'équité du jugement.

Bordeaux, juin 1868.

VOYAGES
AUTOUR DU MONDE

CHAPITRE I

LE BRÉSIL

(De mai à décembre 1846.)

Education de madame Ida Pfeiffer, née Reyer. — Sa vie. — Ses voyages dans la Terre-Sainte, en Islande et en Suède. — Son portrait. — Elle part pour le Brésil. — Rio-de-Janeiro. — Constantinople est plus agréable à voir. — L'esclavage au Brésil. — Pétropolis. — Attaque furieuse d'un nègre. — Le manioc. — Novo-Friburgo. — Bois embrasé. — Les *fazendas*. — Les Pouris. — La danse de la victoire.

Pour satisfaire à la curiosité bien légitime de nos lecteurs, nous commencerons ce volume en donnant sur la célèbre madame Ida Pfeiffer quelques renseignements biographiques, que nous extrairons surtout de la notice mise par M. W. de Suckau en tête de sa traduction du *Voyage à Madagascar*. Il y reproduit dans ses parties essentielles les confidences mêmes de la voyageuse.

Née à Vienne en Autriche, le 14 octobre 1797, elle était le troisième enfant d'un riche négociant nommé Reyer. Seule fille de sept enfants, elle prit aisément les goûts et les habitudes des garçons, dont

ses parents la laissaient même porter les vêtements. « Je n'étais pas timide, dit-elle, mais plus vive et plus hardie que mes frères aînés. » Son père, pour les habituer aux privations, refusait souvent à ses enfants la chose la plus juste, le plaisir le plus naturel; rien que pour les accoutumer à dominer leurs désirs.

Sans cette éducation presque spartiate, la petite Ida ne serait jamais devenue l'intrépide voyageuse qui sut endurer les plus grandes fatigues durant des mois entiers, en étant souvent réduite à la plus misérable nourriture. Les principales qualités d'Ida Pfeiffer : le courage, la persévérance, l'indifférence à la douleur et au dénûment, furent développées par cette méthode d'éducation presque bizarre, qui trouverait sans doute malaisément un défenseur dans un temps comme le nôtre, trop jaloux de tout réduire au même niveau.

M. Reyer mourut en 1806, laissant à sa veuve la rude tâche d'élever sept enfants. Madame Reyer retint sa fille auprès d'elle et envoya ses fils en pension. Quelques mois après, elle voulut obliger Ida, qui approchait de ses dix ans, à reprendre les habits de son sexe. La jeune fille en tomba malade, et le médecin la guérit en lui faisant rendre les vêtements de garçon. Dès lors, elle apportait la plus grande ardeur à étudier tout ce qu'elle croyait pouvoir convenir à un homme, mais elle n'avait pour le piano et pour les travaux de femme que le plus profond dédain.

Pleine d'enthousiasme patriotique, elle sautait de joie quand on annonçait que les Français avaient été battus; malheureusement ils entrèrent victorieux à Vienne en 1809, et Ida eut la douleur de voir ces hommes qu'elle détestait installés dans la maison paternelle, y dîner à table et y réclamer toute espèce de prévenances. Elle en prit une telle haine contre leur

chef, contre Napoléon, qu'elle applaudit dans son cœur à l'attentat de Schœnbrunn, et que, lors d'une revue où sa mère l'obligea d'assister, elle ferma les yeux pour ne voir ni le chef qui lui était odieux ni son brillant état-major.

Lorsqu'elle eut treize ans, elle comprit, quoiqu'elle s'en trouvât fort malheureuse, qu'il était nécessaire de porter les vêtements féminins et d'accepter les occupations de son sexe. « Que j'étais d'abord gauche et maladroite! écrit madame Pfeiffer; que je devais avoir l'air ridicule dans mes longs vêtements, malgré lesquels je continuais à courir et à sauter avec toute la turbulence d'un garçon! »

Ses idées fausses furent dès lors redressées avec une infinie bonté et une extrême délicatesse par un jeune professeur, qu'elle voulut quelques années plus tard épouser, mais auquel sa mère la refusa, bien qu'il eût alors embrassé la carrière administrative et que, depuis plusieurs années, il eût une place dont le traitement était très-suffisant pour le faire vivre.

Après avoir refusé beaucoup de prétendants qu'attirait jusqu'à un certain point la fortune considérable laissée par son père, Ida, de guerre lasse, promit à sa mère d'accepter le premier qu'elle lui présenterait; mais en y mettant pour condition qu'il fût un homme d'un certain âge, afin de rendre évident pour tout le monde qu'elle ne consentirait à se marier que par obéissance filiale.

En 1819, comme Ida avait vingt-deux ans, elle fut demandée par un veuf, dont le fils faisait son droit à l'Université de Vienne; c'était le docteur (1) Pfeiffer,

(1) En Allemagne, le titre de docteur, qu'on ne donne dans le monde en France qu'aux médecins, distingue les docteurs en droit, en lettres, en théologie, aussi bien que les docteurs en médecine — J. B.

un des avocats les plus distingués de Lemberg en Galicie.

« Je promis de réfléchir, dit-elle dans son journal. Le docteur Pfeiffer me paraissait un homme très-raisonnable et fort bien élevé; mais ce qui lui donnait les plus grands titres à mes yeux, c'est qu'il demeurait à cent milles de Vienne et qu'il avait vingt-quatre ans de plus que moi. »

Au bout de huit jours, elle donnait son consentement. Le mariage fut célébré le 1er mai 1820, et bientôt les nouveaux époux partirent pour Lemberg. Le chemin donna des distractions, réveilla chez la jeune femme son ancien goût des voyages, et fournit aux mariés l'occasion de faire plus ample connaissance. Ida trouva dans le docteur de la droiture, de la franchise et de l'intelligence, et, si elle ne put pas l'aimer, cependant elle dut lui accorder son estime et son affection, en retour de son amour et de sa délicatesse. Elle prit la résolution de remplir consciencieusement ses devoirs, et dès lors regarda l'avenir avec plus de calme et de tranquillité.

M. Pfeiffer était un homme plein d'intégrité, qui dévoilait et attaquait sans ménagement l'injustice partout où il la rencontrait, sans jamais rien cacher de sa conviction. Il s'était alors glissé beaucoup d'abus dans la marche routinière des administrations de la Galicie, où il ne manquait pas de fonctionnaires infidèles. Dans un grand procès que le docteur gagna, il eut occasion de découvrir les prévarications les plus audacieuses, et les dénonça sans crainte à Vienne. Une instruction sérieuse ayant démontré la vérité des dénonciations du docteur Pfeiffer, plusieurs employés furent ou congédiés ou déplacés.

Cependant cette affaire eut bientôt pour lui de fâcheuses conséquences. Elle lui avait attiré l'inimitié

de la plupart des fonctionnaires, et leur haine éclata avec tant de force qu'il se vit obligé d'abandonner sa place au barreau, car, loin d'être utile à ses clients, il n'aurait pu que leur nuire désormais.

« Mon mari, écrit Ida Pfeiffer, avait bien prévu tout cela; mais son caractère se refusait à fermer les yeux sur des injustices éhontées. La même année, il cessa de plaider et, quand il eut mis ordre à ses affaires privées, nous allâmes, en 1821, nous établir à Vienne, où il espérait, grâce à ses relations étendues, trouver facilement une occupation; mais sa réputation l'avait précédé à Vienne. Ici, comme à Lemberg, on savait sa manière de voir et d'agir, et on le considérait comme un esprit inquiet, ennemi des choses existantes. Aussi tous ses efforts pour obtenir un emploi restèrent inutiles. On donnait à l'homme le plus ordinaire et le plus dépourvu de talent ce qu'on s'obstinait à lui refuser. »

Ces contrariétés influèrent d'une manière funeste sur le caractère de M. Pfeiffer. Il voyait sa carrière et tous ses efforts entravés; aussi, ce qu'il faisait autrefois avec zèle et avec plaisir ne lui était plus qu'une cause d'ennui et de contrariété. Toute son activité ne lui rapportait plus que peu ou point de profit. La position du docteur devint donc de jour en jour plus critique. Son talent lui avait valu à Lemberg une clientèle considérable, et M. Pfeiffer avait contracté le goût de vivre sur un grand pied; il avait voiture et chevaux, tenait table ouverte et ne songeait pas à se préoccuper de l'avenir. Beaucoup de gens, connaissant sa générosité, l'exploitaient pour lui emprunter de l'argent. C'est ainsi que la dot d'Ida devint la proie d'un ami, à qui le docteur voulut venir en aide et qui n'en fit pas moins faillite.

« Dieu seul sait, s'écrie Ida Pfeiffer, ce que j'ai eu

à souffrir pendant dix-huit ans de mariage, non par de mauvais traitements de mon mari, mais par les difficultés de la situation la plus pénible, par le besoin et par la gêne! J'étais née dans une famille où il y avait de la fortune. J'avais été habituée dès mon enfance à l'aisance et au confortable, et maintenant à peine si je savais où poser ma tête et où prendre l'argent pour me procurer le plus strict nécessaire. Je devais m'occuper de tous les soins du ménage, je souffrais du froid et de la faim, je travaillais en secret pour un salaire, je donnais des leçons de dessin et de musique, et cependant, malgré tous mes efforts, il y avait souvent des jours où je n'avais guère autre chose que du pain sec à offrir pour dîner à mes pauvres enfants!

« Sans doute j'aurais pu demander des secours à ma mère ou à mes frères, qui ne me les auraient pas refusés; mais mon orgueil se révoltait à cette idée. Je luttai ainsi durant des années contre le besoin, en cachant ma position; souvent je fus près de succomber au désespoir, et la pensée seule de mes enfants put soutenir mon courage. Enfin, l'excès de ma souffrance fit taire tout autre sentiment, et j'eus recours plusieurs fois à l'assistance de mes frères. »

En 1831, madame Pfeiffer perdit sa mère, à laquelle, durant une longue maladie, elle avait prodigué les soins les plus affectueux. Retournée ensuite à Lemberg avec son mari, qui se berçait chaque jour d'illusions nouvelles, elle y subit encore les inquiétudes d'une position précaire. Enfin, en 1835, son mari étant retenu à Lemberg par ses habitudes et par l'affection qu'il portait au fils de sa première femme, madame Pfeiffer revint se fixer définitivement à Vienne pour y élever ses deux fils, à l'aide des ressources que lui avait procurées la succession de sa mère.

Quand elle eut repris à Vienne sa vie calme et pai-

sible, elle ne fut plus occupée que du désir de conserver ses forces jusqu'à ce que ses fils pussent se suffire et vivre seuls. Ce désir fut exaucé; les jeunes Pfeiffer ses fils surent s'ouvrir, l'un et l'autre, assez promptement, une carrière honorable.

Leur position assurée, Ida Pfeiffer revint à ses idées de voyages. Son ancien projet de voir le monde l'envahit tout entière, sans plus trouver d'opposition ni dans la raison ni dans le devoir. Ce qui la préoccupait seulement, c'était la façon dont elle exécuterait seule un grand voyage; car elle était obligée de voyager seule, son mari étant déjà trop vieux pour supporter les fatigues d'une pareille entreprise, et ses fils ne pouvant pas être enlevés pour si longtemps à leurs occupations. La question d'argent lui donnait aussi beaucoup à réfléchir. Les pays qu'elle se proposait de visiter n'ayant ni hôtels, ni chemins de fer, les dépenses devaient être d'autant plus considérables que le voyageur y serait forcé d'emporter avec lui tout ce dont il aurait besoin. Or, les ressources d'Ida Pfeiffer étaient d'autant plus limitées, qu'elle avait dépensé une partie de l'héritage de sa mère pour l'éducation de ses fils.

« Cependant, dit-elle dans son journal, je ne délibérai pas longtemps avec moi-même sur ces points importants. Pour le premier, que j'étais femme et devais voyager seule, je m'en fiais à mon âge (j'avais quarante-cinq ans), à mon courage et à la forte indépendance que j'avais acquise à la dure école de la vie, dans le temps où non-seulement j'avais dû m'occuper de moi et de mes enfants, mais quelquefois aussi de mon mari. Pour l'argent, j'étais décidée à la plus grande économie. Les incommodités ni les privations ne m'effrayaient; j'en avais déjà supporté beaucoup et par force : combien celles que je recherchais volontairement, avec un but agréable devant les

besoin, comme le faisaient les empereurs romains, par ses ateliers d'esclaves. Une règle d'étiquette sans doute fort antique, mais qu'on retrouve au nord du lac Victoria, dans le Pays de Ganda, ne permet pas qu'on puisse avoir d'autre licence que celle de voir la reine, lors d'une première présentation. De même que les chefs de l'Afrique équatoriale réclament le *hongo* et que les rois de l'Inde exigeaient leur *nuzza*, on doit, dans la même circonstance, remettre à Ranavola une pièce d'or ou d'argent.

Les pierres levées de Madagascar rappellent les menhirs de la Gaule; mais elles y ont encore une signification, étant ou des monuments funéraires, ou l'indication des lieux où se peuvent tenir les marchés (n. p. 293).

Les années Malgaches sont, comme celles des anciens Hébreux, composées de mois lunaires.

On remarquera (n. p. 227) la description du cérémonial au milieu duquel on lime les dents de la jeune reine de Barou. C'est une coutume assez répandue en Afrique, où quelques tribus conservent toutes leurs dents, mais où d'autres se distinguent soit en s'arrachant les incisives inférieures, soit en se limant les dents de devant d'une certaine façon, moyen de se reconnaître assurément, pour des gens qui n'ont pas d'uniforme à revêtir.

Bien que madame Pfeiffer ne s'occupe guère d'observations ethnologiques, elle a noté que, parmi les Malgaches des castes inférieures, il y a des hommes qui, mieux que les Sioux, mériteraient d'être appelés des Peaux-Rouges.

Enfin, les seuls points sur lesquels on ait accusé madame Pfeiffer de partialité, c'est le jugement qu'elle porte sur l'utilité qu'ont, pour le fait de la diffusion du christianisme, les savants missionnaires envoyés en Asie ou dans l'Océanie par l'Angleterre et par les États-Unis; ce sont les critiques, malsonnantes à quelques oreilles, que lui inspire l'observation sabbatique du dimanche; les désordres qu'elle reproche à quelques ministres hollandais, et le blâme indigné dont elle flétrit les odieuses trahisons imputées aux missionnaires anglais et à M. Ellis, livrant les catholiques et toute la population malgache à la barbarie de l'infâme Ranavola plutôt que de permettre qu'ils en soient délivrés par l'influence du catholicisme et de la France.

Voilà de ces passions que nous avons de la peine à comprendre.

En France, nous nous piquons d'être impartiaux jusqu'à l'indifférence et nous avons la politesse de ne dire la vérité que quand elle blesse notre foi, notre nationalité ou notre patriotisme. La plupart de nos livres sont écrits dans des sentiments qu'on appelle libéraux dès qu'ils critiquent le catholicisme, voire le déisme, et dès qu'ils attaquent le gouvernement, quel qu'il soit, quitte à regretter et à vanter un jour ce qu'on aura contribué à jeter à bas. C'est là peut-être ce qui explique l'espèce de surprise et de méfiance que nous éprouvons contre tout livre qui manque des caractères que nous prétendons libéraux.

On oublie en France que chaque peuple a ses inimitiés particulières, qu'il y a de l'intolérance dans tous les cultes et même dans les négations, qui souvent

« Les peines ni les privations, dit-elle, ne pouvaient être nulle part plus grandes qu'en Syrie et en Islande. Les dépenses ne m'effrayaient pas non plus, car je savais par expérience combien on a peu de besoins quand on veut se restreindre au strict nécessaire, et que l'on est disposé à renoncer à toutes les commodités et à toutes les choses superflues. Grâce à mes économies, je me trouvais en possession d'un fonds, qui, pour un voyageur comme le prince Puckler-Muskau, ou comme Chateaubriand et Lamartine, aurait à peine suffi à une excursion de quinze jours aux eaux; mais qui, pour une modeste voyageuse comme moi, me semblait devoir payer une tournée de deux à trois ans, et qui, j'en eus la preuve par la suite, était réellement suffisant. »

Elle ne dit rien de ses projets gigantesques à sa famille, ni surtout à ses fils, et n'indiqua que le Brésil comme but de son entreprise.

Ce premier voyage autour du monde, sur lequel nous donnerons de nombreux détails, agrandit beaucoup la réputation d'Ida Pfeiffer. Une femme qui, sans autre appui que ses seules forces, a fait deux mille huit cents milles anglais par terre et trente-cinq mille milles par mer (1), doit, en effet, être considérée comme un phénomène extraordinaire. Son troisième ouvrage était intitulé : *Eine Frauenfahrt um die Welt* (Voyage d'une femme autour du monde. Vienne, 3 vol., 1850). Il eut un très-grand succès, et fut traduit deux fois en anglais, et plus tard en français.

Pendant quelque temps, Ida Pfeiffer eut la pensée de se livrer au repos et de ne plus recommencer des explorations pareilles. Mais elle ne demeura pas longtemps dans ces dispositions. Après avoir vendu ses col-

(1) Quatre mille cinq cent cinq kilomètres par terre et cinquante-six mille trois cent quinze sur mer. — J. B.

lections, mis en ordre et publié son journal, comme elle ne sentait nullement décliner ses forces, elle revint à l'idée d'une seconde promenade à travers le monde. Cette fois, le gouvernement autrichien, pour l'aider, lui alloua une somme de 1,500 florins (1).

Le nouveau journal d'Ida Pfeiffer fut publié à Vienne sous ce titre : *Meine zweite Weltreise* (Mon second Voyage autour du monde, 4 vol., 1856).

Le succès dépassa toutes ses espérances. Aussi, en s'occupant de mettre en ordre ses collections et ses notes, tandis qu'elle publiait son second voyage, madame Pfeiffer forma le projet de visiter Madagascar; les propositions mêmes d'Alexandre de Humboldt, qui l'engageait à étudier d'autres régions, ne purent la détourner du but qu'elle s'était proposé.

Les suites d'un cancer au foie, causé par la fièvre qu'elle prit à Madagascar, ont fait mourir madame Pfeiffer à Vienne dans la nuit du 27 au 28 octobre 1858.

« Je souris, a-t-elle écrit à un de ses amis, en songeant à tous ceux qui, ne me connaissant que par mes écrits, s'imaginent que je dois ressembler plus à un homme qu'à une femme. Combien ils me jugent mal! Vous qui me connaissez, vous savez bien que ceux qui s'attendent à me voir avec six pieds de haut, des manières hardies, et le pistolet à la ceinture, trouveront en moi une femme aussi paisible et aussi réservée que la plupart de celles qui n'ont jamais mis le pied hors de leur village ! »

En effet, elle n'avait en rien l'air d'une femme extraordinaire ou qui fût plus homme que femme. Au contraire, ses manières et ses paroles dénotaient tant de simplicité, de modestie et de candeur, que ceux qui

(1) Si ces florins sont monnaie de compte réelle, ils font 3,900 fr.; s'ils sont des florins d'Autriche, ils valent 1,545 fr. — J. B.

la voyaient sans en être avertis ne pouvaient guère soupçonner qu'elle eût tant appris et tant vu. Il y avait dans tout son être un calme et une placidité qui rappelaient plutôt la ménagère uniquement occupée de son intérieur et dénuée de toute exaltation. Beaucoup de personnes aussi, trop promptes à juger Ida Pfeiffer, croyaient ne devoir attribuer son goût des voyages qu'à une curiosité excessive. Mais cette opinion est inconciliable avec un fait qui se manifeste dans tout le caractère d'Ida Pfeiffer, et qui est l'absence totale de curiosité. Autant sa vie avait été agitée, autant sa personne annonçait un esprit paisible et mesuré. L'observateur le plus attentif n'aurait pu découvrir en elle le désir de se mettre en évidence ni de s'occuper d'objets lointains ou extraordinaires. Sérieuse, très-réservée, même avare de paroles, elle n'aurait pu offrir, à un étranger qui ne l'aurait pas connue, que très-peu de côtés aimables.

Elle était petite, maigre et un peu courbée. Ses mouvements étaient mesurés; seulement elle marchait excessivement vite pour son âge. Quand elle revenait à Vienne, son teint portait fortement la marque des ardeurs du soleil. Autrement, rien dans ses traits ne faisait soupçonner une existence si peu commune. On ne pouvait guère voir de physionomie plus calme; mais, quand elle s'engageait dans une conversation un peu vive et qu'elle parlait de sujets qui l'intéressaient, sa figure s'animait et prenait une expression des plus attachantes.

Sa véracité bien constatée donne un très-grand prix à ses récits; et dès à présent nous allons la laisser les exposer elle-même.

Partie de Vienne le 1er mai 1846, je m'embarquai à Hambourg sur un navire à voiles qui leva l'ancre le 29 juin. Nous n'entrions dans le Pas-de-Calais que le 10 juillet, et, dans l'océan Atlantique, que le 24, ayant mis quinze jours à passer la Manche, presque continuellement en vue des côtes de l'Angleterre. Le 29 août, nous passâmes la ligne à 10 heures du soir. Un sentiment d'orgueil s'empara de ceux qui, pour la première fois, entraient dans l'hémisphère méridional: nous nous donnâmes de chaleureuses poignées de main et nous fêtâmes la circonstance en vidant quelques bouteilles de champagne.

Parmi les gens de l'équipage, il n'y eut aucune cérémonie; l'usage n'en est resté que sur un petit nombre de vaisseaux, à cause du désordre et de l'ivresse qu'amenaient presque toujours ces sortes de fêtes. Nos matelots ne voulurent pas cependant faire entièrement grâce à notre mousse, qui passait la ligne pour la première fois, et il fut baptisé rudement avec quelques seaux d'eau.

Le 13 septembre, un ouragan nous apporta de l'ouest un délicieux parfum de fleurs; le 14, nous appercevions le cap Frio à vingt-sept kilomètres de Rio-de-Janeiro, où nous arrivions deux jours après.

Les montagnes, les villages, les maisons élégantes et les riants jardins qui entourent la baie; quelques parties de la ville qu'on aperçoit, et le jardin public descendant à la mer avec ses beaux palmiers; les nom-

breux vaisseaux mouillés tant devant la ville que dans les diverses baies; la richesse d'une végétation luxuriante : tout forme un ensemble vraiment original et charmant.

Rarement on a le bonheur de jouir dès son arrivée d'un coup d'œil aussi enchanteur et aussi vaste que celui qu'il me fut donné d'admirer : les brouillards, les nuages ou une atmosphère humide, en cachent souvent diverses parties et détruisent le merveilleux effet de l'ensemble.

Le 17, nous descendîmes sur la *praya dos Mineiros*, place malpropre et dégoûtante, peuplée de quelques noirs aussi sales et aussi repoussants, qui s'étaient accroupis sur le sol, et vendaient des fruits et des friandises dont ils faisaient l'éloge à grands cris. De là, nous allâmes directement dans la Grand'rue (*rua Direita*), qui n'a d'autre beauté que sa largeur. Elle contient plusieurs monuments publics, entre autres, la douane, la poste la bourse, le corps de garde, qui n'offrent rien de particulier; on ne les remarquerait même pas sans la foule qui stationne toujours à la porte.

Au bout de cette rue se trouve le palais de l'empereur, grande construction fort ordinaire, sans aucune prétention de goût ni d'architecture. La place, qui s'étend devant le palais, est décorée d'une fontaine fort simple; mais elle est très-sale et sert la nuit de dortoir à beaucoup de pauvres et à des nègres libres, qui le matin font sans gêne leur toilette devant tout le monde. Une partie du terrain est entourée de murs et sert de marché au poisson, aux fruits, aux légumes et à la volaille.

Parmi les autres rues, les plus remarquables sont la *rua Misericordia* et la *rua Ouvidor*. C'est dans cette dernière que sont les plus riches et les plus grands magasins : il ne faut néanmoins pas s'attendre à y

trouver les étalages de nos villes d'Europe. On n'y voit non plus rien de remarquablement beau ni de bien précieux. La seule chose qui me fit vraiment plaisir, ce furent les magasins où étaient étalées des fleurs artificielles de toute beauté, habilement composées avec des plumes d'oiseau, des écailles de poisson et des ailes d'insecte.

La place Santa-Anna, qui est la plus grande de Rio-de-Janeiro, se distingue aussi entre toutes par sa malpropreté. Quand j'y allai pour la première fois, j'y vis des cadavres de chiens et de chats, et même un mulet déjà en putréfaction. Une fontaine en fait le seul ornement, et peut-être aimerais-je encore mieux ne pas l'y voir : car, l'eau douce étant fort rare à Rio-de-Janeiro, la noble corporation des blanchisseuses établit son quartier général auprès des fontaines, surtout quand il y a de la place à côté pour sécher le linge. On y blanchit donc, on y étend du linge, on y crie, on y fait du tapage; aussi le voyageur n'a-t-il rien de plus pressé que de s'en éloigner.

Les églises n'offrent rien de curieux au dedans ni à l'extérieur. Celles qui font le plus d'effet sont l'église et le cloître *Santo-Benito* et l'église *Candelaria*, qui de loin ont assez bonne mine.

La seule construction véritablement belle et imposante est l'aqueduc, qui, dans certains endroits, ressemble tout à fait à un ouvrage romain.

Les maisons sont construites à l'européenne, mais petites et mesquines; la plupart n'ont qu'un rez-de-chaussée et un étage : un second étage est chose inusitée. On ne trouve pas non plus ici, comme dans les autres pays chauds, des terrasses ni des verandas ornées de belles fleurs et d'élégantes balustrades. On voit suspendus aux murs de petits balcons mal dessinés. Des volets de bois massifs ferment les fenêtres

pour empêcher le moindre rayon de soleil de pénétrer dans les appartements, où l'on se tient dans une obscurité presque complète; ce qui d'ailleurs est assez indifférent aux dames brésiliennes, car elles ne se fatiguent guère les yeux à lire ni à travailler.

La ville n'a donc, ni dans ses places, ni dans ses rues, ni dans ses monuments, rien de remarquable à offrir aux étrangers. On n'y rencontre que des créatures repoussantes, des nègres et des négresses avec de vilains nez aplatis, de grosses lèvres et des cheveux courts et crépus. En outre, ces gens, presque toujours à moitié nus, n'ont que de misérables haillons, excepté ceux qui sont habillés à l'européenne avec les vieux habits râpés de leurs maîtres. Pour quatre ou cinq noirs, on rencontre un mulâtre, et, par-ci par-là seulement, on voit apparaître un blanc.

L'aspect général est rendu plus horrible encore par les nombreuses infirmités qui attristent le regard à chaque pas : la plus répandue est l'éléphantiasis, lèpre qui produit souvent d'affreux pieds-bots. La commune laideur s'étend jusqu'aux chiens et aux chats, qui parcourent les rues en grand nombre, et qui trop souvent sont pelés ou couverts de plaies et de gale.

Je voudrais pouvoir transporter ici les voyageurs qui, en se plaignant des rues de Constantinople, affirment que l'intérieur de cette ville détruit l'effet de l'extérieur. Il est vrai que l'intérieur de Constantinople est aussi très-malpropre; que ses petites maisons, ses rues étroites, ses chemins tortueux, ses chiens dégoûtants, ne présentent pas au voyageur un spectacle très-pittoresque; mais on y voit de magnifiques constructions du temps des Mahométans et des Romains, de superbes mosquées, de majestueux palais; on traverse des cimetières immenses et des bois de cyprès qui font rêver; on rencontre un pacha ou un

grand-prêtre monté sur un magnifique coursier, et entouré d'une brillante escorte; des Turcs drapés dans leurs beaux costumes, des femmes dont les yeux de feu brillent à travers leur voile; des Persans avec leurs hauts bonnets ; des Arabes à la noble physionomie; des derviches coiffés de calottes de fou et vêtus de robes plissées, et de temps en temps des voitures peintes et dorées que traînent des bœufs magnifiquement harnachés. Voilà de ces spectacles qui dédommagent amplement des choses désagréables qu'on aperçoit çà et là. Dans l'intérieur de Rio-de-Janeiro, au contraire, il n'y a rien qui puisse vous charmer ni vous dédommager : on n'a devant les yeux que des objets repoussants.

Au Brésil, tous les travaux sales et pénibles de la maison et de l'extérieur sont faits par les noirs, qui représentent en général le bas peuple. Beaucoup de nègres, cependant, apprennent des métiers, et plusieurs excellent dans leur art au point de pouvoir être comparés aux plus habiles Européens. J'ai vu dans les ateliers les plus distingués des noirs occupés à confectionner des habits, des souliers, des ouvrages de tapisserie, des broderies d'or et d'argent. Plus d'une négresse assez bien habillée travaillait aux toilettes de femme les plus élégantes et aux broderies les plus délicates. Je croyais souvent rêver en voyant ces pauvres créatures, que je m'étais figurées comme des sauvages libres et vivant dans leurs forêts natales, occupées dans les boutiques et dans les chambres à des travaux qui demandent tant de soins. Et cependant cela ne semble pas leur être aussi pénible qu'on pourrait le croire. Elles se mettaient toujours gaiement à leur travail. Néanmoins, dans les classes qu'on appelle d'ordinaire éclairées, il y a des gens qui, après tant de preuves d'adresse et d'intelligence données par les noirs, les

rabaissent tellement au-dessous des blancs qu'ils les considèrent à peine comme une transition entre le singe et l'homme.

Malgré la loi qui défend au Brésil l'introduction des esclaves, chaque année on en fait entrer et on en vend plusieurs milliers par des voies soi-disant secrètes, que tout le monde connaît et dont chacun profite. Des vaisseaux anglais croisent continuellement, il est vrai, sur les côtes de l'Afrique et du Brésil; mais quand ils ont pris un négrier, ils se bornent à transporter dans leurs colonies ces esclaves qu'ils n'ont pas achetés. J'avoue que, là, ces nègres devraient être libres au bout de dix ans, si, avant ce terme, les possesseurs ne les faisaient pas mourir..... sur le papier, en sorte que les esclaves délivrés par les Anglais restent leurs esclaves. Cette médisance peut n'être qu'un mensonge.

Du reste, le sort des esclaves n'est pas si mauvais au Brésil que se l'imaginent beaucoup d'Européens. En général, on les traite assez bien; on ne les écrase pas de travail; ils ont une nourriture bonne et saine, et les châtiments qu'on leur inflige ne sont ni trop fréquents ni trop rigoureux. La désertion seule est sévèrement punie. J'oserais presque prétendre que leur sort est, en somme, moins déplorable au Brésil que ne l'est celui des paysans en Russie, en Pologne, en Egypte, où la désignation d'esclaves n'existe point (1).

Un des plus grands inconvénients de Rio-de-Janeiro est le manque complet d'égouts. Par les fortes pluies, les rues y deviennent de vrais lits de torrents que l'on ne peut passer à pied : on est obligé pour les traverser de se faire porter par des nègres. Ordinairement alors, toutes relations cessent; les rues sont désertes : on

(1) *Voir* au chap. x, une réflexion pareille.

ne se rend à aucune invitation; on n'acquitte même plus les lettres de change. On hésite à prendre une voiture, car les tarifs sont si mal réglés qu'on paye pour la moindre course comme pour une journée entière. Dans un cas comme dans l'autre, le prix est de 14 fr. 28 (six *milreis*). Ces véhicules sont à moitié couverts, à deux places, et attelés de deux mulets, sur l'un desquels est monté le conducteur. Les voitures à l'anglaise avec des chevaux sont très-rares.

Les arts me semblent assez mal cultivés ici. Dans toutes les familles, on entend les filles jouer et chanter; mais ces bonnes gens n'ont aucune idée de la cadence, de la justesse, de l'ensemble ni de la mesure.

Le théâtre de l'Opéra n'offre à l'extérieur rien de beau ni qui réveille l'attention; aussi, après être entré, est-on fort étonné de voir une salle grande et magnifique, et une scène large et profonde. Ce théâtre peut contenir environ deux mille personnes, et présente quatre étages de loges spacieuses, avec des balustrades formées de barreaux de fer travaillés avec art. L'ensemble est d'un goût parfait. Les hommes seuls sont admis au parterre. J'ai vu représenter *Lucrèce Borgia* par une troupe italienne assez bonne; les décorations et les costumes n'étaient pas trop mal non plus.

Une singulière coutume établie au Brésil, c'est que tous les morts ne sont pas déposés dans les cimetières; mais quelques-uns, moyennant une rétribution particulière, sont enterrés dans l'église même. A cet effet, on a construit dans chaque église des caveaux dont les côtés contiennent des catacombes en pierre. On jette de la chaux sur le mort qu'on y dépose, et, au bout de huit ou dix mois, la chair est consumée. Alors on retire les os, on les nettoie en les faisant bouillir, et on les place dans une urne, sur laquelle on met le nom du défunt, le jour de sa naissance, etc. Ces urnes

sont placées dans les corridors, ou emportées par les parents dans leurs maisons (1).

J'avais beaucoup entendu parler, en Europe, de la beauté et de la richesse naturelles au Brésil, de son ciel toujours pur et riant, des charmes merveilleux de son continuel printemps.

Il est vrai que la végétation est peut-être plus riche et plus abondante ici qu'en aucun pays du monde, et que, lorsqu'on veut voir la nature dans toute sa fécondité et dans une activité constante, c'est au Brésil qu'il faut aller. Cependant, que l'on se garde de croire que tout y soit beau, et que les premières impressions n'y soient pas affaiblies.

D'abord, on regarde avec joie cette verdure continuelle, cette parure toujours printanière; puis on finit par convenir qu'avec le temps tout cela perd de son charme. Un peu d'hiver n'y ferait pas mal : le réveil de la nature, la floraison nouvelle des plantes et le retour des parfums embaumés du printemps causeraient d'autant plus de plaisir qu'on en aurait été privé quelques mois.

Je trouvais ici l'air et le climat extrêmement lourds et désagréables, la chaleur accablante, quoiqu'à cette époque de l'année elle ne dépassât guère 24 degrés à l'ombre. Dans les grandes chaleurs, de la fin de décembre au mois de mai, le thermomètre à l'ombre marque plus de 30 degrés et au soleil plus de 40. Je supportais mieux en Egypte une chaleur plus forte : ce qu'il faut peut-être attribuer à ce que le climat de l'Egypte est sec, tandis qu'il règne au Brésil une extrême humidité.

(1) Ces coutumes, qui nous paraissent étranges, ont été transmises par les Romains aux Portugais, et ceux-ci, les ont importées au Brésil. On reconnaît ici l'*olla*, l'*ollarium*, le *columbarium*, enfin la sépulture commune des Romains. — J. B.

La saison la plus agréable de l'année est l'hiver; il commence au mois de juin et finit au mois d'octobre; avec une température de 14 à 18 degrés, il est presque toujours sec et serein. C'est aussi l'époque qu'on choisit pour voyager. L'été, dit-on, a des orages violents et fréquents; mais, pendant mon séjour au Brésil, je n'en comptai que trois vraiment considérables, dont chacun dura une heure et demie. Les éclairs se succédaient sans interruption et formaient sur presque toute la ligne de l'horizon une mer de feu : en revanche, le tonnerre n'était pas très-fort.

On n'a pas non plus ici de longues soirées ni de beaux crépuscules : aussitôt le coucher du soleil, tout le monde se hâte de rentrer, car les ténèbres et l'humidité surviennent immédiatement.

Dans le fort de l'été, le soleil se couche à six heures trois quarts; le reste de l'année, à six heures. La nuit arrive vingt ou trente minutes après.

Un autre désagrément, ce sont les moustiques, les fourmis, les barates, les tiques, qui vous causent une foule de désagréments de toute espèce, et même, surtout pour les derniers insectes que j'ai nommés, des indispositions presque dangereuses.

On me parla tant à Rio-de-Janeiro du rapide accroissement de Pétropolis, colonie fondée dans les environs par des Allemands; on me vanta tant la beauté du pays où elle est située, des forêts vierges traversées en partie par la route, que je ne pus résister au désir d'y faire une excursion. Le comte Berchthold, qui avait quitté Hambourg en même temps que moi, se mit de la partie, et nous prîmes, le 26 septembre, deux places dans une des barques qui vont journellement au *Porto d'Estrella*. C'est un endroit qui sert d'entrepôt aux marchandises venant de l'intérieur du pays, pour être, de là, expédiées par eau à la capitale du Brésil. Nous y parvînmes

sans accident, et, suivant l'usage, nous continuâmes par terre notre marche vers Pétropolis, encore éloignée de douze à treize kilomètres.

Ordinairement on fait ce trajet sur des mulets que l'on paye 9 fr. 52 par tête. Mais à Rio-de-Janeiro, on nous avait dépeint ce chemin comme une belle promenade à travers de magnifiques forêts, très-fréquentée, très-sûre, formant la principale voie de communication avec Minas Gueras. Nous nous décidâmes donc à faire la route à pied, d'autant plus que le comte désirait herboriser, et moi ramasser des insectes. Les trois premiers kilomètres nous firent passer une large vallée, entourée de hautes montagnes et couverte en grande partie de buissons épais ou de jeunes bois. Les ananas sauvages se présentaient assez bien sur le bord du sentier; ils n'étaient pas encore tout à fait mûrs et brillaient d'une couleur rosée. Ces fruits sont loin d'être aussi savoureux au goût qu'ils sont beaux à la vue, et on ne les cueille que rarement. Ce qui me fit beaucoup de plaisir, ce furent les colibris; j'en vis plusieurs de la plus petite espèce. On ne peut véritablement rien imaginer de si délicat ni de si gracieux que cet oisillon. Il va chercher sa nourriture dans le calice des fleurs, et tourne autour d'elles en voltigeant comme le papillon, avec lequel on peut facilement le confondre dans son vol rapide. Rarement il se pose sur les branches.

Après avoir traversé la vallée, nous arrivâmes à la *serra*, nom que les Brésiliens donnent à toutes les chaînes de montagnes qu'il faut franchir; celle que nous avions devant nous a neuf cents mètres de haut. Une large route pavée mène au sommet, à travers des forêts vierges. Je m'étais toujours figuré que, dans ces forêts, les arbres devaient avoir des troncs d'une grosseur et d'une hauteur extraordinaire. Ce ne fut

pas ce que je trouvai ici. Probablement la végétation est trop forte, et les troncs principaux sont étouffés par la masse des petits arbres, des lianes et des plantes grimpantes. Ces deux derniers végétaux sont si nombreux et couvrent tellement les arbres, que souvent on en aperçoit à peine les feuilles : ce n'est pas pour en voir les troncs. Un botaniste nous a certifié qu'un jour il avait trouvé sur un arbre des lianes et des plantes grimpantes de six espèces différentes.

Nous faisions une riche récolte de fleurs, de plantes et d'insectes, et nous parcourions gaiement notre chemin, charmés par les magnificences de la forêt et par les vues non moins ravissantes qui s'ouvraient devant nous, au-delà de la montagne et de la vallée, jusqu'à la mer avec ses baies, et jusqu'à la capitale du Brésil.

De nombreuses *truppas* (1) conduites par des nègres, ainsi que des piétons isolés que nous rencontrions à chaque instant, nous ôtaient toute appréhension, si bien que nous n'étions nullement effrayés de voir un nègre nous suivre constamment. Mais, quand nous nous trouvâmes seuls dans un endroit un peu écarté, ce noir s'élança subitement, en tenant d'une main un long couteau, et de l'autre un *laso* (2); il se jeta sur nous et nous fit entendre, plus par gestes qu'en paroles, qu'il voulait nous entraîner et nous tuer dans la forêt.

Nous ne portions pas d'armes avec nous, puisqu'on

(1) Par une *truppa*, on entend dix mulets conduits par un nègre. Ordinairement plusieurs *truppas* se réunissent; souvent il se forme ainsi des convois de cent à deux cents mulets. On sait que dans le Brésil tous les transports se font à dos de mulet. — I. P.

(2) Le *laso* est une corde terminée par un nœud coulant. Les indigènes de l'Amérique du Sud savent s'en servir avec une incroyable adresse ; c'est avec le laso qu'ils prennent les animaux sauvages. — I. P.

nous avait représenté ce pays comme tout à fait sans danger, et nous n'avions pour nous défendre que nos parasols. Je possédais un couteau de poche; je le tirai à l'instant, et je l'ouvris, fermement décidée à vendre chèrement ma vie. D'abord, nous parâmes les coups autant que nous le pouvions avec nos ombrelles : mais les ombrelles ne tinrent pas longtemps. Bientôt le nègre parvint à saisir la mienne; en essayant de me l'arracher, il la cassa et je ne conservai dans la main qu'un bout du manche. Pendant cette lutte, le couteau avait échappé des mains du nègre et roulé à quelques pas : je me précipitai promptement dessus, et je croyais déjà le saisir, quand lui, plus rapide que moi, me repoussant de la main et du pied, s'empara de nouveau de son arme. Il la brandit furieux au-dessus de ma tête et me fit deux blessures, dont l'une assez profonde, au haut du bras gauche. Me regardant comme perdue, je pris dans mon désespoir le courage de faire aussi usage de mon couteau et j'en portai un coup dans la poitrine du nègre. Il l'évita, mais je le blessai profondément à la main. Alors le comte, sautant sur lui, le saisit par derrière, tandis que je me hâtais de me relever. Tout cela s'était passé dans l'espace de quelques minutes. La blessure qu'il avait reçue avait rendu le nègre furieux; il grinçait des dents comme un animal féroce et brandissait son couteau avec une rapidité terrible. Bientôt le comte reçut aussi une blessure qui lui déchira toute la main. Nous étions perdus si Dieu ne nous avait envoyé du secours. En ce moment des pas de chevaux retentirent sur le pavé. Immédiatement le nègre nous laissa pour se cacher dans la forêt. L'instant d'après, deux cavaliers paraissaient au-tournant de la route. Nous nous empressâmes d'aller au devant d'eux : nos blessures saignantes et nos parasols déchirés eurent bientôt expliqué notre

situation. Ils nous demandèrent quelle direction le fugitif avait prise, sautèrent à bas de leurs chevaux et cherchèrent à le rattraper; mais leur peine aurait été inutile, s'il n'était venu deux nègres qui leur prêtèrent secours et saisirent bien vite le meurtrier. On le lia, et, comme il ne voulait pas marcher, on l'accabla de tant de coups, surtout à la tête, que je craignais qu'on ne brisât le crâne de ce misérable. Mais il ne changea pas de contenance et demeura comme attaché au sol. Les deux nègres s'efforcèrent d'enlever ce furieux qui se mit à mordre autour de lui avec une rage de bête fauve. On le porta ainsi jusqu'à la maison la plus prochaine. Nous suivîmes nos sauveurs, le comte et moi; puis, quand nous eûmes fait panser nos blessures, nous continuâmes notre voyage non sans quelque crainte, surtout lorsque nous rencontrions un ou plusieurs nègres, mais sans nouvel accident, et toujours avec la même admiration pour les splendeurs du paysage.

La colonie de Pétropolis est située au milieu d'une forêt vierge, à huit cent trente-trois mètres au-dessus de la mer. Il n'y avait guère alors plus de quatorze mois qu'elle avait été fondée. Elle se composait d'une petite rangée de maisons alignées sur une rue et d'un assez grand nombre de huttes dispersées dans la forêt. Les agriculteurs n'y avaient guère que des concessions de deux à trois arpents. Quelle misère ne faut-il pas que ces braves gens aient soufferte dans leur patrie pour qu'ils soient venus chercher de pareilles propriétés jusque dans un autre hémisphère!

Malgré notre aventure, nous revînmes à pied à Porto d'Estrella. Plus tard, nous apprîmes pour quel motif vraisemblablement nous avions été attaqués. L'esclave s'était peu auparavant attiré un châtiment pour quelque délit, et, lorsqu'il nous rencontra, il

s'imagina qu'il trouvait l'occasion de satisfaire impunément sa rancune contre les blancs.

Au mois d'octobre, j'entrepris une autre excursion, mais plus loin, dans l'intérieur du Brésil, pour visiter les indigènes, aussi en compagnie du comte Berchthold.

Chemin faisant, nous vîmes à la plantation de Collegio huit cents esclaves, ce qui forme une fortune considérable, puisqu'un esclave mâle vaut de quatorze à dix-sept cents francs.

Dans une autre, nous eûmes occasion d'examiner la préparation du manioc.

C'est un arbuste à tige tordue, haut de deux à trois mètres, noueux, tendre, cassant, à feuilles palmées, à fleurs rougeâtres qui s'épanouissent en bouquets au mois de juillet et d'août. Son fruit capsulaire a trois coques, et les graines sont luisantes, d'un gris blanchâtre. La partie la plus importante de l'arbuste est sa racine tuberculeuse, qui pèse de deux à trois livres et remplace le blé dans tout le Brésil.

Ratissée et lavée, la racine est râpée à l'aide d'une meule couverte d'aspérités, qu'on fait tourner par des nègres jusqu'à ce que la râpure soit entièrement en poudre. La masse, placée dans une corbeille, est fortement lavée, et ensuite complétement écrasée avec le pressoir; enfin, la farine est étendue sur de grandes plaques de fer où on la fait sécher doucement à une chaleur modérée. Elle ressemble alors tout à fait à de la fécule grossière et se consomme en guise de pain, ou sèche, ou mouillée.

Dans le dernier cas, on apprête la farine avec de l'eau chaude et on en fait une sorte de bouillie; autrement, on la sert dans de petits paniers, et chaque convive en prend autant qu'il en veut pour la répandre sur les mets.

Les montagnes ne tardèrent pas à devenir plus serrées et les bois à se montrer plus touffus et plus épais. Ce que nous trouvions d'une beauté au-dessus de toute description, ce sont les plantes grimpantes, qui non-seulement couvrent tout le sol, mais qui s'enlacent si bien aux arbres que leurs brillantes corolles pendent des branches les plus élevées et semblent une floraison merveilleuse des arbres eux-mêmes. Nous admirions aussi les plantes dont le feuillage jaune et rouge a tout l'effet des fleurs les plus belles, et d'autres dont les grandes feuilles blanches brillent comme de l'argent au milieu d'une mer de verdure. On pourrait vraiment appeler ces bois les jardins gigantesques du monde. Les palmiers y sont presque cachés sous des fleurs.

Le cinquième jour nous arrivions à Novo-Friburgo, ou Morroqueimado, petite ville fondée, il y avait alors près de vingt années, par des colons venus d'Allemagne et de la Suisse française. Elle ne comptait pas encore cent maisons de briques. Nous y avons rencontré un naturaliste nommé Beske. Avec l'aide de sa femme, il fait de nombreuses collections d'animaux, d'insectes et de reptiles, qu'il vend pour la plupart à l'Europe.

C'est à Novo-Friburgo que s'arrêta le comte Berchthold, trop incommodé des suites des blessures qu'il avait reçues lors de notre excursion à Pétropolis. Il me fallut continuer ma route, toute seule, en compagnie d'un guide.

Le lendemain, 6 octobre, j'eus pour la première fois le spectacle de l'embrasement d'un bois; on a souvent recours à ce procédé expéditif pour défricher la terre. Jusqu'ici je n'avais vu que de loin des nuages de fumée s'élever en l'air, et je désirais vivement m'approcher le plus possible d'un pareil incendie. Mon désir devait se réaliser ce jour-là, car mon chemin me conduisit

entre ce bois embrasé et un terrain couvert de buissons auxquels on avait mis le feu.

L'espace qui séparait le bois de ce terrain n'était guère que de cinquante pas, et la fumée l'enveloppait complétement. On entendait le pétillement du feu, et on voyait monter, au milieu des nuages de fumée, de fortes colonnes de flammes. De temps en temps éclataient des bruits semblables à des coups de canon, qui annonçaient la chute des grands arbres.

Quand mon guide approcha de l'ardente fournaise, j'eus un moment de peur; mais ma crainte ne fut pas de longue durée, car je réfléchis qu'il n'exposerait pas sa vie à la légère, et qu'il devait savoir par expérience comment on traversait ces endroits.

Il y avait à l'entrée du passage deux nègres chargés d'enseigner au voyageur la route qu'il avait à suivre, et de lui recommander la plus grande hâte. Mon guide, après m'avoir traduit ces indications, éperonna son cheval; je suivis son exemple, et nous nous jetâmes bride abattue dans la gorge embrasée. Des cendres brûlantes volaient autour de nous, et la vapeur étouffante de la fumée nous oppressait encore plus que la chaleur produite par la flamme. Le souffle paraissait manquer à nos bêtes, et nous avions beaucoup de peine à les maintenir au galop. Heureusement l'espace à parcourir n'était que de cinq à six cents pas, et nous le traversâmes sans accident.

Un tel embrasement ne prend jamais une trop grande extension au Brésil, parce que la végétation est trop fraîche et résiste à l'action de l'incendie.

Ce qui doit surprendre le plus un étranger dans la vie des colons et des habitants du Brésil, c'est le contraste assez étrange qu'offrent, d'une part la crainte, et de l'autre le courage. Ainsi, chaque personne qu'on rencontre dans la rue est armée de pistolets et de longs

couteaux, comme si le pays était infesté de brigands et d'assassins. Mais les possesseurs de plantations demeurent, sans rien appréhender, environnés d'une masse d'esclaves, et le voyageur passe la nuit sans inquiétude, au milieu de bois impénétrables, dans des habitations isolées, qui n'ont ni barreaux aux fenêtres, ni portes solides ou munies de serrures. Le logement des propriétaires se trouve, en outre, à une grande distance des pièces destinées aux étrangers. Quant aux gens de la maison, tous esclaves, on ne pourrait guère attendre d'eux quelque secours, car ils habitent dans un coin de l'écurie ou de la grange.

Durant les premiers temps, je redoutais de passer la nuit seule dans une chambre mal fermée, entourée d'une forêt sombre et sauvage, éloignée de tout secours ; mais, comme on m'assura partout que l'attaque d'une maison était une chose inouïe, je congédiai la peur comme une compagne inutile, et je dormis depuis parfaitement tranquille, sans que rien vînt troubler mon repos.

En Europe, je ne connais guère de pays où je voudrais traverser des forêts épaisses en compagnie d'un seul guide, et rester la nuit dans des maisonnettes aussi sombres et aussi isolées.

Le 7, après avoir fait un tour au bourg de Canto-Gallo, je m'assis dans les bâtiments d'une ferme pour examiner un peu un intérieur brésilien. Notre bonne hôtesse ne s'occupait ni du ménage ni de la cuisine. Comme en Italie, ces soins concernent le mari. Une négresse et deux négrillons avaient la direction de la broche et des fourneaux. A la cuisine, tout se faisait d'une manière excessivement simple. On écrasait le sel au moyen d'une bouteille : on en faisait autant pour les pommes de terre, qu'on pressait ensuite dans la poêle avec une assiette pour leur donner la forme

d'un gâteau. Un morceau de bois pointu servait de fourchette ou de cuiller. Pour chaque mets, il y avait un grand feu allumé.

Tous les blancs prenaient place à la table, sur laquelle on servait le repas d'une seule fois : c'étaient du bœuf rôti froid, des fèves fricassées avec de la *carna secca* (1), des pommes de terre, du riz, de la farine de manioc et des racines de manioc cuites. Chacun se servait à sa guise et prenait ce qu'il voulait. Le repas se terminait par du café noir. Quant aux esclaves, on leur donnait des fèves, de la *carna secca* et de la farine de manioc.

A la distance d'un kilomètre et demi de Canto-Gallo, nous vîmes une petite cascade, après laquelle nous traversâmes les plus superbes forêts vierges que j'eusse jamais vues. On y passait par un sentier étroit, tracé le long d'un petit ruisseau. Des palmiers, avec leurs couronnes majestueuses, s'élevaient fièrement au-dessus des autres arbres, dont l'épais feuillage formait au-dessous d'elles de magnifiques bosquets. Des orchidées poussaient en abondance sur les branches et les rameaux autour desquels elles s'enlaçaient ; elles y formaient des murs de fleurs, qui brillaient des couleurs les plus resplendissantes et embaumaient l'air de leurs parfums. De légers colibris gazouillaient partout. Le cotinga, si beau par ses couleurs variées, s'élevait timidement ; des perroquets se berçaient sur les branches, et beaucoup d'autres oiseaux, que je ne connaissais que pour les avoir admirés dans des musées, animaient ces bois enchantés. Il me semblait que j'étais

(1) La *carna secca* est, dans tout le Brésil, la principale nourriture des blancs et des noirs ; elle vient de Buenos-Ayres, et se compose de viande de bœuf, coupée en tranches longues, plates et larges, salées et séchées à l'air. — I. P.

dans le parc d'une fée, et je croyais à tout instant voir apparaître les sylphes et les nymphes.

J'étais au comble du bonheur, et je me trouvais amplement dédommagée des fatigues de mon voyage. Une seule pensée vint jeter une ombre sur ce tableau plein de vie et de lumière : le faible mortel ose entrer en lutte avec cette nature gigantesque pour l'assouplir à sa volonté. Bientôt peut-être ce calme profond et sacré sera troublé par la hache retentissante de hardis et avides colons, épuisant toute leur industrie pour satisfaire aux besoins croissants de la vie.

En fait d'animaux dangereux, je ne vis que quelques serpents d'un vert foncé, longs d'un mètre et demi à deux mètres ; une once tuée, gisait dépouillée de sa peau. Un lézard ayant la longueur d'un mètre traversa la route avec inquiétude. Quant aux singes, je n'en aperçus nulle part. Ils semblent se cacher avec plus de soin encore, dans ces bois où le pas de l'homme ne vient jamais troubler leurs sauts ni leurs ébats.

A partir de Canto-Gallo, je ne fus plus reçue que dans des *faziendas* ou plantations. La disposition des maisons de maître y est extrêmement primitive. Les fenêtres, dénuées de vîtres, sont fermées la nuit par des volets de bois. Souvent, le toit sert de couverture commune à toutes les chambres, qui ne sont séparées l'une de l'autre que par des cloisons, de sorte qu'on entend distinctement la moindre parole de son voisin et le bruit de la respiration des dormeurs. Les meubles sont très-simples aussi : ils se composent d'une grande table à manger, de divans de paille tressée et de quelques chaises. Les habits pendent ordinairement aux murs ; le linge seul se met dans des coffres de laiton pour le garantir contre les piqûres des fourmis et des barates.

Les enfants, même ceux des gens riches, courent

souvent dans la campagne sans souliers et sans bas. Avant de les coucher, on examine s'il ne s'est pas logé de tiques dans leurs petits pieds, et, s'il s'en trouve, les plus âgés des enfants noirs les leur retirent au moyen d'une épingle.

Le 10 octobre, je parvins au dernier établissement des blancs, comme on appelle au Brésil soit les nouveaux colons arrivés d'Europe, soit les Portugais dont les ancêtres se sont établis ici depuis des siècles. Dans une place découverte, conquise avec peine sur l'antique forêt, s'élevait une assez grande maison de bois, qu'entouraient quelques misérables chaumières, servant d'habitations aux esclaves.

La maison était précédée d'un grand vestibule qui conduisait dans quatre pièces, dont chacune était habitée par une famille blanche. Toutes ces pièces n'avaient pour mobilier que des hamacs et des nattes de paille. Les blancs étaient accroupis à terre et jouaient avec les enfants, ou s'aidaient mutuellement à se débarrasser de la vermine dont ils étaient couverts. La cuisine touchait à la maison et ressemblait à une vaste grange ouverte de tous côtés. Dans l'âtre, qui en occupait presque toute la longueur, étaient allumés plusieurs feux, au-dessus desquels étaient suspendus de petits chaudrons; sur les côtés, on avait fixé des tournebroches pour faire rôtir des viandes qui cuisaient moins par le feu que par la fumée. La cuisine était remplie de monde; on y voyait des blancs, des Pouris (1) et des nègres; des métis de blancs et de Pouris ou de Pouris et de nègres : véritables échantillons des mélanges les plus divers de ces trois principales races.

(1) Ou Pourys, sauvages du Brésil, que le prince Maximilien de Neuwied, dans une lettre datée de 1816, affirme avoir vus faire rôtir leurs prisonniers de guerre pour les dévorer. — J. B.

La cour fourmillait de poules, de canards et d'oies aux belles couleurs ; j'y aperçus aussi trois gros porcs et des chiens affreux. Sous des cocotiers et des tamarins chargés de superbes fruits, des blancs et des hommes de couleur étaient assis isolément ou par groupes, occupés la plupart à assouvir leur faim. Les uns avaient devant eux des pots cassés ; les autres, des citrouilles dans lesquelles ils pétrissaient à pleines mains des fèves cuites et de la farine de manioc ; et, quoique cette pâtée fût très-peu appétissante, ils la mangeaient avec beaucoup d'avidité. D'autres se nourrissaient de viande qu'ils dépeçaient à l'aide de leurs doigts et qu'ils se fourraient dans la bouche avec des poignées de farine de manioc. Les enfants avaient aussi devant eux leurs citrouilles ; mais ils étaient forcés de défendre bravement leurs provisions, car, tantôt une poule, tantôt un chien leur enlevait quelque morceau ; ou bien c'était un petit cochon de lait qui arrivait en chancelant et qui grognait de plaisir lorsqu'il n'avait pas fait une course inutile.

Pendant que je poursuivais le cours de mes observations, des cris joyeux partirent tout à coup en dehors de la cour. Je me dirigeai aussitôt du côté d'où ils venaient, et je vis deux garçons traînant par une corde d'écorce un grand serpent d'un noir foncé, qui avait certainement plus de deux mètres de long. Ce serpent était déjà mort. Autant que je pus comprendre ce que l'on me disait, son venin est si dangereux qu'aussitôt après avoir été mordu, on enfle et on meurt.

Ces renseignements suffirent pour m'inspirer une certaine inquiétude. Du moins je ne voulus pas me hasarder le soir dans les bois, où il m'aurait peut-être fallu passer la nuit sous quelque arbre, et je remis au lendemain la visite que je comptais faire aux sauvages.

Les bonnes gens s'imaginèrent que j'avais peur de ces derniers et ne cessèrent de m'assurer que c'étaient des hommes inoffensifs, dont je n'avais absolument rien à craindre. Comme toute ma connaissance du portugais se réduisait à peu de mots, j'eus quelque peine à me faire comprendre, et ce ne fut qu'à l'aide de gestes et quelquefois de dessins que je parvins à expliquer à mes hôtes le véritable motif de ma peur.

Je passai donc la nuit chez ces blancs à moitié civilisés, qui me témoignèrent constamment le plus grand respect et me comblèrent de prévenances. Sur ma demande, on m'étendit dans la cour une natte de paille en guise de lit. Pour souper, on me servit un poulet rôti, du riz, des œufs durs, et pour dessert, on me donna des oranges et des gousses de tamarin; ces dernières renferment une pulpe brune, dont la saveur acide est assez agréable. Les femmes se groupèrent autour de moi, et peu à peu je finis par m'entendre avec elles le mieux du monde.

Je leur montrai les fleurs et les insectes de tout genre que j'avais recueillis pendant la journée. Cela me fit regarder sans doute par elles comme une personne très-savante, à laquelle elles attribuèrent aussi des connaissances en médecine. Elles me demandèrent des conseils pour différentes maladies, douleurs d'oreilles, éruptions de peau, accidents scrofuleux chez les enfants, etc. J'ordonnai des bains tièdes, des ablutions, des frictions d'huile et de savon. Veuille le ciel que mes ordonnances aient réellement soulagé leurs maux!

Le lendemain, j'arrivais au milieu des Indiens Pouris.

Sur un petit espace, au-dessous d'arbres élevés, s'élevaient cinq huttes, ou plutôt des appentis de feuillage d'environ cinq mètres et demi de long et trois mètres

et demi de large. Quatre perches enfoncées dans la terre et une autre posée en travers formaient la charpente. Le toit était fait de grandes feuilles de palmier à travers lesquelles la pluie pouvait passer aisément. De trois côtés, ce berceau était tout à fait ouvert. Dans l'intérieur, il y avait deux ou trois hamacs, et par terre on voyait briller dans les cendres un peu de feu où l'on faisait griller quelques racines, des épis de maïs et des bananes. Dans un petit coin, sous le toit, se trouvait entassée une mince provision de ces denrées; des citrouilles étaient répandues çà et là : elles servent, comme on sait, aux sauvages, de plats, de pots et de cruches. Des arcs et des flèches, leurs seules armes, étaient appuyés contre le mur au fond de la hutte.

Je trouvai ces Pouris encore plus laids que les nègres. Ils ont le teint couleur bronze clair, et sont bouffis, trapus et de grandeur moyenne. Ils ont des figures larges, un peu épatées, les cheveux noirs comme du charbon et qui leur tombent épais et raides sur le visage. Les femmes tressent une partie de leur chevelure en nattes qu'elles rattachent par derrière, en laissant négligemment retomber le reste. Le front est bas, le nez est légèrement écrasé, les yeux sont petits et peu fendus, presque semblables à ceux des Chinois; la bouche fort longue a des lèvres assez grosses. Pour faire mieux ressortir ces diverses beautés, il y a sur l'ensemble de la figure une forte empreinte de bêtise, exprimée surtout par la bouche toujours ouverte.

La plupart, tant hommes que femmes, étaient tatoués en rouge ou en bleu, mais seulement au-dessus des lèvres en forme de moustaches. Hommes et femmes fument avec passion; ils aiment l'eau-de-vie par-dessus toute chose. Leur habillement se compose de haillons attachés autour des hanches.

J'avais déjà recueilli, à Novo-Friburgo, sur ces Pouris, quelques détails assez intéressants que je reproduis ici sommairement.

Le nombre des sauvages encore existant au Brésil ne s'élève guère à plus de cinq cent mille, qui, disséminés dans le cœur du pays, vivent au fond des bois.

Il ne s'établit jamais plus de six à sept familles dans le même endroit, et elles le quittent dès qu'elles ont mangé les fruits et les racines qui s'y trouvent, et tué le gibier d'alentour. Beaucoup de ces Pouris ont été baptisés. Pour un peu d'eau-de-vie et de tabac, ils sont tout disposés à se soumettre à cette cérémonie, et ils regrettent seulement qu'elle ne puisse pas se répéter plus souvent, d'autant plus qu'elle se fait d'une manière très-sommaire. Le prêtre croit qu'elle suffit pour gagner une âme au ciel, et il ne s'occupe plus de l'instruction ni des mœurs des néophytes. Dès lors, ceux-ci portent bien le nom de chrétiens ou de *sauvages apprivoisés*, mais ils n'en vivent pas moins en païens et selon leurs anciennes mœurs.

C'est ainsi qu'ils contractent des unions pour un temps indéterminé, qu'ils choisissent des caciques ou des chefs parmi les hommes les plus grands et les plus forts, et qu'ils observent, *avant comme après* le baptême, leurs anciennes coutumes pour les mariages, les décès, etc.

Leur langue est excessivement pauvre. Ils ne savent, dit-on, compter que jusqu'à deux, et se trouvent réduits à répéter toujours les chiffres *un* et *deux* quand ils veulent exprimer un plus grand nombre. Le même mot *jour* leur sert à désigner *aujourd'hui*, *demain*, *hier*. Aussi, pour en déterminer chaque fois le sens exact, ils le complètent par des signes. Ainsi ils désignent *aujourd'hui* en se tâtant la tête ou bien en levant la main en l'air; *demain*, en étendant le

doigt devant eux, et *hier*, en montrant derrière eux.

Les Pouris ont l'odorat excessivement développé et possèdent, dit-on, un talent tout particulier pour découvrir les nègres échappés. Ils sentent la trace du fugitif aux feuilles des arbres, et, si le nègre ne rencontre pas de fleuve où il puisse marcher ou nager pendant quelque temps, il échappe bien rarement à la poursuite de l'Indien envoyé à sa recherche. On emploie aussi ces sauvages à des travaux pénibles : pour abattre du bois, pour cultiver le maïs et le manioc, etc. ; car ils sont laborieux, et on ne les paye qu'avec un peu de tabac, d'eau-de-vie, ou quelque étoffe de couleur. Mais on ne peut pas songer à se saisir d'eux par force. Ce sont des hommes libres, qui ne viennent chercher du travail que quand ils sont à moitié morts de faim.

Je visitai toutes les huttes de ces sauvages, et comme mes compagnons me proclamaient partout une femme d'une grande instruction, je fus encore consultée par les malades.

Après avoir tout examiné dans les huttes, j'allai avec quelques-uns des Pouris faire la chasse aux perroquets et aux singes. Nous n'eûmes pas beaucoup de peine à trouver les deux espèces d'animaux, et j'eus occasion d'admirer l'habileté avec laquelle ces gens maniaient leurs arcs. Ils tiraient les oiseaux au vol et les manquaient rarement. Après avoir tué trois perroquets et un singe, nous retournâmes aux huttes.

Ces bonnes gens m'offrirent la meilleure de leurs cabanes, et m'invitèrent à passer la nuit chez eux. J'acceptai leur offre avec plaisir, car je me sentais un peu fatiguée de ma course forcée, ainsi que de la chaleur et de la chasse. D'ailleurs, le jour commençait à baisser, et je n'aurais plus eu le temps de retourner dans la soirée à l'établissement des blancs. J'étalai donc mon manteau par terre, je pris un morceau de bois en

guise d'oreiller, et je m'assis préalablement sur cette superbe couche. Mes hôtes préparèrent le singe et les perroquets ; ils les enfilèrent dans des broches de bois et les firent rôtir. Pour augmenter la bonne chère, ils mirent encore dans les cendres plusieurs épis de maïs et des pommes de terre. Ils allèrent chercher ensuite de grandes feuilles d'arbres fraîches, dépecèrent le singe avec leurs mains, en mirent une bonne partie sur des feuilles, avec un perroquet, du maïs et des tubercules, et placèrent le tout devant moi. J'avais un appétit extraordinaire, car depuis le matin je n'avais rien mangé. Je commençai donc par le rôti de singe, que je trouvai délicieux ; il s'en fallait de beaucoup que la chair du perroquet fût aussi délicate et aussi savoureuse.

Après le repas, je priai les Indiens de vouloir bien m'exécuter une de leurs danses, et ils s'empressèrent d'accéder à mes désirs. Comme il faisait déjà nuit, ils apportèrent beaucoup de bois, construisirent une espèce de bûcher et y mirent le feu. Les hommes formèrent un cercle tout autour et se mirent à danser. Ils jetaient leurs corps en arrière, de tous côtés, d'une manière gauche et massive, tout en remuant la tête en avant. Après cela, les femmes approchèrent, mais se tinrent toujours un peu en arrière du cercle des hommes, et exécutèrent les mêmes mouvements grotesques. Les hommes poussaient des cris épouvantables qui devaient représenter un chant, en faisant des grimaces et des contorsions horribles. Un des sauvages se tenait à côté des danseurs et jouait d'une espèce d'instrument, fait d'une nervure de feuille de chou palmiste et long d'environ soixante-quinze centimètres; on y avait pratiqué un trou qui le traversait, et on avait relevé six fibres du tube qui étaient maintenues en l'air des deux côtés par un petit chevalet.

On jouait de cet instrument comme d'une guitare, avec les doigts; il avait des sons étouffés, désagréables et rauques.

Mes Pouris appelèrent ce premier exercice une danse de paix ou de joie. Les hommes seuls en exécutèrent une autre bien plus hideuse. Après s'être armés d'arcs, de flèches et de gros bâtons, ils formèrent encore un cercle; mais leurs mouvements furent beaucoup plus vifs et plus violents que dans le divertissement précédent. Ils frappaient autour d'eux avec leurs bâtons d'une manière effroyable; puis ils se dispersèrent brusquement, tendirent les arcs, y mirent les flèches, simulèrent une décharge sur les ennemis en fuite et poussèrent en même temps des cris perçants qui retentirent dans toute la forêt. Saisie d'épouvante, je me levai en sursaut, car je me croyais réellement entourée d'ennemis au pouvoir desquels je me trouvais, sans espoir de salut ni de délivrance. Aussi je fus enchantée que cette affreuse danse de victoire fût bientôt finie.

Enfin, comme j'allais me livrer au repos et que peu à peu le silence s'établissait autour de moi, une autre angoisse s'empara de mon esprit. Je tremblais en songeant à la quantité de bêtes féroces, aux terribles serpents qui pouvaient rôder dans les environs, et en examinant à l'endroit ouvert et sans défense où je devais passer la nuit. Longtemps la crainte me tint éveillée, et souvent je crus entendre du bruit dans les feuilles, comme si une des bêtes redoutées se fût frayé un chemin pour arriver à moi. Mais enfin le corps épuisé de fatigue réclama ses droits; j'appuyai ma tête sur le bloc de bois, et je me consolai en pensant que le danger n'était pas si grand que veulent le faire croire tant de voyageurs; car autrement les sauvages ne vivraient pas dans des cabanes ouvertes sans prendre les moindres précautions.

Le 12 octobre au matin, je pris congé de ces pauvres gens, en leur faisant cadeau de différents objets de parure en bronze. Ils en furent si ravis qu'ils m'offrirent tout ce qu'ils possédaient. Le 18 octobre au soir, je rentrais heureusement à Rio-de-Janeiro.

CHAPITRE II

O'TAHITI ET CANTON

(Du 8 décembre 1846 au 20 août 1847)

Valparaiso. — O'Tahiti. — Papéiti. — Danse des Taïtiens. — La reine Pomaré au bal donné pour la fête de Louis-Philippe. — Fruits délicieux. — Réception chez Tati. — Lac Vaihiria. — Fautaua et le Diadème. — Macao. — Hong-Kong. — Les bateaux à fleurs. — Canton. — Vie que mènent les Européens. — Vie des Chinois. — Excursion en remontant le Fleuve aux Perles. — Autour de Canton. — Départ pour Hong-Kong.

Le 8 décembre 1846, je suis partie de Rio pour Valparaiso; mais nous perdîmes trois semaines à Santos, et le voyage ne commença en réalité que le 8 janvier suivant. Après avoir longé la Patagonie, nous entrâmes dans le détroit de Lemaire. Le 3 février, nous doublions le cap Horn; mais nous ne franchissions la bouche occidentale du détroit de Magellan que le 18, et n'arrivions à Valparaiso que le 2 mars.

L'aspect de cette ville est aussi triste que monotone. Valparaiso se profile en deux longues rues au pied de collines inhospitalières qui ressemblent à d'énormes monceaux de sable, mais qui ne sont en réalité que des masses de rochers couvertes de minces couches de

terre et de sable. Plusieurs de ces collines supportent des maisons. Sur une éminence est le cimetière, qui, joint aux clochers en bois construits dans le goût espagnol, varie un peu cette vue dont la tristesse égale l'uniformité. Je ne fus pas moins désagréablement surprise à l'aspect désert du port qu'à celui du quai de débarquement : une haute jetée de bois, longue d'environ trente mètres et se prolongeant jusque dans la mer. On y monte par des escaliers raides, étroits, et qui s'appuient au mur; c'était toujours un triste spectacle que de voir une dame embarrassée sur de tels escaliers. Les personnes tant soit peu infirmes ou maladroites sont descendues à l'aide d'une corde.

Les deux rues principales ont assez de largeur et sont animées de cavalcades continuelles, parce que les habitants du Chili naissent tous cavaliers. D'ailleurs, ils ont de si beaux chevaux que l'on s'arrête souvent pour les regarder et qu'on ne peut assez admirer leur allure noble et fière, ainsi que les belles proportions de leur corps.

Je passai deux semaines à Valparaiso; mais, comme mon départ se trouvait remis de jour en jour, je n'ai vu du Chili que les plus proches environs de la ville où j'étais retenue. J'en suis partie le 18 mars, malade, et ne me suis guérie rapidement qu'en prenant, dans une tonne, un bain froid d'eau de mer tous les jours.

Au bout d'un mois d'une navigation des plus monotones, sans tempête ni orage, avec la même perspective de ciel et d'eau, nous arrivâmes, le 19 avril, en face des îles Basses ou Pomotou. Six jours après, nous étions aux îles de la Société, et, le 26, nous nous trouvions en vue d'O'Tahiti, où la reine Pomaré, en vertu de l'arrangement intervenu au mois de novembre précédent entre la France et l'Angleterre, était rentrée depuis cinq semaines. Cette reine habite ici une mai-

nnette de quatre pièces, et mange tous les jours avec a famille chez le gouverneur. La France lui fait construire une jolie résidence, et lui donne par an une pension de 25,000 fr. Elle ne peut recevoir aucune visite d'étranger sans l'autorisation du gouvernement; mais cette autorisation s'accorde avec beaucoup de facilité. Papéïti était alors remplie de troupes françaises, et plusieurs vaisseaux de guerre se trouvaient dans le port, dont malheureusement l'entrée est fort dangereuse à cause des récifs de corail qui l'entourent comme un rempart, en ne laissant qu'un chenal fort étroit. La ville renferme trois ou quatre cents habitants et se compose d'une rangée d'habitations de bois, placées le long du port et séparées l'une de l'autre par de petits jardins. Il y a dans le fond une belle forêt où plusieurs huttes sont encore disséminées.

Les principaux édifices sont : la maison du gouverneur, les magasins français, la boulangerie militaire, la caserne et la demeure de la reine, qu'on est en train de bâtir. On construisait aussi beaucoup de maisonnettes composées, la plupart, d'une seule pièce, pour remédier le plus tôt possible au manque d'habitations : car, du temps de mon séjour à Taïti, des officiers supérieurs eux-mêmes étaient obligés de se contenter des plus misérables cabanes indiennes.

La hutte d'un naturel consiste en un appentis de feuilles de palmier, posé sur quelques pieux, à moins qu'elle ne soit fermée d'espèces de palissades. Chacune d'elles n'a qu'une pièce, longue de seize à dix-sept mètres, large de trois à neuf; elle abrite souvent plusieurs familles. A l'intérieur, on trouve ordinairement des nattes de paille tressées, des couvertures, des caisses en bois et quelques tabourets; mais ces derniers sont déjà des objets de luxe. Les indigènes n'ont pas besoin de vases pour cuire leur nourriture: car ils ne connais-

sent ni soupes ni sauces, et font rôtir leurs mets entre des pierres rougies au feu. Tous leurs ustensiles se réduisent à un couteau et à une écuelle de coco pour puiser de l'eau.

Depuis l'établissement des missionnaires anglais, voilà bien une cinquantaine d'années, les Taïtiens, surtout dans le voisinage de Papéïti, ont adopté un costume assez convenable. En outre, les deux sexes portent des fleurs dans le lobule de l'oreille, qui est percé de trous assez larges pour y passer facilement toute espèce de tige. Les femmes, jeunes et vieilles, se parent aussi de guirlandes de feuilles et de fleurs, qu'elles font avec beaucoup d'adresse et d'élégance. Souvent les hommes en portent également.

Dans les occasions solennelles, ils jettent encore par-dessus leur costume ordinaire un vêtement nommé *tiputa*, dont ils font eux-mêmes l'étoffe avec l'écorce du cocotier et de l'arbre à pain. Quand l'écorce est encore tendre, on la frappe avec des pierres jusqu'à ce qu'elle devienne mince comme du papier, et ensuite on la peint en jaune et en brun.

Un dimanche, j'allai à la maison de bois qui sert d'oratoire aux prétendus chrétiens du culte anglican. En y entrant, tout le monde ôta ses fleurs, pour s'en parer de nouveau en sortant. Quelques Taïtiennes avaient des blouses en satin noir et des chapeaux européens d'un goût antique. On ne pouvait guère voir rien de plus laid que ces grosses têtes et ces lourds visages sous des chapeaux.

Le peuple appartient à une race excessivement forte et vigoureuse. Il n'est pas rare de voir des hommes d'un mètre quatre-vingts centimètres. Les femmes sont aussi très-grandes, mais trop fortes et massives. Les traits des premiers sont plus jolis que ceux des secondes. Ces gens ont de très-belles dents et de beaux

eux noirs; mais généralement un nez vilain, une grande bouche, et de grosses lèvres. On écrase un peu aux petits bébés le cartilage pour aplatir le nez et le rendre aussi gros qu'épaté. Cette mode paraît surtout fort recherchée par les femmes, car ce sont elles qui ont les nez les plus vilains. Leurs cheveux sont noirs comme du jais et abondants, mais gros et rudes, ordinairement nattés chez les deux sexes en une ou deux tresses. Les Taïtiens ont le teint cuivré et sont tatoués, généralement depuis les hanches jusqu'à la moitié des cuisses. Cette décoration se trouve rarement sur les mains, sur les pieds ou sur d'autres parties du corps. Les dessins représentent des arabesques, très-réguliers et tracés avec beaucoup de goût. On est fort étonné de trouver ici une race d'hommes aussi forte, quand on sait qu'ils mènent une vie déréglée.

J'eus occasion d'assister plusieurs fois à leurs danses, et il n'est pas un peintre qui ne m'eût envié un pareil spectacle. Qu'on se figure un bois de palmiers et d'autres arbres gigantesques de la zône torride, et au-dessous, des huttes ouvertes, avec une troupe d'indigènes assemblés pour jouir à leur manière de la beauté de la soirée. Ils sont rangés en cercle devant une des cabanes; au milieu sont assis deux hommes aux formes herculéennes et à moitié nus, qui frappent avec force et en cadence sur de petits tambourins. Cinq autres colosses pareils sont assis devant eux et font les gestes les plus terribles et les plus violents avec le haut de leur corps, et particulièrement avec les bras, les mains et les doigts, dont ils font mouvoir toutes les articulations isolément, le plus adroitement du monde. Ils me semblaient chercher à exprimer qu'ils chassent l'ennemi, qu'ils se moquent de sa lâcheté et qu'ils se réjouissent de la victoire rem-

portée sur lui. En même temps, ils poussent des cris discordants et font les grimaces les plus épouvantables. Les hommes commencent par se démener seuls dans le cercle comme des furieux; puis bientôt deux femmes sortent du rang des spectateurs et se mettent à danser et à s'agiter comme des possédées. Plus leurs mouvements sont désordonnés, plus les applaudissements, dit-on, éclatent avec frénésie. Toute la représentation dure environ deux minutes; après une pause qui n'est guère plus longue, ils recommencent de plus belle. Un tel divertissement dure souvent quelques heures. Les jeunes gens n'y sont pas admis ordinairement.

L'influence de la civilisation française mettra-t-elle un frein à l'immoralité des Taïtiens? D'après ce que j'ai pu observer par moi-même et ce que j'ai appris de gens bien informés, je crains qu'on ne doive guère l'espérer pour le moment! Au contraire, les indigènes apprennent à se créer une foule de besoins qui éveillent en eux la soif de l'or. Comme ils sont excessivement paresseux et qu'ils ont horreur du travail, ils n'en deviennent que plus corrompus.

Le 1er mai, je fus témoin d'une scène qui m'intéressa beaucoup. On célébrait la fête du roi des Français, Louis-Philippe, et le gouverneur, M. Bruat, s'efforçait d'amuser le peuple de Taïti par des joutes et des mâts de cocagne, tandis qu'il offrait aux chefs une grande distribution de vivres, dont chacun emportait sa part chez lui. Le soir, il y eut feu d'artifice et bal.

Rien ne me parut plus amusant que cette assemblée. On y voyait les contrastes les plus tranchés entre l'art et la nature, une Française élégante à côté d'une Taïtienne cuivrée, un officier d'état-major en brillant uniforme à côté d'un insulaire à moitié nu. Beaucoup d'indigènes portaient, il est vrai, ce soir-là, de larges pantalons blancs avec une chemise, mais d'autres n'a-

vaient pour tout vêtement que le *pareo* (1) et une courte chemise.

C'est à ce bal que je vis la reine Pomaré pour la première fois. Elle peut avoir trente-six ans, est grande et forte, mais encore assez bien conservée. Je trouve qu'en général la beauté des femmes passe ici moins vite que dans d'autres pays chauds. La reine n'est pas mal de figure, et a une rare expression de bonté. Elle portait une robe, ou plutôt une espèce de blouse en satin bleu de ciel, garnie d'un double rang de blondes noires. Ses oreilles étaient ornées de grandes fleurs de jasmin, et ses cheveux d'une guirlande de fleurs. Elle tenait fort élégamment à la main un beau mouchoir en batiste brodé et garni de larges dentelles. Pour cette soirée, elle avait emprisonné ses pieds dans des bas et des souliers, car ordinairement elle va pieds nus. Ce costume était un cadeau du roi de France.

Son mari, plus jeune qu'elle, est le plus bel homme de Taïti. Les Français l'appellent en riant le *prince Albert de Taïti*, non-seulement à cause de sa beauté, mais aussi parce que, comme le prince Albert en Angleterre, il n'a pas le titre de roi, mais celui d'*époux de la reine*. Il portait un uniforme de général français qui lui allait très-bien, à condition de ne pas regarder ses pieds, vraiment vilains et massifs.

Indépendamment de ces deux grands personnages, j'ai vu encore dans la société une tête couronnée, le roi Otoume, possesseur d'une des îles voisines. Celui-ci me parut très-comique : il avait, par-dessus une culotte courte, blanche et très-large, un habit d'indienne jaune de soufre, qui n'était pas dû certainement à un

(1) Le *pareo* est un tablier en étoffe de couleur attaché aux hanches et qui descend, pour les hommes, jusqu'à mi-cuisses; pour les femmes, jusqu'aux chevilles. — I.-P.

artiste parisien, tant il avait l'air d'un mauvais échantillon. Ce roi allait pieds nus.

Les dames de compagnie de la reine, au nombre de quatre, femmes et filles de chefs, avaient toutes des blouses de mousseline blanche. Elles aussi avaient placé des fleurs dans les lobules de leurs oreilles et des guirlandes dans leurs cheveux. A ma grande surprise, je trouvai leurs manières et leur tenue généralement fort convenables. Trois des jeunes dames dansèrent même le quadrille français avec des officiers sans manquer les figures. Seulement j'avais toujours peur pour leurs pieds, car, à l'exception du couple royal, personne ne portait ni bas ni souliers. Quelques vieilles femmes se montrèrent en chapeaux à la mode de l'Europe. D'autres, plus jeunes, avaient amené leurs enfants, jusqu'aux plus petits, auxquels, pour les faire taire, elles donnaient le sein devant tout le monde. Avant que l'on se mît à table, la reine se retira dans une pièce à côté pour fumer quelques cigares ; pendant ce temps, son mari s'amusait à jouer au billard.

A table, je fus assise entre le *prince Albert de Taïti* et le roi *Otoume à l'habit jaune serin*. Tous deux étaient assez avancés dans la civilisation européenne pour me montrer les petites attentions ordinaires, comme de remplir mon verre d'eau ou de vin, de me présenter les mets, etc. On voyait qu'ils cherchaient à se conformer autant que possible aux usages de l'Europe.

Dans la suite, je dînai encore plusieurs fois chez le gouverneur, en société de la famille royale. La reine s'y rendait avec son costume national, ainsi que son époux ; tous deux étaient pieds nus. L'héritier présomptif de la couronne, garçon de neuf ans, est fiancé à la fille d'un roi voisin. Celle-ci, de quelques années plus âgée que le prince, vit à la cour de la reine Pomaré,

et est instruite dans la religion chrétienne, ainsi que dans les langues taïtienne et anglaise.

Les belles forêts de cette île produisent les fruits les plus délicieux. Nulle part je n'ai mangé d'oranges, de goyaves ni de fruits de l'arbre à pain, aussi bons qu'ici. Quant à la noix de coco, on en use avec tant de prodigalité, qu'on ne boit d'ordinaire que l'eau douce qu'elle renferme, la pulpe étant jetée avec l'écorce. Dans les montagnes et dans les gorges, on cueille, aussi tant qu'on en veut, des *pisangs* (espèce de grandes bananes ou fehis), qu'on ne mange guère que grillés.

Le fruit du *jaquier* ou arbre à pain, d'un goût exquis, a presque la forme d'un melon d'eau et pèse de deux à trois kilogrammes. L'écorce en est verte, un peu rude et mince. Les Taïtiens la râclent et l'enlèvent avec des coquillages aigus, fendent le fruit par la moitié et le font griller entre deux pierres rougies au feu. Le goût en est fin et délicat, et ressemble tellement au pain, qu'il le remplace facilement. Nulle part on n'en trouve de pareil. Au Brésil, par exemple, où on le nomme calebasse, il est jaunâtre, pèse de dix à quinze kilos, et est rempli de pepins que l'on retire et que l'on mange après que le fruit est rôti. Le goût de ces pepins rappelle celui des châtaignes.

La mangue, fruit semblable à une prune, est de la grosseur du poing. La peau et la chair en sont jaunes, ayant un goût de térébenthine, qui disparaît avec la maturité. Ce fruit, fort bon, est charnu, juteux et très-savoureux ; il a au milieu un large noyau oblong.

Les huttes des indigènes, éparpillées sur le rivage, sont rarement groupées au nombre d'une douzaine.

J'ai fait à Paya une excursion avec Tati, le principal chef de cette île ; un vieillard très-gai, de près de quatre-vingt-dix ans, et qui se rappelait fort bien la seconde visite du capitaine Cook.

A notre arrivée, vers six heures du soir, le fils fit tuer, en l'honneur de son père, un petit cochon de neuf à dix kilos qu'on prépara suivant la mode taïtienne. On alluma un grand feu dans une fosse sèche où il y avait beaucoup de carreaux de pierre. Ensuite on apporta une large quantité de fruits de l'arbre à pain qui avaient été pelés et qu'on fendit en deux à l'aide d'une hache en bois très-tranchante. Quand le feu eut cessé de brûler, et que les carreaux furent suffisamment échauffés, on posa le cochon et les fruits dans le four; par-dessus, on remit quelques-unes des pierres chaudes et on couvrit le tout de branches vertes, de feuillage sec et de terre.

Pendant que les mets cuisaient au four, on prépara la table, c'est-à-dire qu'on étendit par terre une natte de paille, qui fut couverte de feuilles grandes et fraîches pour servir de plats et d'assiettes. On plaça devant chaque hôte une écuelle de coco remplie à moitié de *miti*, qui est une boisson assez aigre faite avec le suc du cocotier.

Au bout d'une heure et demie, les mets furent déterrés; sans doute, le cochon ne fut pas découpé suivant les règles de l'art ni d'une manière très-appétissante, mais on y procéda, du moins, avec la rapidité de l'éclair: un couteau et la main dépecèrent la bête en autant de parties que nous étions de convives. On présenta ensuite à chacun sa part, avec la moitié d'un fruit de l'arbre à pain, sur une grande feuille. Notre table ne comprenait qu'un officier, le vieux Tati, deux femmes et moi; car il est contraire à la coutume du pays que l'amphitryon mange avec son hôte, ou les enfants avec leurs parents. Sauf ce cérémonial, je ne vis pas la moindre preuve d'amour ou d'attachement entre le père et le fils. C'est ainsi que le père, nonogénaire et affligé d'une toux violente, fut forcé de passer la nuit sous

une tente légère, tandis que le fils dormait dans une hutte bien close.

Le lendemain, à notre arrivée dans la résidence du vieux Tati, on chauffait les pierres pour notre repas, et plusieurs indigènes venaient des huttes voisines, afin de profiter de notre four. Ils apportaient avec eux des poissons, du porc, des fruits de l'arbre à pain, des bananes, en un mot leurs meilleures provisions de bouche; mais, outre ces denrées ordinaires, on nous servit aussi une tortue de mer qui pouvait bien peser dix kilos. Nous prîmes notre repas dans une cabane, où affluèrent bientôt tous les voisins, qui, se plaçant à quelque distance de nos hautes personnes, et en différents groupes, se mirent à manger les mets qu'ils avaient apportés. Chacun avait devant soi une coupe de coco pleine de *miti*, dans laquelle il jetait les morceaux, pour les repêcher ensuite avec la main; puis il buvait le reste à la fin du repas. On nous avait servi des noix de coco fraîchement cueillies et percées, dont chacune contenait certainement plus d'une tasse d'un liquide aussi pur qu'agréable au goût. C'est à tort qu'en Europe on donne à ce liquide le nom de *lait :* il ne s'épaissit et ne devient blanc que quand la noix est tout à fait vieille et que personne ici ne voudrait en user.

De chez Tati, je voulais aller visiter le lac Vaihiria, qui en est éloigné d'une trentaine de kilomètres. J'eus ainsi l'occasion de constater combien les promenades à pied dans Taïti sont incommodes; car, cette île, où les eaux abondent, offre à traverser une foule de rivières et de plaines de sable. Mon costume était tout à fait approprié à ces courses : je portais de gros souliers d'homme, sans bas, un pantalon et une blouse retroussée jusqu'aux hanches. Heureusement, car nous avons dû passer soixante-deux fois un torrent assez large, qui

se précipitait dans le ravin sur un lit très-pierreux, et qui, par suite d'une forte pluie, avait souvent plus d'un mètre de profondeur ; aux endroits difficiles, le guide me tenait d'une main, et, nageant de l'autre, il me tirait après lui. L'eau m'allait parfois jusqu'à la taille, et je n'avais aucun moyen de me sécher. Le sentier devint aussi toujours plus pénible et plus dangereux. Bien des fois, je me déchirai les mains et les pieds, et je tombai souvent à terre en voulant me retenir au tronc perfide d'un bananier, qui se brisait entre mes mains. En vérité, c'était une excursion périlleuse, qui n'a encore été exécutée que par un petit nombre d'officiers et qui ne sera probablement jamais entreprise par une autre femme.

Au bout de huit heures, nous avions fait nos trente kilomètres, et gravi une hauteur de six mille mètres. Nous n'aperçûmes le lac, placé dans un petit enfoncement, qu'en arrivant au bord. Il peut avoir tout au plus deux cent soixante-dix mètres de diamètre. Ce qu'il a de plus remarquable, c'est le paysage qui l'entoure. Il est tellement resserré dans une ceinture de hautes et vertes montagnes à pic, qu'il ne laisse aucune place pour le plus étroit sentier. On pourrait en prendre le lit pour un cratère éteint qui s'est rempli d'eau. Cette conjecture se trouve fortifiée par les grandes masses de basalte qui figurent au premier plan. Le lac a beaucoup de poissons et en renferme une espèce toute particulière. On dit qu'il possède un canal d'écoulement souterrain, mais jusqu'ici on ne l'a pas découvert.

Quand on veut traverser cette eau, il faut le faire à la nage, ou bien se servir d'un singulier esquif que les naturels fabriquent dans l'espace de quelques minutes. Curieuse de tenter une expédition de ce genre, je donnai à entendre à mon guide que je voulais passer

le lac. Aussitôt il arracha plusieurs troncs de bananiers, les attacha les uns aux autres au moyen de longues tiges d'herbes flexibles, posa des feuilles dessus, mit son radeau à flot et m'engagea à en prendre possession. Je ne fus pas sans éprouver une certaine anxiété; mais j'aurais eu honte de le faire voir. Je m'assis donc sur cette embarcation extraordinaire, et mon guide, qui me suivit en nageant, la poussa devant lui. J'allai et je revins sans accident; mais, à dire vrai, pendant tout le trajet, je ne me sentis pas fort à mon aise. L'esquif était petit, plutôt au-dessous qu'au-dessus de l'eau; on ne pouvait s'y cramponner nulle part, et l'on devait craindre à tout instant de tomber par-dessus le bord. Je ne conseillerais point à qui n'est pas nageur de tenter une telle traversée.

Après avoir, du sommet de la montagne, contemplé longuement la mer et ses environs, nous revînmes par le même sentier, jusqu'à un endroit où nous trouvâmes un toit de feuillage. Mon guide y alluma aussitôt un feu pétillant à la manière primitive. Ayant taillé en pointe très-fine un petit morceau de bois, il pratiqua dans un autre une rainure étroite et peu profonde, sur laquelle il frotta avec le bois pointu jusqu'à ce que les fils fins qui s'en détachaient commençassent à fumer. D'avance, il avait préparé de l'herbe et des feuilles sèches ; il y jeta les fils fumants, puis il prit le paquet dans sa main et l'agita plusieurs fois en l'air jusqu'à ce que parût la flamme. Toute l'opération dura deux minutes à peine.

Pour notre souper, il cueillit quelques bananes et les mit sur le feu, dont je me servis aussi pour sécher mes habits, en me tenant tout contre et en me retournant souvent. A moitié trempée, très-fatiguée, j'allai, bientôt après mon maigre souper, chercher le sommeil sur un amas de feuillage séché.

Il est heureux que, dans ces contrées sauvages et désertes, on n'ait à craindre ni les hommes ni les animaux : les uns sont excessivement calmes et paisibles, et, à part quelques sangliers, les autres ne sont nullement dangereux. L'île, à cet égard, est si privilégiée qu'elle ne renferme ni insectes, ni reptiles venimeux ou nuisibles.

Une de mes autres tournées les plus intéressantes fut celle que je fis à Fautaua et au Diadème, roche qui surgit du sommet des montagnes centrales de l'île et qui affecte la forme d'un diadème garni de plusieurs pointes.

Pendant plus de deux heures, la route nous conduisit à travers d'horribles gorges, des forêts épaisses et des torrents rapides. Les gorges se transformaient souvent en vrais défilés resserrés entre des montagnes escarpées et inaccessibles, où une poignée de braves aurait pu, comme jadis aux Thermopyles, repousser des armées entières. Aussi l'entrée de Fautaua est-elle considérée comme la véritable clef de l'île.

Pour s'en rendre maître, les Français devaient gravir un des versants les plus escarpés de la montagne et avancer sur la crête étroite, afin de prendre l'ennemi par derrière. M. Bruat, ayant fait demander des volontaires pour l'exécution de cette entreprise périlleuse, en eut plus qu'il n'en voulait. On choisit parmi eux soixante-deux hommes qui ne gardèrent de leurs vêtements que leurs souliers et des caleçons, et n'emportèrent que leurs armes et leurs cartouches.

Après avoir grimpé avec beaucoup de périls pendant douze heures, ils arrivèrent, au moyen de cordes et en s'aidant de pointes de fer et de baïonnettes, sur une des cimes, où ils apparurent d'une manière si inattendue aux Taïtiens, que ceux-ci découragés jetèrent leurs armes et se rendirent. Ils pensaient que des

hommes ne pouvaient pas pénétrer jusque-là ; les soldats devaient donc être des esprits contre lesquels la défense était impossible.

Aujourd'hui on a construit un petit fort à Fautaua et on a placé un corps de garde sur un des sommets les plus élevés. On arrive à ce dernier par un sentier, le long d'une étroite arête de montagne qui plonge des deux côtés sur des abîmes sans fond. Des personnes sujettes au vertige n'arrivent que difficilement à la crête, ou plutôt n'y arrivent pas du tout, et elles y perdent beaucoup, car on jouit en haut d'une vue magnifique. On domine des vallées, des gorges et des montagnes sans nombre (parmi les dernières, je mentionnerai surtout le colossal et romantique rocher *le Diadème*), d'épaisses forêts de palmiers et d'autres arbres gigantesques ; et, au delà, le vaste Océan, dont les flots viennent se briser sans cesse contre les écueils et les récifs, et qui se confond à l'horizon avec le ciel azuré.

Il y a, dans le voisinage du fort, une chute d'eau qui tombe par-dessus une muraille perpendiculaire dans une gorge étroite ; malheureusement, des rochers et des collines s'avancent et masquent l'extrémité de la chute, qui, d'ailleurs, est peu volumineuse ; car autrement, la hauteur de la chute dépassant certainement cent trente mètres, cette cascade mériterait d'être rangée parmi les plus remarquables.

Le chemin du fort au *Diadème* est excessivement pénible et nous demanda trois heures entières. Mais de là nous eûmes une vue encore plus belle, car on aperçoit la mer des deux côtés de l'île.

Ce fut ma dernière excursion dans cette belle O'Tahiti, où l'homme, pour vivre, n'a qu'à tuer et à faire cuire les porcs, ou à cueillir les fruits les plus succulents. Le lendemain, 17 mai, il me fallut aller à bord, parce qu'on levait l'ancre.

Le 2 juillet, nous entrions enfin dans la mer de la Chine. J'étais enchantée de dire adieu à l'Océan, trop bien nommé *Pacifique*, où le voyage est des plus ennuyeux, puisqu'on n'y rencontre généralement aucun navire, et que l'eau y est ordinairement assez calme pour faire croire qu'on navigue sur une rivière.

Sept jours après, nous arrivions dans la rade de la ville portugaise de Macao, située dans une position ravissante, sur le bord de la mer, et entourée de jolies chaînes de collines et de montagnes.

Nous débarquâmes immédiatement. Pour avoir le droit de mettre pied à terre, il fallut payer au mandarin une somme équivalant à peu près à 5 fr. par personne. Cet abus, à ce que j'appris, n'a pas tardé à être supprimé.

Nous traversâmes une grande partie de la ville pour gagner une des maisons de commerce portugaises. Les Européens, hommes et femmes, peuvent circuler ici librement, sans courir, comme dans d'autres villes chinoises, le risque d'être lapidés. Un grand mouvement régnait dans les rues, qui n'étaient habitées que par des Chinois. Assis sur le chemin, des groupes d'hommes jouaient aux dominos, et, dans les boutiques, des serruriers, des menuisiers, des cordonniers et d'autres artisans travaillaient, causaient, jouaient ou dînaient ensemble. Je ne vis que peu de femmes, encore appartenaient-elles au bas peuple. Rien ne m'amusa ni ne m'étonna plus que la manière dont mangent les Chinois : ils se servent de deux petits bâtons, à l'aide desquels ils portent les mets à la bouche d'une façon très-adroite et très-délicate. Pour le riz, qui se détache et se brise, les bâtons ne feraient pas aisément leur office; aussi les Chinois approchent-ils le vase rempli de riz tout contre leur bouche grande ouverte, où ils font entrer de larges portions au moyen de leurs petits

engins; mais, d'ordinaire, une partie retombe dans le vase d'une manière peu appétissante. Pour les mets liquides, ils se servent de cuillers rondes en porcelaine.

Le 10, nous nous rendîmes à Hong-Kong, île en tête de la rade et que les Chinois ont cédée aux Anglais en 1842. Les Européens y ont fondé le port Victoria, où ils ont élevé de beaux palais en pierre de taille; mais ceux qui s'y sont établis trouvent que le commerce ne répond pas à leurs espérances, et ils en déguerpiraient volontiers.

La situation de Victoria n'est pas des plus agréables, parce qu'elle est environnée de montagnes toutes nues. La ville même a un cachet européen, et, si l'on ne voyait pas, dans les rues et dans les boutiques, des porteurs, des ouvriers et de petits marchands chinois, on croirait à peine qu'on se trouve à l'extrémité de l'Asie. Je fus surprise de ne pas rencontrer de femmes indigènes dans les rues. On aurait pu penser qu'une Européenne courrait quelque danger à se montrer en public; mais je dois avouer que je n'eus jamais à essuyer la moindre offense de la part des Chinois; ils ne m'importunèrent même pas de leur curiosité.

Dès les premiers jours, malgré les conseils de prudence qu'on me donnait, je me résolus à partir pour Canton. Je pris sur moi mes pistolets, et, le soir du 12 juillet, je me rendis tranquillement à bord d'une petite jonque chinoise.

Une forte pluie et la nuit tombante m'obligèrent bientôt à me réfugier dans l'intérieur du bateau, où, pour passer le temps, je me mis à observer mes compagnons de voyage.

La société, sans être choisie, se conduisait très-décemment, de sorte que je pus rester tranquillement au milieu d'elle. Quelques-uns jouaient aux dominos, tandis que d'autres tiraient des sons épouvantables

d'une mandoline à trois cordes. On fumait, on causait et on prenait du thé sans sucre dans de toutes petites tasses. Chacun à l'envi m'offrit de ce nectar. Les Chinois, riches ou pauvres, ne boivent ni eau pure ni spiritueux, mais toujours du thé faible et sans sucre.

Il était tard quand je me retirai dans ma cabine, dont le plafond n'était pas hermétiquement fermé et laissait pénétrer la pluie. A peine le capitaine s'en fut-il aperçu qu'il m'assigna une autre place. Je me trouvai dans la société de deux Chinoises très-occupées à fumer du tabac : leurs pipes n'étaient pas plus grandes que des dés à coudre, et, après trois ou quatre bouffées, elles devaient être bourrées de nouveau.

Mes compagnes, ayant remarqué que je n'avais pas de petit tabouret pour reposer ma tête, m'en offrirent un, et insistèrent tellement que je dus l'accepter. En effet, au lieu d'oreiller, les Chinois se servent de bas tabourets de bambou, ou de cartons très-forts, qui ont de dix à trente centimètres de long, et environ vingt de haut, bombés à la partie supérieure, mais non rembourrés.

Au point du jour, nous étions dans le Si-kiang, un des grands fleuves de la Chine, et qui, à peu de distance encore de l'endroit où il se jette dans la mer, a près de treize kilomètres de large; mais, à son embouchure, il est assez resserré par des montagnes et des rochers pour perdre la moitié de sa largeur.

Près de *Hoo-Mun*, appelé aussi *Whampoa*, le fleuve se divise en plusieurs bras; celui qui conduit à Canton s'appelle le *Fleuve aux Perles*. Whampoa, endroit de peu d'importance, mérite d'être mentionné seulement parce que les nombreux bas-fonds du Fleuve aux Perles obligent tous les grands vaisseaux d'y jeter l'ancre.

Le long des rives s'étendent d'immenses planta-

tions de riz bordées de bananiers et d'arbres fruitiers. Ces derniers forment souvent de jolies allées; mais on les plante moins pour l'ornement que par nécessité. Comme le riz a besoin d'un terrain très-humide, des arbres sont placés entre les rizières pour soutenir le sol, qui sans cela serait entraîné à force d'être arrosé. De jolies maisons de campagne d'un style vraiment chinois, avec des toits échancrés, pointus et dentelés, couvertes de tuiles et de briques de couleur, se cachent sous des groupes d'arbres aux ombrages épais; mais des pagodes de constructions diverses (appelées *tas*), ayant de trois à neuf étages, s'élèvent sur de petites collines près des villages et attirent de loin l'attention.

Plus on approche de Canton, plus augmentent le mouvement de la navigation et le nombre des vaisseaux et des bateaux servant de demeure. On voit des navires des formes les plus étranges; des jonques à l'arrière desquelles s'élèvent comme une maison à deux étages, avec de hautes fenêtres, des galeries et un toit. Ces bâtiments, souvent d'une grandeur surprenante, chargent jusqu'à mille tonnes. Plus loin on aperçoit des vaisseaux de guerre chinois d'une construction plate, large et longue, armés de vingt à trente canons; des *bateaux de mandarin* qui, avec leurs portes et leurs croisées peintes, avec leurs galeries ciselées et leurs pavillons en soie, ressemblent aux plus jolies demeures. Ceux qui méritent le plus d'attention sont les superbes *bateaux à fleurs*, dont les galeries supérieures sont ornées de guirlandes et d'arabesques. Des portes et des fenêtres de style gothique conduisent dans l'intérieur, composé d'un grand salon et de quelques cabinets. Des glaces et des tapis de soie ornent les murs; des lustres de verre et des lanternes en papier de couleur, parmi lesquels se balancent de

petites corbeilles remplies des fleurs les plus fraîches, complètent un ensemble enchanteur.

Ces bateaux à fleurs restent toujours à l'ancre, et servent aux Chinois, jour et nuit, de lieux de divertissement. On y exécute des comédies, des danses et des jongleries, auxquelles n'assistent pas les femmes de bonne compagnie. L'accès n'en est pas précisément interdit aux Européens ; mais, avec la disposition actuelle des esprits, ce serait courir plus ou moins le risque d'être injurié ou maltraité que de s'y introduire.

Qu'on se représente, à côté de ces singuliers bateaux, des milliers de petits canots qui sont à l'ancre ou qui croisent dans tous les sens ; des pêcheurs jetant de tous côtés leurs filets, des enfants et des jeunes gens qui se baignent et nagent. Souvent on détourne les regards avec inquiétude, en voyant sur de petits bateaux étroits des gamins jouer et se chamailler ; à chaque instant on se figure qu'un de ces petits bons hommes va tomber par-dessus le bord. Aussi les parents prudents attachent-ils au dos de leurs enfants âgés de moins de six ans des citrouilles creuses ou des vessies de bœuf remplies d'air, pour que, s'ils tombent dans l'eau, ils n'aillent pas vite au fond.

Depuis peu d'années il est permis aux femmes européennes d'entrer et de demeurer dans les factoreries de Canton. Je quittai donc le bateau sans crainte ; mais je devais d'abord aviser aux moyens de trouver la maison d'un M. Agassiz, auquel j'étais adressée. Comme je ne savais pas encore un mot de chinois, je dus m'expliquer par signes. Je donnai à entendre à mon capitaine que je n'avais pas d'argent sur moi, et que, s'il voulait être payé, il devait me conduire à la factorerie. Il me comprit et s'empressa d'aquiescer à ma demande. Les Européens que je rencontrai à la

factorerie m'indiquèrent la maison, et bientôt je me trouvai hors d'embarras.

Quand M. Agassiz me vit arriver et sut que j'étais venue à pied du vaisseau à sa maison, il fut très-surpris, ayant peine à croire que j'eusse pu faire ce trajet sans inconvénient et sans insulte. Ce n'est qu'alors que je me rendis compte du danger auquel je m'étais exposée comme femme, en parcourant seule avec un guide les rues de Canton. Semblable chose ne s'était pas encore vue dans la ville, et M. Agassiz m'assura que je devais regarder comme un bonheur insigne de ne pas avoir été outragée grossièrement, ou même lapidée par le peuple.

Si cela fût arrivé, mon guide aurait pris la fuite, et m'aurait abandonnée à mon mauvais sort.

J'avais bien remarqué, en allant du vaisseau à la factorerie, que tout le monde me suivait des yeux et criait après moi en me montrant au doigt ; que jeunes et vieux sortaient des boutiques, et que peu à peu il se formait autour de moi une espèce d'escorte. D'ailleurs pouvais-je faire autre chose que de ne pas me laisser intimider, et de payer d'audace? J'avançai donc bravement, et l'on ne me fit rien, sans doute, parce que je ne montrai aucune crainte.

J'avais formé le projet de ne pas rester longtemps à Canton ; car, depuis la dernière guerre avec les Anglais, les Européens peuvent y circuler moins que jamais. Les femmes y sont encore plus détestées, attendu qu'il a été annoncé, dans les prophéties chinoises, que le Céleste-Empire sera conquis un jour par une femme.

Heureusement, je fis la connaissance d'un Allemand, M. de Carlowitz, qui avait déjà passé quelques années à Canton. Il me témoigna de l'intérêt, et m'offrit même de me servir de cicerone, à condition que je

m'armerais de patience jusqu'à ce que la poste d'Europe, qu'on attendait sous peu, fût arrivée. En ce moment, les marchands ont l'esprit tellement agité et préoccupé qu'ils n'ont pas le temps de songer à autre chose qu'à leur correspondance commerciale.

Peu d'Européens amènent leurs familles en Chine, surtout à Canton, où les femmes et les enfants vivent à peu près comme en prison, et ne peuvent guère sortir que dans une litière bien fermée. D'ailleurs, tout est si cher dans ce pays, que comparativement on vit à bon marché même à Londres. Ici, on n'a pas un appartement quelque peu convenable, de six chambres avec cuisine, à moins de 3,700 à 4,300 fr. par an; un domestique reçoit de 21 à 42 fr. par mois ; une servante de 48 à 53 fr. ; car les Chinoises ne veulent servir les Européens qu'à des prix exorbitants. D'ailleurs, il règne à Canton la singulière coutume d'affecter à chaque genre d'occupation une personne particulière, ce qui nécessite un grand nombre de domestiques (1).

Une famille composée de quatre personnes exige au moins de dix à douze domestiques, et quelquefois plus. D'abord, chaque membre de la famille a un domestique attaché exclusivement à son service; puis il faut un cuisinier, quelques bonnes d'enfants et plusieurs coolies employés aux travaux plus communs, tels que le nettoyage des chambres ou le transport du bois et de l'eau. Malgré un personnel si nombreux, on est ordinairement très-mal servi ; car si l'un ou l'autre de ces gens sort et qu'on ait besoin de son ser-

(1) Cette coutume existe dans toutes les colonies de la Malaisie, de l'Asie méridionale et de l'Afrique orientale. Elle tend même à s'acclimater dans quelques ports de l'Europe. — Quant aux prix, l'enchérissement de toutes choses en France peut les faire considérer comme n'étant pas fort exagérés. — *Voir* une note du chap. III. — J. B.

vice, on doit attendre qu'il soit rentré, aucun domestique ne voulant faire l'ouvrage de son camarade.

La maison entière est sous la direction d'une espèce d'intendant nommé *comprador*. Chargé de l'argenterie, des meubles et du linge, il reçoit et nourrit les domestiques, s'occupe de tout ce qu'il leur faut et répond de leur fidélité; mais il retient aussi à chacun sur ses gages deux dollars par mois. Il fait les achats, les comptes de cuisine, en un mot toutes les dépenses, et indique à la fin de chaque mois le total sans trop entrer dans les détails.

Outre la direction de la maison, le comprador est chargé de tenir la caisse de la maison de commerce. Il manie des centaines de mille dollars (1); mais, s'il accepte des pièces fausses, il en est responsable. Aussi, pour les payements et pour les recettes, a-t-il ses commis à lui, qui vérifient la monnaie à poignées : lançant chaque pièce en l'air avec le pouce et le doigt du milieu, ils en écoutent le son et en regardent le revers lorsqu'elle est tombée dans le creux de la main. Des milliers de pièces sont ainsi comptées dans l'espace de quelques heures. Cet examen est indispensable à cause de la quantité de faux dollars que fabriquent les Chinois. Pour prouver que les pièces sont bonnes, on imprime sur chacune le cachet de la maison, ce qui finit par les aplatir et les élargir, et par les séparer en plusieurs morceaux. Mais les morceaux ne perdent rien de leur valeur, parce que la somme est au poids. Indépendamment des dollars, on se sert encore d'argent pur non monnayé, compté en petites barres, et dont on coupe des morceaux plus ou moins gros,

(1) S'il s'agit ici du dollar argent ou de la piastre d'Espagne, cette pièce vaut 5 fr. 30, suivant l'*Annuaire du bureau des Longitudes*, ou 5 fr. 43, selon madame Ida Pfeiffer. — J. B.

selon que la somme à payer est plus ou moins forte.

Le comprador ne touche pas de traitement, mais il a un intérêt dans toutes les opérations; pour les comptes de la maison, il sait les faire sans y perdre. D'ailleurs, on prend en général des hommes de confiance et qui versent une caution entre les mains des mandarins.

Voici quelle est à peu près la vie des Européens établis à Canton. Après s'être levé et avoir bu une tasse de thé dans sa chambre, on prend un bain froid. A neuf heures, vient le déjeuner, qui se compose de poissons frits ou de côtelettes, de rôti froid, d'œufs, de beurre, de pain et de thé. Chacun va ensuite à ses affaires jusqu'à l'heure du dîner, qui a lieu ordinairement à quatre heures. On mange de la soupe à la tortue, du curri (1) et du riz, du rôti, des ragoûts et des pâtes. Tous les mets, à l'exception du *curri* et du riz, sont préparés à l'anglaise par des cuisiniers chinois. Le dessert se compose de fromage et de fruits, tels que *ananas*, *long-yen*, *mangues* et *lit-chi*. Les Chinois prétendent que ce dernier fruit est le meilleur qui existe. Il est de la grosseur d'une noix, a une peau brun rouge un peu chagrinée, une pulpe blanche et délicate et un noyau noir. Le *long-yen*, un peu moins gros que le *lit-chi*, a aussi une chair blanche et délicate, mais trop aqueuse. Je ne trouvai pas ces deux fruits extrêmement bons. Les ananas ne me parurent ni aussi savoureux ni aussi parfumés que ceux qui viennent dans les serres d'Europe; seulement ils sont beaucoup plus gros que les nôtres.

On boit à Canton du vin de Portugal et de la bière anglaise. Avec chaque boisson, on vous offre de la glace cassée en petits morceaux et enveloppée d'un linge.

(1) Le *curri* est une sauce d'assaisonnement, où l'on broie de l'oignon, de l'ail et du gingembre avec du poivre rouge.

C'est un article assez dispendieux, car on l'apporte de l'Amérique du Nord. Le soir, on prend du thé.

Pendant le repas, une grande *punka* répand de l'air et de la fraîcheur sur toute la société. La punka est un cadre d'environ trois mètres de long et d'un mètre de haut, couvert de percale blanche et suspendu par de forts cordons au plafond de la chambre. Un autre cordon passe, comme la corde d'une cloche, à travers le mur, et va, soit dans une pièce voisine, soit au rez-de-chaussée, d'où un domestique le tire d'une manière régulière, et maintient ainsi le cadre dans un mouvement léger et constant qui produit le courant d'air le plus agréable.

La vie en Chine pour les Européens est donc non-seulement fort ennuyeuse, mais aussi très-chère.

Les Chinois, au contraire, vivent à bon marché. Un homme peut parfaitement se tirer d'affaires avec 60 *cashs* par jour, c'est-à-dire avec près de trente centimes; aussi le salaire de l'ouvrier est minime. Par exemple, on peut louer un bateau pour toute la journée au prix d'un demi-dollar (2 fr. 65), et cet argent suffit souvent à nourrir une famille de six à neuf personnes. J'avoue que les Chinois ne sont pas difficiles sur le choix de leurs aliments. Ils mangent des chiens, des chats, des souris, des rats, des intestins d'oiseaux, du sang de toute espèce d'animal, et même, à ce qu'on m'a assuré, des chenilles, des vers de terre et des bêtes mortes. Leur principale nourriture est le riz, qui ne leur sert pas seulement comme plat, mais qui leur tient aussi lieu de pain. Il est très-bon marché; le picoul (100 livres de Vienne ou 125 de Hambourg, ou 56 kilogrammes) coûte de 9 fr. 30 à 13 fr. 25.

Les vêtements des deux sexes, pour le peuple, se composent de larges pantalons et de longues tuniques, et se distinguent par une saleté extraordinaire. Le

Chinois est l'ennemi des bains et des ablutions ; il ne porte pas de chemise, et il garde le même pantalon jusqu'à ce qu'il lui tombe du corps. Les tuniques des hommes leur descendent jusqu'au-dessous du genou, et celles des femmes un peu plus bas. Elles sont faites de nankin ou de soie, de couleur bleu foncé, brune ou noire. Pendant l'hiver, les Chinois ajoutent à ce vêtement un habit d'été qu'ils serrent contre celui de dessous à l'aide de ceintures ; mais, dans les grandes chaleurs, ils le laissent flotter légèrement autour du corps.

Les hommes ont la tête rasée, à l'exception d'une petite partie de l'occiput, où les cheveux sont entretenus avec beaucoup de soin et tressés en queue. Plus cette queue est épaisse et longue, plus un Chinois en tire vanité. Aussi il y mêle de faux cheveux et des rubans noirs, et la queue descend quelquefois jusqu'à la cheville. Pendant le travail, le Chinois la roule autour de son cou ; mais, en entrant dans une chambre, il la détache, parce que ce serait blesser les convenances et la politesse que de se présenter avec la queue retroussée.

Les femmes gardent leur chevelure tout entière; elles la relèvent en arrière, la tressent et l'attachent d'une façon agréable sur le sommet de la tête ; ces soins leur demandent beaucoup de temps ; mais une fois qu'elles sont coiffées, c'est pour toute une semaine. Les hommes et les femmes ne mettent rien sur leur tête, ou bien ils portent des chapeaux de bambou très-mince, qui ont souvent près d'un mètre de large ; ces chapeaux, qui les garantissent du soleil et de la pluie, sont excessivement légers.

La chaussure se compose de bas cousus et de souliers d'étoffes de soie ou de coton noir ; la semelle des souliers, haute de plus de trois centimètres, est faite

de carton épais ou de bandes de feutre plusieurs fois repliées l'une sur l'autre. Les pauvres ne portent pas de chaussure.

Les maisons du peuple sont de misérables baraques construites en tuiles ou en bois. L'ameublement est loin de coûter cher : une méchante table, quelques chaises, deux ou trois nattes de bambou, de petits escabeaux pour la tête et de vieilles couvertures, composent tout le mobilier. Cependant les pots de fleurs ne manquent nulle part.

La manière la plus économique de se loger, c'est d'avoir un bateau à soi. L'homme va travailler à la campagne, et, pendant ce temps, la femme cherche à contribuer au bien-être de chacun en conduisant sur l'eau des promeneurs ou des voyageurs. Une moitié du bateau appartient à la famille, l'autre au locataire, et, quoique l'espace soit ainsi des plus restreints (car les bateaux ont à peine huit mètres de long), il y règne la plus grande propreté et le plus grand ordre. Chaque matin tout est lavé et nettoyé. On sait tirer parti du plus petit coin de la manière la plus ingénieuse; il y a même place pour un autel domestique en miniature. Pendant le jour, on cuit et on lave. Bien que les enfants ne manquent pas, le voyageur n'en est nullement importuné; aucun spectacle désagréable ne s'offre à sa vue, et il n'entend que très-rarement la voix criarde d'un des marmots. Pendant que la mère tient la rame, elle porte son plus jeune enfant sur le dos. Les plus grands ont aussi quelquefois un de leurs frères attaché sur les épaules, et sautent ou grimpent sans s'inquiéter le moins du monde du dépôt qui leur est confié. Souvent je voyais avec douleur la petite tête nue d'un tout jeune enfant ballotter de divers sens pendant que le frère aîné s'élançait d'un endroit à l'autre, ou bien le front de la pauvre créature rece-

voir tellement en plein les rayons du soleil, que c'était à peine si elle pouvait ouvrir les yeux. Certes! on ne saurait se faire une idée de la misère d'une de ces familles renfermées dans un bateau.

On accuse les Chinois de tuer beaucoup d'enfants nouveau-nés ou chétifs et malingres. Ils les étouffent, dit-on, dès leur naissance et les jettent à l'eau, ou bien ils les exposent dans les rues, ce qui est encore plus affreux, car il y a beaucoup de cochons et de chiens errants qui se jettent avec voracité sur la proie qui leur est offerte. C'est surtout le sort des filles. Pour les garçons, toute famille s'estime heureuse d'en avoir, parce qu'un de leurs devoirs les plus sacrés est de nourrir leurs parents dans la vieillesse. Le fils aîné même, quand son père vient à mourir, est obligé de prendre soin de ses autres frères et sœurs, qui, en échange, lui doivent le plus grand respect et une obéissance sans bornes. On tient rigoureusement à l'exécution de ces lois, et celui qui les transgresse est puni de mort.

Les Chinois regardent comme un honneur d'être grand-père, et, pour rendre public cet avantage, l'homme qui en est favorisé porte des moustaches; elles se remarquent d'autant plus que les jeunes gens n'en ont pas et que le plus souvent même ils n'ont pas de barbe.

Quant aux mœurs et aux coutumes des Chinois, je ne puis en dire que fort peu de chose; car pour un étranger il est difficile et presque impossible de les connaître. Cependant la fréquence des supplices et le raffinement des tortures les plus variées, ainsi que l'extrême plaisir qu'ils prennent à tourmenter les animaux, semblent indiquer chez eux un penchant inné à la cruauté. J'ajouterai que, d'après ce que j'en ai entendu dire, il n'y a pas de peuple plus fourbe ni plus lâche.

Les femmes riches ont généralement dans ce pays des dispositions à devenir très-grasses; ce qui passe pour une beauté, non-seulement chez les femmes, mais aussi chez les hommes.

Quoique j'eusse beaucoup entendu parler des petits pieds des Chinoises, la vue ne m'en surprit pas moins au plus haut degré. Grâce aux bons offices de la femme d'un missionnaire, madame Balte, je parvins à en voir un tout déchaussé. Les quatre doigts étaient recourbés et pressés si fortement sous la plante du pied, qu'ils semblaient ne faire qu'un avec elle. Il n'y avait que le pouce qui eût pris tout son développement. Le métatarse était si serré avec de forts et larges rubans, qu'au lieu de s'étendre et de s'allonger, il remontait et se fondait avec l'astragale du tarse. A la place de la cheville on voyait une grosse masse de chair, semblable à un moignon, qui se joignait à la jambe. Le dessous du pied avait à peine douze centimètres de long et quatre de large. L'ensemble est toujours enveloppé de linge blanc ou de soie, enlacé de rubans, et renfermé dans de petits souliers à très-hauts talons.

A ma grande surprise, ces créatures, qui marchent comme des canes, n'en trottaient pas moins presque aussi vite que les femmes d'Europe aux pieds développés; elles montaient et descendaient même les escaliers sans le secours d'un bâton.

Fort peu de Chinoises échappent à cet embellissement, excepté les filles de la classe la plus indigente, c'est-à-dire celles qui habitent dans les bateaux. Dans les familles élevées, toutes les filles partagent cette distinction, tandis que, dans les inférieures, on la réserve ordinairement à l'aînée.

Le mérite d'une fiancée se règle sur la petitesse de ses pieds; mais parlons de choses plus sérieuses.

Le 3 août, j'ai appris qu'un Suisse, nommé Vauchée,

venait d'être assassiné par les pirates en se rendant de Canton à Whampoa. Il avait passé avec nous bien des soirées. Je l'avais encore vu la veille de son départ chez notre voisin, où l'on s'était beaucoup amusé et où l'on avait chanté les plus beaux quatuors jusqu'à quatre heures du soir. A neuf heures, il était monté en bateau, pour partir à dix; un quart d'heure après, son embarcation fut enveloppée de mille champans ou autres canots, et il trouva sa triste fin.

M. Vauchée avait eu l'intention de se rendre à Hong-Kong, afin de s'y embarquer sur un plus grand navire pour aller à *Tschang-Haï*. Il portait avec lui des montres suisses pour une valeur de 40,000 fr.; et il racontait même à ses amis avec quel soin il les avait emballées, sans que ses domestiques en eussent rien vu. Mais fort probablement il n'en avait pas été ainsi; et, comme parmi les serviteurs de toutes les maisons existent des espions, les pirates n'avaient été que trop sûrement informés de tout.

Il se passait rarement un jour sans qu'on entendît parler de crimes ou d'actes de violence. Aussi vivait-on dans une anxiété continuelle, surtout depuis qu'on avait répandu le bruit que tous les Européens allaient être massacrés. Néanmoins, je me hasardai à faire quelques excursions avec M. de Carlowitz.

Un jour que nous étions allés visiter une pagode de neuf étages superposés entre Canton et Whampoa, comme nous revenions, nous vîmes aborder deux champans d'où sortirent un grand nombre d'hommes bruns, à moitié nus et la plupart armés. Ils traversèrent précipitamment les champs de riz et marchèrent droit à nous. Nous les prîmes pour des pirates et nous fûmes un instant tourmentés de la crainte de ce qui allait arriver. S'ils en eussent été réellement, c'en était fait de nous; car, à cette distance de Canton, et

entourés seulement de Chinois qui leur auraient au besoin prêté main-forte, nous aurions été fort aisément leurs victimes. Nous n'avions donc aucun moyen de leur échapper. Cependant ces gens approchaient toujours. Enfin, quand nous nous trouvâmes en présence les uns des autres, le chef s'annonça en qualité de capitaine d'un vaisseau de guerre de Siam. Il nous raconta en mauvais anglais qu'il était arrivé seulement depuis peu, et qu'il avait amené le gouverneur de *Bangkok*, se rendant par terre à *Péking*. Notre angoisse se dissipa insensiblement, et nous acceptâmes même l'aimable invitation du capitaine d'aller à notre tour visiter son vaisseau. Il vint prendre place dans notre bateau, nous conduisit lui-même jusqu'à son navire, où il nous fit tout voir. Cependant l'aspect n'en était pas des plus séduisants.

La plus longue excursion que l'on puisse faire hors de Canton s'étend jusqu'à une trentaine de kilomètres en remontant le Fleuve aux Perles. M. Agassiz eut la bonté de me procurer le plaisir de cette promenade. Il loua une belle barque, nous munit de provisions de toutes sortes et pria un missionnaire, qui avait déjà fait souvent cette course, de m'accompagner, ainsi que M. de Carlowitz. La société d'un missionnaire est, même en Chine, l'escorte la plus sûre pour un voyageur. Ces messieurs parlent la langue du pays et se familiarisent peu à peu avec les indigènes; ils parcourent sans obstacle les environs de leur résidence. Huit jours à peu près avant notre partie, quelques jeunes gens en avaient tenté une pareille; mais, à moitié route, plusieurs coups de feu tirés d'une des forteresses situées le long du fleuve les avaient forcés de rebrousser chemin. Quand nous approchâmes de cette forteresse, nos bateliers ne voulurent pas aller plus loin, et nous fûmes presque obligés d'employer la force. On fit bien

aussi feu sur nous; mais heureusement nous avions déjà dépassé la forteresse. Ayant échappé à ce danger, nous continuâmes notre course sans autre accident; même nous abordâmes à plusieurs villages; nous visitâmes la *pagode seigneuriale*, et nous examinâmes tout avec beaucoup de soin. Le paysage était ravissant et offrait de grandes plaines couvertes de plantations de riz, de cannes à sucre et de thé.

Je trouvai ce jour-là l'occasion d'observer comment les missionnaires écoulent leurs livres religieux. Chaque Chinois prenait ce qu'on lui offrait, car cela ne coûtait rien. S'il ne savait pas lire (ces livres étaient écrits en chinois), il y gagnait au moins du papier. Notre missionnaire retourna chez lui ravi de joie : il avait placé ses cinq cents exemplaires. Quel superbe rapport à faire pour la société des missionnaires ; et quel brillant article pour la gazette ecclésiastique !

Cette promenade le long du Fleuve aux Perles fut essayée trois mois après par six jeunes Anglais. Eux aussi s'arrêtèrent à un des villages et se mêlèrent aux gens de la campagne; malheureusement ils périrent victimes du fanatisme des Chinois et furent tous massacrés de la manière la plus cruelle.

Parmi les excursions possibles, il ne me restait plus qu'à entreprendre le tour des murs de la ville de Canton proprement dite. Ce désir fut aussi bientôt réalisé, car le bon missionnaire s'offrit à nous accompagner, M. de Carlowitz et moi, et à nous protéger, mais à la condition expresse que je me travestirais en homme.

Nous traversâmes longtemps des ruelles étroites, pavées de larges pierres. A chaque maison, nous voyions dans quelques niches de petits autels d'un demi-mètre de haut, devant lesquels, comme il ne faisait pas encore tout à fait jour, les lampes de nuit continuaient à brûler. On use inutilement une quantité

d'huile prodigieuse pour se conformer à cet usage religieux. Peu à peu s'ouvraient les magasins, qui ressemblent à de jolies halles dont les devantures ont été enlevées. Les marchandises sont étalées, en partie dans des montres ouvertes, en partie sur des tables, derrière lesquelles les Chinois sont assis et travaillent. D'un coin du magasin, un escalier étroit conduit à l'étage supérieur, où se trouve l'appartement du marchand.

Ici, comme dans les villes turques, tous ceux qui exercent la même profession sont tenus de s'établir dans la même rue; ainsi, dans l'une on ne voit que des cristaux, et dans une autre, que des étoffes de soie. Dans celles où logent les médecins, on trouve aussi toutes les pharmacies, parce que les médecins s'occupent, en dehors de leurs visites, à préparer les médicaments. Quelques-unes sont aussi particulièrement assignées aux diverses provisions; et, en général, les étalages y sont rangés avec autant d'ordre que de goût. Entre les maisons, s'élèvent plusieurs petits temples, dont le style ne diffère pas du tout des autres édifices. Aussi, il n'y a que le rez-de-chaussée qui soit habité par les dieux; les simples mortels occupent les étages supérieurs.

Le mouvement était extraordinaire dans les rues, surtout dans celle où se tenait le marché aux provisions. Les femmes et les filles des basses classes allaient, comme en Europe, faire leurs emplettes. Elles étaient toutes sans voile, et beaucoup d'entre elles marchaient comme des canes, à cause de l'usage si répandu de mutiler les pieds. La foule est considérablement augmentée par une quantité inouïe de portefaix qui courent de tous côtés, les épaules chargées de grands paniers pleins de provisions. Tantôt ils vantent leur marchandise à haute voix, tantôt ils demandent

à grands cris qu'on leur livre passage. Quelquefois les litières des gens riches et des personnes de distinction encombrent toute la longueur d'une rue et arrêtent les flots du peuple affairé. Mais ce qu'il y a de plus affreux, ce sont les porteurs innombrables qui enlèvent dans de grands baquets certains objets d'une odeur peu agréable, et qu'on rencontre dans chaque rue, presqu'à chaque pas.

Il faut qu'on sache qu'il n'y a peut-être point de peuple au monde qui, pour l'activité et l'industrie, puisse être comparé aux Chinois, et qui utilise avec autant de soin le moindre coin de terre. Comme ils n'ont que peu de bétail, et par conséquent peu de fumier, ils cherchent à remplacer le fumier par un autre engrais, ce qui explique la grande attention qu'ils ont de ne perdre les excréments d'aucun être vivant.

Toutes ces petites rues sont construites le long des murailles, en sorte que nous avions déjà fait le tour d'une partie de l'enceinte avant de l'avoir remarqué. Des portes d'entrée insignifiantes, qu'on ferme le soir, conduisent dans la ville intérieure, où ne peut pénétrer aucun étranger.

Cependant, il est souvent arrivé à des matelots ou à d'autres chrétiens d'entrer dans la cité sans s'en douter par une de ces portes; ils s'apercevaient de leur méprise lorsqu'on commençait à leur jeter des pierres.

Après avoir fait au moins trois kilomètres à travers un dédale de petites rues, nous arrivâmes enfin dans les champs. Ici nous eûmes une vue complète des murs de la ville, et du haut d'une petite colline, située aux environs, nous découvrîmes une assez grande partie de Canton. Le mur d'enceinte a bien près de vingt mètres de haut, et est presque partout tellement couvert d'herbes, de plantes grimpantes et de broussailles, qu'il ressemble à une superbe haie

vive. La ville apparaît comme un chaos de petites maisons, entre lesquelles s'élèvent quelques arbres isolés; mais elle ne fait voir ni belles rues ou places, ni édifices, temples ou pagodes remarquables.

J'avais passé en tout à Canton plus de cinq semaines, du 13 juillet au 20 août. Cette époque est la plus chaude de l'année, et réellement la température fut insupportable. Dans les chambres, nous eûmes près de 26 degrés et demi ; à l'air et à l'ombre, jusqu'à 30 degrés.

Pour retourner à Hong-Kong, je me servis encore d'une jonque chinoise ; mais j'étais moins tranquille cette fois-ci que la première : ayant présente à la mémoire la triste fin de M. Vauchée , je pris la précaution d'emballer mes effets et mon linge en présence de mes domestiques, afin de leur faire comprendre que des pirates perdraient leur peine s'ils se dérangeaient le moins du monde pour moi.

Le 20 août, à sept heures du soir, je dis adieu à Canton et à mes amis. A neuf heures, je voguais de nouveau sur le puissant et célèbre Fleuve aux Perles, sur le Si-kiang.

CHAPITRE III

L'HINDOUSTAN

(Du 20 août 1847 au 23 août 1848.)

Singapour. — Chair du serpent. — Pointe-de-Galle. — Sanctuaire de Dagoha et Pic d'Adam à Ceylan. — Calcutta. — Vie des Européens et des Hindous. — Le Gange. — Patna, Bénarès, Allahabad et Agra. — Le Tatsch-Mahal. — Ruines de Fattipour-Sikri. — Delhi. — Kottah. — Comment voyagent les officiers et les fonctionnaires anglais. — La reine d'Oudjein. — Temples d'Adjunta et d'Elora. — Fort Dowlutabad. — Bombay. — Temples d'Éléphanta et de Salsette.

Les Chinois que j'avais pour compagnons de voyage se conduisirent encore cette fois d'une manière très-convenable et fort gracieuse envers moi; mais les vents nous furent toujours contraires, et la traversée de Canton à Hong-Kong, bien qu'heureuse, fut des plus lentes.

Ayant ensuite pris passage, le 25 août, sur un bateau à vapeur anglais, où je fus fort maltraitée, j'arrivai à Singapour le 3 septembre, assez tard dans la nuit pour ne pas pouvoir débarquer. Les Européens mènent dans ce port à peu près la même vie qu'à Canton, à cette différence près que la résidence de la fa-

mille est à la campagne et que le mari seul va tous les jours à la ville.

Singapour a des rues larges et aérées ; mais les maisons y sont assez laides, n'ayant qu'un étage, avec des toits qui posent presque sur les fenêtres, ce qui donne aux constructions une apparence écrasée. Elles n'ont pas de vitres, mais des jalousies, à cause de l'élévation de la température. L'intérieur de la ville ne présente rien de remarquable; mais l'aspect de l'île en général est ravissant.

Dans une promenade que je fis avec une société sur le petit fleuve Gallon, nous aperçûmes entre les branches d'un arbre un long corps noir, et avec un peu plus d'attention nous reconnûmes un grand serpent. Enroulé sur lui-même comme une grosse pelote, il guettait sans doute sa proie. Nous osâmes avancer assez près de lui ; il demeurait immobile, et ne détournait pas de nous ses yeux flamboyants, sans se douter combien sa mort était imminente. On tira sur lui et on le blessa au côté ; furieux, et avec la rapidité d'un trait, il s'élança du haut de l'arbre, mais en se tenant pendu à la branche avec sa queue ; il s'allongeait et cherchait à nous atteindre de sa langue. Cette rage fut impuissante, car nous eûmes soin de nous tenir à une distance convenable. Plusieurs coups de feu ayant achevé de le tuer, nous nous arrêtâmes sous la branche d'où il pendait tout de son long. Un batelier, Malais de naissance, fit un petit lacet d'herbe forte et tenace, l'attacha à un bâton, le jeta autour du cou du serpent, qui fut ainsi attiré dans le bateau. Cet homme nous dit encore que nous trouverions certainement dans le voisinage un autre serpent, parce que ces reptiles se tiennent toujours par couples non loin l'un de l'autre. En effet, les messieurs du second bateau en avaient également aperçu et tué un autre sur

les branches d'un gros arbre. Ces serpents étaient d'un vert foncé, avec de belles taches jaunes, et avaient plus de trois mètres et demi de long : on me dit qu'ils appartenaient à l'espèce des boas. Le soir, j'eus occasion de goûter de leur chair, que mangeaient nos Chinois, et je la trouvai exquise, aussi tendre et même plus délicate que du poulet.

Le 7 octobre, je partis de Singapour, me rendant à Ceylan, où nous arrivâmes dix jours après. Nous débarquâmes, le 18, à Pointe-de-Galle, rendez-vous général des navires de Chine, de Bombay, de Calcutta et de Suez. De là je pris une voiture pour Colombo. Ce voyage me parut fort court, parce que, tout le long de la route, j'examinais, outre les Cingalais, des Indiens, des Maures, des Malais, des Malabares, des Hébreux et même des Hottentots. Les mahométans et les juifs sont les seuls qui s'inquiètent un peu de leur costume ; les autres vont nus, sauf une petite ceinture et un lambeau large comme la main qu'ils se passent entre les jambes. Les femmes ont un costume presque aussi simple ; mais elles ne s'éloignent guère de leurs cabanes.

La ville de Colombo est fort étendue, et n'offre aucune curiosité.

Je me hâtai d'aller à Candy voir le sanctuaire de Dagoha, où l'on garde comme une précieuse relique une dent de Bouddha aussi grosse qu'une forte dent de bœuf. Dans un temple qui dépend du sanctuaire, on voit deux statues de Bouddha, colossales, assises, de l'or le plus fin, dit-on, mais creuses en dedans. Le péristyle contient plusieurs dieux représentés par des pierres taillées. Les principales portes du sanctuaire sont en métal avec des montants en ivoire ; de magnifiques arabesques, des rondes-bosses et des incrustations les enrichissent ; mais la principale entrée seule est décorée

des quatre plus grandes dents d'éléphant qu'on ait trouvées.

Sur le Pic d'Adam est la délicate empreinte d'un pied de deux mètres de long, près duquel se rendent en pèlerinage les mahométans et les bouddhistes; ceux-ci attribuent la trace à leur Bouddha aux grosses dents, ceux-là à notre ancêtre Adam (1).

Embarquée pour Calcutta le 27 octobre, je remontai l'Ougly, qui est la plus occidentale des sept branches du Gange. Ce qui me frappa le plus à l'approche de Calcutta, ce furent de superbes colonnades ou *ghauts*, avec de larges escaliers qui descendent au fleuve. J'y ai été logée dans un palais qui servait d'habitation à une de mes compatriotes.

On ne se fait pas d'idée en Autriche de ce que coûte la maison d'un Européen aux Indes. Chaque famille a pour demeure un palais dont la location se paye au mois deux cents roupies, soit environ 5,700 fr. par an. Elle a de vingt à trente domestiques qu'elle ne nourrit, ni n'habille, ni ne loge, il est vrai, mais dont les gages montent pour chacun de 10 à 26 fr. par mois. Le nombre des domestiques est aussi considérable à cause de l'exigence de la division par caste qui établit dans le service les lignes de démarcation les plus rigoureuses. Le blanchissage revient à 7 fr. 11 les cent pièces; mais la nourriture n'est pas chère; ce qui coûte le plus, ce sont les chevaux, les voitures, les meubles et les habits qui sont importés d'Europe ou de l'Océanie (2). Le quartier européen est la ville des

(1) *Voir* dans les *Ascensions célèbres* (*Bibliothèque des Merveilles*) une description du Pic d'Adam, qui contient d'intéressants détails. — J. B.

(2) Avec le renchérissement actuel de toutes choses, on ne s'étonnera guère en France des prix qui ont effrayé madame Pfeiffer, il y a vingt ans. Si ce n'est le grand nombre des

palais; mais, chacun d'eux s'élevant dans des jardins qu'entourent de hautes murailles, ils ne forment guère ni belles rues ni places imposantes. D'ailleurs, à l'exception de celui du Gouverneur, aucun de ces édifices ne peut rivaliser avec les grands palais de Rome, de Florence ni de Venise, soit pour la magnificence, ou pour le style d'architecture. La maison de ville est aussi une construction grande, haute et belle; mais en général la ville est laide.

L'Ougly est si large et si profond devant Calcutta que les plus grands vaisseaux de guerre peuvent y jeter l'ancre.

J'ai été reçue chez un nabab dont la femme et la belle-sœur, attendant ma visite, s'étaient mises en grande toilette pour se montrer à moi dans tous les atours de leur pays. Elles n'étaient pas vêtues de la manière la plus décente. Tout le corps, y compris la tête, était enveloppé de grands morceaux d'une mousseline bleue et blanche, brodée d'or, avec des franges d'or larges comme la main. Cette mousseline, fabriquée dans la province de Daïca, coûte de 4 à 6 fr. le mètre. Mais ce mince tissu, fort transparent, dessinait par trop les contours du corps. Lorsque ces dames remuaient un bras, la mousseline s'ouvrait si bien, que non-seulement le bras était mis à nu, mais aussi une partie de la gorge et du reste du corps. Elles apportent plus de soins à se couvrir les cheveux, car elles cherchaient toujours à ramener la mousseline par-dessus leur tête. Tant qu'elles sont filles, elles peuvent aller sans coiffure.

Elles portaient sur elles tant d'or, de perles et de pierres précieuses, qu'elles en avaient véritablement

domestiques, nous payons aujourd'hui à Paris et dans les grandes villes ce qu'on payait alors aux Indes, et nous n'y avons pas un palais pour 5 ou 6,000 fr. par an. — J. B.

eur charge, et toutes ces parures étaient entremêlées de ourdes chaînes d'or ou de pièces d'or enchâssées. De rosses perles, mêlées à des pierres fines perforées, leur ouvraient le cou et la poitrine. L'oreille, entièrement ercée (je comptai au bout de l'oreille et dans le lobule ouze trous), était si couverte de ces ornements, qu'on n découvrait à peine; on n'y voyait que de l'or, des erles et des pierres précieuses. Chacun de leurs bras tait chargé de huit ou dix lourds bracelets, dont le rincipal joyau, enchâssé d'or massif, avait dix centimètres de large et était entouré de six rangées de petits brillants. On me le mit entre les mains; il pesait bien une demi-livre. De lourdes chaînes d'or faisaient trois fois le tour des cuisses de ces dames, qui avaient aussi aux chevilles des anneaux et des chaînes d'or, et dont les pieds étaient peints d'orpiment d'un brun rouge.

Leurs femmes ouvrirent des écrins où elles me montrèrent beaucoup d'autres objets précieux. Il faut que l'Hindou dépense énormément d'argent pour la parure et pour la mousseline de Daïca brodée en or et en argent, car les femmes riches font entre elles assaut de luxe et de toilette.

Le 10 décembre, après un séjour de cinq semaines, je m'embarquai pour remonter par l'Ougly jusqu'au Gange, dont je voulais visiter les principales villes. Durant la navigation de seize cents kilomètres environ, que j'ai faite sur ce fleuve, je n'ai pas rencontré une seule vue belle ni pittoresque. Parfois le Gange est si large qu'il ressemble à un lac. Il arrose des villes nombreuses, ainsi que des bourgades; mais ce ne sont que des amas de huttes et de baraques, excepté quelques beaux édifices et les ghauts (portiques, colonnades et escaliers) qui, comme les mosquées des mahométans, ont toujours de loin un grand air, mais sont peu de chose à voir de près.

Parmi les villes les plus importantes, je citerai Patna, qui se compose d'une rue très-large, longue de treize kilomètres, à laquelle aboutissent une foule de courtes ruelles, garnies de bâtisses en argile aussi petites que misérables.

Un séjour à Bénarès, de vingt-quatre heures dans sa vie, disent les Hindous, assure la félicité éternelle à tout homme, de quelque religion qu'il soit. La ville a une magnifique façade sur le fleuve. Ses escaliers, de pierres colossales, où chaque matin cinquante mille fidèles descendent dans l'eau pour prier Brahma, ont un développement de plus de trois kilomètres. Une foule de palais de style mauresque, gothique ou hindou, aux portails grandioses, avec des façades couvertes d'arabesques et de sculptures, bordent le fleuve; mais l'intérieur de la ville est loin de répondre à la partie qui longe le Gange.

De Bénarès, nous nous rendîmes, un compatriote et moi, à Allahabad dans un *dak* de poste; c'est une espèce de palanquin à deux places, posé sur deux roues et traîné par deux chevaux.

Bien que Allahabad compte au nombre des cités saintes, elle n'est ni grande ni belle. Les Anglais l'ont fortifiée de façon à en faire une de leurs principales places d'armes. Son fort a une légende. Lorsque le sultan Akbar en commença la construction, les murs s'écroulaient à mesure qu'on les élevait. Un oracle ayant déclaré que le fort ne s'achèverait pas heureusement si un homme ne se dévouait à la mort, il se présenta un individu du nom de Brog, qui exigea pour seul prix de son sacrifice que le fort et la ville porteraient son nom. Aussi les Indiens nomment-ils encore aujourd'hui la ville *Brog* plus souvent qu'*Allahabad*.

On a consacré à la mémoire de cet homme héroïque un temple souterrain, près du fort, où il a été enterré.

Ce temple, visité tous les ans par une foule de pèlerins, est tout à fait sombre; on n'y pénètre qu'à l'aide de flambeaux ou de torches. En somme, il ressemble à une grande et belle cave, dont le plafond reposerait sur de simples piliers de pierre. Les murs sont remplis de niches, toutes occupées par des figures divines ou par leurs emblèmes.

Sur la route d'Agra, j'ai eu occasion de faire une plus intime connaissance avec des espèces d'hôtels de poste, fondés par le gouvernement et qu'on appelle des *bongolos*. Ce sont de petites maisons divisées en deux ou quatre chambres au plus, garnies des meubles les plus simples et les plus nécessaires. La chambre s'y paye pour une personne 2 fr. 37; pour une famille, 4 fr. 74. Le prix ne varie pas dans la plupart de ces établissements, qu'on y reste une journée ou bien une demi-heure. Il n'y en a qu'un petit nombre où pour un court séjour on se contente de la moité du prix. Dans chaque bongolo habite un inspecteur indigène qui sert les voyageurs, fait la cuisine, etc. Le contrôle se tient exactement au moyen d'un registre sur lequel chaque hôte passager doit s'inscrire. Quand il n'y a pas de voyageur dans un bongolo, on peut y rester tant qu'on veut; mais, s'il en survient, il faut quitter la place au bout de vingt-quatre heures.

Le 13 janvier, après une course de trois nuits et deux jours et demi, nous entrions dans Agra, où ont résidé les Grands Mogols des Indes. Nous venions de traverser des faubourgs chétifs et délabrés, quand, après avoir franchi une superbe porte, nous nous trouvâmes tout à coup devant une grande place entourée de murs et de laquelle quatre chemins, passant sous de hautes portes, conduisaient à la ville, aux forts et aux faubourgs.

Les maisons d'Agra sont généralement petites, éle-

vées d'un à quatre étages et construites presque toutes en grès rouge; plusieurs sont entourées de colonnes et de galeries ou devancées par de beaux portails. Les rues étroites, sont tortueuses et laides, et les bazars peu considérables; mais l'enceinte et les environs de la ville sont rendus célèbres par les chefs-d'œuvre de l'architecture mongole. On y admire le superbe mausolée du sultan Akbar (1); la mosquée de Jumna, qu'on estime plus que la mosquée de Soliman à Constantinople; le palais du sultan dans la citadelle; enfin le Tatsch-Mahal, monument élevé par le sultan Dschehœ à la mémoire de sa favorite et qui passe pour le bijou de l'Inde. Dans ce dernier, j'ai remarqué deux pièces bâties sans fenêtres et destinées à produire un grand effet par l'éclairage. Les murs et les plafonds voûtés en sont ornés de micaschiste qui forme d'étroites bordures argentées. Des cascades s'y précipitent par-dessus des murs de verre, derrière lesquels on peut placer des lumières, et des jets d'eau jaillissent au milieu des appartements. Même sans lumières, tout étincelait et brillait d'un éclat extraordinaire; que ne devait-ce pas être quand d'innombrables flambeaux allumés s'y réflétaient mille et mille fois. A la vue de ces splendeurs, on comprend mieux les merveilleuses descriptions des Orientaux, et les contes des *Mille et une Nuits* (2).

Tous les environs sont remplis de ruines, et beaucoup d'Européens y habitent des maisons défoncées, qu'avec peu de peine et peu de frais ils transformeraient en jolis palais.

(1) Le plus excellent prince de toute l'Asie, né en 1542, Akbar vivait dans un des siècles où l'architecture mongole a jeté le plus d'éclat. — I. P.

(2) Il semble, autant qu'on en peut juger aujourd'hui, que les palais ninivites devaient avoir des splendeurs assez semblables à celles du Tatsch-Mahal. — J. B.

J'ai été visiter, à une trentaine de kilomètres d'Agra, les ruines de Fattipour-Sikri, qui couvrent une circonférence de neuf à dix kilomètres. Le tableau qui s'offre ici aux regards est bien plus saisissant que celui de Pompeï, près de Naples. A Pompeï, je l'avoue, la destruction est bien complète aussi; mais c'est une destruction très-régulière; les rues et les places y ont l'air aussi propre que si elles n'avaient été désertées que la veille. Les maisons, les palais et les temples ont été débarrassés de leurs décombres; les ornières mêmes des voitures sont restées intactes. De plus, Pompeï est dans une plaine; on ne l'embrasse pas d'un seul coup d'œil, et elle n'a pas la moitié de l'étendue de Sikri. Les maisons en sont plus petites; les palais, moins nombreux, y offrent un caractère moins grandiose. A Sikri, un immense espace se déroule à vos yeux; partout on voit des édifices magnifiques, des mosquées et des kiosques, des palais, des colonnades et des arcades, en un mot tout ce que l'art peut produire. Et pas un seul morceau n'a échappé entier à la destruction du temps; tout est tombé en ruines. A peine peut-on se défendre de l'idée d'un terrible tremblement de terre. Néanmoins, la ville était, il y a deux siècles, encore debout, dans toute sa richesse et sa splendeur. Elle n'a pas été couverte, comme Pompeï, d'une lave protectrice, mais est restée exposée sans défense à tous les orages et à toutes les tempêtes. Ma douleur et ma surprise croissaient à chaque pas: spectacle à la fois déchirant et sublime! Quelle terrible destruction à côté d'une magnificence visible, d'une réunion d'édifices grandioses, de superbes sculptures, de riches fragments de tout genre! J'admirais des constructions dont l'intérieur et l'extérieur étaient littéralement si surchargés d'ornements qu'il ne restait pas la moindre place qui en fût dépourvue.

Un jour de marche nous a conduits d'Agra à Delhi, où nous sommes entrés le 20 janvier. Il y a eu un temps où Delhi a été pour l'Inde ce qu'Athènes fut pour la Grèce, et Rome pour l'Europe. Aujourd'hui, Delhi n'est plus qu'un nom et qu'un entassement de ruines, couvrant en largeur neuf kilomètres et en longueur une trentaine; car la ville s'est déplacée sept fois, dit-on, se relevant toujours à côté de l'ancienne qui tombait.

Les rues de la nouvelle Delhi sont plus larges et plus belles que je n'en ai encore vu dans aucune ville des Indes. La principale ferait honneur à toutes les capitales de l'Europe, si elle était bordée d'édifices moins misérables. Il est fort amusant de s'y promener le soir. On y voit parfaitement la vie des grands et des riches de l'Inde; car nulle part on ne trouve tant de princes et de grands seigneurs. Indépendamment de l'empereur, qui descend du Grand Mongol, et de ses parents, dont le nombre s'élève à plusieurs milliers, il vit encore ici d'autres souverains ou ministres destitués et pensionnés. Ces hommes puissants, quoique déchus, répandent beaucoup de vie dans la ville; ils aiment à se montrer en public, avec des cortéges du plus bel aspect.

Ici les cachemires les plus fins coûtent 9 à 10,000 fr.

Delhi compte encore un grand nombre de chefs-d'œuvre de l'architecture mongole.

J'en suis partie le 30 janvier, me dirigeant presque droit vers le sud sur Kottah, où j'arrivai le 11 février, après plusieurs aventures qui me causèrent plus de peur que de mal. J'avais passé les nuits dans des cellules ouvertes de toutes parts, et quelquefois même sous la voûte du ciel, entourée des gens de la dernière classe, mais sans avoir jamais été offensée ni par des paroles outrageantes, ni par des gestes menaçants.

Kottah est la capitale d'un roi, sous le nom duquel

gouverne un *résident* anglais, duquel dépendent toutes les garnisons des forteresses du pays. Ce qui fait le plus bel ornement de la ville, ce sont de nombreux temples hindous, élevés sur des terrasses de pierre, et qui tous, à une exception près, sont infiniment plus hauts, plus étendus et plus beaux que ceux de Bénarès.

Les maisons de Kottah sont construites d'une façon originale. Les fenêtres sont si étroites et si basses que c'est à peine si l'on y peut passer la tête; la plupart ont, au lieu de vitres, des barreaux de fer délicatement travaillés. Beaucoup d'édifices sont décorés de balcons; d'autres, aux premiers étages, de grandes galeries qui reposent sur des colonnes et occupent toute la façade de la maison. Souvent, ces galeries sont divisées, par des cloisons, en grands et petits salons ouverts; aux deux coins se trouvent de jolis pavillons, et, au fond, des portes conduisent dans l'intérieur de l'habitation. Les affaires se traitent et les ventes se font sur ces espèces de plates-formes, qui sont aussi le rendez-vous des oisifs. Accroupis sur des nattes et des tapis, ils y fument et s'amusent à voir passer la foule. Dans d'autres maisons, les murs extérieurs étaient couverts de peintures à fresques représentant de terribles géants, des tigres, des lions deux ou trois fois grands comme nature, qui montraient la langue en faisant d'affreuses grimaces, ou bien des divinités, des fleurs, des arabesques, etc., tout cela jeté pêle-mêle, sans goût et sans esprit, dessiné pitoyablement et souvent barbouillé des couleurs les plus grotesques.

Le roi ayant eu la politesse de mettre à ma disposition ses chameaux et une escorte de deux cipayes ou spahis, je partis le 14 février pour Indor, qui est située à deux cent quatre-vingt-dix kilomètres de Kottah.

Le lendemain, très-fatiguée de mes deux journées passées à dos de chameau, je rejoignis la tente du ré-

sident, le capitaine Burdon, où je trouvai une se
vante et un domestique à mes ordres. Immédiatemen
je me retirai dans une des tentes pour me livrer a
repos. A peine m'étais-je étendue sur un divan, q
la servante entra, et, sans me demander si j'y co
sentais, se mit à me frictionner dans tous les sens.
voulais l'en empêcher; mais, tout en m'expliqu
que, lorsqu'on était aussi fatiguée, c'était une tr
bonne chose, elle me pressa fortement le corps de h
en bas pendant un quart d'heure; et de fait, le
sultat fut des plus favorables : je me trouvai très
légée, très-fortifiée. Ces frictions sont en grand us
aux Indes, comme dans tout l'Orient, surtout a
le bain. Les Européens s'y soumettent volontie

La servante m'expliqua, moitié par signes, m
en paroles, qu'on m'avait déjà attendue le matin
qu'on m'avait préparé un palanquin dans lequ
pourrais dormir aussi bien que sous la tente. J'y
sentis, et je repris mon voyage à onze heures d
nuit. Je n'ignorais pas que la contrée était inf
de tigres; mais plusieurs porteurs de torches
accompagnaient, et les tigres sont ennemis du feu
pouvais donc reprendre tranquillement mon som
interrompu.

Le 16 fut une journée fort agréablement passé
société de l'aimable famille Burdon; j'étais la
mière Européenne que madame Burdon eût vu
puis quatre ans. A mon grand étonnement, je re
vai près d'elle le confortable que peuvent seules
les maisons les mieux ordonnées, et, à cette occa
je vais raconter en peu de mots la manière don
officiers et les fonctionnaires voyagent dans les I

Leurs tentes sont assez grandes pour se partag
deux ou quatre chambres; j'en ai vu
2,000 fr. Les voyageurs

peuvent y mettre, depuis le tapis de pied jusqu'à l'élégant divan, avec la plupart des instruments de cuisine et de ménage. Ils ont en outre un nombre infini de domestiques, dont chacun a son emploi qu'il connaît parfaitement.

A trois heures du matin, après avoir passé la nuit dans leur lit, les maîtres s'étendent ou s'asseoient dans leur palanquin, ou montent à cheval pour descendre au bout de quatre à cinq heures (jamais ils ne font plus de dix kilomètres par jour) dans une tente toute dressée, où ils prennent le déjeuner fumant. Là, retrouvant toutes les commodités de leur intérieur, ils se livrent à leurs occupations ordinaires, font leurs repas accoutumés, sont, en un mot, tout à fait chez eux.

Le cuisinier se met toujours en route la nuit. Dès qu'on a quitté les tentes, on les ploie, on les emporte promptement et on les dresse avec la même rapidité; car on ne manque ni de mains ni de bêtes de somme.

Ainsi, dans les pays les plus civilisés de l'Europe, on ne voyage pas avec autant de luxe et de commodité qu'aux Indes.

Le soir même, je quittais la famille Burdon; quatre jours après, j'arrivais à Oudjein sur la Serpa, capitale de la partie du Malvah qui formait une des trois provinces du royaume de Sindhia.

Oudjein, une des plus anciennes villes et des mieux bâties de l'Inde, offre une construction particulière: les façades des maisons n'ont qu'un étage et sont en bois, percées dans le haut de grandes fenêtres régulières, que ferment des solives au lieu de vitres. Les appartements sont tous très-hauts et très-aérés. Du sol au toit, il n'existe aucun plancher intermédiaire. Les parois extérieures et les poutres de la maison sont peintes avec de la couleur à l'huile, brun foncé. Cette

coutume donne à Oudjein l'air sombre au-delà d toute idée.

Deux maisons se distinguaient des autres par leu grandeur et la beauté non commune de leurs sculp tures en bois. Élevées de deux étages, elles étaient for agréablement ornées de galeries, de statues, de frises de niches et autres décorations semblables. Autan que je pus le comprendre par les réponses que l'on fi à mes questions et d'après le nombre des domestique et des soldats qui se pressaient autour de ces édifices, c'étaient les palais de l'aumil et de la reine veuve, Madhadji-Sindhia.

Nous traversâmes toute la ville : les rues étaient larges, les bazars très-vastes et tellement remplis qu'il nous fallait souvent nous arrêter. En somme, c'était un grand marché. Jamais je n'ai vu aux Indes, dans les circonstances de ce genre, dans les grandes fêtes ni dans les grandes réunions du peuple, d'hommes ivres, malgré la diversité des boissons enivrantes : ici, l'on est sobre et tempérant, même *sans sociétés de tempérance*.

Dans l'après-midi du 21 février, comme j'arrivais à Indor, capitale du royaume de Holkar, je rencontrai le landau du résident, M. Hamilton, que traînaient quatre beaux chevaux. Dès qu'il sut qui j'étais, M. Hamilton mit pied à terre et, me faisant l'accueil le plus cordial, malgré ma toilette défraîchie et ma misérable suite, me conduisit à un bongolo, m'y installa, mit une garde à la porte et prit congé de moi, en me promettant de m'envoyer chercher dans une heure pour le repas.

Le palais du résident, éloigné à peine de quelques centaines de pas du bongolo, est une remarquable construction de vrai style italien. De longs escaliers conduisent du dehors dans les portiques, qui, par

leur grandeur et leurs belles voûtes, se distinguent de tous ceux que j'avais vus jusqu'ici. Les salles, les appartements et la disposition intérieure, répondaient à la haute idée que faisait naître la vue de l'extérieur.

C'était justement un dimanche, et j'eus le plaisir de trouver toute la société européenne d'Indor réunie chez le résident. Elle se composait de trois familles.

Le luxe qui m'entourait et la somptuosité du repas me causaient un étonnement qui s'accrut encore quand un orchestre complet, bien exercé, exécuta de belles ouvertures, et, à mon intention, des mélodies populaires dans ma patrie. A table, M. Hamilton me présenta le maître de chapelle, Tyrolien, du nom de Næher. Dans l'espace de quatre années, ce digne homme avait formé ses musiciens, qui étaient tous de jeunes indigènes.

Dès que le déjeuner eut été achevé, j'allai leur faire une visite. Madame Næher n'avait pas vu de compatriote depuis quinze ans, et fut émue jusqu'aux larmes lorsque j'entrai chez elle.

Dans l'après-midi, M. Hamilton me présenta à la reine et à son fils, jeune homme aux traits pleins de douceur et qui parlait l'anglais, mais assez mal. Leur costume était en mousseline de Daïca. Le prince portait des pierres précieuses et quelques perles à son turban, sur sa poitrine et sur ses bras. La reine tenait son visage découvert, quoique M. Hamilton fût présent.

On nous offrit des sucreries et des fruits, on nous aspergea d'eau de rose, et on répandit même un peu d'huile de rose sur nos mouchoirs. Au bout d'un certain temps, on apporta deux noix d'arec et une feuille de bétel sur un plat d'argent, que la reine nous tendit elle-même : c'est l'indication que l'audience est terminée. Au moment où nous allions nous lever, on nous suspendit de grandes guirlandes de jasmin autour

du cou; on m'attacha en outre de petites guirlandes aux poignets. Plus tard, des fruits et des sucreries furent adressés à notre intention chez le résident.

Je suis partie d'Indor le 23 février. Les convois de chameaux depuis Kottah devenaient de plus en plus rares, parce que le sol est trop pierreux; les convois de bœufs les remplaçaient à mesure que les montagnes se multipliaient, et, sur la route d'Aureng-Abad, j'ai vu des troupeaux de plusieurs milliers de bœufs transportant sur leur dos des grains, de la farine et d'autres denrées.

Les jungles de cette région sont infestées de tigres, ce qui empêche de profiter de la fraîcheur de la nuit pour voyager. Cependant, le 29 février, comme nous avions une longue étape à parcourir, nous partîmes dès trois heures du matin. Le chemin passait par d'horribles solitudes et de maigres jungles. Nous avions avancé quelque temps tranquillement : tout à coup les chevaux s'arrêtèrent comme fixés au sol, et se mirent à trembler; leur crainte se communiqua aussitôt aux gens, qui s'écrièrent avec effroi : *Bach! bach!* c'est-à-dire « Tigre! tigre!» Je leur dis de pousser des cris, de faire du bruit pour écarter les animaux féroces, s'il y en avait véritablement dans le voisinage; puis je fis arracher et allumer de l'herbe des jungles, et entretenir constamment le feu. Néanmoins, je n'entendis aucun hurlement, et, à part la frayeur des animaux et de mes gens, je ne remarquai aucun signe du voisinage redouté; mais nous crûmes devoir attendre le lever du soleil pour continuer notre route. Peu après, nous apprîmes que, dans ce canton, les tigres enlèvent presque chaque nuit un bœuf, un cheval ou une chèvre. Il y avait peu de jours qu'une pauvre femme, s'étant attardée à ramasser l'herbe des jungles, avait, disait-on, été dévorée. Tous les villages étaient entourés de

hauts remparts de pierre et de terre : probablement par crainte des bêtes féroces. Quoi qu'il en soit, ces hameaux fortifiés se succédaient jusqu'à Aureng-Abad, sur une étendue de plus de deux cents kilomètres.

Le 3 mars, pour atteindre Adjunta, située dans les montagnes d'où sortent les affluents du haut Godavéry, nous franchîmes un horrible défilé, qu'il n'aurait pas été malaisé de défendre. Au sommet, le passage était barré par une porte fortifiée, mais qu'on laissait ouverte à cause de l'état paisible du pays. A droite et à gauche, les abîmes et les hauteurs étaient rendus inaccessibles par de grandes et fortes murailles. Les vues devenaient à chaque pas plus ravissantes : c'étaient, de chaque côté, des vallées et des gorges romantiques, des blocs et des pans de rocher pittoresques; d'immenses vallées se profilaient derrière les montagnes, tandis que sur le devant les regards s'étendaient librement à travers la vaste plaine dont le fort Adjunta dominait l'entrée. Nous y arrivâmes à huit heures du matin. Mais là, j'appris que les célèbres temples creusés dans les rochers étaient par-delà le défilé que j'avais passé quelques heures auparavant, et je revins sur mes pas.

La route qui mène aux temples tourne à droite par des vallées sauvages et désertes, dont le silence de mort n'est troublé ni par le chant d'un oiseau, ni par le souffle d'un être animé. Cette profonde solitude contribua puissamment à augmenter l'attente des merveilles que j'espérais contempler.

Les temples, au nombre de vingt-sept, sont taillés dans des pans de rochers élevés à pic et à moitié circulaires. Ils y forment deux étages superposés. On y arrive par des marches pratiquées dans le roc, mais qui sont si étroites et si dégradées que souvent on sait à

peine où poser le pied. Au-dessous de soi sont béants de profonds abîmes, dans lesquels vient s'engloutir un torrent rapide. Au-dessus, on voit encore les flancs des rochers perpendiculaires dépasser cent mètres. En général, les temples forment des carrés, à l'intérieur desquels on pénètre par des arcades et de beaux portails, qui, appuyés sur des colonnes, semblent porter des montagnes de pierres. On les appelle *vihara*. Dans les plus grands, je comptai vingt-huit colonnes, et huit dans les plus petits. D'un côté, souvent des deux, les murs des temples présentent des cellules sombres et petites, où demeuraient sans doute les prêtres. Au fond, dans une grande cellule élevée, se trouve le sanctuaire. On y voit des figures gigantesques dans toutes les postures; quelques-unes ont plus de six mètres de haut et touchent presque au plafond, qui peut être à huit mètres du sol. Les murs des temples et des verandas sont couverts de divinités et de statues des bons et des mauvais génies. Dans un de ces temples, on a représenté une guerre de géants. Les figures sont toutes plus grandes que nature, et, ainsi que les colonnes, les vérandas et les portails, sont taillées dans le roc. Les sculptures et les bas-reliefs qui ornent à profusion les colonnes, les chapiteaux, les frises, les portes et même les plafonds, sont du goût le plus pur et d'une beauté extraordinaire : rien n'est plus digne d'exciter l'admiration. La variété des dessins et des sujets est inépuisable. Il paraît incroyable que des hommes aient pu produire ces chefs-d'œuvre et en même temps ces constructions colossales. Aussi les brahmanes les attribuent-ils à des êtres surnaturels, en affirmant que l'époque de leur construction ne peut être indiquée.

Sur les murs, sur les plafonds et sur les colonnes, on trouve aussi des restes de peintures, dont les cou-

leurs sont encore plus brillantes et plus fraîches que celles de beaucoup de productions modernes.

Les temples de la seconde espèce ont une forme ovale et des portails hauts et majestueux qui conduisent dans l'intérieur; on les appelle *chaitya*. Le plus grand de ces édifices a de chaque côté une rangée de dix-neuf colonnes; le plus petit en compte huit. Ici on ne trouve point de vérandas, pas de cellules de prêtres ni de sanctuaires. Seulement, on voit à l'extrémité du temple un haut monument qui se termine en coupole. Au sommet d'un d'entre eux, le dieu Bouddha est taillé debout. Sur les murs des plus grands, on a sculpté dans le roc des figures colossales, parmi lesquelles se trouve un Bouddha endormi, de sept mètres de longueur.

Quant aux temples d'Elora, qui ont de l'analogie avec ceux d'Adjunta, je les visitai le 7 mars; ils sont à un peu plus de trois kilomètres de Roja, une des plus vieilles et des plus tristes villes de l'Inde, au nord d'Aureng-Abad.

J'avais voulu m'y rendre dès la veille; mais à peine étais-je sortie de la porte de Roja que je vis arriver plusieurs Européens montés sur des éléphants. Nous nous arrêtâmes de part et d'autre, et la conversation s'étant engagée, je sus que ces messieurs étaient à la poursuite d'un tigre dont on leur avait désigné le repaire. J'acceptai volontiers l'invitation qu'ils me firent de prendre part à leur chasse, si elle ne m'effrayait pas trop, et je me trouvai bientôt placée sur un des éléphants, dans une grande boîte haute de soixante centimètres, qui contenait déjà deux messieurs et un indigène. L'office du dernier était de charger les armes. On me remit un grand couteau pour me défendre, dans le cas où la bête féroce bondirait trop haut et atteindrait le bord de la boîte.

Ainsi armés, nous nous dirigeâmes vers une chaîne de collines. Quelques heures plus tard, nous approchions du repaire redoutable, quand soudain notre domestique dit tout bas : *Bach! bach!* en montrant du doigt un buisson voisin. Des yeux ardents brillaient dans le taillis ; mais à peine les eus-je aperçus que déjà j'entendis les coups de fusil. Bientôt la bête, frappée de plusieurs balles, se précipita sur nous, pleine de rage. Elle fit de si épouvantables bonds que je me figurais à tout instant qu'elle allait atteindre la boîte et choisir parmi nous une victime.

Le spectacle était horrible à voir, et ma crainte s'accrut encore quand j'aperçus un second tigre. Je me montrai cependant si courageuse qu'aucun de ces messieurs ne se douta le moins du monde de ce qui se passait en moi. Les coups de feu se succédaient sans interruption, et les éléphants défendaient très-habilement leurs trompes en les levant en l'air, ou en les repliant. Après une lutte ardente d'une demi-heure, nous restâmes vainqueurs, et les tigres tués furent triomphalement dépouillés de leurs belles peaux. Ces messieurs eurent la bonté de m'en offrir une, mais je ne l'acceptai point, ne pouvant pas différer mon voyage jusqu'à ce qu'elle fût mise en état, c'est-à-dire suffisamment séchée. On loua mon intrépidité en observant qu'une telle chasse était dangereuse quand l'éléphant n'était pas complétement bien dressé : l'animal doit n'avoir pas la moindre peur du tigre et ne bouger pas même de place, car, s'il s'enfuit, ceux qu'il emporte sont lancés hors de leur siége par les branches et les rameaux des arbres, ou bien y restent suspendus, et, dans ce cas, deviennent infailliblement la proie de la bête féroce.

Les temples d'Élora s'ouvrent dans une roche lamelleuse qui se rencontre très-fréquemment dans l'Inde.

Le principal, appelé *Kylas*, est le plus remarquable de tous les édifices de ce genre taillés dans la pierre : il surpasse en grandeur et en beauté les meilleurs ouvrages de l'Inde ; on prétend même qu'il dispute la palme aux plus merveilleuses constructions de l'ancienne Egypte.

Le Kylas est un temple coniforme de quarante mètres de haut et de deux cents mètres de circonférence. Pour construire ce chef-d'œuvre, on a détaché du rocher un bloc colossal, et on l'a séparé de la masse par une galerie de quatre-vingts mètres de long et de trente-trois mètres de large. L'intérieur du temple se compose d'une voûte principale, longue de vingt-deux mètres et large de plus de dix-huit (1), avec quelques voûtes secondaires, toutes garnies de sculptures et de figures gigantesques. Mais les riches et belles sculptures du dehors, les arabesques travaillées artistement, et les flèches, les créneaux et les niches taillés dans la tour, en constituent la vraie magnificence. Ce temple repose sur le dos d'éléphants et de tigres innombrables, placés à côté l'un de l'autre dans l'attitude du repos. Devant la principale montée, à laquelle conduisent plusieurs escaliers, se trouvent deux éléphants de grandeur plus que naturelle. L'ensemble, comme nous l'avons déjà dit, est taillé d'un seul morceau. Le pan de rocher dont on a détaché ce bloc gigantesque l'entoure de trois côtés à une distance de

(1) En France, l'église monolithe ou taillée dans le roc, de Saint-Emilion, est considérée par M. de Laborde comme un monument unique en son genre. A l'intérieur, elle a trente-deux mètres de longueur, quatorze de largeur et seize de hauteur. — Les descriptions données par madame I. Pfeiffer des temples d'Elora et plus bas de ceux d'Eléphanta peuvent avec profit être comparées à celles qui sont insérées dans le volume de la *Bibliothèque des Merveilles* ayant pour titre *Grottes et Cavernes*, par M. Badin. — J. B.

trente-trois mètres et forme d'immenses parois perpendiculaires, dans lesquelles on a évidé, comme à Adjunta, d'énormes colonnades, de grands et de petits temples élevés d'un à trois étages les uns sur les autres. Le principal temple (un *vichara*) s'appelle Rameswur, et est un peu plus grand que le vichara d'Adjunta : sa largeur est de trente-trois mètres, sa profondeur de trente-quatre, et sa hauteur jusqu'au plafond est de huit mètres. Porté par quarante-huit colonnes et vingt-deux pilastres, il est surchargé de sculptures, de bas-reliefs et de colosses divins, parmi lesquels le principal groupe représente les noces du dieu Rama et de la déesse Seeta. Un second vichara, presque aussi beau, s'appelle Laoka. Sa principale figure est celle de Chiva.

Non loin de là, dans d'autres rochers, on a encore creusé des temples; mais ils sont bien plus simples. Leurs portails peu remarquables et leurs colonnes unies empêchent qu'on ne les compare à ceux d'Adjunta. Ces travaux auraient été impossibles, si le rocher était formé de granit ou de pierre primitive. Malheureusement je ne pus pas déterminer la nature de cette roche; je me bornai à examiner les morceaux détachés çà et là : ils se brisaient très-facilement. L'admiration qu'inspirent ces œuvres gigantesques n'en est pas moins vive, et on les considèrera toujours comme des monuments incomparables de l'habileté de l'homme.

Malheureusement le temple Kylas a déjà été un peu maltraité par le temps et les intempéries des saisons. On doit regretter que ce monument, le seul de son espèce, soit condamné à tomber en ruines.

Vers les onze heures du matin, j'étais de retour à Roja, et je continuai aussitôt mon voyage vers le célèbre fort Dowlutabad, pour lequel un billet d'entrée m'était parvenu à Roja.

La ville n'est qu'à treize kilomètres du fort ; mais on doit, pour arriver au dernier, franchir, par d'horribles routes, un défilé pareil à celui d'Adjunta. Dowlutabad, une des places les mieux défendues de l'Inde, est regardée comme une des plus grandes curiosités en son genre, non-seulement du Dekan, mais de tout l'Hindoustan. Elle présente un aspect surprenant. Située sur un cône de rocher élevé de deux cents mètres, qui, à la suite d'une révolution de la nature, semble avoir été séparé des autres montagnes, elle s'élève isolée au milieu d'une belle plaine.

Ce rocher a une étendue d'environ seize cents mètres. Il est escarpé de tous côtés jusqu'à une hauteur de plus de quarante-trois mètres, et dix mètres descendent aussi perpendiculairement au fond du fossé d'eau qui l'environne, ce qui lui donne plus de cinquante-trois mètres d'escarpement, et le rend par conséquent inaccessible ; on n'y monte par aucun sentier. J'étais donc extrêmement curieuse de savoir comment nous arriverions au sommet. Tout à coup s'ouvrit dans la roche même une porte de fer, tout à fait basse, que l'on n'aperçoit qu'en temps de paix, puisqu'on peut faire monter l'eau du fossé à plus de trente centimètres au-dessus d'elle. On alluma des torches, et on me conduisit avec précaution par des corridors bas et étroits qui décrivaient des courbes infinies ; les entrailles du rocher, jusque dans ces corridors, se trouvaient fermées, à plusieurs reprises, par des portes de fer massives. Ce ne fut qu'après avoir gravi à l'intérieur presque tout l'escarpement, que nous revîmes le jour ; des sentiers et des degrés étroits, défendus par de forts ouvrages, conduisaient de là jusqu'au point le plus élevé. Le sommet, qui a quarante-sept mètres de diamètre, est assez plat ; il est entièrement miné, et disposé de manière à ce qu'en le remplissant de feu on

puisse le rendre incandescent. On avait braqué sur le point culminant un canon ayant près de huit mètres de long.

Au pied de ce fort s'étalent des ruines nombreuses; elles proviennent, dit-on, d'une ville très-considérable, dont il ne reste plus aujourd'hui que trois ou quatre enceintes de murs qu'il faut passer pour arriver jusqu'à la pointe du rocher lui-même.

Dans la même plaine, mais déjà près de la chaîne de montagnes, s'élève, sur une cime isolée, un fort beaucoup plus grand, mais moins bien défendu que Dowlutabad.

Tous ces travaux de défense datent, comme je l'ai appris, des temps anciens où l'Hindoustan appartenait à de trop nombreux princes qui se faisaient continuellement la guerre. Les habitants des villes et des villages ne sortaient qu'armés et après avoir posté des sentinelles pour se garantir contre les surprises subites; la nuit, ils ramenaient leurs troupeaux dans les fortifications et vivaient toujours sur le pied de guerre. Comme conséquence de ces luttes incessantes, il s'était formé des hordes de brigands à cheval, de dix à douze mille hommes, qui n'affamaient que trop souvent les habitants des petites villes, les soumettaient et détruisaient toutes leurs richesses. Pour s'affranchir du joug de ces barbares, les villes étaient réduites à conclure des traités avec eux, et à se racheter en payant des tributs annuels.

Depuis que les Anglais ont fait la conquête de l'Inde, la paix et la tranquillité sont rétablies partout; les remparts, loin d'être réparés, sont démantelés; les habitants sortent encore souvent armés, mais plutôt par habitude que par nécessité.

Dans la soirée du 7 mars, je suis arrivée à la ville d'Aureng-Abad qui, après avoir été la capitale du

Dekan, tombe à peu près en ruines. Elle ne présente que deux curiosités : un monument élevé par Aurengzeb à la mémoire de sa fille, et un étang que les mahométans considèrent comme sacré.

C'est un grand bassin revêtu d'une maçonnerie de grosses pierres de taille. Il est plein de gros brochets, auxquels on défend de toucher; même on a préposé à leur garde un homme, chargé de les nourrir. Aussi les brochets sont si apprivoisés et si familiers qu'ils mangent dans votre main des raves, du pain et d'autres choses semblables. La saison pluvieuse coûte la vie à beaucoup de ces bêtes; sans cette circonstance, l'étang contiendrait déjà depuis longtemps plus de poissons que d'eau. Aussi, depuis l'arrivée des Anglais, les gardiens ne se piquent plus de trop de conscience, dit-on, et font passer souvent pour de l'argent comptant, les hôtes du bassin sacré dans les cuisines des mécréants.

Depuis l'attaque du nègre brésilien, je n'avais pas éprouvé une peur comparable à celle que j'ai ressentie le 17 mars. Dès le commencement du voyage, mon voiturier m'avait semblé un peu singulier, c'est-à-dire qu'il querellait ses bœufs, ou les caressait sans raison; tantôt il apostrophait les passants, tantôt, se tournant de mon côté, il me regardait fixement pendant quelques minutes. Mais, comme j'avais un domestique qui marchait toujours à côté de la voiture, je n'y fis pas grande attention. Ce matin, mon domestique ayant, à mon insu, pris les devants pour aller à la station voisine, je me trouvai avec le voiturier sur une route passablement solitaire. Au bout de quelque temps, il descendit et marcha derrière. Comme les voitures ne sont fermées de nattes de paille que sur les côtés et restent ouvertes devant et derrière, j'aurais pu voir ce qu'il faisait; mais je ne voulus pas me retour-

ner, pour ne point lui donner l'idée que je le croyais capable d'une mauvaise intention. Je ne l'observais qu'à la dérobée. Bientôt il revint sur le devant, prit dans la voiture, à mon grand effroi, la cognée que tout voiturier porte avec lui, et se remit de nouveau à marcher par derrière. Je commençai alors à croire qu'il méditait quelque mauvais coup ; mais, comme je ne pouvais songer à lui échapper, je ne devais pas laisser voir la moindre crainte. Tout doucement et sans rien dire, j'attirai à moi mon manteau et je le roulai pour garantir au moins ma tête, s'il brandissait par hasard contre moi sa cognée. Après m'avoir laissée quelque temps dans cette inquiétude, il revint prendre sa place en me regardant d'une manière effrayante. Enfin, il redescendit et recommença plusieurs fois le même jeu. Ce ne fut qu'au bout d'une heure, d'une interminable durée, qu'il mit sa cognée de côté, et, reprenant sa place sur la voiture, se contenta de me regarder de temps en temps fixement. Une autre heure plus tard, nous arrivâmes à la station, où mon domestique reçut l'ordre de ne plus me quitter désormais.

Peu après, j'entrais à Bombay, ayant heureusement parcouru en sept semaines la grande distance qui la sépare de Delhi. L'île de Bombay est ravissante et fort rapprochée du littoral.

Dans la partie fortifiée habitent les négociants indigènes et européens ; les rues sont jolies, et la grande place est superbe. La ville ouverte a des rues très-régulières, fort larges et bien arrosées. Le bazar y est très-intéressant à visiter, à cause des types différents qu'on y rencontre plus qu'ailleurs. Les trois quarts se composent, il est vrai, d'Hindous ; mais le reste offre un mélange varié de mahométans, de Persans, d'adorateurs du feu, de Mahrattes, d'Hébreux, d'Arabes, de Bédouins, de Nègres, d'anciens colons por-

tugais, et de quelques centaines d'Européens. On y voit même des Chinois et des Hottentots. Il faut du temps pour distinguer ces diverses races au costume et à la physionomie.

Les Parsis ou adorateurs du feu, chassés de la Perse il y a près de deux siècles, sont les plus riches propriétaires de la ville.

En face de Bombay surgissent l'île Éléphanta, dont les Portugais ont endommagé les temples autant qu'ils l'ont pu, par fanastisme religieux, et l'île Salsette ou île aux Tigres, dont les beautés naturelles sont considérables. Outre deux temples développés, on en voit une foule de petits, pareils à des cellules creusées dans les rochers. Cependant, ni à Éléphanta ni à Salsette, on ne voit rien qui soit vraiment comparable à ce qu'offrent Elora et Adjunta.

On dit que l'on visite peu les temples pratiqués dans les rochers de Salsette, parce qu'on y est exposé à beaucoup de dangers. La contrée est infestée non-seulement par des tigres, mais aussi par une quantité prodigieuse d'abeilles sauvages, qui bourdonnent sans cesse autour des temples et empêchent d'y pénétrer. On peut, en outre, y rencontrer partout des brigands, connus sous le nom de *bheels*. Cependant nous eûmes la bonne fortune d'échapper à ces dangers. Plus tard, je poussai même l'audace jusqu'à entreprendre seule quelques courses au milieu des rocs. La vue superficielle d'un temple ne m'ayant pas suffi, je profitai de la sieste de mes compagnons pour grimper secrètement, de rocher en rocher, jusqu'aux monuments les plus élevés et les plus reculés. Dans un de ces temples, je trouvai la peau et les cornes d'une chèvre dévorée, spectacle qui ne manqua pas de faire quelque impression sur moi. Mais, comptant sur la sauvagerie bien connue des tigres, qui en plein jour

fuient plutôt l'homme qu'ils n'osent l'aborder, je continuai bravement mes explorations.

Nous n'eûmes, comme je viens de le dire, aucun danger à courir ; mais, quelques jours plus tard, il en fut autrement de deux voyageurs qui faillirent, non pas être dévorés par les tigres, mais périr sous les piqûres des abeilles. L'un d'eux eut l'imprudence de frapper à une ouverture du rocher : il en sortit soudain un énorme essaim, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que les deux infortunés parvinrent à lui échapper, la tête, la figure et les mains abîmées. Cette aventure fut publiée dans les journaux pour prémunir d'autres voyageurs.

Je suis restée à Bombay jusqu'au 23 avril 1848.

CHAPITRE IV

LA VALLÉE DU TIGRE

(D'avril à juillet 1848.)

Mascate. — Bender-Abassi. — Bender-Boucher. — Bagdad. — Soirée chez M. Rawlinson. — Harem du Pacha. — Ctésiphon. — Babylone. — Birs-Nimrod. — Voyages par caravanes dans la Mésopotamie. — Vie des Arabes à Kerkou. — Arbèle. — Passage des rivières sur des radeaux d'outres. — Mossoul. — Restes des monuments assyriens. — Ninive et Tel-Nemrod.

Le neuvième jour de notre navigation sur la mer d'Oman, nous aperçûmes plusieurs beaux groupes de rochers, de petits donjons, et enfin un grand fort sur une haute montagne à l'entrée d'une baie dont le fond était occupé par une ville. Cette ville était Mascate, propriété d'un sultan arabe. Les maisons, bâties de pierres, ont de petites fenêtres et, en guise de toits, des terrasses. Quelques rues sont si étroites que deux personnes ne peuvent pas y passer de front. Le bazar, disposé à la turque, se compose de galeries couvertes, où les négociants se tiennent assis, les jambes croisées devant leurs misérables marchandises. La chaleur vous étouffe dans cette vallée rocheuse, où l'on n'aperçoit nulle part ni arbre, ni buissons, ni le moindre brin d'herbe.

Le 4 mai, grâce à la protection d'un jeune homme, dont le père était un Anglais et la mère une Arménienne de Téhéran, je descendis à Bender-Abassi. Les environs en paraissent stériles; néanmoins, on aperçoit, dans la plaine, de petits groupes de palmiers. La foule accourut et, tout ébahie, me contempla; mais elle ne me fit aucune démonstration hostile. Les maisons sont petites et construites comme à Mascate. On y voit peu de fenêtres, et des terrasses au lieu de toits. Les rues, étroites et sales, paraissaient mortes; mais le bazar était animé. Les boulangers cuisent ici le pain de la manière la plus simple, en présence même des chalands : ils pétrissent un peu de farine avec de l'eau dans une écuelle de bois; puis ils divisent la pâte en petits morceaux, qu'ils pressent et allongent de manière à les rendre minces et plats; ensuite ils passent dessus de l'eau salée et les collent dans l'intérieur d'un tuyau rond. Ce tuyau en terre cuite a environ quarante-cinq centimètres de diamètre et cinquante de long; il est enfoncé à moitié dans la terre. En dedans brûle, à l'extrémité inférieure, du charbon de bois, de sorte que les morceaux de pâte cuisent en même temps des deux côtés, le dessous par le tuyau ardent, le dessus par le feu de charbon. Je me fis donner une demi-douzaine de ces sortes de galettes qui, mangées chaudes, ont assez bon goût.

Le 8 mai, je vis Bender-Boucher, dont le port est bon, mais fort sale. Dans la ville, les maisons sont si serrées et si rapprochées qu'on peut facilement passer de l'une à l'autre en enjambant, et qu'on n'a besoin que d'un peu d'adresse pour s'enfuir par-dessus les toits, d'autant plus que les terrasses sont bordées par des murs ayant de trente à soixante-dix centimètres.

Les femmes ici se voilent tellement le visage que je

ne sais pas comment elles font pour trouver leur chemin; les plus petites filles imitent déjà cette coutume. Elles portent des anneaux aux narines, aux bras et aux pieds, moins cependant que les femmes hindoues. Les hommes sont tous armés, même chez eux, de poignards ou de couteaux; dans la rue, ils sont, en outre, munis de pistolets.

Le 11, nous entrions dans le Chat-el-Arab; et le 12 nous étions devant Bassora. Du fleuve on découvre seulement quelques fortifications et de grands bois de dattiers, qui cachent la ville, située à deux kilomètres et demi dans l'intérieur. Bassora tombe en ruines et n'a plus ni ses belles mosquées ni ses riches caravansérails.

En passant le confluent de l'Euphrate et du Tigre, pour remonter le dernier de ces cours d'eau, je me rappelais l'opinion qui place à cet endroit le paradis terrestre, et je me disais que, dans ce cas, notre bon père Adam, chassé du lieu des délices, avait dû faire une fameuse course pour aller imprimer son pied sur le pic qui porte son nom, à Ceylan.

Nous arrivions à Ctésiphon le 21. Les ruines de cette capitale sont d'abord vues de face, puis par derrière, car le fleuve décrit une grande courbe, et se replie sur lui-même de plusieurs kilomètres. J'aurai l'occasion plus tard d'en reparler.

Bagdad, la ville des califes, apparaît, de loin, merveilleusement grande et belle; malheureusement elle perd beaucoup de son importance quand on la voit de près. Les minarets et les coupoles, revêtus de briques de couleur, jettent un vif éclat aux rayons du soleil. Les palais, les portes et les fortifications de la ville bordent à perte de vue les rives du Tigre aux teintes jaunes, et les jardins plantés de dattiers et d'autres arbres fruitiers couvrent la plaine immense.

C'est là qu'ont vécu les héros des *Mille et une Nuits*, le visir Giaffar et son excellent calife Aaroun-Al-Raschid. Bagdad, traversée par le Tigre, s'élève surtout à la rive orientale du fleuve. Ses fortifications sont passables, mais toutes lézardées et mal armées.

Avant de circuler dans les rues, je dus me procurer une grande toile pour m'envelopper tout le corps, et un petit bonnet avec un mouchoir qui, roulé autour, forme une espèce de turban. Quant au bouclier, tissé de crin épais et raide, qui couvre le visage, je ne m'en servis point parce qu'on étouffe à peu près dessous. On ne peut pas se figurer de costume plus incommode pour les femmes que celui qu'on porte dans ce pays (1). Cependant c'est celui dont sont vêtues les jeunes filles elles-mêmes, quand elles mettent le pied dans la rue.

Grâce à ma tenue orientale, et sans me couvrir le visage, je pus circuler librement. Je commençai par visiter la ville, qui n'offre plus rien de curieux, tous les anciens édifices du temps des califes ayant disparu. Les maisons, construites en briques cuites et crues, n'ont qu'un étage. Les murs de derrière donnent tous sur les rues, et il est rare d'y voir un balcon avec de petites fenêtres étroitement grillées. Seules les maisons dont les façades ont vue sur le Tigre sont par exception percées de fenêtres régulières et ont parfois un aspect très-joli. Quant aux rues, elles ont peu de largeur; mais, en revanche, elles sont remplies de boue et de poussière. Le pont de bateaux jeté sur le Tigre, qui compte ici deux cent trente mètres de large, est le plus misérable que j'aie jamais vu. Les bazars sont très-vastes. Le plus an-

(1) Le costume des femmes à Bagdad semble être le même que celui qu'elles portent en Boukharie. — *Voir* le *Voyage d'un faux Derviche*. — J. B.

cien, reste des premières constructions de Bagdad, offre encore des traces de beaux piliers et de belles arabesques, et le kan Osman se distingue par un portail remarquable et par de hautes voûtes en forme de coupole. Les principaux passages sont si larges qu'un cavalier et deux piétons peuvent aller de front. Les marchands et les artisans, ici comme dans tout l'Orient, occupent particulièrement certaines rues ou des passages. Les beaux magasins distingués se trouvent dans les maisons particulières ou dans les kans des bazars. De méchants cafés se rencontrent partout en grand nombre.

Le palais du pacha, vaste édifice sans goût et sans magnificence, n'est imposant que de loin. Les mosquées n'abondent pas, et, à part des incrustations de carreaux de briques, elles n'offrent rien d'intéressant.

Pour pouvoir embrasser Bagdad d'un seul coup d'œil, je montai avec beaucoup de peine sur la plateforme extérieure d'une des coupoles du kan Osman, et je fus réellement surprise de l'étendue et de la jolie position de la ville. On a beau parcourir dans tous les sens les rues étroites et uniformes d'une ville orientale, on ne peut jamais s'en faire une idée, car une rue ressemble à l'autre, et toutes ensemble offrent l'image des corridors d'une prison. Mais, du point élevé où j'étais postée, je dominais Bagdad, avec ses maisons innombrables, qui en grande partie sont situées au milieu de jolis jardins; je voyais à mes pieds des milliers de terrasses, et surtout le beau fleuve qui, dans cette cité longue de plus de huit kilomètres, roule ses eaux à travers de sombres bois de palmiers et d'arbres fruitiers.

Les maisons, plus agréables à l'intérieur qu'au dehors, ont des cours propres et pavées, où s'ouvrent de nombreuses fenêtres. Les chambres sont grandes et hautes,

mais moins bien meublées qu'à Damas. Pendant l'été, il fait si chaud à Bagdad qu'on change de domicile trois fois par jour. Le matin, on se tient dans les chambres ordinaires ; vers neuf heures, on se réfugie dans les appartements souterrains, appelés *sardabs*, qui, à l'instar des caves, sont souvent à cinq ou sept mètres sous terre, et on y passe toute la journée. Au coucher du soleil, on monte sur les terrasses pour y recevoir des visites, y causer, y prendre du thé, et on y reste jusqu'au milieu de la nuit. C'est là le moment le plus agréable ; les soirées sont fraîches, et on se sent renaître.

Une maladie redoutable frappe à Bagdad tout étranger qui y passe quelques mois : c'est le bouton d'Alep.

Ce bouton, d'abord de la grosseur d'une tête d'épingle, prend peu à peu l'étendue d'un clou, et laisse de profondes cicatrices. D'ordinaire, il paraît à la figure. Sur cent visages, on n'en trouve peut-être pas un seul ici qui soit exempt de ces vilaines marques. Lorsqu'on n'en a qu'une, on peut s'estimer fort heureux ; ordinairement, on n'en a pas moins de deux, même trois. Les autres parties du corps n'en sont pas non plus exemptes. Ces ulcères se montrent généralement quand les dattes commencent à mûrir, et ils ne grossissent que l'année suivante, vers la même époque. On a cette maladie une fois dans sa vie ; les enfants en sont pour la plupart atteints. On ne fait rien pour la combattre, l'expérience ayant prouvé qu'il n'y a pas de remède qui la guérisse. Les Européens ont essayé, mais sans succès, de s'en préserver par l'inoculation.

Dans une soirée, donnée par le savant résident anglais M. Rawlinson, je vis, parmi les femmes et les jeunes filles, quelques beautés admirables ; mais toutes avaient des yeux séduisants qu'aucun jeune

homme n'aurait pu regarder impunément. L'art de teindre les cils et les paupières a beaucoup de part à cette séduction. Tout cil qui dépasse la ligne régulière est arraché avec soin, et remplacé artistement par le pinceau. C'est ainsi qu'on produit la plus belle forme arquée, et, en teignant encore les paupières, on augmente infiniment la beauté et l'éclat de l'œil. La plus humble servante recherche tout aussi soigneusement que la plus grande dame ces embellissements factices.

Les femmes, dans cette soirée, étaient vêtues à la manière turco-grecque. Elles portaient de larges pantalons de soie, attachés autour de la cheville, et par-dessus des cafetans brodés d'or, dont les manches, serrées contre les coudes, étaient fendues et retombaient des deux côtés des bras, que recouvraient les manches de soie de la chemise. Au milieu du corps étaient fixées des ceintures raides, larges comme la main, ornées sur le devant de boutons énormes, et sur les côtés de boutons plus petits, en or émaillé et ciselé. Des perles montées, des pierres fines et des anneaux d'or brillaient aux bras, au cou et sur la poitrine de ces dames. Sur la tête, elles portaient un joli petit turban enlacé de chaînes ou de dentelles d'or. Beaucoup de minces tresses de cheveux se glissaient parmi les dentelles et descendaient jusqu'aux hanches. Malheureusement plusieurs de ces belles avaient le mauvais goût de teindre leurs cheveux avec de l'orpin, ce qui leur faisait perdre leur brillante couleur noire et les changeait en une chevelure terne, d'un rouge foncé.

Quelque joli que fût ce cercle de femmes, il finissait par être monotone à voir, car le silence et l'immobilité régnaient parmi ce sexe, qu'on accuse ordinairement de trop de loquacité, et aucune de ces aimables figures n'exprimait le moindre sentiment ni

la moindre émotion : il leur manquait l'esprit et l'instruction, qui font le charme de la vie. Les filles indigènes n'apprennent rien; elles passent pour très-instruites quand elles savent lire la langue de leur pays, l'arménien ou l'arabe, et, en ce cas, on ne leur met entre les mains que des livres religieux.

Un autre jour, j'assistai, dans le harem du pacha, à un repas après lequel on servit du café noir dans de petites tasses, et on apporta des narguilehs. Les tasses étaient placées dans des gobelets d'or, richement ornés de perles et de turquoises.

Les femmes du pacha ne se distinguent de leurs suivantes et de leurs esclaves que par le costume et la toilette, mais n'en diffèrent nullement par les manières. Les servantes s'asseyaient sans façon sur les divans, se mêlaient familièrement à la conversation, fumaient et prenaient du café avec nous. Les esclaves et les domestiques sont traités chez les mahométans avec bien plus de bonté et plus d'indulgence que dans les maisons européennes.

Les Turcs seuls ont des esclaves.

Autant on est rigide, dans tous les endroits publics, sur l'observation des mœurs et des convenances, autant on se montre relâché à cet égard dans les harems et dans les bains. Pauvre jeunesse, où puiserais-tu le sentiment de la décence et de la pudeur, si tu assistes dès la plus tendre enfance à de telles scènes et à de pareilles conversations?

Je suis retournée aux ruines de Ctésiphon; ce qu'elles offrent de plus remarquable, ce sont les fragments du palais de Chosroès, dont on voit encore le portail imposant, à voûte colossale, une partie de la principale façade et quelques parois latérales. Ces débris sont encore fort solides. Vis-à-vis, sur la rive droite du Tigre, s'élèvent quelques restes des murs de Séleucie.

Ce jour-là, je fus invitée à rendre visite à un prince persan, qui demeurait sous quelques jolies tentes placées à peu de distance. C'était un beau jeune homme qui prétendait savoir le français, mais dont la science se bornait à peu près à vous demander si vous parliez cette langue.

L'interprète me dit que le prince habitait ordinairement Bagdad, mais que la chaleur insupportable l'avait engagé à établir sa résidence pendant quelque temps en plein air. Il était assis, sous une simple tente ouverte, sur un divan peu élevé, et sa suite était étendue sur des tapis. A ma grande surprise, il eut assez d'usage du monde pour m'offrir une place à côté de lui sur le divan. Notre conversation s'anima bientôt singulièrement, et l'étonnement du prince augmentait à chaque mot que je lui disais de mes voyages. Pendant notre conversation, on me présenta un narguileh d'une beauté rare. Il était en émail d'or azuré, garni de perles, de turquoises et de pierres précieuses. J'en tirai quelques bouffées par politesse. On servit aussi du café et du thé; enfin le prince me fit une invitation à dîner. Une nappe blanche fut étendue à terre, et on mit dessus de grands pains plats en guise d'assiettes. Pour moi seule, on fit une exception, en me donnant une assiette et un couvert. On servit beaucoup de viandes, entre autres tout un agneau avec la tête, qui n'avait pas précisément l'air très-appétissant, plusieurs pilaus et un grand poisson frit. Dans les intervalles laissés par les plats, on avait placé des écuelles remplies de lait caillé, épais et délayé, ainsi que des pots de sorbets. Chaque écuelle était munie d'une grande cuiller. Un domestique ayant découpé l'agneau avec un couteau et avec la main, distribua ensuite les portions aux convives en posant la part de chacun sur son assiette de pain. On mangeait de la main

droite. La plupart des convives déchiquetaient la viande ou le poisson, passaient les morceaux dans un des pilaus, puis pétrissaient le tout en une boule qu'ils se fourraient dans la bouche. Plusieurs mangeaient les viandes grasses sans pilau; ils essuyaient sur leur pain, après chaque bouchée, la graisse qui leur coulait des doigts. Tout en mangeant, ils buvaient souvent du lait ou prenaient des sorbets, en se servant tous de la même cuiller. A la fin du repas, quoique le Prophète défende sévèrement l'usage du vin, le prince en fit apporter. C'était, à ce qu'il prétendait, à cause de moi. Il m'en versa un petit verre et en but lui-même deux, l'un à ma santé, l'autre à celle de sa famille.

Quand je lui racontai que je me proposais d'aller en Perse, c'est-à-dire à Téhéran, il m'offrit d'écrire une lettre à sa mère, qui, étant à la cour, pourrait m'y faire introduire. En effet, il écrivit aussitôt sur ses genoux, à défaut de table, imprima son sceau sur la lettre, me la donna, mais en me priant de ne pas dire à sa mère qu'il avait bu du vin.

Quelques jours plus tard, je me rendis à Hilla, qui occupe une partie de l'emplacement de l'antique Babylone. Nous y trouvâmes des masses énormes, des espèces de montagnes formées de décombres, de murs et de monceaux de briques. Les Arabes les nomment Mujellibé, et les archéologues y voient les débris de la citadelle. Un autre monceau de ruines aussi grand, appelé El-Kasr, est, suivant les uns, le temple de Baal; selon d'autres, le palais du roi. On voit encore des fragments massifs de murs et de piliers, et dans un enfoncement un lion en granit d'une forme si colossale, que de loin je le pris pour un éléphant. Il est en très-mauvais état, et, à en juger par ce qui reste, il ne semble pas avoir été l'œuvre d'un grand artiste.

Le mortier est d'une dureté remarquable. Les briques se briseraient plutôt que de s'en détacher. Elles sont toutes ou jaunâtres ou rougeâtres, et ont près de trente-cinq centimètres de long, presque autant de large, et huit centimètres d'épaisseur.

Il y a dans les ruines d'El-Kasr un seul arbre délaissé, de la famille des conifères, qui ne poussent pas dans cette contrée; les Arabes l'appellent *athalè*, et le regardent comme un arbre sacré. Près du Bushire on en trouve, dit-on, plusieurs échantillons, qui portent le nom de *gaz* ou de *guz*.

Quelques écrivains racontent sur cet arbre les choses les plus extraordinaires; ils affirment qu'il date du temps des jardins suspendus, et prétendent avoir entendu dans ses branches des sons plaintifs et mélancoliques, quand le vent l'agite avec violence. Certainement, tout est possible à Dieu; mais qu'un arbre rabougri, ayant à peine six mètres de haut, et dont le misérable tronc mesure tout au plus vingt-cinq centimètres de diamètre, soit âgé de trois mille ans, voilà ce qui me paraît par trop invraisemblable.

Le pays autour de Babylone était jadis si florissant et si fertile qu'on l'appelait le paradis de la Chaldée; mais cette fertilité a disparu comme les monuments.

Après avoir tout visité avec soin, je me suis de nouveau rendue à Hilla, en repassant l'Euphrate. On traverse le fleuve, large en cet endroit de cent quarante-trois mètres, sur un immense pont de quarante-six bateaux. D'un bateau à l'autre, les planches et les canots, à chaque pas, se balancent de haut en bas; il n'y a pas de garde-fous sur les côtés, et l'espace est si étroit que deux cavaliers trouvent à peine assez de place pour passer près l'un de l'autre. Les vues, le long du fleuve, sont charmantes; la végétation y reste belle; quelques mosquées et de jolis édifices donnent

de la vie à cette contrée qui paraît être florissante.

Le lendemain, c'est-à-dire le 1er juin, je me fis conduire aux ruines de Birs-Nimrod. Elles sont à neuf kilomètres et demi dans le désert ou dans la plaine de Schinar, près de l'Euphrate, sur une colline en briques, haute de quatre-vingt-huit mètres; elles consistent en un pan de mur long de neuf mètres, ayant d'un côté dix, et de l'autre douze mètres de hauteur. La plupart des briques y sont couvertes d'inscriptions. A côté de ce mur sont plusieurs gros blocs noirs que l'on prendrait d'abord pour de la lave, mais qu'après quelque examen, on reconnaît pour des débris de murs. On suppose que la foudre seule a pu produire une telle métamorphose, et l'on n'est guère d'accord sur l'origine de ces ruines. Quelques-uns les font remonter à la construction de la tour de *Babel*, d'autres à celle du temple de Baal (1).

De la pointe de la colline, on jouit d'une vue très-étendue sur le désert, sur la ville de Hilla, avec ses charmants jardins de palmiers, et sur des monceaux innombrables de décombres et de briques.

Comme nous revenions à la nuit, nous entendîmes un bruit extrêmement suspect. Nous nous arrêtâmes, et le domestique me conseilla de me tenir tout à fait tranquille pour dissimuler notre présence. Le soldat descendit de cheval et se glissa plutôt qu'il ne marcha dans le sable, jusqu'à l'endroit d'où venait notre inquiétude, pour reconnaître les êtres. Je me sentais si fatiguée que, bien que seule au milieu des ténèbres de la nuit et dans un affreux désert, je m'endormis sur mon cheval, et ne m'éveillai qu'au retour

(1) Nous engageons nos lecteurs à voir dans le *Tour du Monde*, 1867, t. II, l'opinion de M. Lejean et la gravure qui concernent le Birs, dans un article intitulé *Voyage dans la Babylonie*. — J. B.

du soldat, qui, avec des cris de joïe, vint nous apprendre que ce n'étaient pas des brigands qu'il avait rencontrés, mais bien un scheik allant à Bagdad avec sa suite.

Je m'occupai ensuite de chercher le moyen de me rendre à Mossoul, et j'appris que, le 14 juin, une caravane devait se mettre en route ; mais les chefs de caravane, comme les capitaines de vaisseau, retardent toujours leur départ de quelques jours. Aussi, au lieu de nous mettre en route le 14, nous ne partîmes que le 17.

La distance de Bagdad à Mossoul est de quatre cent quatre-vingts kilomètres, que l'on fait en douze ou quinze jours. On voyage à cheval ou sur des mulets, et de nuit pendant les grandes chaleurs.

J'avais loué une mule qui, pour la somme modique de quinze krans, ou environ 15 fr., devait me transporter moi et mon bagage, on ne peut plus exigu, il est vrai, sans que j'eusse à m'occuper de nourrir ma mule ni de rien autre chose.

A cinq heures du soir, tous les voyageurs devaient être réunis dans le caravansérail, devant la porte de la ville.

J'allais donc entreprendre, à travers des déserts et des steppes, un pénible trajet de quinze jours, où, privée de toutes les commodités de la vie, j'affronterais l'inconnu.

Voyageant comme le plus pauvre Arabe, je devais me résigner à être rôtie le jour par le soleil et à me coucher la nuit sur le sol brûlant ; je me contenterais pour toute nourriture de pain, d'un peu d'eau, et m'estimerais heureuse de pouvoir y ajouter des concombres et une poignée de dattes.

Je m'étais fait, à Bagdad, un petit vocabulaire de mots arabes pour être au moins en état de demander

les choses les plus indispensables. Mais je parlais plus facilement par signes, et, grâce à ce moyen et à quelques mots que j'avais appris, je me tirais partout admirablement bien d'affaire. Même je finis par m'habituer tellement au langage des signes que, dans les endroits où je pouvais me servir d'une langue qui m'était familière, j'étais obligée de surveiller mes mains pour ne pas les laisser se mêler de la conversation.

Pendant que je prenais congé de mes hôtes de Bagdad, on avait déjà mis mon bagage et un panier rempli de pain et d'autres petits objets dans deux sacs que l'on pendit aux flancs de ma mule. Mon manteau et mon coussin me servirent de siége, et tout allait au mieux. Il ne restait plus qu'une difficulté, c'était de grimper sur ma monture, car je n'avais pas d'étriers.

Notre caravane était peu nombreuse. Elle ne se composait que de vingt-six bêtes, dont la plupart portaient des marchandises, et de douze Arabes, dont cinq marchaient à pied. Un cheval ou une mule porte, selon la nature des routes, de deux quintaux à trois quintaux et demi (1).

Nous partîmes à six heures du soir. A quelques kilomètres de la ville, plusieurs voyageurs (c'étaient pour la plupart des marchands amenant des bêtes chargées) vinrent grossir notre caravane. Peu à peu le nombre des animaux s'éleva jusqu'à soixante; mais il variait chaque soir, car toujours il restait des voyageurs en route, ou bien il en venait d'autres. Souvent nous avions dans notre compagnie des gens sans aveu, dont j'avais plus peur que des brigands. Il arrive même, dit-on, que des voleurs se joignent à une caravane pour exercer leur métier à l'occasion.

(1) Le quintal varie suivant les pays, et j'ighore de quel quintal madame Pfeiffer veut parler ici. — J. B.

D'ailleurs, je ne compterais jamais trop sur la protection de mes compagnons, puisque ces personnes sont ordinairement des marchands, des pèlerins, qui n'ont peut-être jamais tiré une épée du fourreau ni lâché un coup de fusil. Une poignée de brigands bien armés viendrait, j'en suis sûre, facilement à bout d'une caravane composée de plus de cent hommes.

La première nuit, nous fîmes seize kilomètres, jusqu'à Jentgitsché. La contrée était plate et stérile; les champs, incultes, sans cabanes ni habitants. A quelque distance de Bagdad, toute culture disparaissait. Ce ne fut qu'à Jentgitsché que nous revîmes des chaumes et des palmiers, prouvant que l'activité de l'homme sait partout obtenir quelque production de la nature.

Les voyages en caravanes sont très-fatigants; on marche, il est vrai, toujours au pas, mais sans discontinuer, pendant neuf ou douze heures. Par conséquent, point de sommeil pendant la nuit, et le jour on reste étendu en plein air; mais la grande chaleur et parfois aussi les mouches et les moustiques empêchent de goûter le repos dont on a besoin.

Nous trouvâmes à Jentgitsché un kan; il était bien loin de valoir pour la beauté et la propreté ceux que j'avais vus sur la route de Babylone; ce qu'il avait de mieux, c'était sa position sur le Tigre.

Il était entouré d'un petit village, que, poussée par la faim, je parcourus en entier, en allant d'une cabane à l'autre; je fus assez heureuse pour m'y procurer un peu de lait et trois œufs. Aussitôt je mis les œufs sous la cendre chaude, et, ramassant le tout, je remplis de l'eau du Tigre ma gourde de cuir et je retournai fièrement au kan. Je mangeai sur-le-champ les œufs; quant au lait, je le réservai pour le soir. Ce repas, qu'il m'avait fallu conquérir avec tant de peine,

fut, à mon goût, meilleur et plus savoureux que la table la plus somptueuse ne paraît à un palais blasé.

En visitant le village, je reconnus, à beaucoup de maisons et de cabanes tombées en ruines, qu'il devait avoir été grand jadis. Ici encore la dernière peste avait enlevé la majeure partie des habitants. Il n'y restait plus qu'un petit nombre de familles réduites à la plus grande misère.

J'y vis une nouvelle manière de faire le beurre. On versait la crème ou le lait dans une outre en cuir qu'on secouait jusqu'à ce que le lait se coagulât; on obtenait ainsi un beurre blanc comme la neige et que j'aurais pris pour du saindoux, si je ne l'avais pas vu faire en ma présence; on le conservait en le mettant dans une autre outre remplie d'eau.

Le lendemain, je regrettai fort le kan de Jentgitsché, qui m'avait paru si peu agréable, mais où du moins j'avais trouvé quelque abri contre les impitoyables rayons du soleil. A défaut de kan, nous nous établîmes sur des chaumes, loin de toute demeure. Le conducteur de la caravane, pour me procurer un peu d'ombre, mit bien une petite couverture sur deux petits pieux enfoncés dans la terre; mais la place était si étroite et cette tente improvisée si faible, que j'étais obligée de me tenir assise sans bouger, pour ne pas la faire crouler par le moindre mouvement. Combien j'enviais les *missionnaires* et les *naturalistes* qui entreprennent leurs pénibles voyages avec des chevaux de somme, des tentes, des provisions et des domestiques!

Enfin, plus tard, quand la chaleur montant toujours dépassa 40 degrés, je n'eus pour me rafraîchir que de l'eau tiède, du pain dur qu'il me fallait tremper pour le rendre mangeable, et un concombre sans sel et sans vinaigre. Pourtant, le courage et la

persévérance ne m'abandonnèrent jamais, et je ne me repentis pas un seul instant de m'être exposée à ces privations et à ces fatigues.

A huit heures du soir, nous partîmes, et à quatre heures du matin nous faisions halte à *Deli-Abas*. Nous avions toujours longé une basse chaîne de montagnes. A Deli-Abas nous passâmes le fleuve Hassel sur un pont maçonné.

Ici nous trouvâmes bien un kan; mais il était dans un tel état de dégradation qu'il nous fallut camper dehors, car dans ces ruines les serpents et les scorpions sont fort à craindre. Au voisinage du kan, nous aperçûmes quelques douzaines de tentes arabes, dégoûtantes de saleté. Dans l'espoir de trouver autre chose que du pain, des concombres, ou de vieilles dattes à moitié gâtées, je triomphai du dégoût que j'éprouvais, et je pénétrai dans plusieurs de ces misérables habitations de toile. Les Arabes m'offrirent du pain et du petit lait. Ils avaient en outre des poules qui, accompagnées de leurs petits, se promenaient et cherchaient avidement quelques grains. J'aurais bien voulu acheter un poulet; mais, ne me sentant pas d'humeur à le tuer et à l'apprêter moi-même, je me contentai de mon frugal repas.

Dans ces contrées poussaient des fleurs (le fenouil sauvage) qui me rappelèrent ma chère patrie. Chez moi je n'avais pas seulement daigné les regarder ; ici leur vue me causa un grand plaisir. Je ne rougis même pas d'avouer qu'en les apercevant mes yeux s'humectèrent, et que, me penchant sur elles, je les saluai comme des amies bien-aimées.

Nous nous mîmes en route dès cinq heures du soir, vu que nous avions à parcourir la portion la plus dangereuse de notre voyage, et que nous désirions achever le trajet avant qu'il fît tout à fait nuit. L'éternelle

plaine sablonneuse changea en quelque sorte de caractère. De durs cailloux sous les pieds de nos mules, des couches et des collines rocheuses alternaient avec de petites éminences de terre. Beaucoup de ces couches étaient creusées par l'eau, d'autres amenées et superposées par alluvion. Si cette étendue n'avait été que de cent cinquante à deux cents mètres, je l'aurais prise nécessairement pour un ancien lit de fleuve; mais, vu son immensité, elle me faisait plutôt l'effet d'une contrée désertée par la mer. Dans plusieurs endroits, on voyait des substances salées, dont les douces teintes cristallisées brillaient encore au milieu des ombres éclairées par le soleil couchant.

Cette contrée, qui a plus de huit kilomètres d'étendue, est dangereuse, parce que les collines et les rochers offrent d'excellentes embuscades aux brigands. Nos conducteurs étaient constamment à exciter nos pauvres bêtes. On les lançait à travers les rochers et les collines avec plus de rapidité que dans les plaines les plus unies. Sortis heureusement de ce pays avant qu'il fût entièrement enveloppé des ombres de la nuit, nous continuâmes ensuite notre voyage plus tranquillement.

Il n'y a rien à dire de toutes les petites villes turques; comme elles sont aussi misérables les unes que les autres, on est content quand on peut se dispenser d'y entrer. Les rues sont sales, les maisons construites en terre glaise ou en briques non cuites. Les temples sont insignifiants. Les bazars ne se composent que de misérables boutiques remplies d'objets communs. Les habitants, d'une saleté repoussante, ont le teint assez basané. Les femmes, déjà peu favorisées par la nature, s'enlaidissent encore à plaisir en se teignant les cheveux et les ongles avec de l'orpin et en se tatouant les bras et les mains. A l'âge de vingt-cinq ans, elles paraissent déjà tout à fait fanées.

Le 23 juin, nous nous reposâmes toute la journée non loin de la petite ville de Dus.

Dans cette bourgade, je fus frappée des entrées basses des maisons; elles avaient à peine un mètre de haut, de sorte que les habitants étaient presque forcés de ramper pour pénétrer chez eux.

A quatre heures du matin, le 25 juin, nous arrivâmes dans le pays de notre conducteur de caravanes, village situé à seize cents mètres de la petite ville de Kerkou. La maisonnette se trouvait avec plusieurs autres dans une grande cour sale, qui était entourée d'un mur et n'avait qu'une seule entrée. Cette cour ressemblait à un véritable camp: tous les habitants y dormaient pêle-mêle avec des mules, des chevaux et des ânes. Nos bêtes allèrent tout d'abord trouver leurs poteaux, et passèrent si près des gens endormis que je tremblai presque pour leur sûreté; mais ces animaux sont circonspects, et, comme les hommes le savent, ils ne bougent pas pour eux.

Mon Arabe avait été absent trois semaines, et ne revenait chez lui que pour peu de temps; cependant, à part une bonne vieille, personne ne se leva pour le saluer, et même, entre lui et cette vieille, que je pris pour sa mère, je n'entendis pas échanger un mot affectueux. Elle ne fit qu'aller et venir sans aider à quoi que ce fût, et elle aurait pu rester couchée aussi bien que les autres.

La maison de l'Arabe se composait d'une seule pièce, grande et haute, divisée en trois cabinets par deux cloisons intermédiaires, qui ne se prolongeaient pas tout à fait jusqu'au mur de devant. Chacune de ces divisions avait près de dix mètres de long sur trois de large, et servait à loger une famille. La lumière pénétrait par la porte d'entrée commune et par deux trous pratiqués en haut, sur la façade. On m'assigna

dans un de ces cabinets une petite place pour y demeurer pendant le jour.

Je m'attachai avant tout à me mettre au courant des rapports de famille.

Je voulus deviner les degrés de parenté. Ce fut d'abord assez difficile, car il n'y eut d'expansion affectueuse que pour les très-jeunes enfants. Ils semblaient être un bien commun à tous. Enfin, je finis par découvrir qu'il y avait dans la maison trois familles, parentes entre elles : le grand-père, un fils et une fille mariés.

Le chef de la maison, un fort beau vieillard de soixante ans, était le père de mon conducteur. Je le savais déjà, le vieillard ayant fait le voyage avec nous. Le père, terrible ergoteur, se disputait à propos de la moindre bagatelle; le fils contredisait rarement et avec calme, et faisait toujours ce que demandait le père.

Les bêtes de la caravane appartenaient à tous deux en commun, et étaient conduites par eux, par un petit-fils de quinze ans ou par quelques valets.

Arrivé à la maison, le vieux père, s'inquiétant peu des mules, se contenta de donner des ordres et alla se livrer au repos. Il jouait parfaitement le rôle de patriarche.

Au premier abord, le caractère de l'Arabe semble froid et réservé : je ne vis ni le mari ni la femme, ni le père ni la fille, échanger entre eux une parole amicale. Ils ne disaient absolument que ce qui était indispensable. Mais ils témoignaient plus d'affection aux enfants. Ceux-ci pouvaient crier et faire du tapage tant qu'ils le voulaient; on ne leur faisait pas le moindre mal, on ne les grondait seulement point et on leur passait toutes les sottises. Mais, dès que l'enfant est grand, il doit à son tour supporter les caprices des parents, ce qu'il fait avec patience et avec respect.

A ma grande surprise, j'entendis ici les enfants ap-

peler leur mère *mama* ou *nana*, le père *baba*, et la grand'mère *été* ou *éti*.

Les femmes restaient oisives toute la sainte journée; le soir seulement elles se mettaient à cuire du pain.

Je trouvai leur costume très-mal disposé et fort incommode. Les manches des chemises étaient si larges qu'il y avait entre elles et le bras presque un demi-mètre de distance; celles du cafetan étaient plus amples encore. Pour faire la moindre chose, il leur fallait rouler leurs manches autour de leurs bras ou bien les nouer sur leur dos; mais, comme elles se défaisaient à tout instant, le travail était continuellement interrompu. En outre, les bonnes gens ne regardaient pas trop à la propreté, et se servaient de leurs manches aussi bien pour se moucher que pour essuyer les cuillers et la vaisselle. Leur coiffure n'était pas moins bizarre : elles enveloppent leur tête d'un grand mouchoir ployé en deux, par-dessus lequel elles en passent deux autres; puis elles jettent un quatrième mouchoir sur cet étrange bandeau.

Nous passâmes malheureusement deux jours dans ce triste endroit. Le premier jour, j'eus beaucoup à souffrir. Les femmes de tout le voisinage accoururent pour contempler l'étrangère. Elles commencèrent par examiner et toucher mes vêtements, puis elles voulurent m'enlever mon turban de ma tête. Enfin, harcelée et excédée de ces importunités, je ne pus me débarrasser d'elles que par un acte d'autorité. J'en saisis une vivement par le bras et, lui faisant faire un demi-tour sur elle-même, je la mis si vite à la porte qu'elle se trouva dehors avant d'avoir eu le temps de se reconnaître. Je fis comprendre aux autres que pareil traitement les attendait. Elles me crurent sans doute plus forte que je ne l'étais, car elles battirent en retraite.

Je traçai ensuite un cercle autour de ma place et je leur défendis de le franchir; elles obéirent également sans réplique.

Il ne restait plus qu'à faire entendre raison à la femme de mon conducteur. Elle m'assiégeait toute la journée et me tourmentait sans cesse pour lui donner quelques-uns de mes effets. Je lui fis cadeau de plusieurs bagatelles; mais j'avais avec moi si peu de choses que, si je l'avais écoutée, elle aurait fini par ne me rien laisser. Heureusement, son mari étant rentré, je l'appelai pour me plaindre de sa femme, et je feignis de vouloir quitter sa maison et de chercher un refuge ailleurs, car je savais parfaitement que l'Arabe regarde le départ d'un hôte comme un grand déshonneur. Aussitôt il se mit à gronder bien fort sa femme, qui depuis ne m'obséda plus. En tout lieu et en tout temps, je suis parvenue à faire respecter ma volonté : tant il est vrai que l'énergie et le sang-froid imposent aux hommes, qu'ils s'appellent Arabes, Persans, Bédouins ou autrement.

Vers le soir, je vis, à ma grande joie, mettre sur le feu une marmite qui contenait de la viande de mouton. Depuis huit jours, je n'avais vécu que de pain, de concombres et de quelques dattes; aussi je sentais un désir et un besoin extrêmes de me réconforter avec un mets chaud, solide et nourrissant. Pourtant mon appétit au premier abord diminua singulièrement quand je vis la manière dont se préparait le ragoût. La bonne vieille (la mère de mon conducteur) mit tremper dans un pot rempli d'eau plusieurs poignées de petits grains rouges avec une quantité prodigieuse d'oignons. Au bout d'une demi-heure, elle fourra ses mains sales dans le pot, mêla et pressa le tout, prit successivement les grains par petites portions dans sa bouche, les mâcha et les recracha dans le pot; puis elle saisit

un chiffon sale, fit passer la sauce et la versa par-dessus la viande de la marmite.

Je m'étais donc proposé de ne pas toucher à ce ragoût ; mais, quand il fut fait et que je sentis l'agréable odeur qu'il répandait, mon appétit se réveilla avec une telle force que je ne pus m'en tenir à ma première résolution ; je me rappelai d'ailleurs que j'avais déjà mangé bien des choses qui n'avaient pas été préparées avec plus de propreté. Ce qu'il y avait seulement de fâcheux pour le repas présent, c'est que la cuisine s'était faite sous mes yeux.

La soupe avait une couleur bleu foncé et un goût aigre assez prononcé, ce qui tenait aux grains qu'on y avait mis; mais elle me fit beaucoup de bien, me ranima et me fortifia au point que je perdis jusqu'au souvenir de mes fatigues.

Le lendemain soir, j'espérais qu'on nous servirait avant le départ un repas aussi friand que celui de la veille ; mais l'Arabe vit d'une manière moins prodigue. Nous dûmes nous contenter de quelques concombres sans sel, sans vinaigre et sans huile.

Deux jours plus tard, avant d'arriver à la misérable bourgade d'Attum-Kobri, nous passâmes, sur deux anciens ponts romains, le petit fleuve Sab (appelé par les indigènes *Attum-Su*, eau d'or). J'ai vu plusieurs ponts semblables en Syrie. Ils sont bien conservés et pourront encore longtemps témoigner de l'ancienne domination des Romains. Leurs arches, excessivement larges et élevées, reposent sur de puissants piliers, et toute la construction est faite en grosses pierres de taille; seulement, la montée et la descente sont si raides que les bêtes sont obligées de grimper comme des chats.

Le 28 juin, nous arrivâmes à la petite ville d'Erbil, appelée autrefois Arbèle (1), où, à mon grand déplai-

(1) Victoire d'Alexandre le Grand, en 331 av. J.-C.

sir, nous restâmes jusqu'au lendemain soir. Cette petite ville est fortifiée et située sur une colline isolée au milieu de la vallée. Heureusement nous campâmes près de quelques maisons du faubourg, au pied de la colline. J'y trouvai une hutte occupée par plusieurs personnes en compagnie de deux ânes et de quelques poules. La propriétaire, femme arabe d'un extérieur dégoûtant, me céda une petite place en échange d'une faible rétribution, et ainsi je me trouvai au moins garantie contre les rayons brûlants du soleil. C'est à quoi se bornèrent toutes mes aises. En effet, cette hutte étant, comparativement aux autres, un vrai palais, tous les voisins s'y tenaient constamment. Depuis le grand matin jusqu'à la nuit, où l'on allait s'établir sur les terrasses ou bien par terre devant la maisonnette, il y avait toujours chambrée complète. Les uns venaient pour causer; d'autres apportaient même de la farine et pétrissaient leur pain au milieu du cercle, pour ne rien perdre de la conversation. Au fond de la pièce, on baignait les enfants et on faisait la chasse à leur vermine. Au milieu du tintamarre général, les ânes se mettaient à braire et les poules salissaient tout. Les désagréments d'une telle société sont bien certainement pires que la faim et la soif.

A la louange de ces bonnes gens, je dois dire qu'ils se conduisirent envers moi d'une manière extrêmement convenable, quoique ce fût un va-et-vient constant, non-seulement de femmes, mais aussi d'hommes, de la classe la plus basse et la plus pauvre du peuple. Les femmes elles-mêmes me laissèrent ici tranquille.

Le soir, avant notre départ, on fit cuire de la viande de mouton dans un chaudron où l'on avait trempé du linge sale. On ôta le linge; mais on ne nettoya pas le chaudron, et on prépara la soupe et la viande absolument comme dans la maison de notre conducteur.

Le 30 juin, nous fîmes halte dans le village auquel le Sab donne son nom. Nous passâmes la rivière sur des espèces de bateaux dont l'invention remonte certainement à la plus haute antiquité. Ils s'appellent *rafft* et se composent d'outres en cuir, gonflées, attachées ensemble au moyen de quelques perches, sur lesquelles on pose des planches, des joncs et des roseaux. Le nôtre était composé de vingt-huit outres; il avait plus de deux mètres de large, était presque aussi long, et portait trois charges de chevaux et une demi-douzaine d'hommes. Comme notre caravane comptait trente-deux bêtes chargées, elle employa une demi-journée à passer la rivière. Les bêtes étaient attachées quatre ou cinq ensemble et traînées à la longe par un homme assis à califourchon sur une outre gonflée. Aux animaux plus faibles, tels que les ânes, on attachait sur le dos une outre qui leur facilitait la traversée.

La nuit du 30 juin au 1er juillet, la dernière de notre voyage, fut une des plus pénibles; nous fîmes une marche de onze heures. Ce qui frappe dans cette partie de la Mésopotamie, c'est l'absence d'arbres; pendant les cinq derniers jours, je n'en vis pas un seul. Il y a des étendues de trente à cinquante kilomètres où ne pousse pas le moindre arbuste. On conçoit donc facilement qu'on trouve dans ce pays beaucoup de gens qui n'en ont jamais vu. Encore s'estime-t-on heureux que du moins l'eau n'y manque pas. Une ou deux fois par jour, on rencontre des rivières plus ou moins grandes.

Ce n'est que pendant les derniers kilomètres qu'on aperçoit la ville de Mossoul. Elle est située au milieu d'une très-grande vallée, sur une colline plus élevée, à la droite du Tigre, qui déjà est ici beaucoup plus étroit que près de Bagdad.

A sept heures du matin, nous arrivâmes à Mossoul.

Je descendis d'abord dans le caravansérail, et je me fis conduire ensuite chez le vice-consul anglais, M. Rassam. Instruit à l'avance de mon arrivée par une lettre de M. Rawlinson, résident anglais à Bagdad, il m'avait fait préparer une petite chambre.

Je commençai par visiter la ville, dont les curiosités n'offrent rien de bien remarquable. Elle est entourée de fortifications et compte environ 25,000 habitants, parmi lesquels se trouvent à peine une douzaine d'Européens. Les bazars sont vastes, mais ne brillent nullement par leur beauté. Outre ces bazars, on voit beaucoup de cafés et quelques kans; mais les entrées des maisons sont toutes étroites, basses, et munies de fortes portes.

Cette disposition rappelle les temps passés, où l'on n'était jamais à l'abri de surprises hostiles. Dans l'intérieur, s'ouvrent de superbes cours, de hautes chambres carrées, avec de belles entrées et des fenêtres au vaste cintre. Les chambranles des portes et des croisées, les escaliers et les murs des pièces du rez-de-chaussée, sont généralement faits d'un marbre qui, sans être très-fin ni très-brillant, est cependant plus beau à voir que de la brique. Une riche carrière de marbre se trouve tout auprès des remparts.

Ce qu'il y a de plus curieux à voir à Mossoul, c'est le palais du pacha, situé à huit cents mètres de l'enceinte. Il se compose de plusieurs édifices avec leurs jardins, et est entouré de murailles par-dessus lesquelles la vue peut s'étendre, attendu que le palais est plus bas que la ville. Il se présente bien de loin, mais perd à être regardé de près. Dans les jardins, on voit quelques beaux groupes d'arbres dont on apprécie d'autant plus le charme que ce sont les seuls qu'on trouve au loin à la ronde.

Dès que je fus un peu reposée des fatigues de mon

voyage, j'allai à Ninive, en compagnie d'une sœur de madame Rassam et d'un monsieur nommé Ross, pour y voir les fouilles qu'a commencées M. Layard, savant distingué, envoyé à Mossoul en 1846 par la Société du Musée britannique. C'était la première tentative qu'on eût faite en Assyrie; elle réussit on ne peut mieux.

D'abord on creusa sur l'autre rive du Tigre, en face de la ville, au petit village de Nebi-Junus, plusieurs galeries dans les collines, où l'on rencontra bientôt de grands et superbes appartements. Les murs étaient revêtus d'épais carreaux de marbre, dans lesquels on avait taillé des reliefs, du haut en bas. On y voyait des rois avec leur couronne et leurs insignes, des divinités avec de grandes ailes, des guerriers avec leurs armes et leurs boucliers, des prises de villes, des marches triomphales, des cortéges de chasse, etc. Malheureusement, il manquait aux dessins la justesse du coup d'œil et des proportions, la noblesse des formes et la perspective. Les collines couronnant les forts étaient à peine trois fois aussi hautes que les assaillants. Les champs touchaient aux nuages; on distinguait à peine les arbres des nénufars, et les têtes des hommes et des animaux étaient toutes faites sur le même modèle, et toutes de profil (1). Sur la plupart des murs, on trouvait ces signes ou caractères qui forment l'écriture dite cunéiforme, et que l'on rencontre uniquement sur les monuments persans et babyloniens.

(1) Cependant les traits de la figure étaient tracés avec justesse et avec noblesse, et décelaient beaucoup plus d'art que tous les autres dessins. — Une visite au musée assyrien du Louvre peut mettre nos lecteurs à même d'apprécier la fidélité de cette description; ils trouveront d'ailleurs, dans le *Tour du Monde*, 1861, t. II, et 1863, t. I, des articles offrant toutes les explications et toutes les gravures qu'ils pourront désirer. — J. B.

De tous les salons et appartements découverts à cette époque, on n'en trouva qu'un seul dont les murs, au lieu d'être revêtus de marbre, fussent incrustés de ciment fin. Mais, malgré les plus grands soins, on ne put pas les conserver. Exposé à l'air, le ciment se fendit, éclata et se détacha. Le marbre même, par suite du terrible incendie qui a mis toute cette ville en cendres et en ruines, a été en partie calciné. A mesure qu'on déterre les briques, elles se cassent en morceaux et se pulvérisent. Tant de beaux appartements, tant de marbres couverts de peintures et d'inscriptions, ont produit la certitude que ce sont là les ruines d'une ancienne demeure royale.

Beaucoup de marbres, ornés de reliefs et de caractères cunéiformes, ont été détachés avec soin et envoyés en Angleterre. Pendant mon séjour à Bassora, je vis près du Tigre toute une cargaison de ces antiquités, parmi lesquelles se trouvait même un sphinx.

En revenant de Ninive, nous visitâmes le village de Nebi-Junus, situé près des ruines, sur une faible éminence. Il n'est curieux que par une petite mosquée qui renferme les cendres du prophète Jonas, et où des milliers de fidèles se rendent tous les ans en pèlerinage.

Durant cette excursion, nous passâmes dans beaucoup de champs où l'on était occupé à séparer le blé de la paille par un procédé tout particulier. On se servait à cet effet d'une machine composée de deux cuves en bois, entre lesquelles on avait pratiqué un cylindre avec huit ou douze longs couteaux ou couperets, larges et émoussés. La machine ressemblait à un petit traîneau de paysan, et deux chevaux ou deux bœufs la tournaient sur des bottes de blé, défaites et étalées, jusqu'à ce que tout fût réduit en paille hachée. Cette paille était ensuite jetée en l'air par pelletées, pour que le vent la séparât des grains.

Les fouilles sont entreprises sur une plus grande échelle près de *Tel-Nemrod*, contrée où les buttes sont plus nombreuses et plus serrées. Tel-Nemrod est à vingt-neuf kilomètres au-dessous de Mossoul.

Un soir, nous nous mîmes dans un rafft artistement fait, et nous descendîmes au clair de lune, le long des rives peu attrayantes du Tigre. Au bout de sept heures, environ à une heure du matin, nous abordâmes près du misérable hameau qui porte cet orgueilleux nom de *Nemrod*. Nous éveillâmes quelques-uns des habitants, tous couchés devant leurs cabanes; nous fîmes allumer du feu, et nous campâmes jusqu'à l'aube sur des tapis que nous avions apportés avec nous.

Au petit jour, nous montâmes à cheval (on trouve des chevaux dans toutes les bourgades), et nous nous rendîmes à l'endroit où se faisaient les fouilles, à seize cents mètres du village. Nous vîmes beaucoup de buttes ouvertes, mais non pas, comme à Herculanum, près de Naples, des maisons, des rues, des places entières, et même la moitié d'une ville. Ici, on n'a encore dégagé que des salons isolés, ou tout au plus trois ou quatre pièces contiguës, dont les murs à l'extérieur ne sont pas même séparés de la terre, et où l'on ne reconnaît ni fenêtres ni portes.

Les objets déblayés ressemblent tout à fait à ceux que l'on rencontre dans le voisinage de Mossoul, seulement on les trouve ici en plus grande quantité. Je vis également quelques divinités et des sphinx taillés en pierres. Les premières représentaient des animaux à tête humaine, et paraissaient grosses comme un éléphant. On avait déterré quatre de ces statues, mais deux étaient extrêmement endommagées. Les autres, sans être en fort bon état, se trouvaient cependant assez bien conservées pour que l'on pût s'apercevoir qu'à l'époque où elles ont été faites, la sculpture n'avait pas

atteint un haut degré de perfection. Les sphinx étaient petits, et avaient malheureusement plus souffert encore que les taureaux divins.

Peu de temps avant mon arrivée, un obélisque peu élevé, un petit sphinx bien conservé, ainsi que d'autres objets, avaient été envoyés en Angleterre.

Les fouilles commencées près de Tel-Nemrod ont été interrompues depuis un an, et M. Layard a été rappelé à Londres. Dans la suite, on a même ordonné de combler les places déblayées, parce que les Arabes nomades se mettaient à tout endommager. Quand nous arrivâmes à Tel-Nemrod, on avait déjà exécuté en partie cet ordre; mais bien des endroits restaient encore à découvert.

Près de Nebi-Junus, on continue toujours les excavations, auxquelles est affectée une somme annuelle de 2,500 francs.

Le résident anglais à Bagdad, M. Rawlinson, s'est familiarisé d'une manière toute particulière avec l'étude de l'écriture cunéiforme, il déchiffre parfaitement ces inscriptions et il en a traduit un assez bon nombre.

Retournée à Mossoul, je cherchai une caravane allant à Tauris. Malheureusement je n'en trouvai aucune qui s'y rendît par voie directe. Il fallut donc me résigner à des haltes forcées et à de longs détours, ce qui était d'autant plus fâcheux que je ne devais, à ce qu'on me disait, rencontrer aucun Européen pendant tout le trajet.

Ces considérations ne me firent point reculer. M. Rassam fit prix en mon nom pour le trajet de Mossoul à Ravandus, et me donna une lettre de recommandation adressée à un des notables de l'endroit. Je me fis encore un petit vocabulaire de mots arabes et persans, et le 8 juillet, avant le coucher du soleil, je quittai l'aimable famille Rassam.

Au moment de partir, je ne pus me défendre d'une certaine inquiétude, car je n'osais guère me flatter d'un heureux succès. Aussi j'envoyai de Mossoul en Europe mes papiers et mes notes, afin que, si l'on me dévalisait et me tuait, le journal de mon voyage parvînt du moins à mes fils

---

CHAPITRE V

LA PERSE ET LA TRANS CAUCASIE RUSSE

(De juillet à novembre 1848.)

Les brigands du Courdistan. — Defilé d'Ali-Bag. — Ravandus et ses habitants. — Sauh-Boulac. — Vie de famille. — Lac et ville d'Ourmiah. — Vie, travaux et influence des missionnaires anglais et américains, en Asie. — Tauris. — Natschivan. — L'Ararat et les souvenirs de Noé. — La conduite des Russes fait regretter les Persans, les Turcs et les Hindous. — Retour à Vienne quelques jours après la prise d'assaut de cette ville.

Nous restâmes à Nebi-Junus toute la journée du 9 juillet 1848, en attendant que la caravane se fût complétée; on partit à dix heures du soir, et, le lendemain matin, on s'arrêta de l'autre côté d'une jolie rivière appelée Casir, en face de Secani, sur une colline, auprès de quelques huttes à moitié tombées en ruines. Je courus aussitôt à une des moins délabrées pour m'y assurer la bonne place, et j'en trouvai heureusement une où le soleil ne pénétrait pas par le toit, bien qu'il fût troué comme un crible. Un bon pèlerin, entré immédiatement après en boitant, voulut m'en disputer la possession ; mais aussitôt je jetai mon manteau par

terre et m'étendis dessus sans bouger de place, sachant fort bien que le musulman n'use jamais de violence envers une femme, pas même envers une chrétienne. En effet, ce que j'avais prévu arriva. Il abandonna sa prétention et s'en alla en grommelant. Un des marchands en usa tout autrement à mon égard. S'étant aperçu que je n'avais pour toute nourriture que du pain sec, tandis que lui mangeait des concombres et des melons sucrés, il me fit présent de deux de ces espèces de courges en refusant d'accepter aucune rétribution.

A six heures du soir, on se remit en route et, vers onze heures, on entrait dans une grande et belle vallée, où la pleine lune reflétait sa lumière brillante. Nous voulûmes faire halte en cet endroit, pour éviter de voyager la nuit, car notre caravane était peu nombreuse, et le Courdistan n'a pas une bonne réputation. Effectivement, comme nous passions par des chaumes, près de tas de blé, une demi-douzaine d'hommes vigoureux, armés de gros bâtons, s'élancèrent de derrière ces monceaux comme d'une embuscade. Ils saisirent nos chevaux par la bride, et, brandissant leurs bâtons, nous apostrophèrent d'une manière effrayante. J'étais fermement convaincue que nous étions tombés entre les mains d'une bande de brigands, et je me félicitais de l'heureuse idée que j'avais eue de laisser à Mossoul mes richesses recueillies à Babylone et à Ninive. Ce que j'avais avec moi pouvait aisement se remplacer. Cependant un des nôtres venait de sauter de cheval, avait saisi un des brigands au collet, et, le mettant en joue avec un pistolet chargé, menaçait de faire feu. Cet acte de vigueur eut un heureux succès. Nos voleurs abandonnèrent aussitôt l'offensive et, se mettant à causer avec nous d'une manière amicale, nous indiquèrent même un bon campement ; pour ce service, ils

réclamèrent un petit pourboire qu'on ne leur refusa pas. On fit une collecte générale ; mais, comme j'étais une femme, on eut la galanterie de ne me rien demander.

Nous passâmes les heures de la nuit en cet endroit, mais nous nous tînmes sur nos gardes, car on ne se fiait guère à la paix jurée.

Le 11, près de Selik, nous eûmes la surprise de voir quelques figuiers et un autre végétal d'une espèce plus grande. Dans ce pays, je l'ai déjà dit, les arbres sont des objets de curiosité. Les montagnes qui nous entouraient étaient nues et pelées, et, dans les vallées, on ne voyait pousser que des artichauts sauvages, des plantes acanthacées et des immortelles.

Mais, ce jour même, nous entrions dans le Courdistan, dont le sol est infiniment supérieur à celui de la Mésopotamie. Le 13, après avoir fait environ sept heures de marche, nous nous arrêtâmes dans une vallée excessivement pittoresque, appelée *Halifan* : elle est entourée de hautes et belles chaînes, qui, d'un côté, s'abaissent insensiblement, tandis que de l'autre elles s'élèvent d'une manière raide et escarpée. Tout était en fleur dans la vallée ; le chaume alternait avec des tapis de verdure et des plantations de riz et de tabac. Le village, adossé au pied d'une colline riante, était entouré de peupliers, et un torrent impétueux, d'eau claire comme le cristal, après s'être frayé de force un passage dans un profond ravin, coulait paisiblement dans cette délicieuse oasis. Vers le soir, on voyait rentrer les nombreux troupeaux de vaches, de brebis et de chèvres, qui le jour paissaient sur les coteaux et sur les penchants des montagnes.

Nous allâmes camper loin du hameau. Je ne pus rien trouver à manger avec mon pain sec, et je n'eus d'autre couche que la terre dure sous la paille. Cepen-

dant, cette soirée compte parmi les plus belles de ma vie; car le paysage qui m'entourait me dédommageait amplement de toutes mes privations.

Ali, notre chef de caravane, ne nous accorda que la moitié de la nuit. Dès les deux heures du matin, il nous força de remonter à cheval. A peine avions-nous fait quelques centaines de pas que nous entrions dans un défilé imposant, où les flancs des montagnes s'ouvraient abruptement pour livrer passage au torrent et à un sentier étroit. Par bonheur, la lune brillait du plus vif éclat; autrement, il aurait été presque impossible aux bêtes les plus exercées de gravir ce chemin étroit, périlleux, entre les pierres roulées et les masses de rochers éboulés. Nos montures grimpaient comme des chamois sur les rebords aigus des penchants escarpés, et, d'un pas sûr, nous faisaient passer près d'horribles abîmes, où le torrent se précipitait de roche en roche avec un fracas épouvantable. Cette scène au milieu de la nuit nous donnait le frisson et avait quelque chose de si saisissant que mes grossiers compagnons de voyage se turent involontairement. Nous avançâmes donc sans proférer un seul mot, et le silence profond n'était interrompu que par les pas retentissants de nos bêtes, et le bruit de pierres qui, se détachant sous leurs pieds, roulaient dans le ravin.

Nous pouvions avoir marché ainsi plus d'une heure, quand tout à coup la lune se voila, et de gros nuages noirs s'amoncelèrent au-dessus de nos têtes; bientôt nous fûmes enveloppés de ténèbres si épaisses qu'à peine pouvions-nous voir à quelques pas devant nous. Le guide qui marchait à notre tête battait à tout instant le briquet, pour faire jaillir des étincelles qui éclairassent tant soit peu le sentier; mais sa précaution ne nous était que d'un faible secours. Nos bêtes commencèrent à trébucher, et nous les arrê-

tâmes, restant, l'un derrière l'autre, immobiles, comme transformés en pierres par un coup de baguette.

Avec l'aurore, nous nous remîmes en mouvement, et nous pressâmes gaiement le pas de nos bêtes.

De toutes parts, dans un assez vaste rayon formant un superbe amphithéâtre, on ne voyait que pics et collines d'une beauté ravissante. Les flancs des rocs, escarpés des deux côtés de la route, se dressaient à de grandes hauteurs ; devant et derrière nous, des montagnes s'entassaient les unes au-dessus des autres, et, au fond, la perspective de ce tableau pittoresque était fermée par un colosse gigantesque tout couronné de neige. Ce défilé s'appelle Ali-Bag. Nous y montâmes sans discontinuer pendant trois heures et demie.

Enfin, après avoir maintes fois gravi et descendu des pentes, nous arrivâmes en vue de Ravandus, où Ali me fit entrer.

Placée sur un cône à pic, isolé et entouré de montagnes, cette ville a ses maisons construites en forme de terrasses, étagées les unes au-dessus des autres ; aussi leurs toits plats, recouverts de terre bien foulée, ont l'air d'être des rues ou des places étroites. De fait, ils servent en partie de rues aux rangées de maisons supérieures, si bien qu'on a souvent de la peine à distinguer les rues des toits. Sur beaucoup de terrasses, on a pratiqué des cloisons de feuillage derrière lesquelles couchent les habitants. Le bas de la colline est entouré d'un mur d'enceinte fortifié.

Quand j'aperçus ce nid d'aigle, je n'éprouvai qu'une médiocre satisfaction ; je craignais que ce ne fût une mauvaise étape, et malheureusement chaque pas que je fis en avant me confirma dans cette opinion. En effet, Ravandus était une des plus misérables villes que j'eusse jamais rencontrées. Ali me conduisit par un triste bazar dans une petite cour sale que je

pris pour une écurie, mais qui n'était rien moins que le kan, et, dès que je fus descendue de cheval, il me mena dans un sombre taudis, où le marchand à qui j'étais recommandée était assis par terre. Ce notable, appelé Mansour, le principal négociant de Ravandus, resta un bon quart d'heure à lire le billet de quelques lignes que je lui apportais, et finit par me saluer en répétant à plusieurs reprises : *Salem !* ce qui veut dire : Sois le bienvenu !

Il pressentait sans doute, le digne homme, que je devais encore être à jeun, car il eut l'humanité de faire servir sans retard un déjeuner composé de pain, de melon et de mauvais fromage de lait de brebis. On avalait toutes ces choses à la fois. Ma faim s'accommodant très-bien de cette méthode, je mangeai sans désemparer; mais je fus loin de m'acquitter aussi bien de la conversation. J'ai pour excuse que mon hôte ne savait aucune langue d'Europe, et que moi j'ignorais les langues de l'Asie. Réduite ainsi au langage des signes, je m'efforçai de lui expliquer de mon mieux que je désirais partir le plus tôt possible. Il me promit de faire tout ce qui était en son pouvoir, et m'assura que, pendant mon séjour à Ravandus, il prendrait soin de moi ; mais, n'étant pas marié, et par conséquent ne pouvant pas me recevoir chez lui, il me logerait dans la demeure d'un de ses parents.

En effet, après le déjeuner, il me conduisit à une maison qui ressemblait à celle de l'Arabe de Kerkou, si ce n'est que la cour était très-petite et remplie d'immondices. Sous la porte cochère se tenaient accroupies sur de sales couvertures quatre femmes dégoûtantes, couvertes à moitié de haillons et jouant avec de petits enfants. Comme je fus obligée de me blottir à leurs côtés, elles m'examinèrent des pieds jusqu'à la tête, en me soumettant à des investigations d une curiosité exces-

sive. Pendant quelque temps, je le supportai; mais enfin, à bout de patience, je m'échappai de cette attrayante compagnie pour chercher un endroit de refuge et pour réparer un peu le désordre de ma toilette; car il y avait alors six jours que je n'avais quitté mes vêtements, et cela par une chaleur beaucoup plus étouffante que celle que j'avais endurée sous la ligne. Heureusement je pus me mettre à mon aise dans une pièce sale et sombre, où j'aurais eu peur non-seulement des insectes, mais même des scorpions, si mon expérience n'avait pas été déjà suffisante pour me rassurer tout à fait à cet égard.

Dans cette habitation, on ne faisait pas de repas réguliers; en échange, les femmes et les enfants étaient sans cesse à grignoter, à se bourrer de pain, de concombres, de melons et de petit-lait. Le soir on se baignait; tout le monde se lavait les mains, la figure et les pieds, cérémonie qu'on répétait trois ou quatre fois avant la prière, marmotée d'ailleurs sans dévotion réelle et sans empêcher les bavardages. A parler vrai, n'en est-il pas de même chez nous?

Malgré leurs défauts grossiers, je trouvai ces pauvres gens fort doux et très-débonnaires. Loin de se fâcher quand je les reprenais, ils sentaient leurs défauts et me donnaient toujours raison.

J'eus autant de succès auprès des femmes. Leur ayant fait honte de leurs robes déchirées, j'allai chercher une aiguille et du fil, et je leur appris à les raccommoder. Elles goûtèrent ma leçon, et bientôt j'eus une petite école de couture organisée autour de moi.

Que de bien on pourrait faire dans ce pays si on en savait la langue, et si on avait la ferme volonté de répandre l'instruction parmi ces infortunés! Mais, pour y réussir, il faudrait s'occuper des parents autant que des enfants.

Les femmes ni les filles, dans les pays de l'Asie, ne reçoivent aucune instruction; celles qui habitent les villes s'occupent peu ou pas du tout, et sont presque toute la journée abandonnées à elles-mêmes. Les hommes vont, avec le lever du soleil, au bazar, où ils ont leurs boutiques et leurs ateliers; quant aux garçons déjà grands, ils vont à l'école, ou bien ils accompagnent leurs pères, et ce n'est qu'au coucher du soleil que chacun rentre au logis. Le mari doit, à son arrivée, trouver les tapis étendus sur la terrasse, le repas préparé, le narguileh allumé. Les enfants, après avoir un peu joué avec lui, doivent s'en aller près de leurs mères durant le repas. Dans les villages, les femmes ont plus de liberté et de distractions, parce qu'elles y prennent une part active aux affaires de la maison. D'ailleurs, à Ravandus comme chez nous, on dit que le peuple des campagnes a plus de moralité que celui des villes.

Au bout de quatre jours de résidence chez ces braves gens, qui, ainsi que M. Mansour, s'étaient donné beaucoup de peine pour m'être agréables, Ali vint m'apprendre qu'il avait trouvé à faire sur ma route un transport de messagerie pour Sauh-Bouiac, à plus de cent dix kilomètres de distance. Mansour, non-seulement me remit une lettre pour un Persan qu'il connaissait dans cette localité, mais il m'approvisionna même, pour le voyage, de pain, de melons et de concombres, auxquels il joignit un sac de lait aigre. Ce lait m'a été si salutaire que je le recommande à tout voyageur comme fort rafraîchissant.

Jusqu'au quatrième jour, le voyage alla tant bien que mal, lorsque, probablement par suite de quelque fausseté dans les déclarations qu'il avait faites, Ali se vit saisir et emmener ses deux bêtes de somme.

Le pauvre homme, désespéré, se répandit en sup-

plications et, me désignant comme propriétaire de toute la cargaison, conjura ceux qui l'arrêtaient d'avoir pitié d'une pauvre femme inoffensive. Le chef, s'adressant alors à moi, me demanda si Ali avait dit vrai. Comme je ne jugeais pas à propos d'assumer une telle responsabilité, je feignis de ne pas comprendre la question et me fis aussi consternée que possible. Ali se mit même à pleurer. Il est vrai que notre position pouvait être des plus affreuses : car, sans mules, qu'aurions-nous fait des marchandises, dans ces contrées désertes? Enfin le chef se laissa fléchir, envoya chercher les bêtes et nous les rendit.

Ce soir-là même, nous entrions assez tard dans le joli et spacieux kan de Sauh-Boulac. Presque toutes les places y étaient déjà prises. Me résignant à mon sort, je m'installai à côté de mon modeste bagage, persuadée qu'il me faudrait passer la nuit ainsi; mais un Persan s'approcha de moi, m'assigna une niche pour m'y coucher, y porta mon bagage, et vint même, au bout de quelque temps, m'offrir de l'eau et un peu de pain. L'humanité de cet homme paraîtra doublement grande, si l'on songe combien les mahométans haïssent les chrétiens. Que Dieu l'en récompense, car j'avais réellement besoin de me restaurer et de me reposer!

Le lendemain, dès que j'eus remis la lettre de Mansour au marchand à qui elle était adressée, celui-ci s'empressa de me conduire dans une famille chrétienne, en promettant de veiller à ce que je pusse continuer mon voyage sans retard.

Mon nouvel hôte, charpentier de son état, avait une femme, six enfants et un apprenti. Tous demeuraient dans la même pièce, dont ils m'abandonnèrent avec plaisir un petit coin. Je les trouvai pleins de bonté : ils partageaient avec moi fidèlement la nourriture qu'ils avaient à leur disposition, et, quand j'achetais

des fruits, des œufs, ou quelque denrée semblable, et que je leur en offrais, ils n'en prenaient qu'avec la plus grande discrétion. D'ailleurs, leur conduite avec tout le monde était bienveillante; jamais ils ne laissaient passer un pauvre devant leur porte sans lui donner une aumône. Cependant la vie, dans cette famille, fut pour moi une véritable vie d'enfer; car, mère et enfants, tout le monde s'y chamaillait et s'y battait du matin au soir.

L'ordre et la paix n'y renaissaient que le soir, au retour du père; en effet, celui-ci ne souffrait pas qu'on se querellât, et bien moins encore qu'on se battît en sa présence.

Jamais, dans aucun coin de la terre, parmi les classes les plus pauvres et les plus infimes des peuples appelés païens ou infidèles, je n'avais vu une chose aussi monstrueuse que des enfants levant la main sur leurs parents. Conséquemment, à mon départ de Sauh-Boulac, je laissai un billet pour le missionnaire où je lui faisais connaître les défauts de cette famille, et l'engageais à la moraliser par de sages instructions. Certes, la vraie religion ne se borne pas à prier, à jeûner, à lire la Bible et à fréquenter l'église.

Le séjour de Sauh-Boulac m'était devenu tellement insupportable que je suppliai le marchand de me louer un cheval et un guide, fermement résolue, coûte que coûte, d'aller, à mes risques et périls, au moins jusqu'à Ourmiah, malgré les quatre-vingts kilomètres qui m'en séparaient. Là, j'étais sûre de trouver des missionnaires américains, et je serais délivrée de toute inquiétude au sujet de la continuation de mon voyage.

Le lendemain, le marchand vint me présenter comme guide un homme d'un extérieur farouche. Celui-ci à cause des périls que présentait notre marche isolée

exigea un prix quatre fois plus élevé qu'à l'ordinaire; mais mon désir de quitter ma triste résidence me fit consentir à tout. Les conventions arrêtées, mon guide s'engageait à partir le jour suivant et à me conduire à Ourmiah en trois journées. Je payai d'avance la moitié du prix convenu; l'autre moitié ne devait être soldée qu'à mon arrivée, afin qu'il me fût possible d'en retenir une portion, si mon guide ne tenait pas ses promesses.

Nous ne partîmes que vers le milieu du lendemain et nous suivîmes un chemin désert, enfoncé entre des collines privées de verdure, où, chaque fois que nous faisions quelque rencontre, je m'effrayais malgré moi.

Tout le 29 juillet, nous attendîmes une caravane dont mon guide m'avait annoncé l'approche. Le prenant pour un fourbe, j'étais exaspérée au dernier point quand, le soir, il m'arrangea mon manteau pour dormir. Je pensai que le moment était venu de rassembler toute ma force morale et de montrer à cet homme que je ne me laisserais pas traiter comme une enfant, que je ne resterais pas tant qu'il lui plairait à l'étape choisie par lui. Malheureusement, je ne connaissais pas assez la langue pour le gronder sérieusement. Je ramassai mon manteau, et, le lui jetant devant les pieds, je déclarai que je ne lui payerais pas le reste de ce que je lui devais, s'il ne me conduisait pas à Ourmiah le lendemain, qui était le troisième jour de notre voyage. Puis, lui tournant le dos, ce qui est une des plus grandes injures qu'on puisse faire à un Persan, je m'assis par terre, la tête appuyée dans mes mains, et je me laissai tomber dans une grande tristesse.

Qu'allais-je devenir, si mon guide m'abandonnait, ou bien s'il s'avisait d'attendre que le hasard amenât une caravane de ce côté?

Pendant mon altercation avec lui, des femmes du village étaient survenues. Elles m'offrirent du lait et quelques mets chauds; puis, s'asseyant à côté de moi, elles me demandèrent pourquoi j'étais si en colère. Quand je leur eus expliqué l'affaire de mon mieux, elles entrèrent dans mes idées et, me donnant raison, elles accablèrent de reproches mon guide, leur compatriote, et cherchèrent à me consoler, moi qui n'étais qu'une étrangère pour elles. Elles ne s'éloignèrent pas de mes côtés, me pressant avec tant d'instances de ne pas dédaigner la nourriture qu'elles m'apportaient que je me fis violence pour en manger un peu. C'était une soupe préparée avec de l'eau, du beurre et des œufs. Malgré la contrariété que j'avais éprouvée, je la trouvai très-bonne. Je voulais faire accepter une bagatelle à ces âmes compatissantes; mais elles refusèrent et parurent enchantées de me voir un peu consolée et presque tranquillisée.

Enfin, à une heure du matin, mon guide, se décidant à partir, disposa mes bagages sur mon cheval et m'engagea à me mettre en selle. Ce fut à mon tour d'être ébahie, car aucune trace de la caravane attendue n'était apparente. Mon guide songeait-il à prendre sa revanche et voulait-il se venger de moi? Pourquoi traversait-il par la nuit et les brouillards une contrée qu'il avait évitée en plein jour? Je savais trop peu le persan pour pouvoir tirer cette question tout à fait à clair, et, si je ne voulais pas moi-même donner lieu à des récriminations et autoriser en quelque sorte de nouveaux retards, je devais partir; aussi, malgré mes anxiétés, je grimpai sur ma monture et j'ordonnai à mon guide, qui voulait se tenir derrière moi, de passer devant; car je n'avais aucune envie d'être attaquée par derrière. Nous partîmes. Toujours prête à me défendre, je prêtais l'oreille au moindre bruit, j'obser-

vais tous les mouvements de mon guide; quelquefois même l'ombre de mon cheval me faisait peur : cependant je ne revins pas en arrière.

Nous avions à peine couru à franc étrier pendant une demi-heure, que nous joignîmes effectivement une grande caravane, défendue en outre par une douzaine de paysans bien armés. Je commençai à croire que l'endroit était vraiment considéré comme très-dangereux, et que mon guide avait été informé du passage de cette troupe; mais rien ne m'étonna plus, dans cette circonstance, que la routine de ces gens. Habitués qu'ils sont à voyager la nuit pendant les chaleurs, ils passent aussi de nuit dans les endroits les plus périlleux, tandis que le jour ils y trouveraient beaucoup moins de dangers.

Quelques heures de marche nous conduisirent au lac Ourmiah. Il a près d'une centaine de kilomètres en longueur et, dans quelques endroits, plus de cinquante de large. On dirait qu'il baigne le pied de hautes montagnes; mais il en est encore réellement séparé par de vastes plaines. Son eau renferme tant de sel que ni les poissons, ni les coquillages ne peuvent y demeurer. C'est une autre mer Morte. L'homme, dit-on, n'y va pas au fond.

Nous n'arrivâmes à la ville d'Ourmiah qu'après une course de plus de seize heures à cheval, assez tard dans la soirée. Je n'avais pas de lettres de recommandation; mais M. Wright, le seul des missionnaires qui fût alors dans la ville, me reçut avec une hospitalité véritablement chrétienne.

Ourmiah compte près de 22,000 habitants. C'est une ville entourée de remparts, mais qui n'est pas fermée, car on y peut entrer à toute heure de la nuit. Elle est bâtie comme toutes les places turques, si ce n'est que les rues en sont assez larges et tenues pro-

prement. Devant la ville, j'ai vu beaucoup de grands jardins fruitiers et potagers, entourés de hauts murs ; et de jolies habitations s'élèvent au milieu de ces jardins.

Ici les femmes ne sortent que voilées. Elles se couvrent la tête et la poitrine d'un mouchoir blanc ; à la place des yeux, se trouve un réseau impénétrable, tant il est serré.

Dans la classe pauvre, trois ou quatre familles habitent sous le même toit. Leur ameublement se compose de nattes de paille, de couvertures, de coussins et de quelques ustensiles de cuisine, sans oublier une grande huche en bois renfermant la provision de farine qui constitue leur plus grande richesse. A Ourmiah, comme partout où l'on cultive du blé, le pain est la principale nourriture du pauvre. On le cuit deux fois par jour, le matin et le soir.

Beaucoup de maisonnettes ont de très-jolies cours, plantées de fleurs, de vignes et d'arbustes, qui leur donnent l'air de jardins.

Dans l'après-midi, je me rendis à cheval, en compagnie de MM. les missionnaires, à leur grande résidence d'été, située à une dizaine de kilomètres d'Ourmiah, sur de basses collines.

De la maison appartenant à la compagnie des missions, on a une vue admirable sur toute l'immense vallée, sur la ville, sur la basse chaîne des collines et sur les montagnes. Cette maison elle-même est grande et réunit toutes les commodités de la vie. Aussi je ne me croyais pas sous le toit de simples disciples de Jésus-Christ, mais dans la demeure de riches particuliers. Il y avait là quatre femmes et toute une ribambelle d'enfants plus ou moins grands. Je passai dans cette campagne quelques heures bien agréables, et je regrettai de tout cœur d'être déjà forcée, à neuf heures

du soir, de prendre congé de l'aimable colonie.

On me présenta aussi plusieurs filles des indigènes, qu'instruisent les femmes des missionnaires. Elles parlaient et écrivaient un peu l'anglais, et paraissaient surtout instruites en géographie.

A cette occasion, je ne puis m'empêcher de dire quelques mots sur les missionnaires, dont j'avais été souvent à même d'observer la vie et la sphère d'activité dans le cours de mon voyage. Ceux que j'ai vus en Perse, en Chine et dans l'Inde, y vivaient tout autrement que je ne me l'étais figuré. J'avais cru que les missionnaires étaient, sinon tout à fait des martyrs, du moins des hommes pleins d'abnégation, qui, animés du désir ardent de convertir des païens, oubliaient, comme leur divin maître, les besoins et les jouissances de la vie, n'existaient que pour le peuple, habitaient et mangeaient avec lui, etc. Hélas! c'étaient là des idées que j'avais puisées dans des livres; mais, la réalité est bien différente.

Ces messieurs vivent comme des gens aisés; leurs habitations sont très-confortables et pourvues des meubles les plus somptueux. Ils reposent sur des divans moelleux, tandis que leurs femmes font les honneurs du thé et que leurs enfants ne se refusent ni gâteaux ni friandises. Leur vie est plus agréable et plus heureuse que celle du plus grand nombre des hommes attachés à d'autres professions. Loin de se donner beaucoup de mal, ils en prennent à leur aise; mais ils touchent exactement leurs appointements, quels que soient les événements politiques qui surgissent dans le monde.

S'ils sont plusieurs réunis en une localité, ils tiennent trois ou quatre fois par semaine des assemblées où ils sont censés s'occuper d'affaires religieuses, mais qui, au fond, ne sont que des réunions où les dames

et les enfants paraissent en grande toilette. Chez un des missionnaires, l'assemblée a lieu à l'heure du déjeuner; chez l'autre, à celle du dîner, et chez un troisième, dans la soirée, pour prendre le thé. Ces réunions amènent plusieurs équipages et beaucoup de domestiques de la maison où elles ont lieu dans la cour.

On y traite aussi un peu d'affaires. Les messieurs quittent d'ordinaire le cercle pendant une demi-heure; mais presque tout le temps est passé par eux au salon.

Je ne crois pas que, de cette manière, les missionnaires parviennent à gagner facilement la confiance du peuple. Le costume étranger et l'élégance d'une vie recherchée font trop sentir au pauvre la distance qui existe entre lui et le prêtre, et lui inspirent plutôt de la crainte et de la réserve que de l'amour et de la confiance. L'indigène n'ose pas de si tôt lever le regard vers l'homme qui se distingue tant de lui par son rang et sa fortune, et c'est malaisément qu'il triomphe de cette crainte naturelle. Les missionnaires prétendent qu'ils sont forcés de s'entourer de cette pompe pour imposer du respect : mais je crois qu'on en obtient par une noble conduite, et que l'on doit chercher à gagner l'homme par la vertu, plutôt que par l'éclat extérieur.

Beaucoup d'entre les missionnaires croient avoir rendu des services extraordinaires, quand ils ont prêché dans la langue du pays et qu'ils ont répandu des écrits religieux parmi les villes et les villages. Ils font les rapports les plus enthousiastes sur la quantité prodigieuse d'hommes accourus à leurs sermons ou qui ont accepté leurs brochures. A en juger par ces descriptions, qui ne s'imaginerait qu'au moins la moitié des auditeurs se sont convertis au christianisme? Mais des prêtres chinois, indiens et persans, n'auraient-ils pas la même affluence, s'ils prê-

chaient en France et en Angleterre dans la langue du pays, et s'ils se montraient en outre dans leur costume national? Partout ils seraient suivis de la foule empressée à recevoir les livres et les brochures distribués gratuitement, quand même elle ne saurait pas les lire.

J'espère qu'on n'interprètera pas mal ce que je viens de dire. Ces missionnaires sont dignes d'estime, et tous ceux que j'ai connus étaient des hommes excellents et de bons pères de famille. Ils comptent dans leurs rangs beaucoup de savants, à qui l'on doit des notions précieuses sur l'histoire, la géographie et la statistique des pays où ils résident; mais, par ces travaux, remplissent-ils le véritable objet de leur institution? C'est un point à examiner. La vocation d'un missionnaire ne me semble pas être celle d'un savant. Pour mon compte personnel, je n'ai eu qu'à me louer de MM. les missionnaires; partout ils m'ont comblée de bontés et de prévenances; aussi je crois que ce qui m'a surtout froissée dans leur manière de vivre, c'est que le nom de *missionnaire* me rappelait involontairement des hommes pieux, privés de toute assistance, n'ayant pour tout bien que leur bâton de pèlerin, et quittant leur patrie pour répandre au loin la religion du Christ.

Après une journée passée à Ourmiah, j'en suis partie le 1er août, sous la direction d'un guide que m'avait fourni M. Wright et qui ne devait toucher la seconde moitié de ses émoluments qu'après notre arrivée à Tauris. Ce guide était un homme d'une bonté incomparable et qui fut aux petits soins pour moi. A Coutschié, dans une maison d'excellentes gens où il me conduisit, on posa un beau tapis sur une petite terrasse, on m'apporta un bassin rempli d'eau pour me laver, et, sur une coupe en laque, on mit de grosses mûres noires pour me rafraîchir. Ensuite, on me présenta une bonne

soupe grasse avec un peu de viande, du lait aigre et d'excellent pain, le tout servi sur de la vaisselle très-propre ; mais, ce qui mit le comble à ma satisfaction, c'est que ces braves gens, après avoir placé les mets devant moi, s'en allaient tranquillement sans me regarder la bouche béante comme une bête curieuse. Quand je voulus payer mes aimables hôtes, ils n'acceptèrent absolument rien. Le lendemain seulement, j'eus l'occasion de les récompenser de ce qu'ils avaient fait pour moi, en emmenant, sous prétexte d'être accompagnée par-delà les montagnes, deux hommes de la famille, auxquels je donnai le double de ce que l'on accorde habituellement. Ils me remercièrent avec une vive reconnaissance, et me souhaitèrent un heureux voyage en me comblant de bénédictions.

Un peu après, comme nous entrions dans des vallées désertes après avoir franchi des montagnes mal famées, plusieurs hommes s'élancèrent à la tête de nos chevaux et se mirent à examiner mon léger bagage. Le guide leur assura que j'étais une pauvre pèlerine dont les consuls et les missionnaires anglais payaient le voyage. Ajoutant foi à ses paroles et à mes regards suppliants, ils me laissèrent passer en me demandant même si je voulais de l'eau (car on en manque dans ces vallées). J'acceptai leur offre, et nous nous quittâmes bons amis. Cependant, je craignis un instant qu'ils ne se repentissent de leur générosité, et qu'ils ne se missent de nouveau à notre poursuite.

Ce fut du reste le seul accident que j'eus en route, et le quatrième jour depuis mon départ d'Ourmiah, j'entrai dans une ville qui semblait si ruinée qu'on aurait cru que l'ennemi ou la peste venait de la ravager. Je n'en crus pas mes oreilles lorsqu'on m'apprit que j'étais à Tauris. Le consul anglais, M. Stevens, était alors absent ; mais un domestique courut me chercher le

docteur Casolani, avec lequel je pus parler anglais. « Comment êtes-vous venue seule dans ce pays ? s'écria-t-il. Vous a-t-on dépouillée ? Avez-vous été séparée de votre société, et vous êtes-vous seule échappée ? »

Mais, quand je lui eus présenté mon passe-port et que je lui eus donné les renseignements demandés, il eut de la peine à me croire : il regardait comme une chose fabuleuse qu'une femme isolée, ignorant la langue du pays, eût pu parvenir à se frayer un chemin dans ces contrées et parmi ces peuples. Aussi je ne pouvais assez remercier Dieu de la protection manifeste qu'il m'avait accordée dans ce voyage. Je me sentais si gaie et si contente, qu'il me semblait que la vie m'eût été donnée une seconde fois.

Je restai sept jours à Tauris, où, comme dans toute la Perse d'ailleurs, on déteste les chrétiens, autant que les Juifs et les Turcs sunnites. J'en partis escortée d'un seul domestique, me proposant de me servir des bidets de poste, puisque j'allais entrer dans des pays chrétiens et gouvernés par un monarque qui devait savoir faire observer l'ordre et la justice.

Mon arrivée à Natschivan me prouva que la civilisation avait aussi le désagrément de ses douanes, et peu s'en fallut qu'on ne m'y privât des souvenirs recueillis à Ninive et à Babylone, mais qui n'avaient de valeur que pour moi. Natschivan est une ville ruinée, fondée par Noé, disent les Arméniens ; ils prétendent même qu'il y mourut.

J'allai visiter ce qu'on appelle le tombeau de Noé, dont il ne reste plus qu'une pièce voûtée. Le dôme dont il a pu être recouvert a laissé de si faibles traces sur les quelques ruines encore subsistantes, qu'on n'en peut rien conclure. Dans l'intérieur on ne voit ni sarcophage ni tombe ; au milieu seulement, se trouve un pilier en maçonnerie sur lequel repose le plafond.

Tout le monument est entouré d'un mur assez bas. Il est visité autant par les mahométans que par les chrétiens.

Six jours après, je me trouvais au pied de l'Ararat, peut-être à l'endroit où, en descendant, Noé a établi sa première demeure, qu'on place pourtant ailleurs, là où l'on a élevé le couvent Arakilvank. La grandeur de l'Ararat fait paraître ce pic comme isolé et séparé de toutes les autres montagnes; mais il se relie par de hautes collines à la chaîne du Taurus; sa cime la plus élevée est fendue, de sorte qu'il existe une petite plaine entre les deux pointes, et c'est en ce lieu qu'après le déluge l'arche de Noé se serait arrêtée; on prétend même qu'on l'y trouverait encore, si l'on pouvait seulement déblayer la neige sous laquelle elle est ensevelie, mais qui ne fond jamais (1).

Le 21 août, au moment où je me promenais sur la grande route, non loin de la caravane dont je faisais partie, je fus enlevée, conduite à une station de poste, gardée à vue toute la nuit, sur un banc de bois, sans pouvoir bouger, sans avoir rien ni à boire ni à manger.

Vers le matin on apporta mes effets, je montrai mes papiers, et recouvrai ma liberté. Mais, au lieu de me faire des excuses des procédés sauvages dont on avait usé à mon égard, on se moqua de moi, et, quand je descendis dans la cour, tout le monde me montra au doigt et partagea les rires de mes geôliers.

Oh! mes bons Arabes! Oh! Turcs, Persans, Hindous, pareille aventure ne m'est pas arrivée chez vous!

(1) Voir dans les *Ascensions célèbres* (*Bibliothèque des Merveilles*) une description du mont Ararat, par MM. Perrot et Ch. Bélanger. — J. B.

A Erivan, dans les bazars, j'eus lieu de constater combien, comparés aux Tartares, aux Turcomans et aux Circassiens, les Russes et les Cosaques ont de ressemblance avec les Calmoucs, et combien ils ont l'air stupide. Leur conduite était en parfait accord avec leur physionomie : jamais je n'ai vu de peuple plus servile ni plus grossier à la fois. Quand je demandais quelque chose, ou l'on ne me répondait pas, ou on me faisait une réponse brutale, si l'on ne me plantait pas là en me riant au nez. Cette barbarie ne m'aurait peut-être pas tant frappée, si j'étais arrivée d'Europe.

A Tiflis, je remarquai que la ville a laissé dégrader les édifices auxquels elle doit le nom qu'elle porte (Tbilissi, ville chaude). Nous en partîmes le 5 septembre et fûmes quatre journées avant d'atteindre le port de Marand, où je m'embarquai pour aller, en longeant une côte ravissante, à Redout-Calé. Quelques jours après, nous étions entassés sur un bateau avec une pluie et un froid terribles. Un matelot plein de santé, mais subitement saisi par le choléra, fut enlevé en huit heures. Ce qui m'étonne, surtout à l'égard des soldats, c'est qu'un seul d'entre eux parvienne vivant au lieu où ils se rendent, tant ils sont maltraités.

Le reste de mon voyage se fit sans accident. Je revis Constantinople et je visitai Athènes. Ce fut un dimanche que je passai dans la seconde de ces villes et, le temps étant superbe, toute la société, la cour et même le roi assistaient à la promenade publique.

Corinthe n'est plus qu'une bourgade de 1,000 habitants.

De là, je remontai l'Adriatique jusqu'à Trieste, où j'entrai le 30 octobre, la veille du jour où Vienne fut

prise d'assaut par l'Empereur (1). Je partis pour Vienne en poste; mais je fus retenue aux portes de la ville quelques jours, en proie aux anxiétés les plus vives. Enfin, le 4 novembre, j'y pus pénétrer et retrouver toute ma famille saine et sauve. Dieu soit loué!

(1) Nos lecteurs peuvent se rappeler que ce fut durant ce siége que l'auteur des intéressants *Voyages d'un Faux Derviche*. A. Vambéry, reçut la blessure qui l'a rendu boiteux pour le reste de sa vie. — J. B.

CHAPITRE VI

BORNÉO

(De mars à décembre 1852.)

Londres et ses habitants. — L'aristocratie anglaise comparée à celle d'Allemagne. — La ville du Cap de Bonne-Espérance. — Les chariots des boers. — Retour à Singapour. — Saraouac et sir James Brooke. — Demeures bâties sur pilotis. — Les Chinois et les Malais. — Les Dayacs font des guirlandes de crânes humains. — Ils construisent aussi sur pilotis. — Leurs mœurs.

Il y avait deux ans et demi que j'étais rentrée à Vienne, ayant achevé mon premier voyage autour du monde, lorsque je repartis pour Londres. J'y arrivai le 10 avril 1851, après avoir fait quelque séjour à Prague et à Hambourg. Je me permettrai d'extraire ici de mes souvenirs, moins les descriptions des monuments d'une ville si connue, que les considérations morales qu'a suscitées en moi cette visite à la capitale de l'Angleterre.

L'animation des rues ne me fit pas une impression agréable, car, pendant le temps des affaires, elle m'inquiétait plutôt. A cette heure, la foule est compacte dans les rues de la cité, où sont groupées la résidence

du lord-maire, la banque, la bourse et les comptoirs des commerçants. Les négociants n'y paraissent guère avant onze heures du matin et n'y demeurent pas après cinq heures du soir. Des moyens de communication sans nombre, chemins de fer, bateaux à vapeur ou omnibus, leur permettent de demeurer dans les parties les plus reculées de Londres et même à la campagne, à douze ou seize kilomètres de la ville. Il part des convois de chemin de fer tous les quarts d'heure; des bateaux à vapeur se rendent, toutes les cinq minutes, d'une extrémité de Londres à l'autre. Quant aux omnibus, ils ne cessent pas un instant de rouler; mais ils ne sont d'abord d'aucune utilité pour l'étranger qui, ne connaissant pas leur parcours, doit au préalable faire une étude pour se mettre à même de savoir quel est celui dont il a besoin. Sans doute les principales stations sont indiquées à l'extérieur de la voiture; mais un omnibus passe par une partie de la ville, tandis qu'un autre suit une direction tout opposée. Il n'est pas, non plus, toujours bon de s'adresser aux conducteurs : lorsqu'on leur demande s'ils passent à tel ou tel endroit, ils répondent souvent avec le plus grand flegme : *Yes*, et finissent ensuite par déposer le pauvre étranger à une place où il se trouve peut-être plus éloigné de sa destination qu'il ne l'était d'abord. D'ailleurs, une course en omnibus n'est pas précisément un des agréments de la vie de Londres. Les voitures ne sont ni très-larges, ni très-longues, et ont vingt-cinq places, treize en dedans, douze au dehors. Il ne saurait donc être question d'un siége tant soit peu commode. Ajoutez-y les stations perpétuelles pour faire monter ou descendre les voyageurs; et avec quelle précipitation! Quand il pleut, vous avez les parapluies qui dégouttent, les habits mouillés, les souliers crottés. C'est, ma foi, un *comfort* sans pareil!

Confort, confort! c'est cependant là le mot que l'Anglais a toujours à la bouche, et c'est précisément en Angleterre que j'ai moins que partout ailleurs trouvé le bien-être qu'il veut dire. Ainsi, je n'ai nulle part autant qu'à Londres souffert du froid dans les appartements. Le feu de cheminée chauffe bien celui qui est assis tout contre et qui n'a rien autre chose à faire qu'à se chauffer ; mais il laisse gelée la personne qui en est un peu éloignée et qui est occupée à écrire ou à coudre. La plume ou l'aiguille vous tombe bientôt de la main raide de froid. Quel confort pour un pays où l'on doit combattre le froid durant six à sept mois de l'année! Les Anglais aiment si passionnément la vue du feu, qu'ils ne comptent pas les désagréments qu'elle cause, ou bien qu'ils les supportent sans peine.

Ils ont également des idées à eux sur la manière de se loger. Toute famille, quelque restreintes que soient ses ressources, tient à loger seule, dans une maison qui se compose souvent d'un unique étage et de deux croisées de façade. Les gens plus aisés n'ont d'ordinaire que des maisons à deux ou trois étages avec trois croisées. Est-ce du confort que d'être toujours forcé à voyager d'un étage à l'autre? Il est bien entendu que je ne parle pas ici des habitations des riches, ni des riches en général, car il leur est facile de se donner toutes leurs aises en Angleterre; mais ils le peuvent aussi dans les autres pays, et presque partout à bien moins de frais. Mes observations ne portent donc que sur la classe moyenne.

La vaste étendue de Londres offre encore un autre grand inconvénient : toute visite, toute affaire, toute entrevue, entraîne une grande dépense de temps et d'argent, car elle exige une voiture. Si c'est pour affaire, on peut à la rigueur recourir aux omnibus et aux chemins de fer ; mais lorsqu'on se rend à une invi-

tation à dîner, à un thé, à une soirée ou à un *raout*, où il faut arriver en toilette, on est forcé de louer un cabriolet, qu'on paye 1 fr. 25 par seize cents mètres, ce qui ne laisse pas que de revenir assez cher lorsque, comme cela se voit souvent, on a seize kilomètres et plus à parcourir pour aller et revenir. Quant à l'Opéra-Italien, il n'est guère abordable qu'aux riches, puisque la loge à elle seule coûte de 75 à 100 fr., et qu'on ne peut s'y présenter qu'en tenue de bal.

Les frais causés par les déplacements et les difficultés qu'on a de se réunir doivent en grande partie être la cause de ce qu'on ne trouve pas dans les maisons anglaises cette douce vie de société à laquelle nous sommes si fort habitués dans l'Allemagne du Sud. Il y a bien à Londres des soirées, et ce qu'on nomme des réceptions; mais les réunions intimes y sont rares.

La vie des femmes des classes moyennes est excessivement uniforme : le jour, leur temps est absorbé par les occupations domestiques; le soir, elles sont réduites à la compagnie de leurs maris, qui, rentrant chez eux fatigués de leurs affaires, aspirent au repos et sont rarement disposés à causer avec leurs femmes ou bien à se laisser déranger par des visites. D'ordinaire, ils s'étendent dans un fauteuil, près de la cheminée, prennent un journal et s'endorment au milieu de leur lecture.

Les dimanches, jours consacrés chez les autres peuples à la prière, mais aussi aux plaisirs et aux distractions, sont en Angleterre d'un ennui à donner le spleen à l'habitant du Sud le plus enjoué.

Dans les anciennes familles anglaises, cela va si loin que, le dimanche, on ne laisse pas même les enfants jouer à la balle ni se livrer à d'autres amusements de leur âge. Quelquefois on fait apprêter la plupart des mets la veille, pour laisser à la cuisinière tout le

temps d'aller visiter les églises. Avant et après midi on passe plusieurs heures au temple, et, de toute la journée, il n'est pas permis de prendre à la main autre chose qu'un livre de dévotion. Si je ne puis que louer la noble habitude établie chez certaines familles, de réunir autour d'elles, le matin et le soir, tous leurs serviteurs pour faire en commun un courte prière, je trouve, d'un autre côté, souverainement ridicule de passer la journée entière à en réciter d'interminables.

Nulle part dans le monde, si l'on excepte peut-être la Chine et la Perse, on ne court plus facilement qu'en Angleterre le risque de choquer le prétendu bon ton.

Celui qui, par exemple, prend la fourchette de la main droite au lieu de la main gauche, qui découpe un petit morceau de viande qu'on lui a servie, au lieu de couper chaque bouchée l'une après l'autre; qui, servant un poulet, offre à une dame autre chose que le blanc ou l'aile; qui conduit une personne dans sa chambre à coucher (faute grave, considérée presque comme un délit), ou bien qui se rend coupable d'inconvenances semblables, est rangé dans la catégorie des hommes auxquels il est interdit de prétendre avoir reçu une éducation comme il faut.

Si les choses les plus insignifiantes choquent les Anglais, des coutumes bien autrement graves, que nous autres traiterions d'inconvenantes, leur paraissent toutes naturelles. Telle est l'habitude de faire coucher ensemble deux sœurs ou deux amies; et cet usage est tellement général que, dans certaines occasions où l'on passe la nuit dans une maison, deux amies, ou même souvent deux femmes étrangères l'une à l'autre, partagent le même lit. Peut-il y avoir rien de plus inconvenant et de plus malsain? Je sais bien que, si une dame anglaise lisait l'observation que je me permets d'écrire, elle me condam-

nerait sans appel..... Mais ma critique n'en est pas moins fondée, et je me trouverais amplement récompensée de ma franchise, si je pouvais engager au moins une seule famille à renoncer à cette mauvaise coutume.

Ce qui ne m'a pas semblé moins choquant, c'est l'usage des nouveaux mariés, de monter dans une voiture dont l'attelage, le cocher et les domestiques sont ornés de bouquets de fleurs ; de commencer ainsi un voyage de noce, et d'aller descendre..... à l'auberge. Étrange manière de comprendre les convenances !

La fierté et la morgue de l'aristocratie et des riches dépassent, sans contredit, en Angleterre, les dernières limites. Pour être admis au *raout* d'un seigneur anglais, il faut être de haute naissance, ou se distinguer par un mérite incontestable, ou bien imaginer quelque ruse pour s'y introduire. La vanité est ici, comme partout ailleurs, l'aiguillon qui pousse les gens à faire jouer au besoin tous les ressorts de l'intrigue, pour s'ennuyer pendant quelques heures dans une société aristocratique; car ces soirées sont, au-delà de toute expression, froides, raides et guindées. Le maître de la maison met son orgueil à voir ses salons remplis de manière que personne ne puisse y bouger ; il pénètre avec peine au milieu des groupes, adresse quelques paroles banales à l'un ou à l'autre, et c'est là toute la fête. Mais, le lendemain, la description remplit de ses splendeurs un quart de colonne dans le *Times*. Quel honneur de voir son nom figurer sur la liste brillante des élus !

On croit généralement que, dans un pays constitutionnel d'une date aussi ancienne que l'est l'Angleterre, la cour et la noblesse ne jouissent pas d'une aussi haute considération que dans un pays absolument monarchique. C'est une erreur grossière. A Londres,

on parle de la cour avec un respect plus humble qu en Allemagne, et presque puéril. Souvent je ne pouvais m'empêcher de rire de l'importance qu'on attachait à la question: « Avez-vous vu la reine? et le prince Albert? et le prince de Galles? » Plusieurs rues et places de Londres portent les noms de rois, de souverains, de princes et autres grands personnages.

A cette occasion, me permettra-t-on de faire mention des Hambourgeois, qui aiment à se dire républicains? Ils sont, du moins par le respect, et je dirai même par le culte, qu'ils portent à la noblesse et aux titres, les légitimistes les plus prononcés de l'Europe. A l'appui de ce que j'avance, je ne citerai qu'un petit exemple. Pendant mon séjour à Hambourg, dans l'hiver de 1848 à 1849, un second ou un troisième fils de la maison princière de Leiningen arriva en compagnie de son gouverneur. On ne se fait pas d'idée de ce que ces républicains firent pour attirer chez eux le petit prince : des bals, des dîners, des soirées furent donnés en son honneur; on organisa même une promenade en traîneau, mais elle manqua par l'impolitesse du dégel. Dans tous les cercles, on ne parlait que du prince; chaque syllabe qui échappait de ses lèvres, on la trouvait ingénieuse, spirituelle et profonde, et toute mère dont il faisait danser la fille se sentait très-honorée, même au comble du bonheur.

Comme les pauvres Hambourgeois sont assez malheureux pour ne pas avoir de noblesse, ils cherchent à s'en dédommager par des titres, qu'ils donnent même aux femmes, comme on le fait en Prusse et en Autriche. La femme d'un sénateur, ils l'appellent madame la *sénatoresse;* la femme d'un consul, madame la *consule*, et la femme d'un docteur, madame la *doctoresse*. Quelqu'un est-il assez heureux pour avoir des parents nobles à l'étranger, jamais il n'en parlera

sans ajouter leur titre. C'est ainsi qu'il dira : « Avez-vu ma tante de A...? mon beau-frère le baron de B...? » Un étranger seul est à même de sentir combien cette fureur des titres rend le commerce du monde insipide et fastidieux. Dans une société, à Vienne, à Berlin, ou à Hambourg, j'osais à peine adresser la parole à ma voisine, car j'avais oublié si on me l'avait présentée sous le titre de *lieutenante,* de feld-maréchale, de vice-présidente, de *sénatoresse* ou de baronne. Je restais là, muette, en pensant qu'au bout du compte, les Chinois, tant méprisés, étaient beaucoup plus sensés de porter sur leur poitrine une tablette indiquant leurs noms et leurs titres. Dans ces occasions, je me rappelais toujours l'anecdote qu'on raconte sur notre empereur Joseph, d'impérissable mémoire. La veuve d'un employé priait un jour l'Empereur de vouloir bien augmenter sa pension en faveur de ses enfants, qui grandissaient et dont elle avait à faire l'éducation. Joseph lui demanda : « Comment vous appelez-vous? » Elle répondit : « Je suis la *conseillère aulique N... N...*— Si vous êtes la *conseillère aulique N... N...*, dit l'Empereur, je n'ai que faire de votre requête : allez l'adresser à votre monarque. » La pauvre femme, tout abasourdie par cette réponse, put à peine faire entendre, en balbutiant, qu'elle était devant son souverain. « Vous êtes dans une grande erreur, lui répondit l'Empereur ; j'ai bien des conseillers, mais non des conseillères. » Et il rejeta la demande.

Qu'on me pardonne cette petite excursion à Hambourg, à Vienne et à Berlin.

Le 25 mai, après un séjour de six semaines à Londres, nous partîmes sur un voilier qu'un vapeur remorqua jusqu'à Gravesend, et, au bout de soixante-dix-huit jours de navigation, nous jetions l'ancre, le 11 août, devant la ville du Cap.

Le souvenir de Londres que j'avais encore tout présent dans la tête me fit considérer le Cap comme un village. Sa situation me rappelait beaucoup celle de Valparaiso. A l'instar de celle-ci, la ville est bornée par une chaîne de montagnes pelées et sans arbres, où l'on ne découvre que de loin en loin quelque rare verdure. Les points principaux de cette chaîne sont la montagne de la Table, celle du Lion, et la montagne du Diable. Du pont du vaisseau, j'aperçus un seul petit arbre rabougri et quelques rares prairies; et cependant nous étions en hiver, époque où les monts et les vallées brillent de leur plus belle parure. Que doit-ce être en été, quand les rayons du soleil ardents, perpendiculaires, brûlent et consument tout!

Il n'y a pas grand'chose à dire de la ville du Cap. Les rues, qui conduisent toutes à la grève, sont très-larges et bien aérées, mais ne sont plus guère plantées d'arbres. Du temps de la domination hollandaise, chaque rue, dit-on, était garnie d'une belle allée. Les maisons, d'ailleurs toutes construites à l'européenne, n'ont que des terrasses en guise de toits.

Hormis les teintes diverses qu'offre la peau des habitants, qui sont de toutes les nuances, et la différence de leurs costumes, on ne voit d'étrange dans cette ville que les longs attelages des chariots. Traînés chez nous par trois ou quatre chevaux ou bœufs robustes, ils sont attelés ici de huit à dix chevaux, ou de dix à vingt bœufs accouplés. A la tête de ce convoi de bœufs marche un homme ou un garçon qui les conduit, et sur le chariot est assis le voiturier, armé d'un fouet d'une longueur énorme. L'attelage des chevaux est toujours conduit de dessus la voiture. Quand il est de six ou huit chevaux, on voit sur le siége de la voiture deux cochers, dont l'un est occupé à guider les bêtes et l'autre à les exciter du fouet.

J'avais eu d'abord l'intention de ne rester que peu de temps à la ville du Cap, mais de faire une excursion dans le cœur du pays, et de m'avancer, s'il était possible, jusqu'aux mers intérieures. On m'assura généralement que, comme femme, je n'aurais pas grand'chose à craindre de la part des indigènes, et que les vignerons et propriétaires fonciers, qui ne brillent pas précisément par leur savoir-vivre, me laisseraient, comme Allemande, suivre paisiblement ma route : ils ne sont désobligeants qu'envers les Anglais, à qui ils cherchent à rendre l'entrée de leur pays aussi difficile que possible. La guerre entre les Anglais et les Cafres ne m'aurait pas, non plus, suscité des entraves, puisque je n'avais pas besoin de mettre le pied sur le théâtre des hostilités; mais quand je m'informai des frais que nécessiterait ce voyage, je les trouvai bien au-dessus de mon budget, et il me fallut renoncer à mon beau projet.

Je crois qu'il n'y a pas de pays au monde où l'on voyage d'une manière si dispendieuse et en même temps si lente qu'au Cap. Il faut se procurer une voiture longue, couverte de toile ou de nattes, et pour le moins cinq ou six paires de bœufs. La voiture est disposée comme une maison, car elle sert à la fois de demeure et de gîte pour la nuit. En même temps, on loue un voiturier, un conducteur de bœufs et un serviteur, et on est obligé d'emporter avec soi des vivres et souvent même de l'eau. Les bœufs vous causent beaucoup de désagréments. On passe par des contrées où il y a des essaims de petites mouches (1),

(1) Madame I. Pfeiffer veut parler ici de la tsetsé, sur laquelle, ainsi que sur les prétendues mers intérieures, nos lecteurs trouveront tous les détails désirables dans nos abrégés du *Voyage dans le sud-ouest de l'Afrique*, par M. Baines,

dont la piqûre donne la mort aux chevaux comme aux bœufs. Dans d'autres endroits, on manque d'eau, et les bêtes tombent de soif, ou bien l'eau croupie qu'elles boivent les rend malades et impropres au service, de sorte qu'il faut constamment ou acheter d'autres bœufs, ou échanger ceux qui sont malades. Plus on s'éloigne de la ville, plus cela devient dispendieux; car les bœufs sont plus rares dans l'intérieur du pays. A la fin, les chemins deviennent impraticables, et il faut abandonner le chariot et son attelage pour continuer sa route à cheval ou même à pied.

Les difficultés que je viens d'énumérer m'ayant forcée de renoncer à ce voyage, je jetai mes regards sur l'Australie. Mais, pour y aller du Cap, on manque ordinairement d'occasions.

Pourtant, je réussis à m'embarquer le 25 septembre, et quarante jours d'une navigation aidée par des vents favorables me conduisirent au détroit de la Sonde. A partir du moment où nous eûmes aperçu *Javahead* (Tête de Java), montagne richement boisée qui s'élève à douze cents mètres, nous ne perdîmes presque plus de vue la terre; cependant il nous fallut encore quinze jours pour atteindre Singapour. Le temps néanmoins passait assez vite: le capitaine était un homme éclairé; il jouait passablement de la flûte, talent qui n'est pas à dédaigner sur une mer si monotone. De plus, les indigènes nous faisaient de temps à autre des visites, échangeaient des volailles et des fruits contre des mouchoirs de couleur, des miroirs ou de l'or, et pourvoyaient ainsi aux besoins de notre table. Ajoutez à ces distractions le changement continuel de paysage; et

des *Explorations dans l'Afrique australe*, par D. et C. Livingstone, et des *Chasses dans le sud-est de l'Afrique*, par Baldwin. — J. B.

vous penserez qu'il y avait peu de mérite à supporter patiemment une quinzaine de jours. D'ailleurs, nous eûmes aussi quelques accidents. Un matin qu'on changeait les voiles, un matelot tomba dans la mer; semblable aventure arriva le même jour au pilote en chef, comme il sondait. Par bonheur, nous avions peu de vent, et les deux hommes furent sauvés. Un autre événement nous arriva la nuit. Nous étions à l'ancre, et, comme dans ces mers il se montre quelquefois des pirates, le capitaine avait recommandé à l'équipage une grande attention. A peine étions-nous couchés, que soudain retentit ce cri : « Deux chaloupes, venant de la côte, sont en vue. » Tout le monde se leva en sursaut : les armes, les carabines, les pistolets, les sabres, furent portés sur le pont et distribués aux matelots; on chargea les deux canons de six; puis, armés de la sorte, nous attendîmes l'attaque de l'ennemi. Cependant les chaloupes redoutées n'approchèrent pas de notre vaisseau, et nous allâmes reprendre notre sommeil interrompu. Plus tard, nous apprîmes que les pirates n'attaquent guère les vaisseaux européens.

Le 16 novembre, nous entrions à Singapour, après une traversée de cinquante-quatre jours.

Une famille nommée Behn m'y accueillit avec la plus gracieuse amabilité. Elle m'installa dans une maisonnette située au milieu des jungles, où je pouvais jouir entièrement de la nature et me livrer tout à mon aise à la chasse aux insectes; de plus, elle mit à ma disposition un bateau monté par cinq rameurs.

Ces cinq hommes (Malais) venaient prendre mes ordres tous les matins. Quand je ne voulais pas faire de course en bateau, nous explorions ensemble les jungles : ils m'aidaient à prendre des insectes, qu'on y trouve en quantité considérable, et me servaient de sauvegarde contre les tigres qui arrivent de Malacca,

en passant le détroit à la nage. Le nombre de ces hôtes féroces a beaucoup trop augmenté ces dernières années; ils ne craignent plus de faire irruption en plein jour dans les plantations d'où ils emportent des ouvriers. En 1851, quatre cents personnes furent ainsi dévorées dans la petite île de Singapour.

Malgré les horribles histoires qu'on m'avait racontées, je trouvais un charme tout particulier à parcourir du matin au soir les belles forêts d'alentour. Mes cinq compagnons étaient munis d'armes, de lances et de longs couteaux; ils poussaient fréquemment des cris épouvantables, et frappaient contre les branches et les arbres pour effrayer et chasser les bêtes féroces. Tout cela ne m'inspirait pas la moindre frayeur; car j'étais trop occupée des objets intéressants qui, à chaque pas, s'offraient à mes regards. Ici, des singes joueurs sautaient de branche en branche; là, s'envolaient des oiseaux aux couleurs les plus variées; puis c'étaient des fleurs qui, paraissant issues du tronc même des arbres, s'enlaçaient autour des branches et s'ouvraient partout au milieu des rameaux et des feuilles. J'étais aussi étonnée de la grosseur et de la hauteur des arbres que de leur nature étrange. Jamais je n'oublierai les jours fortunés que j'ai passés dans les jungles; aussi j'adresse de bien loin l'expression de ma profonde reconnaissance à M. Behn, qui, avec cette charmante résidence, m'a procuré tant de jouissances inconnues.

Quant aux traces des tigres, nous en découvrions continuellement; partout on voyait l'empreinte de leurs griffes sur le sable et sur la terre molle. Une fois, un de ces redoutables hôtes vint en plein midi, tout près de notre maisonnette, nous enlever un chien, et courut, à peine à deux ou trois cents pas de là, le manger avec une tranquillité parfaite. Une nuit, je fus éveillée en sursaut par un bruit dans la galerie voisine de ma

chambre à coucher. Je pensais bien que ce n'étaient pas des visiteurs à quatre pattes; mais je craignais pour le moins autant les visiteurs bipèdes : car je savais que, non loin de ma maisonnette, demeuraient vingt ou trente criminels que le gouvernement y avait envoyés pour abattre du bois. Ces gens n'ignoraient pas que, ma garde dormant dans une cabane éloignée, je restais seule dans la maisonnette, dont les portes ne pouvaient pas être fermées. J'avais, il est vrai, toujours un long couteau près de moi, mais, selon toute apparence, il ne m'aurait pas été d'un grand secours. Cela ne m'empêcha pas de demander courageusement : « Qui est là? » On me répondit qu'on avait aperçu un tigre rôder autour de la maison et qu'on lui faisait la chasse. Cela se pouvait bien; cependant je n'entendis pas de coup de feu, et le silence de la nuit ne fut plus troublé par le moindre bruit. Le lendemain, un de mes gardiens mit en joue un petit singe qui s'ébattait près de notre porte et le manqua. Il tira encore plusieurs coups, mais sans plus de succès. Quel bonheur pour nous de n'avoir pas eu plus sérieusement besoin de nos armes!

De Singapour, j'allai en douze jours au Saraouac. L'embouchure de ce fleuve a plus de huit cents mètres de largeur et s'ouvre sur la mer de Chine vers le milieu de la côte occidentale de Bornéo. Un Anglais nommé James Brooke s'y est fait un Etat indépendant.

Ce nouveau souverain est issu de la famille du baronnet sir Robert Vyner, qui, sous Charles II, fut lord-maire de Londres. Né en 1803, James Brooke alla comme enseigne aux Indes et se distingua par sa bravoure; mais, assez grièvement blessé dans un combat contre les Birmans, il fut forcé de retourner en Angleterre pour se faire soigner. Plus tard, il reprit du service, jusqu'à ce que sa santé affaiblie l'eût obligé à renoncer à la carrière militaire. En 1830, il alla de Cal-

cutta en Chine pour changer d'air et se désennuyer. Ce fut dans ce voyage qu'il connut l'archipel de la Malaisie et en fut enchanté. Lorsqu'il eut étudié les principaux ouvrages écrits sur cette partie du monde, il acquit la conviction que les îles orientales, et surtout Bornéo, offraient un vaste champ aux explorations et à de nouvelles entreprises. Son principal dessein était d'abolir la traite des nègres, de mettre un terme aux pirateries et de civiliser les indigènes. A son retour en Angleterre, il eut à lutter contre beaucoup d'obstacles et de désagréments avant de pouvoir mettre son projet à exécution. Enfin, en 1838, il quitta l'Angleterre sur une goëlette armée en guerre, bien équipée d'hommes qu'il avait choisis et préparés pendant les dernières années pour son expédition. « Et s'il y eut jamais un homme fait pour pareille entreprise, dit Keppel, c'était James Brooke. » Doué d'une intelligence rare, décidé, prompt à exécuter ce qu'il avait une fois résolu, il était noble, généreux, et, à toutes les qualités de l'esprit et du cœur, il joignait les manières les plus franches et les plus aimables.

Quand James Brooke parvint à Saraouac, il trouva le rajah Muda Hassim en grand dissentiment avec son peuple. Brooke prêta au rajah aide et conseil ; au bout de deux ans, il avait réussi à rétablir l'ordre et la tranquillité dans tout le pays. Puis il porta son attention sur les pirates dont il purgea entièrement la côte. Muda Hassim, pour reconnaître de si grands services, lui céda le district de Saraouac, en l'élevant au rang de rajah.

Brooke prit possession du pays en 1841, et fut reconnu comme prince et souverain non-seulement par le sultan de Bronni (Bornéo), mais aussi par les Anglais.

Les résultats de son administration, aussi juste

qu'énergique, se firent bientôt sentir dans le pays soumis à son pouvoir. La population de la ville monta, en dix ans (de 1841 à 1851), de 1,500 à 10,000 âmes, et le nombre des habitants de la campagne s'accrut dans les mêmes proportions, grâce aux immigrants des Etats voisins. Jusqu'aux Dayacs libres et sauvages établis dans l'intérieur du pays, tous savent son nom et l'honorent comme celui du libérateur de leurs compatriotes : ceux-ci vivaient jadis en esclaves sous le joug des Malais, tandis qu'aujourd'hui ils marchent de pair avec eux. A présent, chacun trouve en sûreté les moyens de gagner sa vie. Le marchand se livre sans crainte à son commerce ; le paysan reçoit gratuitement autant de terre qu'il en peut cultiver, et de plus une avance du riz nécessaire pour ensemencer et pour vivre jusqu'au temps de la récolte ; l'ouvrier trouve de l'occupation dans les mines d'or, de diamants et d'antimoine. D'ailleurs, les impôts sont peu élevés : le marchand paye une bagatelle pour son magasin, le paysan donne un picoul (1) de riz par an, et l'ouvrier ne paye rien.

Les principaux revenus du rajah Brooke viennent des mines d'antimoine et du fermage de l'opium, qui, comme dans toute l'Inde, se paye ici très-cher, et qui est la principale source des recettes du gouvernement.

Ainsi que partout ailleurs, ce sont les Chinois qui fument ici beaucoup d'opium ; tandis que les Malais en consomment très-peu.

J'eus un bien vif regret de ne pas pouvoir faire la connaissance de M. James Brooke ; mais alors il était justement à Londres. Son neveu, le capitaine John Brooke-Brooke, qu'il avait adopté pour son fils et qui

(1) Le *picoul* représente 125 livres anglaises, c'est-à-dire un peu plus de 56 kilogrammes et demi. — I. P.

est, par conséquent, l'héritier présomptif de son titre, et de ses possessions, gouvernait à sa place.

A peine eut-il appris que j'étais à bord du *Trident*, qu'il m'envoya son propre *prauh* (1), sous le commandement du capitaine de vaisseau Grimble, pour abréger la traversée souvent très-ennuyeuse en remontant. En effet, tandis que *le Trident* prit trois jours, le prauh qui me portait fit le trajet en quatre heures.

Les rives du fleuve sont très-basses, de sorte que l'eau, débordée en beaucoup d'endroits, forme des bandes continues de marécages. Pendant les seize ou vingt premiers kilomètres, en allant du littoral vers l'intérieur, les deux bords sont couverts de nipas et de mangrovas. Ensuite on voit succéder à ces palmiers les plantes herbeuses des jungles. Le nipa est d'un prix infini pour les indigènes. Il n'a pas de tronc; ses feuilles, de quatre à cinq mètres de long, sortent immédiatement des racines. Tout dans ce palmier est utile. Avec les côtes des feuilles, on fait les parois des huttes; les feuilles elles-mêmes servent de toiture, ou bien, réduites en cendres, elles produisent du sel. On les tresse en nattes et en paniers; enfin, de l'arbre, on extrait du sucre dont on fait du sirop.

A mesure qu'on approche de la ville, les berges s'élèvent et deviennent plus acccidentées. En pénétrant dans l'intérieur, on voit apparaître des chaînes de montagnes, dont les plus hautes, Matang et Santabong, ont mille mètres de hauteur.

Quant à la population, elle est très-clair-semée sur la côte de la mer et sur les rives du fleuve. Je ne vis à

(1) Le *prauh* est un petit bateau malais long de six à vingt-cinq mètres, qui ne tire pas beaucoup d'eau. Les pirates s'en servent de préférence parce qu'ils peuvent le faire manœuvrer facilement dans les rivières et se soustraire ainsi aux poursuites.

l'embouchure qu'une seule maison, longue d'environ trente mètres, reposant sur des pilotis de six mètres, et habitée par des Dayacs. On ne rencontre plus d'autre établissement jusqu'à ce qu'on arrive à près de douze kilomètres de la ville.

Au débarquement, le capitaine Brooke me reçut lui-même et me conduisit dans la demeure de son oncle. Dès que je lui eus remis ma lettre de recommandation, il fut assez aimable pour me dire que mon nom était déjà parvenu jusqu'à lui, et que je n'avais besoin d'aucune recommandation.

La ville de Saraouac n'a ni rues, ni places publiques; elle se compose d'une quantité de grandes et de petites chaumières, entassées sans ordre et sans symétrie les unes contre les autres. Construites en feuilles de nipa, elles sont élevées sur des pilotis de deux mètres cinquante à trois mètres. Ce genre de construction, propre aux Malais, est rarement imité par les Chinois. On monte à ces cabanes au moyen d'échelles, dont les degrés sont si espacés qu'ils sont dangereux à escalader si l'on n'en a pas l'habitude. Mais ce qui est bien plus périlleux, ce sont les paliers, dont le parquet, semblable à un réseau tressé grossièrement, se compose de petits troncs de bambou, minces et ronds, sur lesquels on glisse facilement, et où le pied reste pris dans les interstices. A l'intérieur de la chambre, ces bambous sont au moins plus serrés et recouverts de nattes. Quant aux meubles, on en voit peu : tout se réduit à quelques paniers, à des caisses de bois, des nattes de paille, des coussins, des ustensiles de cuisine en terre, un *gong*, un *parang* (1) et quelques *clam-*

(1) Le *gong* est un instrument de musique, consistant en une plaque de laiton sur laquelle on frappe avec une baguette. Le *parang* est un couteau d'un pied et demi de long. — I. P.

bous. Ces derniers forment des espèces de cabinets à coucher destinés aux gens mariés et aux filles adultes; ils sont fermés par des rideaux de cambrésine descendant jusqu'à terre. Les clambous ont environ un mètre cinquante en hauteur et en largeur, et deux en longueur ; ils peuvent être dressés facilement partout, et garantissent aussi contre les moustiques.

Le dessous de l'habitation est abandonné aux poules, aux chiens et aux autres animaux ; chez les Chinois, on y joint des cochons. Ce réduit ressemble à un véritable bourbier, car il reçoit toutes les immondices à travers les bambous du parquet.

Les habitants de Saraouac sont des Malais et des Chinois; le peu de Dayacs qu'on y rencontre ne forment pas de famille : ou ils servent comme domestiques, ou bien ils viennent pour affaires. Les Chinois sont dans une partie de la ville, les Malais en habitent une autre; et chaque division est appelée un *campon*.

Les premiers ont conservé entièrement les coutumes, les usages et les costumes de leur patrie. Le seul changement qui leur soit imposé, c'est de prendre leurs femmes chez les Malais ou les Dayacs; car le gouvernement chinois ne permet ni aux femmes ni aux jeunes filles d'émigrer; celles qui sortent de la Chine perdent avec leur fortune le droit d'y revenir. Les Chinois de Bornéo se marient de préférence avec les femmes dayaques, qui sont plus laborieuses que les Malaises, et qui ont, en outre, le grand avantage de n'avoir, pour ainsi dire, pas de religion, en sorte qu'elles sont facilement disposées à embrasser celle de leurs maris, ou du moins à ne pas s'en scandaliser.

Les Chinois font incontestablement ou le bonheur ou le malheur du pays dans lequel ils viennent s'établir. Ils sont laborieux et persévérants en tout ce qu'ils entreprennent; mais, d'un autre côté, ils ont une

excessive âpreté au gain, et sont pleins de fourberies. Le commerce se concentre dans leurs mains, ainsi que la plus grande partie des métiers et l'exploitation des mines. Enlevant ainsi aux Malais indolents et aux honnêtes Dayacs toute espèce de gain, les Chinois les rançonnent et les trompent incessamment.

Les Malais sont mahométans, mais diffèrent de ceux de l'Orient par des coutumes qui leur sont particulières. Leurs femmes jouissent de beaucoup de liberté, sortent seules et sans voile; elles sont même trop légèrement vêtues, car la plupart ne mettent que le sarong, morceau de toile de coton fixé au-dessous ou au-dessus de la gorge et tombant jusqu'aux genoux. D'autres complètent leur costume avec une courte jaquette (*kabay*), ou une robe de dessus plus longue (*padjou*). Les femmes des classes élevées sortent, il est vrai, fort peu; mais c'est à cause de leur paresse et non par l'effet de la loi, car elles reçoivent chez elles toute espèce de visites.

Les hommes s'habillent à peu près comme les femmes; ils portent aussi le sarong, le kabay, et même le padjou; plusieurs ont sous le sarong des pantalons courts. Au premier abord on ne distinguerait souvent pas les sexes, si les hommes ne se coiffaient pas de mouchoirs roulés autour de la tête, tandis que les femmes n'ont sur la tête que leurs cheveux.

Les mariages se font et se rompent sans beaucoup de cérémonies. Chacun des époux a le droit de divorcer. On trouve des hommes et des femmes jeunes qui en sont à leur sixième divorce.

La race malaise, loin de se distinguer par la beauté, a le corps mieux fait que la figure. Celle-ci est déformée au dernier point par une large mâchoire très-saillante, par une grande bouche, des dents noires et limées, et par une lèvre inférieure très-flasque et très-

saillante. Leurs dents sont teintes d'un noir fort brillant, qu'ils composent avec de l'antimoine, du gambir et d'autres ingrédients. Cette singulière mode passe chez les Malais pour une véritable parure. Beaucoup liment aussi leurs dents jusqu'à la moitié, ou bien les affilent en pointe aiguë (1). La grosseur de la lèvre inférieure provient du siri qu'ils mâchent, et qu'ils tiennent souvent entre les dents d'en bas et la lèvre. Généralement le corps est de grandeur moyenne; mais les hommes ont la taille un peu plus élancée que les femmes. La couleur du teint est d'un brun rouge clair, et quelquefois d'un brun foncé; les cheveux et les yeux sont noirs; le nez plat a de larges narines; les mains et les pieds sont petits, mais trop maigres et trop osseux.

Dès l'âge de huit ou dix ans, les Malais commencent à mâcher du siri (2), qui se compose d'une feuille de bétel, enveloppant un petit morceau de noix d'arec, de la chaux vive tirée des coquillages de mer et un peu de gambir. Avant de faire passer ce petit paquet dans leur bouche, ils se frottent de tabac, d'une manière dégoûtante, les dents et les lèvres. En mâchant le siri, leur salive, ainsi que toute leur bouche, prend une teinte rouge de sang. Cette belle coutume est en telle faveur que de vieilles gens, qui n'ont plus de dents pour mâcher, portent toujours avec eux un petit tube pour faire le siri.

La demeure du riche Malais se borne, comme celle du pauvre, à une seule pièce; seulement cette chambre est plus grande, et a souvent quinze mètres carrés; indépendamment des clambous, elle contient encore

(1) Les lecteurs des *Sources du Nil* et des *Explorations dans l'Afrique australe* savent que la coutume de limer les dents est aussi répandue parmi les Africains que parmi les Malais. — J. B.

(2) Ce mélange est plus ordinairement connu aux Indes sous le nom de *bétel*. — J. B.

quelques petits compartiments, formés par de basses cloisons de feuilles. On y voit parfois des tapis et de jolies nattes ; mais la principale richesse consiste dans des gongs, des armes et des *balangas* ou vases de terre hauts de soixante centimètres à un mètre vingt, ornés d'arabesques, et qui à première vue ne semblent d'aucune valeur. Je n'en aurais pas fait le moindre cas, et je les aurais pris pour de grands vases à eau, si l'on ne m'avait pas fait connaître, à mon grand étonnement, qu'on les paye de 237 fr. à 2,370 fr. pièce et au delà, ce qui est probablement un peu exagéré.

Comme je tenais à voir les Dayacs, dont la coutume est de n'habiter que les hauteurs, nous partîmes, le 20 décembre, pour la montagne de Serambo, où demeure quatre-vingts familles de cette race. Le sentier qui conduisait à la cime, élevée de cinq cents mètres, me parut vraiment périlleux. On passait les flaques d'eau, les marécages, les ruisseaux et les abîmes, sur de minces troncs de bambou, ou sur un petit arbre tout rond et tenant lieu de pont. Contre les rochers escarpés qu'il fallait gravir, on avait appuyé çà et là de faibles troncs d'arbres étroits, avec des entailles pour retenir le pied. Aux endroits les plus dangereux, régnait une balustrade fallacieuse, car elle était si fragile qu'on serait tombé inévitablement en s'y appuyant. Obligée ainsi d'avoir constamment les yeux fixés sur le sentier, je ne pus pas donner la moindre attention aux beautés de la nature qui m'entouraient.

A une hauteur de plus de trois cent cinquante mètres, nous trouvâmes le premier édifice des Dayacs ; c'était une grande cabane de quinze mètres carrés, composée de plusieurs pièces à coucher qui s'ouvraient tout autour dans les cloisons; car parmi quelques-

unes des tribus dayaques, il est d'usage que les jeunes gens couchent à plusieurs centaines de pas du village, où demeurent leurs parents, dans une cabane commune, sous la surveillance du chef. Cette cabane sert en même temps pour les exercices et les festins; l'on y garde les trophées de guerre, c'est-à-dire les têtes coupées aux ennemis. J'éprouvai une véritable horreur à voir dans celle-ci trente-six crânes rangés les uns contre les autres, et suspendus en l'air en forme de guirlande. Les orbites des yeux en étaient occupés par de longs coquillages blancs. Depuis le règne du rajah Brooke, l'usage de couper les têtes a été aboli dans le district de Saraouac; mais les indigènes ont conservé une grande vénération pour ces cruels et mémorables souvenirs d'un passé qu'ils trouvent glorieux.

Nous poussâmes ensuite jusqu'aux habitations des familles. C'étaient deux grandes cabanes bâties sur pilotis, chacune de quarante-cinq mètres de long et placées en face l'une de l'autre. Pour y monter, on se servait de minces troncs d'arbres avec des entailles en guise d'échelons et qu'on retirait ordinairement la nuit. Chaque cabane avait un palier spacieux et couvert, d'où des portes conduisaient aux chambres de l'intérieur. La plupart des familles n'ont qu'une petite pièce, rarement deux; ces chambres renferment des réduits pour y coucher et pour y faire du feu, avec quelques ustensiles pour préparer la nourriture. En réalité, la vie s'écoule sur le palier: on y travaille, les enfants y prennent leurs ébats, et les vieilles gens s'y reposent. Les femmes tressent des nattes et des paniers; les hommes font de jolies petites boîtes ciselées pour mettre du tabac, de la chaux et du gambir; ils taillent de très-beaux manches pour leurs couteaux, dits *parangs*. Sur ces paliers, se trouvent également des feux, servant moins

à cuire les mets qu'à éclairer les pièces. Au-dessus de ces foyers on suspendait encore, il y a peu d'années, les têtes d'hommes fraîchement coupées, et on les y laissait jusqu'à ce qu'elles fussent tout à fait séchées et fumées, pour les porter ensuite, avec de grandes cérémonies, à la place d'honneur, dans la chaumière du chef.

Les Dayacs, comme les Malais, demeurent au-dessus d'un bourbier dans lequel se vautrent à l'envi les cochons, les chiens et les poulets. A voir ces immondices, on se demande comment font ces gens pour ne pas être atteints tous de fièvres pestilentielles; cependant ils ne connaissent pas d'autres maladies que des éruptions à la peau et des ulcères, encore les hommes souffrent-ils bien plus de ce dernier mal que les femmes.

Les Dayacs, ne sont guère plus beaux que les Malais. Ils ont l'os du nez aplati, les narines très-larges, une grosse bouche; leurs lèvres sont pâles et bouffies, et leurs mâchoires saillantes. Ils liment aussi leurs dents et les teignent en noir. Leur figure exprime généralement la patience et la bonhomie, et parfois même la bêtise, ce qui doit tenir en partie à l'habitude qu'ils ont de conserver la bouche toujours ouverte. La couleur de leur teint est brun clair; ils ont la chevelure et les yeux noirs. Les hommes portent les cheveux courts; les femmes les ont longs, raides, et les laissent tomber sans les nouer en tresses. Je n'ai trouvé aucun charme dans l'allure ni dans la tenue des femmes, qui marchent les jambes écartées et le ventre en avant. Ce manque de grâce dans le port des Dayaques se retrouve ordinairement chez les Malaises.

Les Dayacs s'habillent de la façon la plus élémentaire. La garde-robe des hommes se réduit à une bande d'écorce tressée, large comme la main, qu'ils

passent en ceinture autour du corps; quelquefois ils en ont une semblable autour de la tête. Ils aiment beaucoup les perles de verre, les anneaux de laiton, mais les pendent autour de leur cou et de leurs bras, se les réservant presque exclusivement, au point que j'en voyais bien rarement aux femmes. Toujours ils portent d'un côté un long et large couteau, appelé *parang*, comme chez les Malais, de l'autre un joli panier qui renferme les ingrédients du siri.

Les femmes sont vêtues d'une petite jupe d'étoffe (*bidang*) bien serrée, qui va des hanches jusqu'aux cuisses; autour du corps, elles nouent une ceinture (*raway*) de cercles de laiton ou d'anneaux noirs de bambou et qui est large de cinq à vingt centimètres selon leur fortune (1). Les jeunes filles la mettent au sortir de l'enfance, c'est-à-dire généralement à l'âge de dix ans. Cette ceinture pèse plus de six kilogrammes, et les femmes ne la quittent que lorsqu'elles ne peuvent plus la porter. Bien que leurs bijoux soient peu nombreux, des femmes de cette tribu avaient cependant au bras gauche, depuis le poignet jusqu'au coude, plusieurs anneaux de laiton. Elles ont les oreilles percées de trous si larges qu'on y passerait un morceau de bois d'un pouce d'épaisseur. Elles ne se tatouent pas, mais quelquefois leurs pieds, leurs ongles et le bout de leurs doigts sont teints d'un brun rouge.

En somme, les Dayacs sont de vrais sauvages.

(1) Cette lourde ceinture rappelle celle des Damariennes, dont M. Baines fait la description dans son *Voyage dans le sud-ouest de l'Afrique*. — J. B.

CHAPITRE VII

SUMATRA

(De janvier à octobre 1852.)

Amour des Dayacs pour les têtes humaines. — Leur honnêteté. — Batavia. — Les Battacs soumis dans l'île de Sumatra. — Anthropophagie. — Richesses naturelles de l'île. — Parures des femmes battaques. — Sacrifice du buffle, à Danau. — Le désert et la forêt. — Demeures des Battacs. — Danse du supplice. — Une plaisanterie m'empêche d'être mangée. — Je ne puis pas voir le lac Eier-Tau. — *Uttas* dans la vallée de Silindong. — Saleté des Battacs. — Retour à Danau. — Ascension et cratère du Mérapi.

Nous étions rentrés à Saraouac le 26 décembre. N'ayant plus rien à y voir, je partis au mois de janvier 1852 pour Pontianac, un chef-lieu des possessions hollandaises dans Bornéo, qui est situé sur la côte sud-ouest, vers la jonction des mers de Chine et de Java. J'y visitai, près de Sacaron, une peuplade de Dayacs indépendants, où les hommes sont encore beaucoup plus parés de bijoux que ceux de la montagne de Serambo; mais l'ornement qu'ils prisent le plus est un collier ou un bracelet de dents d'homme. Ils aiment tant les têtes humaines que, s'ils entreprennent de concert avec

les Malais quelque expédition, ils ne se réservent que les têtes, abandonnant le butin à leurs cupides alliés. Dans une de leurs tribus, j'arrivai, le 23 janvier, deux jours après un combat d'où les hommes avaient rapporté une tête qui se trouvait suspendue, avec d'autres déjà toutes desséchées, au-dessus du foyer où l'on avait préparé ma couche. Il faut savoir que là est la place d'honneur offerte à l'hôte, distinction, selon moi, peu flatteuse et fort désagréable, mais qu'il est impossible de refuser. Les crânes secs que le courant d'air faisait s'entre-choquer, la puanteur excessive et asphyxiante provenant de la tête nouvellement coupée, qui m'arrivait à la figure, l'aspect des hommes encore très-excités et qui tournaient toujours autour de ma couche quand déjà tous les feux étaient éteints, m'ôtèrent longtemps l'envie et la possibilité de dormir. J'avoue franchement que mon angoisse fut si grande qu'il me prit une espèce de fièvre. Je ne pouvais plus rester couchée et je n'osais cependant pas me lever; je me mis donc sur mon séant, croyant à tout instant me sentir un couteau à la gorge. Ce ne fut que vers le matin qu'épuisée de fatigue, je tombai endormie.

Dans ce voyage, qui dura près d'une douzaine de jours, et malgré un danger de mort auquel j'échappai, je trouvai les Dayacs généralement honnêtes, bons et réservés, au point que je laissais en m'absentant tout ouvert sans avoir à mon retour aucun vol à constater.

Au commencement de février, je visitai le sultan de Simpang, qui me reçut en grande cérémonie; le 17 du même mois, j'allai à Laudac, située au nord de Pontianac, et j'y fus très-bien traitée par un prince malais, vassal des Hollandais. Au mois d'avril, je vis le petit fleuve Sambas et la ville du même nom qu'il arrose. Enfin je débarquai à Batavia, dans l'île de Java, le 29 mai.

La ville n'est pas jolie; les maisons sont petites, peu remarquables, et, surtout dans la partie qu'habitent les Chinois, très-serrées les unes contre les autres. Les Européens n'ont à Batavia que leurs comptoirs; ils demeurent au dehors dans des maisons de campagne. Du reste, on y vit à peu près comme dans l'Inde anglaise, avec des essaims de domestiques dont l'un aide l'autre à ne rien faire.

Le 8 juillet, je partis pour Padang, dans l'île de Sumatra, où je fis le voyage le plus intéressant de ceux que j'ai entrepris; je veux parler de l'expédition que, malgré tout le monde, je tentai chez les Battacs.

M'étant mise en route dans ce dessein le 19 juillet, j'arrivai au bout de neuf jours chez les Battacs soumis et, le lendemain, à Muara-Sipongie, où le contrôleur, M. Schoggers, m'accueillit de la plus aimable façon. Il eut la bonté de mander auprès de lui plusieurs chefs battacs des environs, de sorte que nous passâmes la soirée dans leur compagnie, et entourés de beaucoup de peuple qu'attirait la nouvelle étrange qu'une femme était venue d'Europe pour visiter un pays si décrié. On chercha encore à me détourner de mon projet; mais ma résolution était fermement prise à ce sujet. Je me bornai donc à demander à mes interlocuteurs s'il était vrai, comme le rapportaient plusieurs récits de voyageurs, que les Battacs ne vous tuaient pas tout de suite, mais vous attachaient vivant à des poteaux, vous coupaient de petits morceaux de chair, et les mangeaient avec du tabac et du sel. Cette lente agonie m'aurait un peu effrayée; mais on m'assura unanimement qu'ils n'infligeaient ce supplice qu'aux grands criminels condamnés à mort. Les prisonniers de guerre sont attachés à un arbre et décapités : on recueille leur sang, qu'on boit pendant qu'il est encore chaud, ou qu'on mange avec du riz cuit. Ensuite on procède au

partage. Les oreilles, le nez, le foie et la plante des pieds appartiennent exclusivement au rajah, qui reçoit en outre sa part du corps. Les portions les plus délicates sont les plantes des pieds, les paumes des mains, la peau de la tête, le cœur et le foie. On rôtit ordinairement la chair et on la mange avec du sel. Les femmes n'ont pas le droit de prendre part à ce festin.

Les rajahs qui m'entouraient m'assurèrent, avec un air de grande convoitise, que la chair humaine avait bon goût et qu'ils voudraient bien en manger.

Cependant les Battacs sont supérieurs en beaucoup de choses aux autres peuples sauvages. Ils savent lire et écrire, et leurs lois passent pour être en général très-bonnes et très-justes.... Malgré tout, ils sont anthropophages.

Le 2 août, j'arrivai à Padang-Sidimpuang et j'y restai trois jours. Ici encore, lorsqu'on apprit mon intention de visiter le pays des Battacs, beaucoup d'indigènes vinrent me voir. Ils voulaient également me dissuader de mon voyage, d'autant plus que, dans les dernières années, des dissensions s'étaient élevées entre les Battacs et les Hollandais. Les premiers ayant fait une invasion sur le territoire hollandais, détruit un campon et emmené vingt-sept prisonniers, les autres avaient envoyé des troupes pour rechercher les coupables; mais on trouva les campons vides : les habitants s'étaient retirés, selon leur coutume en pareil cas, dans les gorges et les forêts les plus inaccessibles. La seule vengeance que purent tirer les Hollandais, ce fut de détruire quelques cabanes. M. Hammers me racontait qu'il y avait à peine deux ans, quatre hommes avaient été tués et mangés par les Battacs soumis au gouvernement hollandais.

Je n'en persistai pas moins dans ma résolution. Je mis en ordre des papiers que je laissai pour ma famille,

dans le cas où je ne reviendrais pas, et je dis aux Européens un cordial adieu. Ils pouvaient être les derniers que je voyais dans ce monde.

J'avais déjà traversé une grande partie de Sumatra et je trouvais cette île aussi attrayante, sinon plus agréable que Java, pour les beautés de la nature. Quel magnifique pays l'on pourrait en faire! Jusqu'à présent, proportionnellement à son étendue, l'île est presque déserte, et, sauf quelques plantations, elle n'est pas cultivée. Les animaux féroces, les éléphants, les rhinocéros, habitent les superbes forêts de l'intérieur; les tigres sanguinaires parcourent les immenses étendues des jungles. Pourtant il me semble qu'une partie de Sumatra serait un pays favorable pour des émigrants européens. Sur les grands plateaux, qui sont très-nombreux, le climat est fort tempéré, malgré la proximité de l'équateur. Les forêts épaisses et luxuriantes ainsi que la hauteur des arbres témoignent de la fertilité du sol. Certes, avec cette richesse naturelle, il suffirait d'un peu de travail pour faire ici quelque chose d'admirable. Mais le gouvernement hollandais ne favorise même pas l'immigration de ses propres sujets, et prétend que les indigènes ne pourraient que se corrompre au contact des Européens. Un autre motif, à mon avis, c'est la crainte que les blancs, devenant avec le temps trop puissants pour les faibles ressources de la Hollande, ne s'allient aux indigènes et ne déclarent leur commune indépendance.

Sipiroc, où je me reposai le 5 août, est un poste situé dans une petite vallée. C'est là que se trouve, sous la surveillance d'un greffier indigène, le dernier magasin de café. J'arrivais juste au moment où l'on allait livrer une grande fourniture, ce qui me donna l'occasion de voir beaucoup de monde, et principalement des Battacs. Leur aspect n'était pas agréable. Ils

ont le même type de physionomie que les Malais, mais plus difforme encore; leurs femmes sont excessivement petites. Pour l'art de se limer les dents, de les teindre en noir, en un mot de se rendre aussi laids que possible, ils ont à coup sûr toute supériorité. Ils étaient très-peu vêtus et d'une façon aussi sale que misérable. Tous ils avaient dans la bouche un gros paquet de siri, et crachaient abondamment sans se préoccuper du café étalé. Pour passer le temps, ils cherchaient sur leur tête et sur leurs habits la vermine qui les dévorait; quant aux enfants, tout dégouttants d'humeurs, ils se jetaient des fèves de café à la tête.

A partir de Sipiroc, je dus continuer mon voyage à pied et renoncer à toutes les commodités de la vie.

Le lendemain, à Danau, une hutte à moitié délabrée qui contenait deux pièces me fut assignée pour demeure. Dès lors, je me vis entourée dans chaque *utta* (c'est ainsi que les Battacs appellent leurs villages) par une foule d'hommes. J'avais déjà constaté à plusieurs reprises ce désir de me voir, qui venait de ce qu'aucune Européenne n'avait encore pénétré si loin. Ici, c'était encore bien pis, et les curieux remplissaient la hutte, si bien qu'au premier instant je ne distinguai pas avec quels habitants je la partageais. Mes hôtes étaient un meurtrier et un mourant. Le premier avait tué un de ses voisins dans un accès de jalousie, et devait être décapité dans deux jours sur la place du bazar : il était couché tout nu par terre, attaché à un poteau, les pieds passés dans des entraves de bois, et se démenait comme un possédé; il criait, il riait, il pleurait tour à tour et se jetait de toutes ses forces de côté et d'autre : cela faisait peine à voir. Le moribond, jeune homme de dix-huit ans, était également couché par terre, sans natte et sans couverture :

la phthisie pulmonaire dont il périssait lui causait des quintes de toux terribles. Malheureusement je ne pouvais lui apporter aucun soulagement, n'ayant avec moi ni médicaments, ni rien qui pût être utile à des malades.

En cette occasion, je remarquai qu'on avait beaucoup plus de compassion pour le meurtrier que pour le mourant. Les femmes préparaient au premier du siri, lui apportaient pour son repas du riz et du poisson cuit, le faisaient manger comme un jeune enfant, parce qu'il avait les mains liées, et, chassant les mouches qui le tourmentaient, lui rendaient mille petits services. Les hommes le conduisaient au fleuve voisin pour qu'il pût se baigner. Quant au pauvre phthisique, personne ne s'occupait de lui. On le laissait tousser et gémir sans rien lui donner à manger ni à boire, et on semblait le regarder comme ne faisant plus partie des vivants. Je ne pouvais rien lui offrir que du riz et de l'eau, car c'était aussi tout ce qu'on me donnait à moi-même. A Sumatra, dans les pays de montagnes, les maladies de poitrine semblent être fréquentes; les habitants toussaient beaucoup et avaient souvent des quintes très-fortes. La chaleur est fort grande pendant le jour, mais les nuits sont presque froides; il pleut beaucoup, et les habitants sont vêtus aussi légèrement que dans les pays chauds, n'ayant même pas une couverture pour la nuit.

Comme je ne voulais pas rester logée côte à côte avec le meurtrier, je fis prier le rajah de m'assigner une autre hutte. Il eut la complaisance de faire éloigner le prisonnier et le malade. Mais l'on ne pouvait pas empêcher le peuple de m'entourer, si bien que je ne restais jamais seule un instant, même pendant la nuit. Les feux demeuraient allumés et on causait jusqu'à minuit autour de moi; ensuite la plupart se couchaient

où ils trouvaient de la place, et, tirant leurs sarongs sur eux, ronflaient à qui mieux mieux.

Je dus rester deux jours dans cette situation; car le chef de Danau ne voulut pas me laisser partir sans être escortée par lui. Le 8 août, il vint me rendre visite avec une douzaine de femmes et beaucoup de jeunes filles adultes, en partie ses parentes. Les jeunes filles et les femmes marchaient profondément inclinées, la tête à moitié cachée par leurs mains; ce qui est le salut des inférieurs à leurs supérieurs. Elles s'assirent à terre au fond de la hutte, et tirèrent, de sacs de paille bien travaillés, du siri qu'elles me destinaient.

Les jeunes filles portaient de dix à quinze anneaux de métal au bas de l'oreille, dont la partie supérieure était percée aussi et ornée d'un bouton ou d'un petit collier de perles de verre. Au cou, aux bras et aux pieds, elles ont des anneaux de laiton et des perles de verre. Tous ces ornements sont abandonnés par elles lorsqu'elles se marient. Les jeunes filles ont la gorge couverte : les femmes vont d'ordinaire nues jusqu'à la ceinture. Les unes et les autres rassemblent leurs cheveux en un gros nœud où elles mettent de la paille pour le rendre plus épais. Les hommes laissent aussi pousser leurs cheveux et les attachent également en nœud; mais ils les couvrent d'un bonnet de paille ou d'un mouchoir. Cette coiffure est le seul signe qui puisse faire distinguer l'homme de la femme, car les hommes n'ont pas de barbe, et les deux sexes drapent le sarong de la même manière autour du corps.

Parmi les femmes, il y en avait de très-corpulentes, comme je n'en avais pas encore vu chez les Malais. Plusieurs avaient passé la première jeunesse sans trouver de maris, ce qui provient sans doute de ce que les Battacs sont obligés d'acheter leurs femmes.

Le rajah était venu pour m'inviter à l'immolation

solennelle d'un buffle, sacrifice qui avait pour objet d'obtenir des mauvais génies qu'ils consentissent à ne traverser notre périlleux voyage d'aucun obstacle ni d'aucun malheur.

Je quittai Danau avec une escorte de plus de vingt personnes; mais la plupart ne m'accompagnèrent que jusqu'à la distance de cinq kilomètres et s'en retournèrent une fois arrivés à la frontière. On me tendait la main en me disant adieu et me souhaitant un heureux retour. Tous regardaient mon voyage comme une entreprise excessivement hasardeuse, et ils me firent comprendre par signes, en me montrant leur cou, qu'ils craignaient qu'on ne me coupât la tête et qu'on ne me mangeât.

Quoique cette pantomime ne fût pas très-encourageante, je n'eus pas un instant l'idée de renoncer à mon dessein.

Mon escorte ne se composait plus que du rajah, de cinq de ses gens, de mon guide, d'un serviteur pour moi, et d'un autre pour mon guide.

Nous traversâmes ce qu'on appelle le *désert*, où les sombres forêts sont presque impénétrables, et les plaines sont couvertes d'alangiées (1), qui atteignent près de deux mètres. Nous n'y vîmes ni hutte ni être humain; mais, en revanche, les traces d'animaux sauvages, et surtout de tigres, y étaient nombreuses. Arrivés sur les bords d'un fleuve, nous dûmes, pour le passer, monter sur un arbre dont les branches avançaient en saillie au-dessus de l'eau, et formaient, en se croisant avec celles d'un autre arbre placé sur le bord opposé, un pont suspendu à six mètres au moins au-dessus du fleuve.

(1) Les alangiées forment une famille détachée de celle des myrtacées, c'est-à-dire voisine de celle où se trouvent le giroflier et le myrte. — J. B.

De temps en temps, nous trouvions des éclaircies de bois, d'où nous avions les vues les plus magnifiques sur de grandes et belles vallées découpées par les sinuosités innombrables du Padang-Toru. Sur un des plateaux, un petit lac, de la grandeur d'un étang, brillait de tous les reflets du soleil. Nous approchâmes souvent tout près du Padang-Toru : c'est un beau et large fleuve ; mais il ne portait pas une barque. Partout où le regard pénétrait, nous reconnaissions la solitude : on eût dit que nous étions les seuls habitants de la terre.

Il plut ce jour-là d'une façon intolérable. Pour la nuit, mes compagnons rassemblèrent du bois, prirent quelques petits poissons dans le fleuve, et apportèrent des bambous tout à fait verts, dont je ne comprenais pas encore l'utilité ni l'usage. Je vis bientôt qu'ils servaient de vases à cuire. On y introduisit les petits poissons et le riz roulés avec un peu d'eau dans des feuilles de bananier ; puis on plaça les tiges ainsi garnies sur le feu, et on les y laissa jusqu'au moment où elles commencèrent à brûler, ce qui demanda un temps très-considérable, par suite de la grande humidité qu'elles contenaient. Quand on les fendit, les mets dont elles étaient bourrées se trouvèrent cuits à point. Pour les plus grands poissons, ils furent embrochés par des baguettes qu'on planta en terre à côté du feu, où ils furent un peu rôtis.

Ce repas était mauvais et malpropre, le riz non lavé, les poissons ni nettoyés ni salés ; mais, comme je n'avais rien pris de toute la journée et que mon appétit était aiguisé par une marche d'une quarantaine de kilomètres, je le trouvai excellent.

Avant de nous livrer au repos, je recommandai aux gens du rajah, pour éloigner les tigres, d'entretenir pendant la nuit un feu ardent ; mais ils tombèrent

dans un profond sommeil, dont mes cris ne les purent pas tirer. Quant à moi, je dus renoncer à entretenir le feu, parce que le bois était trop mouillé, et bientôt nous fûmes entourés d'épaisses ténèbres. Je ne dormis pas une minute, redoutant moins de nous voir attaqués par des hommes que par des animaux. Toutes les fois que j'apercevais un ver luisant dans les broussailles, je croyais voir l'œil ardent d'un tigre; toutes les fois que j'entendais remuer dans le feuillage, je pensais à un serpent. Ce fut une nuit affreuse !

Peu fortifiée par le repas de la veille, épuisée par l'insomnie, je me mis en route sans rien prendre, et j'affrontai des fatigues inouïes. Durant plus de vingt-sept kilomètres, les chemins les plus mauvais que j'eusse jamais vus traversaient à gué les rivières et les marais, ou des forêts impénétrables, remplies de broussailles épaisses et d'alangiées extrêmement élevées. Les arbres et les buissons dégouttaient encore de la pluie de la nuit; des montagnes à pic barraient le passage ou offraient mille dangers, car la terre était partout si humide et si glissante qu'on n'avait le pied ferme nulle part. A tous ces inconvénients se joignaient encore l'épaisseur et la hauteur de joncs d'où les tigres bondissaient à un mètre et demi de terre, et qu'il fallait écarter pour s'ouvrir un sentier. Le seul que nous pussions suivre alors était plein de trous et de fondrières, et laissait à peine assez de place pour mettre un pied devant l'autre. Si l'on tombait dans un trou ou dans une fosse, et qu'on voulût se rattraper à un jonc ou à des broussailles, on s'en trouvait encore plus mal : le jonc cassait, et les broussailles étaient toutes armées de grandes épines qui vous déchiraient la peau. De plus, des moustiques innombrables nous suçaient le sang, en sorte que tout mon corps, et particulièrement mes pieds, finirent par être ensanglantés. Pendant la plus grande

partie de ce voyage, néanmoins, et surtout en traversant ce désert, je fus obligée de marcher nu-pieds; car, dans ces chemins bourbeux et ordinairement inondés, il était impossible de se servir de chaussure sans être gêné pour la marche : aussi mes pieds furent-ils tout déchirés par les feuilles tranchantes des alangiées, et tout piqués par les épines. A la fin de chaque journée j'étais obligée de me faire enlever mes épines par un des indigènes, qui s'en acquittaient très-bien, mais d'une manière fort douloureuse pour moi, car ils se servaient, en guise d'instruments, de leurs poignards mal pointus. Souvent mes pieds étaient si écorchés que je ne croyais pas pouvoir continuer à marcher le lendemain, et cependant il fallait aller chaque jour plus loin.

Lorsque nous approchions de la lisière de la forêt, nous entendîmes des cris violents poussés par plusieurs hommes. Fort effrayés, nous nous tînmes quelque temps immobiles et sans respirer; puis nous nous glissâmes hors des arbres comme des voleurs, avec les plus grandes précautions. Nous nous trouvâmes alors sur le bord du fleuve Puli, et nous aperçûmes les crieurs, au nombre de quarante à cinquante, presque dans l'état de nature, qui se tenaient dans l'eau et pêchaient des poissons. Le rajah me conseilla de rester en arrière avec mes compagnons, et, allant seul trouver le chef qui pêchait, il lui demanda la grâce de me permettre l'entrée dans son pays. Après bien des demandes et des explications, le chef m'accorda la permission. Nous traversâmes à gué le fleuve, qui était assez large, et nous fîmes halte à l'autre bord, sous un arbre magnifique de la famille des dilléniacées, qu'on appelle *Colbertia* (1).

(1) Cette famille tient de celles des rosacées et des magnoliacées. — J. B.

Le lendemain, sous la conduite de Hali-Bonar, vieillard plein de vigueur et rajah de Sigumpolang, nous traversâmes le Padang-Toru sur un pont suspendu, formé d'une seule tige de bambou, d'au moins vingt mètres de long et de quinze centimètres à peine de diamètre; de petites baguettes minces formaient un garde-fou sur les côtés. Comme à Bornéo, elles ne servaient pas pour s'appuyer, mais seulement pour se maintenir en équilibre. Je ne pouvais me lasser d'admirer la construction simple en même temps que la solidité de ce pont. Le bambou, dont les extrémités posaient sur des troncs d'arbre, se balançait librement en l'air. Plus on approchait du milieu, plus le pont tremblait... Je remerciai Dieu lorsque j'eus atteint heureusement le bord opposé. Cette seule tige pouvait porter à la fois douze personnes. Le paysage était charmant; la large vallée était pleine de verdure et de riches plantations de riz.

Hali-Bonar me conduisit à huit cents mètres de son utta, dans une grande place dégagée, où ce jour-là se tenait le marché. Il me présenta au peuple et à plusieurs rajahs, afin que si, dans le cours de mon voyage, je passais par l'un des uttas de ces gens, ils me reçussent amicalement. Les rajahs qui étaient venus au bazar s'assirent sur le sol près de moi, et les gens armés, qui suivaient chacun d'eux, au nombre de six, formèrent un cercle autour de nous, précaution d'une grande opportunité, car le peuple s'avançait de tous côtés en poussant des cris effrayants. Les vendeurs abandonnaient leurs marchandises; les acheteurs laissaient leurs emplettes; tout le monde voulait me voir; les hommes et les enfants qui ne pouvaient pas approcher montaient sur les arbres : c'était une vraie fourmilière, un bourdonnement, un bruit, dont on ne peut se faire aucune idée. Ne comprenant pas un mot de ce

qu'ils me disaient, je me trouvais presque isolée au milieu de ces sauvages, car le rajah de Danau était resté avec ses gens et mon guide dans l'utta. Je vis au milieu de cette foule beaucoup d'hommes forts et grands de six pieds ; les femmes étaient aussi plus fortes que toutes celles que j'avais vues jusqu'alors à Sumatra. Néanmoins, c'était toujours un type de physionomie laid, comme partout ailleurs : les mâchoires larges et horriblement saillantes, mais le teint peu foncé. Les deux sexes étaient vêtus de sarongs. Les femmes avaient les oreilles percées et y portaient de grandes plaques de laiton ou de petits morceaux de bois ronds ; elles étaient coiffées avec de larges mouchoirs pliés. Les hommes n'avaient qu'une seule oreille percée, mais d'un trou aussi grand qu'aux oreilles des femmes; les rajahs y suspendaient des cercles d'or; les autres y passaient des cigares de paille. Une distinction propre au rajah consistait en une grande pipe de laiton, attachée à un lourd tube du même métal.

Je remarquai chez les Battacs les mêmes bracelets de coquillages blancs, les mêmes paniers, les mêmes sortes de tambours, les mêmes étoffes d'écorce que chez les Dayacs.

Après que j'eus passé plus d'une heure dans cette foule, Hali-Bonar me conduisit à son utta.

Les demeures des Battacs sont bâties sur pilotis, comme celles des Malais, mais bien plus considérables, plus belles et plus solides. Elles ont des toits très-élevés, qui dépassent la maison d'un mètre et demi, avec des extrémités se terminant en pointes allongées. Je pourrais évaluer la hauteur des habitations et leur largeur à douze ou quinze mètres. Elles sont faites de cloisons en planches, avec des toits recouverts de fibres du palmier aranga.

La façade de beaucoup d'entre elles était peinte et

ornée de jolies ciselures, comme dans le campon de Kotto-Godong, près de Fort-de-Kock. On n'y voit ni fenêtres ni portes : seulement, dans le haut, on a pratiqué à l'extérieur une petite galerie de bois, que protége la saillie du toit, et à laquelle correspond dans l'intérieur une porte où l'on monte par des échelles. L'entrée de la maison est aussi abritée par le toit et peut se fermer par une trappe; l'intérieur se compose d'une seule pièce, dans laquelle habitent généralement trois ou quatre familles, chacune dans un coin. Naturellement ces demeures sont très-sombres : on n'y aperçoit au premier abord que des ouvertures, pratiquées dans le haut, et par lesquelles s'échappe la fumée, dont la chambre est toujours pleine; quoique les habitants aient peu de chose à cuire, il y a presque toujours du feu à chaque coin de la pièce.

Dans l'espace inférieur à l'habitation gîtent des porcs, de la volaille, des vaches, qui sont toutes noires, des buffles, des chiens, et par-ci par-là aussi un cheval. Les porcs sont d'une espèce toute particulière : ils ont le groin très-pointu, le dos un peu courbé, les pieds courts, peu de soies, mais en revanche une crinière épaisse et courte comme celle des chevaux.

Ici les provisions de bétail et de riz m'ont semblé très-considérables et très-abondantes, en comparaison de celles des Javanais ou des Malais de Sumatra. Les ustensiles des indigènes consistaient en marmites de fer, en pots de terre, écuelles et assiettes, en une quantité de nattes et de paniers, enfin en rouets, bahuts de bois, et autres objets pareils.

Devant presque toutes les maisons, il y a un *soppo*, c'est-à-dire une hutte ouverte avec un double toit, formant un grenier où l'on conserve le riz dans des sacs et des corbeilles. Ce soppo est la véritable habitation pendant le jour. Les femmes y tressent des sa-

rongs, les hommes s'y réunissent pour tuer le temps à bavarder dans une douce oisiveté; car, chez les Battacs aussi, la femme doit faire presque tout le travail. Le soir, c'est dans le soppo qu'ont lieu les réunions de jeunes filles et de jeunes gens. On assigne également les soppos aux étrangers comme gîtes pour la nuit : aussi fut-ce là que je pris mon logement.

Hali-Bonar me proposa de m'accompagner jusqu'à Silindong (Grand-Toba), offre qui me causa d'autant plus de joie que le rajah de Danau et sa suite m'avaient quittée.

Il me fallut rester un jour ici, comme à Danau; car Hali-Bonar ne manqua pas le lendemain d'immoler un jeune buffle, en partie pour me faire honneur, en partie pour prier les mauvais esprits de ne traverser notre voyage d'aucun obstacle.

Dans cette cérémonie et dans la précédente, j'avais vu toutes les danses des Battacs, excepté celle qu'on exécute au supplice d'un homme destiné à être mangé. L'on ne voulait pas me la faire voir, mais on finit par céder à mes prières. D'abord on attacha un gros morceau de bois à un pieu pour tenir lieu de victime, et on le coiffa d'un chapeau de paille. Puis, les indigènes se jetèrent un peu de terre sur la tête et commencèrent à s'agiter. Bientôt la danse devint très-animée. Les exécuteurs se livraient à une foule de contorsions, levaient la jambe aussi haut qu'ils pouvaient, et brandissaient leurs couteaux au-dessus de la victime. Enfin l'un d'eux lui donna le premier coup; les autres suivirent son exemple et semblèrent recueillir soigneusement le sang. Ils séparèrent la tête (le chapeau de paille) du tronc, la placèrent sur une natte étalée, dansèrent autour en poussant des hurlements joyeux et féroces. Quelques-uns soulevaient la tête et la portaient à leur bouche comme pour en lécher le sang;

d'autres se couchaient par terre, ayant l'air de recevoir le sang qui dégouttait de la tête, ou y plongeaient leurs doigts et les portaient à leur bouche. Ils firent ces gestes plutôt avec une apparence de gaieté que de férocité : cela doit se passer tout autrement lorsqu'ils tuent véritablement un homme.

Néanmoins, ce jeu épouvantable ne manqua pas de me faire une profonde impression. Je regardais involontairement les êtres sauvages au pouvoir desquels j'étais tombée. Des images effroyables se pressaient dans mon esprit, et, lorsque je fus retournée à mon soppo, je ne succombai que tard à un sommeil agité, troublé de rêves épouvantables, qui me rappelaient la scène à laquelle je venais d'assister.

A Si-Pjarajah, j'éprouvai que j'étais plus en sûreté avec les hommes qu'avec les femmes. Celles-ci voulaient tout me prendre et me menaçaient, tandis que ceux-là se contentaient de me regarder bouche béante pendant des heures entières ; ils ne cessaient pas de parler de moi, mais ils se conduisaient d'une manière très-convenable.

Le 13 août, au moment où nous allions descendre dans la vallée, Hali-Bonar me conseilla de ne pas m'écarter de lui, de me tenir toujours derrière lui. Ses six gardes armés de lances ouvraient la marche. Il venait après eux, moi après lui, et après moi mon guide et quelques gens d'un utta quelconque. Au premier utta, on fit déjà quelques difficultés pour nous laisser passer : on savait partout que j'étais dans le pays et que je voulais aller au lac d'Eier-Tau. A tous les uttas qui se rencontraient sur notre route, nous trouvâmes des hommes assemblés, armés de lances et de parangs, qui voulaient m'empêcher d'aller plus loin. Mais Hali-Bonar finissait toujours par leur persuader de me laisser passer.

Dans un endroit pourtant, cela sembla devenir plus sérieux. Plus de quatre-vingts hommes armés se tenaient sur la route et nous attendaient. Lorsque nous voulûmes passer devant eux, ils nous barrèrent le chemin et ils eurent en un instant formé un cercle autour de moi. Ces sauvages avaient l'air barbare et farouche au-delà de toute expression. Ils étaient grands et forts : beaucoup avaient six pieds de haut : leur physionomie était animée par la passion, ce qui ajoutait encore à leur laideur : leur grande bouche, avec ses mâchoires saillantes, ressemblait plutôt à la gueule d'un animal féroce qu'à la bouche d'un homme. Ils criaient après moi d'une façon si assourdissante, que, si je n'avais pas été habituée à de pareilles rencontres, j'aurais été extrêmement effrayée.

J'avais peur, toutefois; la scène était trop épouvantable ; mais je ne perdis pas ma présence d'esprit, et je m'assis, calme et sans crainte apparente, sur une pierre qui se trouvait dans le chemin. Plusieurs rajahs s'avancèrent vers moi en me menaçant par paroles et par gestes, si je ne m'en retournais pas, de me tuer et de me manger. Je ne comprenais pas leur langage, mais leurs signes ne me laissaient aucun doute, car ils désignaient ma gorge avec leurs couteaux, mes bras avec leurs dents, et ils faisaient aller leurs mâchoires comme s'ils avaient déjà la bouche pleine de ma chair. Je m'étais préparée depuis mon entrée dans le pays à de telles aventures, et j'avais appris à cet effet quelques petites phrases dans l'idiome du pays. Je pensais que, si je pouvais dire quelque chose qui plût à ces malheureux et qui les fît rire, j'aurais un grand avantage sur eux; car les sauvages sont comme les enfants, la moindre bagatelle suffit souvent pour vous les rendre favorables. Je me levai donc, et, frappant amicalement sur l'épaule du rajah qui s'était le plus approché de moi, je

lui dis d'un air gai et souriant, moitié en malais, moitié en battac : « Vous n'allez pas tuer et manger une femme, surtout une vieille femme comme moi, dont la chair est déjà dure et coriace. » Puis, je voulus leur faire comprendre que je n'avais pas du tout peur d'eux, et que j'étais toute prête à renvoyer mon guide et à partir seule avec eux, s'ils voulaient seulement me conduire à Eier-Tau.

Par bonheur, ils trouvèrent mon baragouin et ma pantomime risibles. Mon calme et mon audace leur plurent...; j'avais réussi.

Le 14, après une marche plusieurs fois retardée par des scènes sauvages, j'arrivai à l'utta du rajah Ompu-Nimar-Longus.

On avait fait à mon occasion de grands préparatifs A chaque instant, il arrivait un nouveau rajah avec une petite escorte de gens armés : bientôt l'utta fut plein d'hommes et de guerriers. Le conseil supérieur avait décidé que je n'irais pas plus loin. Être arrivée si près du but, avoir échappé heureusement à tant de dangers et à tant de fatigues, et être obligée de retourner.... C'était cependant bien dur ! Au dire des indigènes, je n'étais plus guère qu'à une vingtaine de kilomètres du lac Eier-Tau ; après avoir franchi une petite chaîne de collines, j'en aurais découvert les bords. Ils me disaient que la *Grande-Eau,* comme ils appelaient le lac, avait une vaste étendue ; que les pays environnants étaient très-fertiles, habités par des peuples puissants, et gouvernés par une reine. En vain je renouvelai ma proposition de renvoyer mon guide et d'aller seule avec un des leurs ; en vain j'essayai de les décider à me laisser gravir seulement la montagne, pour que je pusse au moins jeter un coup d'œil sur le lac. Ils me répondirent qu'il existait entre eux et les Battacs d'Eier-Tau une mésintelligence conti-

nuelle, et que personne d'entre eux ne voudrait se hasarder à me conduire dans cette contrée. Ils m'assurèrent qu'aucun Hollandais (tous les Européens sont pour eux des Hollandais) n'avait encore pénétré aussi loin que moi sans être traité en ennemi, c'est-à-dire sans être tué et mangé.

Plus tard, on m'affirma que la reine d'Eier-Tau avait fait avec les Silindongs un traité de paix portant qu'ils ne laisseraient pénétrer aucun étranger jusqu'à la frontière de son royaume. Ce que cette nouvelle avait de vrai ou de faux, je ne pus pas le savoir.

Le lendemain, l'affluence fut plus grande encore : on eût dit que tous les habitants de la vallée en état de porter les armes étaient réunis. On ne voyait que des lances et des parangs, dont beaucoup étaient tirés du fourreau, et quelques armes très-longues. La scène avait un cachet vraiment militaire, et je l'aurais contemplée avec beaucoup d'intérêt, si ma position avait été moins critique. Je compris aux mines et aux gestes des sauvages que tout ce qui se passait avait rapport à moi, et je ne pus rester un instant sans craindre qu'il vînt à l'un ou à l'autre l'idée de m'assassiner ; car, s'il suffit d'une bagatelle pour vous concilier l'amitié des sauvages, il suffit aussi d'un rien pour en faire des ennemis impitoyables. Ce qui m'était le plus pénible, c'était la pensée que je m'étais mise à la merci des cannibales. Souvent je ne comprenais pas moi-même où j'avais pris le courage de me hasarder parmi ce peuple.

Vers midi, le 15 août, je quittai l'utta avec mes compagnons. On me reconduisit, mais par un autre chemin que celui qu'on m'avait fait suivre pour venir; on me traînait en zigzag d'un utta à un autre : en vérité, les Battacs semblaient m'accorder la permis-

sion de quitter leur pays avec plus de répugnance qu'ils ne m'avaient laissée pénétrer chez eux.

Les uttas de cette vallée sont entourés de remparts ayant deux mètres et demi en hauteur, et de plantations de bambous si élevées et si serrées qu'elles ne laissent voir ni le rempart ni les maisons. Plusieurs sont encore entourés d'une mare. Chaque utta a une seule entrée fort étroite qu'on ferme la nuit.

Quoique j'eusse renoncé à pousser plus loin, et que je fusse déjà en train de retourner, ma vie n'était pas encore en sûreté, comme j'en fus convaincue ce jour-là. Un homme de haute taille et d'une physionomie féroce nous reçut, entouré de gens armés, à la porte d'un utta. L'on forma, comme la veille, un cercle autour de moi. Le sauvage parlait avec une grande véhémence et souffrait à peine que mes compagnons énonçassent une réponse. Je vis même la figure jaune de mon guide devenir plus pâle et la parole s'éteindre sur ses lèvres. Le barbare me poussa moi-même plusieurs fois, m'ordonna impérieusement de le suivre dans sa maison, et me prit même par le bras; mais Hali-Bonar me fit signe des yeux de ne pas m'éloigner de lui et de ne point suivre cet homme. Ce ne fut qu'après de longues explications et un débat animé, qu'Hali-Bonar obtint qu'on me laissât continuer ma route. Ma vie, dans cette circonstance, ne tint qu'à un fil.

Lorsque nous eûmes quitté cet utta, mon fidèle protecteur me dit de me tenir tout près devant lui : il craignait vraisemblablement que le chef sanguinaire ne courût après nous et ne me frappât de son couteau par derrière. Il nous recommanda également d'aller aussi vite que possible. Nous marchâmes donc pendant cinq heures, sans nous arrêter, à travers des forêts et des alangiées, jusqu'à un utta où les h abitants se montrèrent bienveillants et disposés à nous offrir l'hospitalité pour

la nuit. Mais Hali-Bonar trouva que la distance n'était pas encore rassurante, et nous nous remîmes en route en courant toujours par de mauvais chemins de traverse. Ce ne fut que tard dans la soirée que nous nous arrêtâmes à un utta dont j'ai oublié le nom; car nous en avons tant vu en revenant, que je ne pouvais pas noter comment on les appelait : d'ailleurs, je n'osais pas écrire, de peur de passer pour un espion.

Le 18 août, nous avions fini de traverser heureusement la belle vallée de Silindong, dont la vue m'avait fait tant de plaisir et dont le passage avait été marqué par des circonstances si dangereuses et si terribles. Tout péril n'était pourtant pas évité; mais du moins la partie la plus mauvaise de la route était dépassée (1).

Je comptai, dans mon voyage tout autour de la vallée de Silindong, plus de cinquante uttas. Autant, sinon davantage, peuvent être situés plus loin dans la vallée.

Pourquoi est-ce justement cette ravissante contrée qu'habitent des êtres féroces et cannibales? Les hommes y sont en général très-grands et très-forts, principalement les rajahs, pour le choix desquels on considère surtout la taille et la vigueur. Leur teint est brun clair ou brun jaunâtre. Les hommes portent les cheveux ou longs et flottants, ou à moitié coupés et formant brosse sur leur tête, comme des soies de porc. Hommes et femmes sont vêtus de sarongs de couleur noire, bordés quelquefois de perles de verre. Un sarong enrichi de pareils ornements coûte presque une centaine de

(1) Quelque temps plus tard, deux missionnaires français se rendirent dans le pays des Battacs libres. J'avais pénétré jusqu'au Petit et au Grand-Toba; eux n'allèrent que jusqu'à Tapanola. Ils y furent tués par les cannibales, et dévorés au milieu de grandes réjouissances. — I. P.

francs. Les hommes portent constamment une lance et un parang, et quittent rarement leur demeure sans ces armes. Mâcher du siri, fumer du tabac, telle est leur principale occupation : leur bouche ne se repose pas un seul instant. On peut dire la même chose des femmes, qui fument aussi, et même des petits enfants, de cinq ou six ans à peine. Je crois que les enfants quittent le sein de la mère pour le cigare et le tabac. J'en ai vu, âgés de cinq ans, qui avaient déjà sur leurs épaules leur petit sac de paille rempli de tous les ingrédients nécessaires au fumeur. Les Battacs sont malpropres au-delà de toute expression. Ils ne lavent ni ne raccommodent jamais leurs sarongs, et ne les changent que lorsqu'ils tombent en lambeaux de dessus leur corps. Ils se baignent, c'est-à-dire qu'ils se jettent de l'eau sur le corps sans se laver et sans se sécher, comme font les Malais, puis tout est dit. Ils ne nettoient ni leurs maisons, ni leurs nattes, ni leur vaisselle. Ils prennent dans l'écuelle avec leurs mains sales : les enfants mangent à même le plat et se couchent dessus, si bien qu'une partie de ce qu'ils ont dans la bouche retombe dans le reste des aliments. Quelquefois un chien vient aussi, en se glissant, dérober sa part du repas. Je ne raconterai qu'une seule scène dont j'ai été témoin. Mes lecteurs s'étonneront peut-être que l'on puisse écrire un récit semblable; cependant le trait est trop caractéristique pour être passé sous silence.

J'étais assise dans un soppo, auprès d'une femme occupée à tisser, et qui avait un enfant d'une dizaine de mois attaché sur les épaules. L'enfant se mit à pleurer, et la mère, pour l'apaiser, lui donna le sein : mais sans doute l'enfant s'était bourré peu de temps auparavant d'une forte portion de riz, car le lait fut de trop.... Il se déchargea par haut et par bas sur les genoux de sa mère. Celle-ci resta tranquillement sur

son siége, appela un chien, ouvrit son sarong, le fit lécher à l'animal, et lui présenta l'enfant pour qu'il le nettoyât; puis elle rattacha tranquillement le marmot sur ses épaules et continua son travail. Je restai quelques semaines chez un pareil peuple, et il me fallut manger à la gamelle avec ces gens-là! On me croira facilement, si je dis que ce fut le plus grand sacrifice que j'aie fait à mon désir de voyager; que toutes les fatigues, tous les embarras, même tous les dangers m'ont été moins pénibles que cette malpropreté dégoûtante et sans égale.

Le 19 août, à Bolahanito, je pris congé de mon brave ami Hali-Bonar, à l'énergique protection duquel j'avais vraiment dû plusieurs fois la vie. Il s'agissait maintenant de traverser de nouveau la forêt, le *désert*, qui sépare comme une frontière naturelle les possessions hollandaises du pays des Battacs libres. Comme dernier service, Hali-Bonar me donna encore quatre de ses gens pour m'accompagner jusqu'à Danau.

Si accoutumée que je fusse à supporter les fatigues, les privations de tout genre, la pluie, la chaleur et les marches les plus pénibles, j'eus comme un frisson de fièvre en arrivant à la forêt: je me rappelais ses chemins impraticables et les dangers que j'avais courus la première fois que je l'avais traversée. Cependant, nous arrivâmes heureusement le second jour à Danau, où l'on me reçut avec beaucoup de joie et de cordialité. Chacun s'empressait autour de moi pour me serrer la main. On n'avait qu'une voix pour me dire qu'on n'avait pas espéré me revoir.

Le 23 août, j'entrais sans accident chez M. Hammers. J'y restai quelques jours. Le 9 septembre, je revenais fort souffrante à Fort-de-Kock, où je fus prise d'une fièvre violente; mais neuf jours ne s'étaient pas écoulés que je pouvais remonter à cheval.

Le 21 septembre, sur les pentes du Mérapi, nous cherchions des fleurs et des insectes, lorsque, voulant examiner le pays, nous gravîmes un sommet. La triple chaîne de montagnes qui traverse Sumatra du sud au nord se déroulait alors à nos yeux avec ses cimes et ses inclinaisons; la surface unie du lac de *Sinkara* (1) brillait comme de la gaze argentée au milieu de la ceinture de collines qui l'entourait : la mer bornait dans le lointain un ciel sans nuage, et de grandes et fertiles vallées s'étendaient entre les montagnes, les coteaux et la mer. Nous ne pouvions nous lasser de regarder ce magnifique panorama, et nous étions tellement absorbés dans la contemplation de ces splendeurs physiques, que toute parole s'arrêtait sur nos lèvres. La nature elle-même semblait ne pas vouloir troubler notre extase : aucun bruit n'arrivait à nos oreilles; aucun souffle de vent n'agitait l'air. Trop tôt s'évanouit le dernier rayon du soleil, trop tôt disparurent les objets l'un après l'autre à l'approche rapide du crépuscule.

Le lendemain, nous atteignions le cratère principal du Mérapi. J'avais déjà vu bien des cratères, surtout en Islande, mais aucun ne pouvait se comparer à celui-ci. La nature ne saurait en refaire un ayant la forme d'une coupe aussi régulière, je dirai presque aussi pleine d'art. La profondeur qu'il avait alors pouvait être de cent vingt mètres, le diamètre supérieur de quatre-vingt-dix. Au fond, deux orifices jettent sans cesse des colonnes de fumée épaisse et noire. Un sifflement et un mugissement continuels témoignent de l'activité du foyer souterrain, qui n'est jamais en repos. Ne pouvant pas avoir l'idée d'y descendre,

(1) Ce lac a 24 kilomètres de long, 8 de large, et est situé près de 400 mètres au-dessus du niveau de la mer. — I. P.

nous dûmes nous contenter de regarder d'en haut cette scène imposante. Le cratère est à deux mille cinq cent quatre-vingts mètres d'altitude.

Le 7 octobre, j'arrivai à Padang, où j'eus une fièvre violente, mais qui ne m'empêcha pas, huit jours après, de partir pour Batavia.

Les beautés naturelles qu'il m'a été donné de contempler, les scènes intéressantes auxquelles j'ai assisté, enfin l'accueil empressé que j'ai rencontré chez les Européens, feront de ce voyage dans l'île de Sumatra un de mes plus agréables et de mes plus précieux souvenirs.

CHAPITRE VIII

JAVA ET LES ILES AUX ÉPICES

(D'octobre 1852 à juillet 1853.)

Temple de Boro-Budoo. — Mendut. — Les Mille Temples. — Le Sagou. — Les Alfores de Céram. — Le mont Hourali. — Autant que les Dayacs, les Alfores aiment les têtes d'homme. — Ils ne sont pas cannibales. — Leur gouvernement, leur physionomie et leur parure. — Les missionnaires hollandais. — Gouvernement de la Hollande dans la Malaisie. — Fête des dents limées à Barou. — Toilette de la reine de Lagousi.

Dans l'île de Java, j'ai visité quelques édifices curieux. Ainsi, le 24 novembre, j'allai, en compagnie du dessinateur Wilson, voir le temple de Boro-Budoo. Comme construction, il est peu digne d'attention, car il consiste simplement en murs de trois ou quatre mètres, adossés à une colline qu'ils semblent couvrir de terrasses, formant un carré régulier de cent huit mètres de diamètre. Cinq galeries superposées s'élèvent jusqu'à un petit plateau au-dessus duquel il y a trois nouvelles plates-formes. Au faîte de l'édifice se trouve le *sanctuarium*, espèce de coupole, malheureusement écroulée en grande partie et sous laquelle est assis un bouddha qui est resté exprès inachevé, car les Hindous

disent que le Très-Saint ne peut pas être achevé par la main des hommes.

La hauteur des cinq premières terrasses est de vingt-sept mètres; en y comprenant les trois dernières, ainsi que le dôme, le temple entier a trente-six mètres. Sur la plus élevée sont disposées vingt-quatre coupoles à jours, sur la seconde vingt-huit, sur la troisième trente-deux, chacune avec un bouddha assis. En tout, l'édifice contient cinq cent cinq grandes statues de Bouddha et quatre mille bas-reliefs sculptés à l'intérieur et à l'extérieur des galeries. Pas une petite place n'est restée vide sur les murs, que recouvrent une foule de figures humaines, d'arabesques et de sculptures.

Les bas-reliefs représentent la première histoire des Indiens, la création de l'homme, la sainteté toujours croissante de Bouddha, etc. Cette histoire de la création ressemble beaucoup à la nôtre.

On suppose que, comme les autres temples hindous de Java, il a été bâti durant le VIIIe siècle de notre ère. Tout près de lui, à la distance de seize cents mètres environ, se trouve l'élégant petit temple Mendut. Celui-ci peut avoir six mètres de diamètre et quinze de hauteur, et se termine en dôme; les pierres y sont tenues ensemble par leur propre poids, comme dans les coupoles de Boro-Budoo. Ce sanctuaire, surtout par la voûte et l'élégance des arabesques, est l'objet de l'admiration des connaisseurs. Les trois figures assises qui, si elles étaient debout, mesureraient environ cinq mètres, ont une rondeur des formes, une symétrie parfaite des membres et une noblesse de la physionomie qui en font le chef-d'œuvre de la statuaire hindoue. Celle du milieu représente un bouddha; les deux autres sont des statues de rois.

Six jours plus tard, nous passions en allant à Solo

près d'un groupe qu'on appelle les Mille Temples, mais où il ne s'en trouve pas plus de trois cents, suivant l'évaluation la plus exagérée. Ces édifices sont petits, dans le style du Mendut; le plus grand a vingt mètres de haut, et tous ont dû contenir un bouddha.

Le 14 décembre, je partis de Java, me rendant à Macassar, d'où, quatre jours après mon arrivée, j'allai à Banda, qui est la véritable patrie du muscadier. Cet arbre n'y demande aucun soin et y est bien plus fort qu'à Singapour. Amboine, où je me transportai ensuite, a le monopole du giroflier. Néanmoins, l'arbre le plus important de toutes ces îles est le sagou, dont la moelle forme la principale nourriture des indigènes.

Ce palmier ne mûrit d'ordinaire que dans la quinzième année; on l'abat alors, on fend l'arbre, et, au moyen d'une simple houe de bambou, on en retire la moelle dont le tronc est entièrement rempli, ne la recouvrant guère que d'une écorce de deux ou trois centimètres d'épaisseur. Cette moelle est mise par monceaux dans une espèce d'auge, formée naturellement par le tronc creux de l'arbre, et dont les bouts sont bouchés avec des morceaux d'étoupe battue. En lavant et en pétrissant la moelle, les parties farineuses se détachent des parties filandreuses. L'eau, imprégnée de fécule, passe, à travers l'étoupe qui tient lieu de crible, dans une autre auge, où l'on continue de laver jusqu'à ce que toutes les parties farineuses se soient détachées des filaments. Dès que la fécule s'est précipitée, on fait écouler l'eau, ce qui achève la fabrication. La farine, mouillée, est emballée, par paquets de onze à quatorze kilogrammes, dans des paniers qu'on fait, sur les lieux mêmes, avec les feuilles vertes du sagou. Ce qu'il y a de particulier dans cette moelle ou fécule, c'est qu'il ne faut jamais la laisser sécher et qu'on doit tremper

de temps en temps dans l'eau les paniers qui en sont remplis.

Avec une semblable nourriture, le peuple n'a pas grand'peine à se donner pour vivre ni pour s'entretenir. Des familles, qui n'ont qu'un petit nombre de pieds de sagou, ou même qui n'en ont pas du tout, peuvent facilement gagner, avec quelque travail, plusieurs centaines de kilogrammes de farine. Il est d'usage en effet que, toutes les fois qu'un homme va trouver le propriétaire d'un sagou en maturité, et lui dit : « Un de vos arbres est mûr, je vous l'abattrai, » le propriétaire ne refuse jamais son consentement. L'homme vient alors avec quelques compagnons, abat l'arbre, prépare et emballe la fécule, opération qui exige trois ou quatre jours ; en échange, il reçoit la moitié du produit et est nourri tant que dure son travail.

Le sagou et le pisang, sorte de bananier, viennent sans aucune espèce de culture. Cela suffit pour expliquer que le peuple soit plus indolent aux îles Moluques qu'ailleurs.

J'étais à Céram le 18 janvier 1853. Deux jours après, je commençais une dangereuse expédition avec le projet de visiter les Alfores.

Les gens de Macariki me firent une horrible description des routes : ils disaient que j'aurais à traverser constamment des éboulements de rochers ou des flaques d'eau, à gravir des montagnes très-escarpées, et à dormir la nuit à la belle étoile au milieu des bois ; enfin ils m'affirmèrent que je ne tarderais pas à revenir sur mes pas.

En effet, à peine eûmes-nous marché pendant une heure, que nous nous trouvâmes en face d'un obstacle qui ne laissait pas que d'être, du moins pour moi, fort désagréable. Il fallait passer à la nage le fleuve *Ruata*, aussi large que profond et passablement rapide.

De même qu'à Sigumpolang et à Sumatra, je passai heureusement à l'aide de deux indigènes qui me donnèrent la main et me traînèrent après eux. Ce premier jour, nous ne quittâmes pas la plaine; pourtant le chemin n'en fut pas moins mauvais : il suivait constamment le large lit d'un fleuve où ne coulaient à présent, car c'était la belle saison, que les filets d'une eau étroite et peu profonde. Il nous fallait presque toujours passer sur de grosses pierres, et nous eûmes bien des fois, non-seulement à traverser le ruisseau en tous sens, mais à y marcher pendant de longues traites. Certainement le tiers des trente kilomètres parcourus dans cette journée le fut dans l'eau. Joignez à cela que je souffrais beaucoup de la chaleur : car, bien que nous fussions entourés de bois, le lit du fleuve au milieu duquel nous avançions forcément était trop large pour que la fraîcheur de l'ombre pût parvenir jusqu'à nous. Nous ne pûmes pas non plus rencontrer beaucoup de belles vues, puisque nous cheminions toujours sous des bois et dans des gorges.

L'après-midi à quatre heures nous fîmes halte (1). Notre campement pour la nuit fut établi dans le fleuve desséché. Les Alfores dressèrent rapidement trois toits de feuillage sous lesquels nous nous abritâmes, et bientôt s'élevèrent des feux où il n'y avait malheureusement rien à faire cuire. L'aspect de ces sombres forêts était sinistre; la lune, qui commençait à monter à l'horizon, rendait les ombres encore plus noires. Mais on ne rencontre pas de bêtes fauves dans cette île, et je n'avais pas peur d'être attaquée par une tribu d'Alfores. Je m'étendis donc tranquillement sur ma

(1) Dans les terres situées tout près de l'équateur, il faut faire halte de bonne heure, parce que le soleil se couche à six heures, et que l'obscurité arrive soudain, sans être précédée du crépuscule. — I. P.

dure couche de pierre, et bientôt le sommeil que facilitait le murmure du ruisseau me transporta dans le pays des rêves.

Le lendemain, mes compagnons essayèrent de me donner une cuisse de chevreuil rôti; ce fut en vain, car leurs malheureux fusils rataient toujours. En revanche, mes braves Alfores prirent un jeune sanglier et un *coussou* (chat sauvage des bois). Le premier, ils lui donnèrent la chasse et le poursuivirent avec une telle agilité, qu'ils finirent par l'attraper et le tuer. L'autre, ils allèrent le chercher au sommet d'un arbre qui avait certainement plus de trente mètres de haut. C'était un spectacle émouvant et en même temps admirable, que de voir avec quelle facilité ils grimpaient jusqu'au plus haut de l'arbre. L'animal lui-même ne fut pas malaisé à tuer, car il n'y voit pas le jour et se tient tout à fait immobile. On lui asséna un coup sur la tête et il tomba à terre, où il fut achevé.

Aujourd'hui, comme hier, nous ne rencontrâmes pas une âme; notre campement de nuit fut de nouveau établi dans le lit d'un fleuve. Mais les feux allumés ne brûlèrent pas cette nuit inutilement. Pour le moment, on fit grâce au jeune sanglier, car ce rôti devait servir à célébrer notre arrivée à Ouahay; mais on fit cuire le coussou. Mes hommes lui ouvrirent le ventre, retirèrent les entrailles et les boyaux, le lavèrent entièrement et le mirent au-dessus du feu pour lui brûler la peau le mieux possible. Ils fourrèrent ensuite les entrailles avec les boyaux lavés dans le ventre de l'animal, qui fut fixé à un morceau de bois servant de tournebroche. Lorsqu'il fut rôti, on le mangea sans sel, car nous n'en avions pas apporté avec nous. Les bonnes gens me servirent toute une cuisse; j'en pris un petit morceau pour ne pas dédaigner leur don, et pour goûter de cette chair qui sentait fort, mais dont

le goût ne me parut pas désagréable. Cependant les Malais ne mangent point ce chat sauvage, dont l'odeur leur semble répugnante.

Le passage le plus escarpé et le plus dangereux, celui du Hourali, fut fait le 22. Cette montagne, la dernière que nous avions à franchir, offrait des arêtes qui, à plusieurs endroits, descendaient tellement à pic dans la mer qu'on ne trouvait pas de place pour y poser le pied. Si j'avais été sujette au vertige, j'y aurais certainement trouvé ma tombe. C'est ce jour-là que j'ai vu le premier village des Alfores : il passait pour être le plus grand de tout Céram et renfermait jusqu'à trente huttes. Mais il semblait comme désert; on n'y voyait et on n'y entendait pas un être vivant. Déjà, je le croyais tout à fait abandonné, quand mes compagnons me détrompèrent en me disant que le village était habité et même que les habitants étaient chez eux. « Mais ils sont, ajoutèrent-ils, si timides et si craintifs, qu'au moindre bruit de voix ou de pas d'hommes, ils se réfugient dans leurs cabanes et s'y renferment. » Surpris par une forte ondée, nous cherchâmes à nous abriter sous le toit des cabanes, construites sur pilotis. Nous frappâmes même à plus d'une porte en appelant les habitants. Il y en eut bien quelques-uns qui répondirent; mais pas un seul n'ouvrit sa porte. Je passai ainsi plus d'une heure dans un grand village d'Alfores, sans y découvrir une seule figure humaine (1). Aussi, pour satisfaire la curiosité que j'éprouvais de faire la connaissance de ces sauvages, je résolus d'engager quelque rajah ayant de l'influence sur eux à

(1) Tout ce passage serait inintelligible s'il n'était expliqué par les détails de la chasse aux têtes, à laquelle les Alfores sont toujours exposés. On les trouvera dans les pages suivantes. — J. B.

vouloir bien m'accompagner lorsque je reviendrais de mon excursion.

Après avoir passé le Hourali, nous approchions de la mer, et je me figurais que nous étions au bout de nos peines. Il s'en fallait encore. Les montagnes et les collines de Céram ont la particularité que la plupart présentent du côté de la mer des pentes raides et escarpées comme des murailles. Aussi, à la marée montante, nous eûmes durant seize cents mètres à grimper par-dessus des rochers et des écueils. La fureur des vagues était telle que nous avions grand'peine à nous tenir, d'autant plus que les pierres et les récifs polis par l'eau étaient glissants comme la glace. De cette manière, la fin de notre voyage nous offrit plus de difficultés que le commencement; mais nous en triomphâmes avec le même bonheur, et un joli sentier nous conduisit, par de petites prairies, jusqu'à Passaneo.

Cette bourgade est habitée par les Malais, qui ont la coutume de s'établir sur le littoral, tandis que les Alfores se cachent dans les montagnes.

Le lendemain, 23 janvier, je partis, dans un prauh excessivement petit, pour Ouahay, distant de soixante kilomètres. J'y arrivai, par une mer calme et sans accident, à huit heures du soir. C'est le seul établissement des Hollandais à Céram ; ils y entretiennent une garnison de trente hommes.

Le commandant, M. Kern, me dit à plusieurs reprises qu'il se serait plutôt attendu à voir crouler le ciel qu'à recevoir une femme ayant accompli par terre le voyage que je venais de faire. D'après lui, les Alfores font la chasse aux têtes comme les Dayacs, une tête d'homme coupée ayant plus de prix pour eux que le butin le plus précieux. Tout jeune homme qui prétend à la main d'une fille doit lui apporter comme cadeau

de fiançailles, sinon une tête entière, du moins une partie de tête. Ordinairement cinq ou six jeunes gens partent ensemble pour faire cette glorieuse chasse, et, se contentant d'un seul trophée, le partagent entre eux. La cabane dans laquelle on conserve ces trophées s'appelle *baileo*. Quand elle commence à tomber en ruines et qu'on la remplace par une nouvelle, on ne couvre celle-ci qu'autant qu'on peut l'orner d'une tête fraîche ; ensuite on y transporte celles de l'ancien baileo.

L'Alfore qui s'en va seul à cette chasse se cache comme le Dayac derrière des arbres ou des buissons, se couche par terre à plat ventre, se couvre tout à fait de feuillage et de branches, et guette des jours entiers une proie sans songer ni à manger ni à boire. De son embuscade, et avec une adresse qui ne manque jamais son but, il lance sur le malheureux son javelot, dont la pointe de bambou est aiguisée comme l'acier. Puis, se précipitant par derrière sur sa victime, il lui abat la tête. Pour le corps, il le cache avec le plus grand soin dans des creux de rocher ou dans des lieux isolés, afin d'empêcher autant que possible que le meurtre ne se découvre.

Lorsque toute une tribu ou la population d'un village entre en chasse, elle cherche à surprendre le village voisin dans un moment où les hommes sont partis pour travailler aux champs. Les Alfores estiment les têtes des femmes et même des enfants autant que celles des hommes. En revenant avec leur butin, ils annoncent de loin leur succès par les sifflements aigus qu'ils poussent à l'aide d'une coquille. Les femmes et les enfants vont au-devant des vainqueurs avec des chants et des cris d'allégresse, et les conduisent en triomphe au baileo. Là, on abandonne les têtes aux garçons et aux filles au-dessous de dix ans : ces en-

fants en sucent avidement chaque goutte de sang, ce qui leur donne, suivant l'opinion de leurs parents, du courage et de la bravoure. On grille ensuite un peu les têtes, qu'on pend dans le baileo, après en avoir détaché la chair; mais les Alfores ne la mangent pas, car ils ne sont pas cannibales. Pendant les fêtes de plusieurs jours où ils célèbrent la translation des trophées, ils vivent de sangliers, de chevreuils et de cochons. Les mâchoires des animaux dévorés durant ces repas sont pendues également aux murs du baileo. C'est dans ces occasions solennelles que les enfants reçoivent leur premier vêtement, les garçons une ceinture d'écorce de la largeur de la main, et les filles une petite robe de trente centimètres à peine de longueur. On appelle la ceinture et la robe des *tijdacs*.

Quand un homme a conquis une tête, il a le droit, pour se distinguer, d'orner son bouclier de coquillages blancs et son tijdac de dessins. On pourrait presque appeler ces insignes les *ordres militaires des Alfores;* car ils ne sont accordés qu'après des actions d'éclat, quand les mains du vainqueur ont versé le sang humain.

La religion de ces sauvages compte beaucoup de dieux et d'esprits. Quelques tribus ont des prêtres et une espèce de temple. Ces prêtres ni ce temple ne servent au culte, mais seulement à la cérémonie du tatouage, que tous les enfants subissent dans leur dixième année. A cet effet, on enivre les enfants de *sagower* (vin de palmier); on les porte endormis dans la hutte consacrée, où on les tatoue un peu sur la poitrine et sur les bras. A leur réveil, on leur dit que c'est le bon génie qui les a décorés. Le prêtre et le rajah peuvent seuls entrer dans la hutte du tatouage. Celles des tribus qui ne suivent pas cette coutume n'ont ni temple ni prêtres. Les Alfores peuvent

prendre plusieurs femmes et s'en séparer sans difficulté; mais d'ordinaire ils se contentent d'une seule. Les séparations sont rares. Ils achètent les femmes, non pas avec de l'argent, car ils n'en ont point et ne cherchent nullement à en acquérir, mais avec du riz et du tabac.

Ils tuent quelquefois les malades dont ils n'espèrent plus la guérison : ces malheureux, déposés sur une espèce de chevalet, les bras introduits entre les genoux, demeurent dans cette position jusqu'à ce que l'âme se soit séparée de leur corps. Les cadavres sont transportés sur les cimes les plus élevées, et de préférence sur de hauts rochers escarpés, ou bien sont brûlés.

On dit que les Alfores ont une législation assez sage et assez bonne. Leurs différentes tribus forment une espèce de confédération. Mais il y a un roi pour toute l'île et un rajah pour chaque village. Le peuple témoigne beaucoup de respect aux chefs, qui cependant n'exercent pas une grande influence. En général, ces sauvages passent pour des gens tranquilles, bons, doux et de mœurs honnêtes. A Céram, ils sont les seuls qui cultivent la terre; ils plantent un peu de riz, de tabac, d'ubi et de maïs, articles qu'ils échangent avec les paresseux Malais, qui ne cultivent presque rien, contre des noix de coco, des pisangs, des mouchoirs de couleur et des perles de verre.

Le 30 janvier, je quittai Ouahay et m'embarquai avec M. Kern pour Saouay, d'où nous allâmes visiter deux villages qui appartenaient aux Alfores. Vraiment, ces sauvages sont mieux que les Malais; et même j'ai vu parmi eux quelques physionomies régulières. Ils ont le corps svelte et bien proportionné. Plusieurs de leurs jeunes filles ont des figures extrêmement jolies. Le teint est d'un brun clair prononcé, leurs yeux

noirs sont beaux, les dents blanches et les cheveux noirs et fort épais. Les hommes nouent la chevelure par devant en forme de disque qu'ils agrandissent en y mettant de la paille de riz. Autour de la tête, ils portent un mouchoir roulé avec tant d'habileté et d'élégance, que le disque de cheveux s'en détache comme une cocarde. Un homme qui a conquis deux têtes peut aussi orner sa coiffure de coquillages blancs. Beaucoup d'entre eux augmentent la férocité de leurs traits en laissant librement flotter leurs cheveux; en effet, ceux-ci, longs, épais et un peu hérissés, leur tombent alors sur la figure et volent en l'air au moindre mouvement. Les Alfores ont la barbe rare, mais ils ne l'arrachent pas comme font les Malais; j'en vis même quelques-uns qui portaient une petite moustache dont ils semblaient très-fiers. Les femmes ont les cheveux noués et attachés par derrière.

Les deux sexes vont presque dans l'état de nature. Les hommes portent une ceinture d'écorce; les femmes en se mariant quittent le tijdac, ou la petite robe des filles, et ne se couvrent presque plus.

Les deux villages que nous visitâmes ne possédaient encore que peu de têtes prises aux ennemis. Dans l'un d'eux, un baileo, nouvellement construit, restait sans toit, parce qu'il attendait encore la tête fraîche sans laquelle on ne pouvait le couvrir. Le rajah du village d'Opin, chef dévoué au gouvernement hollandais, défend à ses gens de chercher leurs victimes parmi les Malais; il désire même faire cesser entièrement cette odieuse chasse; mais jusqu'ici ses remontrances n'ont pas été fort écoutées. Le commandant, pour lui témoigner sa satisfaction de l'attachement qu'il montre au gouvernement hollandais, lui a fait cadeau de quelques vieux vêtements européens et d'autres bagatelles. Aussi, comme il savait notre arri-

vée, ce rajah s'était paré de toute sa défroque comme des choses les plus précieuses. Rien ne peut avoir l'air plus ridicule : un vieux pantalon lui descendait jusqu'aux chevilles; son gilet et son habit, dont on ne pouvait guère reconnaître la couleur primitive et que chamarraient des rubans de diverses couleurs, ainsi qu'un petit morceau de galon d'or en guise de décoration, auraient contenu deux corps comme le sien. Au côté il portait une vieille épée, et sur la tête un petit bonnet pointu surmonté de plumes de coq blanches. Cette toilette n'est endossée par lui que dans les grandes occasions, quand il a quelque rapport avec le commandant; autrement, il reste nu comme tous les hommes de son peuple. Les femmes et les filles, dont quelques-unes ne se montrèrent que sur les instances réitérées du rajah, vinrent enveloppées de mouchoirs et de vêtements. Je ne vis des femmes dans l'état de nature qu'au Hourali, où le commandant n'était plus avec moi.

Là, je désirai voir la danse de triomphe que les Alfores exécutent autour des têtes conquises sur l'ennemi. Les jeunes gens ne se firent pas prier longtemps et arrivèrent aussitôt avec leurs instruments, composés de coquillages et d'un tambour. Ils commençaient à frapper déjà sur le tambour et à arracher des sons aigus de leurs coquillages; mais les hommes, et surtout le rajah, ne consentirent pas à ce qu'on exécutât cette danse : ils pensaient que, si on l'exécutait comme simple divertissement, un des leurs périrait bientôt. Ce fut pour moi une preuve que les Alfores, comme tous les peuples ignorants et barbares, sont très-superstitieux.

Pour me dédommager, le rajah représenta en personne devant moi l'attaque d'un ennemi. Il s'arma d'un bouclier, d'un parang et d'une lance; il tenait le

bouclier et le parang de la main gauche, la lance de la main droite. Caché derrière un arbre, ayant d'abord l'air d'épier de tous côtés avec une grande précaution, puis se jetant à terre, se couvrant de feuilles et de branches, et mettant son oreille contre le sol pour écouter, il finit par se redresser un peu, comme s'il apercevait une victime, se retira encore plus en arrière, jeta soudain sa lance, sortit de sa cachette, et porta en l'air un coup terrible avec le parang; s'étant alors courbé, il ramassa une pierre qu'il me présenta, comme la tête coupée de son ennemi.

Après ce combat simulé, je priai le rajah de me présenter les hommes de la tribu les plus renommés pour cette chasse si vantée. Il me montra du doigt quelques hommes assis autour de moi, et me dit qu'un tel avait rapporté deux têtes, tel autre trois, tandis que lui-même n'en avait conquis qu'une seule. Aucun mot ne saurait peindre l'étonnement que j'éprouvai en entendant ces paroles et en contemplant ces figures qui respiraient la bonté et la douceur. A l'énumération de leurs exploits, les héros dont j'étais entourée se prirent à sourire de l'air le plus modeste et le plus satisfait, comme s'il s'était agi de l'action la plus noble du monde. Pour eux, effectivement, la conquête d'une tête est un aussi glorieux fait d'armes que l'est pour un général européen une bataille gagnée, et pour un soldat le coup mortel par lequel il terrasse son ennemi. Au fond, l'un vaut l'autre (1).

Après avoir pris cordialement congé de ces gens paisibles, je continuai mon voyage. A la fin de la journée, nous venions à peine de nous coucher que

(1) Il nous est impossible de partager l'opinion paradoxale qu'énonce madame I. Pfeiffer, au sujet de ces assassins comparés à des hommes qui remplissent le devoir de combattre pour la patrie. — J. B.

nous fûmes éveillés par l'homme posté en sentinelle. Il nous montrait le bois, où, à notre grand effroi, nous vîmes briller une lumière. Mes gens s'élancèrent pour courir aux armes. Bientôt nous aperçûmes cinq ou six Alfores avec des torches allumées; ils nous racontèrent qu'ils avaient vu non loin de notre camp beaucoup d'Alfores, sans doute en course pour aller abattre des sagous. Ils continuèrent leur route en nous recommandant le plus de prudence possible. Le guide que l'on m'avait donné à Saparoua, et qui était certainement le plus brave et le meilleur des Malais que j'aie jamais rencontrés, fit éteindre aussitôt les dernières lueurs de nos feux, plaça à chacun de mes côtés trois hommes armés, et ordonna au reste de se ranger autour de moi. Cependant, épuisés par les fatigues de la journée, car nous avions franchi deux chaînes de montagnes, nous ne tardâmes pas, malgré le danger dont nous étions menacés, à nous endormir tous, sans en excepter même, à ce que je crois, la sentinelle.

Mon guide pressa tellement notre retour, je ne sais si c'était par crainte ou par tout autre motif, que dès le troisième jour nous arrivions à Macariki, vers onze heures du matin. Les dix ou douze derniers kilomètres furent faits par une autre route, à travers des forêts de sagou.

Quand j'eus pris un jour de repos, je partis pour Noloth, dans l'île de Saparoua, et le 6 février j'arrivai à la bourgade même de Saparoua. J'y trouvai encore le gouverneur, qui me reçut avec toutes les marques d'une joyeuse surprise.

La première question qu'il m'adressa fut : « Est-ce que vous avez été réellement à Ouahay? — En voici la preuve, » répondis-je en souriant et en lui présentant une lettre du commandant de ce poste.

D'Amboine, je me rendis à Ternate, puis à Kéma et à Macassar dans l'île de Célèbes.

Je dois dire en passant que j'ai été bien plus édifiée de la vie des missionnaires hollandais que de celle que leurs confrères américains et anglais mènent dans l'Inde, en Chine et en Perse. Le Hollandais s'établit à poste fixe, au lieu de courir le pays à cent cinquante, voire à trois cents kilomètres à la ronde, pour prêcher des gens qui ne sont nullement préparés à recevoir son instruction religieuse, et qui n'entendent par conséquent presque rien à ses longs sermons. Quand sa sphère d'activité s'est étendue au point qu'il ne peut plus suffire aux ouailles du district dont il est chargé, il demande un aide à la société des missions, et c'est ainsi qu'on marche de progrès en progrès.

Les missionnaires hollandais touchent de leur société un traitement très-modique; aussi mènent-ils une vie excessivement modeste, et n'affichent-ils ni le faste ni le luxe des Américains et des Anglais, richement dotés par leurs gouvernements. Il s'ensuit que le peuple approche avec confiance du prêtre puisqu'il n'est pas séparé de lui par une ligne de démarcation trop tranchée.

Ces pasteurs n'ont pas ici de réunions une ou deux fois par semaine; ils ne s'assemblent que deux fois dans tout le cours de l'année, et sans emmener avec eux leurs femmes, leurs enfants et toutes les personnes de leur maison. Ils se réunissent pendant deux ou trois jours, puis retournent paisiblement chez eux. Ils ne regardent pas comme au-dessous de leur dignité de se marier avec des jeunes personnes bien élevées du pays. Ainsi, l'une d'elles, madame Schwarz, n'avait pas eu le bonheur d'avoir des parents européens; mais elle remplissait sa charge de femme, d'épouse et de mère,

aussi bien et peut-être mieux que la plupart des femmes européennes; car elle n'avait pas, plus que ses enfants, besoin de changer de climat ni d'aller en Europe. Combien les voyages constants des femmes et des enfants des missionnaires ne coûtent-ils pas au trésor des sociétés anglaises et américaines!

J'ajouterai que j'ignore pourquoi on parle tant de la dureté du gouvernement hollandais dans la Malaisie. Je l'ai trouvé plus doux que celui des autres métropoles. Ainsi, dans l'Inde anglaise, chaque pied d'arbre fruitier paye l'impôt, et le système de fermage est extrêmement vexatoire pour le petit cultivateur. Sans doute les indigènes ont parfois aussi de lourdes charges dans les possessions hollandaises de l'Océanie; mais les prestations s'y font la plupart du temps en travaux manuels, ce qui est moins onéreux que si elles se soldaient en argent. De plus, il faut convenir que, surtout récemment, on a beaucoup fait pour améliorer la position du cultivateur. Dans bien des provinces, il a droit de propriété et peut aliéner sa cabane et son bien-fonds. Dans d'autres, le sol est cultivé d'une manière patriarcale et la moisson est partagée. Là où l'on ne peut cultiver ni le café, ni le sucre, ni le thé, ni les épices, ou bien où les produits ne constituent pas de monopole, le gouvernement reçoit d'ordinaire en argent la valeur du cinquième de la récolte, et dans quelques districts mêmes le dixième seulement. Si la contrée est assujettie au monopole, le cultivateur ne paye pour sa propriété que très-peu de chose et presque rien pour les autres taxes; mais il est tenu de travailler contre salaire dans les plantations affermées pour le gouvernement ou qui lui appartiennent.

Les indigènes qui ne sont pas cultivateurs, ont pour corvées le travail dans les plantations de café et la cons-

truction des routes, des ponts, des magasins et des maisons de fonctionnaires. Lorsqu'ils vont travailler dans les plantations de café, ils sont souvent obligés de rester à vingt-cinq ou trente kilomètres de chez eux pendant deux ou trois mois de l'année. Le gouvernement leur paye une somme fixe pour chaque picoul (56 kilogrammes) de café qu'ils fournissent.

Quant aux constructions, elles devaient être faites sans rétribution, les inspecteurs, les maîtres maçons, les charpentiers et les serruriers recevant seuls le salaire de leur journée; mais, lors de mon départ, on était sur le point d'établir un tarif de salaires pour tous les travaux faits au compte du gouvernement.

Le costume des indigènes de Célèbes est assez généralement partout le même. Les hommes portent un caleçon qui descend jusqu'à la moitié de la cuisse, et mettent par-dessus un sarong; autour de la tête, ils roulent un mouchoir; le buste, jusqu'à la ceinture, est rarement couvert.

Pas un homme ne sort de sa cabane sans avoir son parang et une grande poche, qui renferme tout ce qu'il faut pour préparer le siri et pour fumer. Le parang et la poche se mettent au-dessous du sarong, ce qui donne aux gens un aspect tout anguleux. Plusieurs indigènes, outre les parangs, portent encore des lances.

Les sarongs des femmes sont ici beaucoup plus longs que je ne les ai vus nulle part. Ils peuvent monter jusque par-dessus la tête; mais, d'ordinaire, les femmes ne les serrent que très-légèrement autour du corps, de sorte qu'il y en a un long bout qui traîne. Il n'est pas possible de se servir du vêtement d'une manière plus ridicule : une main doit en ce cas être toujours occupée à le tenir et à le relever. Indépendamment du

sarong, les femmes ont une chemise très-courte, qui descend jusqu'aux hanches et qui, chez les jeunes filles, est d'une étoffe transparente.

Dans une excursion que je fis à Barou, j'arrivai, le 26 avril, juste à temps pour une grande fête qui devait avoir lieu le lendemain. Elle célébrait le limage des dents supérieures de la jeune reine, cérémonie aussi importante en ce pays que l'est au Brésil le baptême d'un prince impérial, ou bien en Europe le mariage d'un roi. A cette fête étaient invités tous les princes et rajahs des environs. Donc, le lendemain, quand j'entrai au palais, on me présenta une grande quantité de souverains, et entre autres l'héritier présomptif de la couronne de Bonni, ou, comme disent les Hollandais, le successeur en expectative. Le nombre des souverains, princes et autres grands personnages, qui habitent Célèbes, est vraiment incroyable. Tous tiennent à mener un grand train de vie, et ne veulent par conséquent rien faire : aussi sont-ils les vraies sangsues du pays.

La reine n'était pas encore arrivée ; elle aussi savait faire attendre le public. De son appartement jusqu'à l'endroit où elle devait prendre place, le sol était tapissé de toile blanche. A la porte, six jeunes filles attendaient avec un dais en étoffe de soie épaisse et brodée d'or. Ce riche poële formait un contraste étrange avec les six perches dont on se servait pour le porter et qui n'étaient que de longues et étroites tiges de bambou, telles qu'on les avait coupées dans le bois.

Enfin la musique et les salves des mortiers annoncèrent l'arrivée de la reine. Elle s'avança vers sa place à pas lents et mesurés sous son baldaquin, comme une victime marchant au supplice. Elle était revêtue de deux sarongs de pourpre, dont l'un couvrait le hautet l'autre le bas de son corps. Sa chevelure était ornée

de guirlandes de *melati* (1) avec des fleurs artificielles en or. Des bagues, des bracelets et d'autres bijoux complétaient la royale parure.

La reine demeura muette et immobile, sans lever une seule fois les yeux. Non loin d'elle, douze jeunes filles rangées en triangle chantaient un air religieux. On apporta ensuite un vieux matelas usé, sur lequel on étendit un drap et on arrangea quelques coussins avec une couverture. En ce moment, il se fit un grand mouvement à la porte, comme si des gens voulaient entrer de force et étaient repoussés de même. Je me figurais déjà que c'était moi qui causais cette émeute, et que le peuple se formalisait de me voir, moi étrangère, assister à cette cérémonie. Cependant la tranquillité fut promptement rétablie, et personne ne voulut me renseigner sur l'objet de ce tumulte.

On conduisit ensuite un homme âgé sous le dais, près du lit; on mit à ses côtés un bassin rempli d'eau, et quelques autres instruments; puis la reine se traîna, en restant assise, jusqu'au lit. Alors la duègne lui ayant ôté les fleurs des cheveux, présenta une petite soucoupe d'or à une très-vieille femme assise à côté (c'était la reine la plus âgée de la famille). Celle-ci y jeta toute une gorgée de salive, rouge comme du sang. Avec ce baume précieux, la duègne frotta la reine aux tempes et au front, puis imbiba une courroie, qu'elle lança vers elle pour arroser son corps de tous côtés. Ensuite, elle prit une cassolette où brûlait de l'encens, la promena trois fois autour de la reine, de droite à gauche, et une quatrième fois dans la direction opposée. La reine se coucha alors tout de son long; on étendit légèrement sur elle la couverture, qui

(1) Le *melati* est le jasmin fleuri. C'est la fleur favorite des Malais et des Chinois; elle a une odeur agréable, mais un peu forte. — I. P.

fut jonchée de melati ; la duègne s'accroupit à la droite de la tête royale, le médecin se mit à la gauche, et je fus placée à côté de la duègne, également tout près de la patiente. Celle-ci me saisit la main, et ne la quitta pas tout le temps que dura l'opération. Elle avait l'air très-affligé, me serrait la main de temps en temps, et me regardait de ses yeux désolés, comme si elle eût voulu réclamer mon secours. J'étais là presque inquiète, dans l'attente de ce qui allait se passer.

L'opérateur jeta trois limes de différentes grandeurs dans le bassin, poussa entre les gencives de la reine un petit rouleau de chou-palmiste, prit la plus grande des limes, et se mit à entamer les dents avec autant de force que s'il avait eu à s'essayer sur un morceau de bois. Avec une seconde lime plus fine, il continua l'opération. Avant de recourir à la plus petite, il retira de la bouche de la reine le rouleau, qui fut remplacé par un autre de feuilles de bétel, moitié plus mince que le premier. En somme, il travailla bien et promptement, surtout si l'on songe aux grossiers instruments dont il se servait; mais Dieu sait ce que la pauvre reine dut souffrir pendant cette besogne cruelle! Cependant elle ne changea pas de figure et je ne sentis pas une fois sa main trembler.

Le limage étant terminé, on présenta un coq au médecin, qui lui arracha un petit morceau de la crête, et mit le sang qui en jaillit sur les dents et les lèvres de la patiente. A la fin, la duègne répéta, avec trois cierges liés entre eux, la cérémonie qu'elle avait faite avec la cassolette, et la reine retourna, en se glissant par terre, à sa première place.

Indépendamment de la reine, l'opération fut faite encore à six jeunes filles (probablement de la maison royale), mais avec moins de façon. Les jeunes filles se couchèrent sur une natte, sans coussin ni couverture.

Le médecin leur passa un rouleau dans la bouche, se mit à limer vigoureusement; et tout fut fini.

On servit ensuite à la société réunie dans le salon, et composée d'environ quatre cents personnes, du thé avec des pâtisseries. De plus, la reine me fit donner une tasse de sorbet, accompagnée de quelques fruits confits: en vérité, elle semblait prendre de l'intérêt à ma personne. On ne toucha au thé ni aux autres friandises qu'après avoir chanté, ou plutôt hurlé de nouveau, un air religieux; puis on mangea et on but avec une grande réserve.

Quelques jours plus tard, je voulus faire une visite à la reine de Lagousi. Elle me fit attendre une demi-heure avant de m'admettre. La reine, disait-on, faisait sa toilette. En quoi donc consistait cette parure? La reine avait mis une blouse blanche par-dessus son sarong, et sa tête était enveloppée d'un mouchoir. Pour joyaux, elle portait deux rangées de boules creuses d'or laminé, ayant la forme et la grosseur de petits œufs de poule, qui lui descendaient en croix sur la poitrine et les épaules; de chaque côté de la poitrine, elle avait une grande plaque ronde d'or laminé, garnie de pierres précieuses, qu'on aurait pu prendre pour des décorations, si les gens des Célèbes fussent déjà parvenus à cette hauteur de civilisation. Ce qui me frappa le plus, ce furent ses souliers: coupés à l'européenne, ils étaient faits, au lieu d'étoffe, en or laminé, sans en excepter la semelle, et garnis de pierres précieuses.

La reine, en me saluant, me dit qu'elle avait regardé comme son devoir de me recevoir dans son costume de cérémonie.

Enfin, le 6 juillet, je m'embarquai à Batavia pour San-Francisco. Mon cœur se serra; je ne pus pas vaincre mon émotion quand il me fallut dire adieu aux colonies

hollandaises de l'Océanie. Non-seulement mon esprit et mes yeux avaient trouvé dans ce voyage les plus vives jouissances, mais mon cœur y avait été satisfait. Partout j'avais rencontré chez les Hollandais des hommes bons et généreux, qui, de la manière la plus affectueuse, avaient eu la bonté de me prêter aide et conseil. C'est à eux et aux Allemands que j'ai trouvés dans quelques endroits, que je dois non-seulement d'avoir pu exécuter mon voyage, mais encore, en exceptant les pays des Dayacs, des Batacs et des Alfores, où il n'y a pas d'Européens, de l'avoir fait avec autant d'agrément et de facilité que possible.

CHAPITRE IX

CALIFORNIE

(De juillet 1853 à janvier 1854)

Baie et ville de San-Francisco. — Maisons de divertissement public. — Les voleurs. — Les Américains sur les bateaux. — Lavage d'or à l'Yuba. — Indiens de la Californie. — Crescent City. — Indigènes de Rogue-River. — Leurs mœurs.

Le 23 juillet 1853, nous passions le détroit de Formose, battus par une tempête continuelle, et nous entrions dans l'Océan Pacifique. Depuis lors nous ne vîmes, pendant deux mois d'une longueur incommensurable, que le ciel et l'eau. Les seules créatures vivantes que nous aperçûmes de temps à autre ce furent des mouettes voltigeant autour de nos voiles. Enfin le 26 septembre retentit le cri si longtemps désiré : « Terre ! » et le lendemain nous pénétrions, par la Porte-d'Or, dans la baie de San-Francisco. On peut la trouver belle, car elle est entourée d'une quantité de montagnes, de collines et de rochers qui tantôt avancent dans la mer, tantôt rentrent dans les terres en formant les groupes les plus variés. De plus, elle renferme beaucoup de petites îles et découpe une foule de baies, de bassins et de détroits, telle que le regard y

est toujours occupé agréablement. Sa longueur est de soixante-douze kilomètres, et sa plus grande largeur, d'une vingtaine. Nous passâmes à côté des îlots aux Chèvres et aux Oiseaux, et enfin nous jetâmes l'ancre devant la ville elle-même. Située à vingt kilomètres de l'entrée de la baie, San-Francisco se déploie en longueur sur des collines de sable. On ne reconnaît pas encore aux maisons disséminées dans les environs le droit de faire partie de la ville, mais, comme celle-ci augmente très-vite et va certainement s'étendre de plusieurs kilomètres dans toutes les directions, ces maisons ne tarderont guère à y être comprises.

La ville contient déjà quelques grands édifices de pierre ayant deux ou trois étages; plusieurs sont construits dans des endroits que la mer couvrait il y a peu de temps, et où elle avait même une profondeur assez considérable pour que les plus forts vaisseaux vinssent y mouiller. Comme les dunes montaient de tous côtés presque à pic au-dessus de la mer, on les a enlevées en partie; avec le sable que l'on en a retiré, on a refoulé les eaux et c'est ainsi qu'on a formé un emplacement artificiel pour les établissements de commerce. Ce terrassement et ces quais de bois avec leurs chantiers m'ont paru plus admirables que les grandes maisons. On ne peut pas s'empêcher de considérer ces ouvrages comme gigantesques, si l'on songe combien il y a peu de temps que les Américains et les Européens ont pris possession du pays; de quelle distance il leur a fallu faire venir le bois qui a servi à bâtir de pareils travaux publics, et combien les ouvriers sont chers encore aujourd'hui. Mis en ligne à la suite les uns des autres, ces quais et ces chantiers auraient certainement un développement de plusieurs kilomètres. Enfin, la mer y est restée si profonde que des vaisseaux de deux à trois mille tonneaux peuvent accoster fort aisément.

Cependant la Californie n'appartient aux États-Unis que depuis juillet 1846, et la première mine d'or y a été découverte en juillet 1848, par le général Sutter, il n'y a guère plus de cinq ans.

Après avoir débarqué, je passai tout mon premier jour, depuis le matin de très-bonne heure jusqu'au soir fort tard, à chercher un logement qui fût relativement bon marché. Fatiguée de mes recherches infructueuses, je retournai au vaisseau, où le bon capitaine, qui s'appelait Feenhagen, m'avait offert de me garder tant qu'il resterait dans le port. Mais, ce soir même, je reçus une lettre d'invitation fort aimable, pour tout mon séjour, que m'adressait la maison anglaise Colquhoun, dont les chefs Smith et Morton m'étaient tout à fait inconnus. Ils savaient mon nom à cause de mes précédents voyages, et à peine l'avaient-ils vu parmi ceux des passagers, qu'ils m'envoyaient leur gracieuse invitation à bord.

La petitesse des maisons qu'on habite à San-Francisco m'étouffa d'abord. Les plus grandes pièces y sont si exiguës qu'on serait certainement très-embarrassé si l'on réunissait dix ou douze personnes à sa table. Je ne parle pas, bien entendu, des petites chambres ni des cabinets : on les dirait faits pour des Lilliputiens. Cela me frappait naturellement d'autant plus que je venais de Batavia, où les pièces de réception sont si vastes que toute une maison d'ici y tiendrait facilement.

En revanche, je trouvai les magasins merveilleusement grands et beaux ; beaucoup peuvent rivaliser avec ceux des plus célèbres villes d'Europe, tant ils sont riches en marchandises, tant ils sont arrangés avec une élégante magnificence. Les plus larges et les plus ornés de ces magasins sont dans la rue Sacramento-Kle-Montgomery et sur la place. Déjà, la ville

a six théâtres, où l'on joue en anglais, en français, en allemand et en espagnol. On y publie treize journaux : et l'on y compte dix-huit grandes imprimeries, outre beaucoup de petites qui s'ouvrent et meurent le lendemain. On a construit aussi vingt-six églises de toutes sectes, pour la plupart tout à fait insignifiantes.

Depuis quatre ans qu'elle existe, San-Francisco a été déjà six fois la proie des incendies. Les deux plus considérables de ces catastrophes ont eu lieu l'année dernière, je veux dire en 1852.

On ne peut pas se faire une idée des trous, des montées et des inégalités des rues. Ici il faut gravir des marches, là il faut en descendre ; ici la chaussée est exhaussée, là elle est en contre-bas ; d'un côté, des places sont effondrées; d'un autre, ce sont des montagnes de briques, de bois, de chaux et de sable. Pas une lanterne n'avertit le passant. Aussi les rues sont-elles vraiment dangereuses, non-seulement pour les gens qui vont en voiture ou à cheval, mais même pour les piétons. Ce sont surtout les quais de bois qui offrent des périls. En effet, la mer arrive jusque sous les planches, qui sont assez pourries pour se briser sous vos pieds. Le jour même, on doit y marcher avec précaution, pour ne pas choir dans les trous nombreux qui y sont béants. La nuit, il n'est pas rare que des piétons tombent à la mer et ne reparaissent plus.

D'ailleurs une course ou une promenade à San-Francisco est une vraie pénitence. Dans le quartier appelé *la ville de commerce,* on peut à peine se frayer un chemin à travers la foule des piétons, des cavaliers, des charrettes et des voitures.

Un soir, je visitai les maisons de divertissement public; celles où l'on joue m'intéressèrent le plus, parce que je n'en avais pas encore vu. Ce qui m'y frappa surtout, ce fut l'excessif mélange de la société que j'y trou-

vai. A côté du dandy élégant se tenaient le matelot et le mineur en chemise de laine rouge, sans jaquette, les mains encore noires et souillées de goudron, les bottes pleines de boue jusqu'en haut. Les riches et les gens salement habillés n'avaient devant eux que des pièces d'or et de gros écus. Il y a deux ans, on ne voyait, m'a-t-on dit, que des pièces d'or. Sur aucune figure, sur celle du bouillant Français pas plus que sur celle de l'ardent Mexicain, je ne pouvais lire l'entraînement ni la passion, quoique j'eusse souvent entendu affirmer le contraire. Je n'aurais pas pu distinguer, à la physionomie des joueurs, l'homme que la fortune favorisait de celui qui perdait. Ces maisons ne sont pas organisées seulement de manière à exciter la passion du jeu, mais aussi à charmer tous les sens. Des peintures détestables sont pendues aux murs; une musique bruyante retentit dans les vastes salons; et des jeunes filles circulent entre les tables.

L'abondance de l'or à San-Francisco est si grande et les prix sont si élevés qu'on n'y voit pas de monnaie de cuivre en circulation; les habitants ne désirent pas non plus qu'on en voie jamais. Chacun trouve de quoi vivre; seulement, les hommes manquent encore; ce qui n'empêche pas qu'il ne se passe guère de nuit où il ne se commette quelque vol. Dans toutes les chambres à coucher, on voit des pistolets accrochés à la muraille, et, le soir, personne ne sort sans épee ni sans pistolet, car les rues sont souvent ensanglantées par des attaques ou des assassinats nocturnes.

On dit que c'était encore bien pis il y a deux ans, et qu'alors, en plein jour même, la vie n'était pas en sûreté. Etait-on fâché, avait-on une dispute avec quelqu'un, on le frappait au milieu de la rue. Les duels avaient lieu en public : les adversaires tiraient l'un sur l'autre sans prévenir personne et sans crier :

« Gare! » Quelquefois la balle, au lieu d'atteindre un des combattants, frappait un passant tout à fait étranger à la querelle: mais cela ne faisait rien ; on ne demandait compte à personne d'un pareil accident.

A cette époque, on était beaucoup plus sévère pour les voleurs, non pas le tribunal, qui dormait aussi profondément et, s'il se peut, plus profondément qu'aujourd'hui; mais les particuliers. Ils s'unirent entre eux et se firent justice eux-mêmes. Le premier voleur qu'ils prirent, fut séance tenante pendu sur la place publique : cela fit bon effet , et pendant longtemps les vols cessèrent.

J'ai vu exposer un chêne colossal apporté du nord de la Californie et qui mesurait soixante-quinze mètres de hauteur. Le tronc avait à la base vingt-neuf mètres, et au-dessus de la base, vingt-cinq mètres et demi de diamètre. On estimait son âge à quinze cents ans. Lorsqu'on le coupa, il était encore très-solide. L'écorce, qui avait quarante-cinq centimètres d'épaisseur, fut détachée par grandes pièces et transportée à San-Francisco, où, rejointe de nouveau, elle forma une jolie salle. On a mis dans l'intérieur du tronc une mesure, afin que chacun puisse vérifier soi-même le diamètre de l'arbre.

Sur un bateau à vapeur qui remontait le Feather en allant à Mary'sville, j'eus à vivre pour la première fois dans une nombreuse société d'Américains. Comme dans les maisons de jeu de San-Francisco, ce furent les contrastes d'habillement qui me frappèrent d'abord. Les dames étaient en général excessivement parées et auraient pu entrer dans un salon avec leurs habits de voyage. Il en était autrement des hommes. Plusieurs, à la vérité, étaient mis convenablement; mais la plupart avaient des jaquettes déchirées, des bottes sales passant par-dessus leur pantalon, et, chose que

je remarquai même chez les messieurs les mieux vêtus, des mains aussi épaisses et aussi hâlées que les derniers des paysans. On jouait aux cartes, on mâchait du tabac, ce qu'imitaient des enfants de dix à douze ans; mais on ne crachait pas autant autour de soi que le prétendent plusieurs voyageurs. Une autre habitude, qui n'est pas moins malpropre que de cracher, c'est qu'on se mouche dans ses doigts avant d'employer le mouchoir : je l'ai vu faire à des messieurs élégamment vêtus.

On ne resta guère de temps à table, où l'on ne dit presque pas un mot; les Américains avalaient les mets tout bouillants à peu près sans les mâcher. Ils n'en prenaient pas le loisir, quoique personne n'eût une occupation ; mais c'est leur habitude de traiter tout comme une affaire, et de finir tout avec la plus grande précipitation. On ne but que de l'eau, parce que les Américains préfèrent prendre les liqueurs spiritueuses à différents moments de la journée et en petite quantité. En tout cas, je crois qu'ils boivent bien moins que les Anglais, car le café et le thé n'étaient pas non plus très-forts, et l'on n'en consomma que fort peu.

Quelques jours après mon arrivée à Mary'sville, j'allai voir le grand lavage d'or de l'Yuba. On y recueille le métal de deux manières. Les chercheurs creusent des trous dans des endroits où l'eau dépose au bout de quelque temps de la terre et de la boue : dans la belle saison, le fleuve se retire un peu ; on enlève le dépôt, et l'on sépare l'or par le lavage. La seconde méthode, qui est bien plus grandiose, consiste à détourner le courant au moyen de barrages. On construit à cet effet plusieurs auges de bois de quarante mètres de long, dans lesquelles on amène l'eau. Le lit du fleuve, resté complétement à sec, est alors fouillé et la terre lavée. Pour ces entreprises on forme une nombreuse associa-

tion qui partage le bénéfice à la fin de chaque semaine. On y procède avec assez de justice et de loyauté pour n'exciter jamais de querelle. Chaque association choisit un chef qui en est chargé. Le propriétaire peut laisser tranquillement son trésor dans sa tente sans serrure ni verrou : jamais on ne lui prend rien. On était moins en sûreté il y a quelques années. Les chercheurs d'or, obligés alors de rétablir l'ordre et de se faire justice eux-mêmes, pendirent les voleurs comme les meurtriers, sans autre forme de procès; cette justice sommaire fut très-efficace.

Parmi les chercheurs, proportion gardée, c'est le petit nombre qui s'enrichit. Ils ne peuvent travailler que huit mois de l'année, jusqu'à la saison des plui es. Leur pénible labeur contraint les mineurs à rester dans l'eau toute la journée, et, pendant la belle saison, les force à renoncer à toute espèce de jouissances et de plaisirs. Les travailleurs vont passer les quatre mois de mauvais temps dans une ville, et y vivent comme des matelots qui se retrouvent sur le continent après une longue traversée. Des systèmes organisés de séduction les attirent de tous côtés : le tourbillon du plaisir entraîne ces malheureux, et, lorsqu'ils se réveillent de leur ivresse, leur argent, si péniblement gagné, est ordinairement dépensé. Pauvres comme le jour où ils sont arrivés de leur patrie, mais fatigués de corps et d'esprit par la vie dissipée de la ville, ils recommencent leur misérable existence.

Dans les environs, j'ai retrouvé une vingtaine de familles de purs indigènes. Ils m'ont paru plus hideux encore que les Malais. Petits et trapus, ils ont le col très-court et la tête massive. Leur front est déprimé, leur nez aplati; leurs narines sont larges, leurs yeux petits, étroits et sans intelligence. Leurs cheveux, courts et épais, hérissés autour de la tête, forment

comme un bonnet fourré; bruns de couleur, ils sont souvent sur une même tête de nuances claires et foncées. Les sauvages les soignent peu et n'y mettent jamais de pommade. Les enfants de quatre à six semaines en portent déjà toute une forêt. Ces indigènes ont la peau d'un brun jaune sale. Leurs femmes sont très-sujettes à prendre de l'embonpoint. Les deux sexes ouvrent largement les lobes des oreilles et y portent de longs bâtons ronds de l'épaisseur d'un doigt, ornés de dessins ou de perles de verre. C'est encore la rassade, en y joignant boutons, plumes et tout ce qu'ils peuvent obtenir des blancs, qui forme l'article principal de leur parure. Cependant les femmes sont un peu tatouées sur le menton. Primitivement, les hommes allaient tout nus, et les femmes ne portaient qu'un tablier d'un pied de long à la ceinture. Depuis que les blancs se sont établis dans le pays, les sauvages ramassent les vêtements, le linge, les bottes et les autres objets qu'on jette dans la rue, et s'en couvrent de la manière la plus amusante à voir.

Pour la civilisation et la manière de vivre, ils sont encore au plus bas degré de l'échelle sociale. Ils ne se livrent ni à l'agriculture ni à l'élève des bestiaux, mais s'occupent seulement un peu de pêche. En fait d'habitations, ils creusent dans la terre des trous ronds, de quatre mètres cinquante à six mètres de diamètre, et de soixante centimètres de profondeur. Ils les recouvrent d'un toit de bois et de terre, en forme de tente. La porte est un petit trou par lequel on ne peut passer qu'en se mettant à quatre pattes. Une ouverture encore plus petite, ménagée au haut du toit, laisse échapper la fumée. Ils n'ont ni nattes ni vaisselle, et ne savent faire que des paniers, mais les font très-bien. Ils les tressent assez serrés pour ne pas

laisser échapper l'eau, et pour y pouvoir même cuire leurs poissons. Ils font encore de grandes corbeilles où ils mettent leur provision de poissons secs, et de plus petites, dont ils se couvrent la tête comme de chapeaux.

Quand j'allai visiter cette tribu, la nuit approchait. Les habitants étaient assis devant leurs cabanes autour de feux allumés, et préparaient ou mangeaient leur souper, qui se composait de poissons frits et de pain de glands de chêne. Pour préparer ce pain, épais, ferme, très-humide, de couleur chocolat et d'un goût un peu amer, ils sèchent les glands, les réduisent en poudre et les font cuire sans y mêler autre chose que de l'eau. Outre les poissons et la farine de glands, ils mangent également tout ce qui leur tombe sous la main : lézards, sauterelles, grenouilles, insectes, et autres petites bêtes, qui sont pour eux d'exquises friandises.

Je passai ensuite par Crescent-City, ville fondée en février de cette année, et j'y vis une demi-douzaine de familles indigènes encore établies aux environs. C'était absolument le même caractère que dans celles de Mary'sville. Rien ne me parut plus comique que les accoutrements singuliers de ces naturels; car, ici ils ramassent de même toutes les vieilles défroques que les Européens ont rejetées. C'est ainsi que je vis un de ces Indiens affublé d'un pantalon, d'un mantelet en mauvais état et d'un indescriptible chapeau de femme. Un autre n'avait qu'un frac, dont il avait orné tout le revers de rassade. Un troisième n'avait qu'un gilet, avec un vieux chapeau d'homme qu'il avait percé pour y planter des plumes d'oiseau. Les femmes étaient habillées dans un goût non moins pittoresque.

Ayant exprimé le désir d'aller jusque chez les Indiens de Rogue-River, sur les bords du Smith, j'appris

que je ne le pouvais pas sans me faire accompagner d'une escorte, attendu que ces gens sont fort sauvages et très-rusés. On me promit de réunir huit ou dix messieurs pour cette excursion; mais il ne s'en trouva pas autant, et l'on ne voulut pas entreprendre le voyage en plus petit nombre.

Heureusement, un matelot allemand, Charles Braun, qui était établi ici depuis quelques mois, ayant entendu parler de mon désir, eut la bonté de venir me voir pour me dire qu'il avait l'intention d'aller chez ces naturels, avec lesquels il avait beaucoup de relations, pour leur acheter du poisson en échange de perles de verre; il savait leur langue, et, si je voulais y aller, je pouvais partir avec lui. Enchantée de cette bonne fortune inattendue, je décidai le voyage, et, aussitôt que la pluie eut cessé, nous nous mîmes en chemin.

Plus nous nous éloignions des établissements des blancs, moins les indigènes étaient vêtus ; enfin nous les vîmes en état de nature. Les femmes seules portaient de petits tabliers bouffants, formés de brins d'herbe ou de peaux d'élan. Pour cet emploi, la peau, taillée en bandes fort étroites, ne conserve sa largeur que sur une longueur de huit à dix centimètres. Etant tournée deux fois autour du corps, elle ressemble assez à une fourrure. Je vis de ces tabliers à de toutes petites filles qui pouvaient à peine marcher. Quant aux chefs, quelques-uns portaient la peau d'une bête jetée sur leurs épaules.

Le soir, nous arrivâmes à un grand village ou wigwam dont les habitants s'appelaient *Huna-Indiens*. Mon compagnon n'avait pas encore poussé ses entreprises si loin; mais il connaissait parmi les naturels un jeune homme qu'il avait rencontré dans d'autres tournées, et à qui il avait acheté du poisson pour

de la verroterie. Nous résolûmes de passer la nuit en cet endroit. Il commençait à pleuvoir, le froid devenait intolérable, et je dus m'estimer encore heureuse de trouver une petite place dans une cabane de terre, parmi ces indigènes nus et dégoûtants. Nous nous établîmes donc près du feu, qui pétillait gaiement au milieu de la hutte, et autour duquel étaient accroupis déjà cinq ou six sauvages. Bientôt la hutte se remplit de curieux, tellement que la chaleur et les émanations devinrent étouffantes. Si, à moitié suffoquée, je sortais pour prendre l'air, j'avais encore beaucoup plus à souffrir, non-seulement du froid et de la pluie, mais des habitants de tout le village, qui se pressaient autour de moi, et formaient un cercle assez serré pour m'empêcher de bouger. Ils me tiraient de tous côtés, et touchaient chaque pièce de mon habillement, depuis le chapeau jusqu'aux souliers. Une fois même, ils m'entraînèrent assez loin, vers les huttes les plus éloignées dans la forêt, et j'eus ensuite toutes les peines du monde à retrouver le toit de mon hôte.

Mon compagnon de voyage portait sur lui du sucre, du café et du pain. J'avais de mon côté un peu de pain et de fromage. Il fit, dans une bouillotte de ferblanc qu'il avait toujours avec lui, une infusion de café qui était si faible que l'eau prit à peine une légère teinte brune. Néanmoins, les indigènes trouvèrent ce chaud breuvage si délicieux que tout fut bientôt absorbé, et qu'ils en voulurent une seconde fois ; car ils voyaient bien que le matelot possédait un reste de cette poudre brune, que chacun se disputait. Ils se jetèrent dessus pour la manger, et n'eurent de cesse qu'après qu'ils eurent tout dévoré. Mon guide ne put rien garder de ses provisions pour le lendemain. Après ce repas, les Indiens commencèrent leur cuisine. Ils apportèrent de grands et beaux saumons, dont les fleuves de la Cali-

fornie abondent, coupèrent les têtes et les queues, fendirent les corps, les maintinrent écartés à l'aide de petits morceaux de bois, les placèrent sur des planchettes plus grandes et les firent rôtir au feu. Les têtes et les queues furent mises dans l'eau que contenait un panier et qu'ils rendirent bouillante en y jetant des pierres chauffées et remplacées au fur et à mesure qu'elles se refroidissaient. L'espèce de soupe ainsi obtenue paraissait grisâtre et épaisse, peut-être à cause de la cendre introduite dans la corbeille avec les pierres chaudes. Quoi qu'il en fût, on n'y regarda pas de si près et on se hâta d'avaler la soupe que l'on puisait à l'aide d'assez larges coquilles. Quand le poisson fut rôti, ces Indiens le coupèrent avec leurs ongles en morceaux, qu'ils placèrent sur des paniers plats servant d'assiettes. Ensuite ils firent griller des glands dans la cendre chaude; avec des racines d'herbes étroites et longues, ces glands composaient leur dessert.

Les racines ne furent pas seulement mangées crues, mais sans être lavées, et avec la terre qui y était collée. Elles avaient un goût excessivement fin et délicat, et fondaient dans la bouche. En somme, le repas aurait été assez appétissant, s'il ne lui avait pas manqué deux assaisonnements indispensables : la propreté et le sel, choses inconnues aux Californiens.

Après le dîner, les hommes et les jeunes gens se peignirent le visage d'une manière horrible, en brun, en rouge, en bleu ou en noir. Ils commencèrent par se frotter la figure avec de la graisse de poisson, puis ils étendirent la couleur avec leurs mains, et, pour tracer différents dessins, ils passèrent leurs doigts sur la couleur de manière à l'enlever par place. Je n'ai pas besoin de dire que leur laideur naturelle en devint encore beaucoup plus repoussante. Après cette opération, ils se mirent à chanter d'une façon qui me parut plus mé-

lodieuse et mieux conduite que je ne l'aurais attendu d'un peuple si sauvage. La conversation fut prolongée assez avant dans la nuit. On eut ensuite la galanterie de m'abandonner une hutte de terre, c'est-à-dire que les hommes s'éloignèrent et que les femmes seules me tinrent compagnie : une d'elles se serra tellement contre moi que je pouvais à peine me tourner. J'avais de l'autre côté de grandes corbeilles remplies de poissons fumés, et ceux qui ne l'étaient pas encore étaient suspendus au-dessus de nos têtes. On peut se faire une idée de l'agrément que j'eus à passer la nuit dans un pareil gîte, couchée sur le sol humide, sans coussin ni couverture. J'avais pris peu de part au repas, pensant bien me dédommager avec un peu de fromage et de pain la nuit, quand tout dormirait. Tant que les femmes furent éveillées, je n'osai pas tirer ces précieuses provisions de ma poche : chacune aurait voulu y goûter, et à la fin il ne m'en serait plus rien resté à moi-même. Lorsqu'elles furent endormies, c'est-à-dire lorsque je les entendis ronfler, je me relevai un peu et je tirai avec précaution mon trésor ; mais ma voisine, dont le sommeil était sans doute des plus légers, se réveillant aussitôt, me demanda ce que je faisais, et m'intima l'ordre de me recoucher et de ne plus remuer. Elle attisa le feu jusqu'à ce que je me fusse étendue de nouveau à terre, en faisant semblant de dormir, puis elle se replaça à mon côté. Evidemment, on se méfiait de moi.

Au matin, la vie et le mouvement commencèrent bien avant le jour. L'on fit cuire énormément de provisions ; aussi le repas fut-il formidable. Pendant qu'on l'avait apprêté, j'étais allée à la pêche avec un Indien, qui emportait une perche de six mètres de long, à laquelle était attachée par un long cordon une pique formée de petits os. Il lançait sa pique, et, sui-

vant la force et la grosseur du poisson, laissait aller sa perche ou la tenait à la main. Jamais il ne manquait son coup. Le fil était du boyau d'élan, tordu, très solide et rappelant une forte corde d'instrument de musique.

Les Indiens du nord de la Californie sont un peu plus grands que ceux du sud, mais ne sont pas plus beaux. Les femmes étaient tatouées non-seulement sur le menton, mais aussi un peu sur les mains et sur les bras, et plusieurs d'entre elles, à force d'embonpoint, devenaient massives. Ces gens sont excessivement sales. Ils se cherchent mutuellement les insectes sur la tête, et, dès qu'ils en trouvent, ils les donnent au possesseur, qui s'empresse de les dévorer.

Dans toutes ces tribus, j'ai trouvé fort peu d'enfants, quoique les habitants parussent bien portants et vigoureux. On place les bébés dans des paniers étroits et longs, qu'on ferme avec un couvercle et que les mères portent sur leurs épaules. Ce fardeau ne les empêche aucunement de s'occuper des travaux, dont, comme chez la plupart des peuples sauvages, elles sont presque exclusivement chargées, mais qui du reste ne sont pas considérables. Elles ont à faire la cuisine, à tresser les paniers et à ramasser les glands. Cette dernière occupation est la plus pénible : car souvent il faut aller chercher les glands à plusieurs kilomètres, et les rapporter par grosses charges. Quand même le mari accompagne la femme, il ne porte rien, ou ne prend que la moindre part du fardeau.

Le 20 novembre, je revenais à Crescent-City; le 16 décembre, je m'embarquais à San-Francisco sur un magnifique bateau à vapeur américain; le 29, nous touchions à Panama, et j'en partais le 7 janvier 1854 pour Lima.

CHAPITRE X

DANS LES DEUX AMÉRIQUES

(De janvier 1854 à juin 1855)

Lima. — Le temple de Pachacamac. — Passage des Cordillères. — Le Chimborazo, en allant à Quito et en en revenant — Les haziendas et leurs propriétaires. — Quito. — Mauvaise foi de ses habitants. — Danger de mort dans les eaux du Guaya. — Une demoiselle de couleur. — La Nouvelle-Orléans. — Marchés aux Esclaves. — Les nègres sont fort bien traités par quelques planteurs. — Ils élèvent les enfants des blancs. — Société sur un bateau à vapeur du Mississipi. — Les chasseurs de fourrure dans le Canada. — Indiens du lac Supérieur. — Chute du Niagara. — Les Mille-Iles. — New-York.

Excepté ses églises, Lima n'a pas un seul édifice public qui soit vraiment beau. En somme, la ville ne fait pas une très-favorable impression sur le voyageur lorsqu'il arrive. Ses faubourgs, comme ceux des villes orientales, ne présentent que de longues files de murs avec des portes d'entrée et très-peu de croisées. Seulement, en pénétrant davantage dans l'intérieur, l'aspect de Lima devient un peu plus agréable. Les maisons, presque toutes élevées d'un étage, ont de grandes et hautes portes-cochères cintrées et sont

percées de nombreuses fenêtres. Des balcons de bois extérieurs, hermétiquement fermés par des grilles, sortent de tous les murs. Les toits sont plats.

Ici, comme en Orient, la vraie façade des maisons donne sur la cour. Les salons de réception, généralement situés au rez-de-chaussée, s'ouvrent en face de la grande porte qui donne accès à des vestibules plus bas que la rue; les cours, bien pavées et ornées de pots de fleurs, sont parfois entourées de murs décorés de jolies fresques. Le salon, dont on découvre l'intérieur en entrant, est bien meublé; des tentures ornent les fenêtres et les portes vitrées, à travers lesquelles on aperçoit au fond un petit jardin; aussi s'arrête-t-on avec plaisir devant la porte d'entrée de chaque maison, pour jouir plus longtemps de ce charmant coup d'œil. Le soir, une promenade dans les rues offre encore plus d'attraits : les appartements sont éclairés, les portes et les croisées ouvertes, et les figures gracieuses des Péruviennes animent de jolis tableaux d'intérieur.

Nous avons visité avec soin l'ancien temple de Pachacamac, qui, sous les Incas, était devenu le temple du Soleil. Il n'en reste plus que des débris attestant toutefois une ancienne splendeur. Les petites chambres que l'on y distingue ressemblent à des cellules sans fenêtres, et sans doute recevaient le jour d'en haut. Nous remarquâmes encore deux petits foyers. Les murs, les parois et les remparts sont formés de briques non cuites; par-ci par-là, les combles du fond sont de pierres taillées. Sur un seul pan de mur, nous trouvâmes un morceau de plâtre très-fin et très-dur, couleur de tuile rouge, en tout point semblable à ceux que j'avais vus près de Naples, dans les fouilles de Pompéi.

Les beaux monuments de l'architecture péruvienne

sont près de Cusco, dans l'intérieur du pays, à plus de six cent cinquante kilomètres de Lima. Le principal art de ceux qui les ont bâtis paraît avoir consisté dans le talent de joindre les plus grosses pierres entre elles sans mortier, et de leur donner la même solidité que si l'ensemble eût été taillé d'une seule pièce. Aujourd'hui encore, les pierres sont posées si solidement l'une sur l'autre qu'on ne trouverait pas un intervalle où l'on pût faire passer la lame d'un couteau.

De Lima je retournai à Callao, où je m'embarquai pour Guayaquil; j'y arrivai le 1er mars, et me mis en route pour Quito.

Le 30, un des jours les plus mémorables de ma vie, je commençai la traversée de la chaîne gigantesque des Cordillères ou Andes par l'un des cols les plus intéressants, celui du Chimborazo. Du temps de ma jeunesse, le Chimborazo passait pour la montagne la plus haute du monde; mais depuis qu'on a mesuré les cimes de l'Himalaya, en Asie, elle est descendue au second rang (1).

Nous nous mîmes en route de très-bonne heure, car nous avions à faire plus d'une trentaine de kilomètres par des chemins détestables et presque toujours en montant, avant de gagner un gîte pour la nuit.

Au commencement, le chemin était réellement affreux. Je me vis encore forcée, dans les endroits les plus impraticables, de laisser ma monture pour aller à pied; ce qui me fatigua d'autant plus que l'air froid de la montagne me faisait mal à la poitrine. J'éprouvais

(1) L'altitude du Chimborazo est de 6,530 mètres, tandis que, dans l'Himalaya, le Dhawalagiri compte 8,171 mètres; le Kintschinginga, 8,588, et l'Everest, 8,700. Il sera utile de lire, dans les *Ascensions célèbres* (*Bibliothèque des Merveilles*), le passage des Cordillères du Pérou, par M. A. de Humboldt, et l'*Ascension au Chimborazo*, par M. Boussingault. — J. B.

de grandes inquiétudes dans les membres; j'avais de la peine à respirer, et je tremblais de tout le corps.... A chaque instant je croyais que j'allais m'affaisser sur moi-même; mais le cri : *En avant!* se faisait entendre. Ce ne fut qu'avec les plus grands efforts que je me traînai au milieu de la boue et de la vase, à travers les torrents, les ornières, les mares d'eau et les pierres. Si j'avais été déjà sur le sommet, j'aurais attribué mon malaise à la raréfaction de l'air, qui produit cet effet sur beaucoup de personnes. On appelle *veta* cette indisposition qui chez les uns ne dure que peu de jours, mais qui, chez les autres, persiste des semaines entières et parfois pendant tout le temps qu'ils restent sur les montagnes.

Après les six premiers kilomètres, le chemin commença à devenir plus solide et plus pierreux. Je pus au moins rester assise sur ma couverture. Nous eûmes constamment de la pluie, des ondées, et il tomba même un peu de neige, mais elle fondait en touchant la terre. Cependant, comme elle se solidifiait par places, je puis dire que j'ai marché sur la neige. Malheureusement les nuages et les brouillards ne se dissipèrent pas un seul instant; en sorte que je dus renoncer à voir le sommet du Chimborazo, privation qui me fut incomparablement plus sensible que mon malaise physique.

De Guaranda au point culminant du passage, on compte dix-neuf kilomètres. A ce faîte, la montagne forme une petite plaine de quelques centaines de pas qui s'abaisse de tous les côtés, excepté au nord, où la cime du Chimborazo s'élève presque à pic.

On a entassé sur le plateau un monceau de pierres; selon les uns, il indique qu'à cet endroit on est arrivé au point le plus élevé qu'on ait à franchir, et,

selon d'autres, il rappelle un meurtre commis sur un Anglais l'année précédente.

Quoique fatiguée au dernier point, je quittai ma monture pour aller chercher une pierre et en grossir le monceau. En ce moment, je me disais : « Cette pierre sera encore à la même place quand mes ossements seront déjà réduits depuis longtemps en poussière. » Ensuite je descendis la montagne du côté de l'ouest, et, après avoir trouvé l'eau que je cherchais, j'en remplis ma coupe, j'en bus quelques gorgées, puis courant du côté de l'est, je versai le reste de l'eau dans le premier ruisseau que je rencontrai. J'en fis autant du côté de l'ouest avec une coupe d'eau prise sur le versant oriental de la montagne. J'avais lu dans les voyages de M. Tschudi qu'il avait fait la même chose à la frontière près de *Passeo de serro*, sur les Cordillères. L'idée qu'une quantité d'eau destinée à prendre son cours vers la mer Pacifique coulerait vers l'océan Atlantique, et *vice versa*, me sourit et me plut tellement que je la mis aussitôt à exécution, avec d'autant plus de facilité que, la pluie étant très-forte, je n'étais pas embarrassée pour trouver des ruisseaux. A mon retour, j'aurais eu beaucoup plus de peine; attendu que les sources partant de la ligne de séparation des eaux étaient alors fort éloignées l'une de l'autre.

De ce plateau du Chimborazo jusqu'à la station de nuit de Chacquiporgo, où se trouve une seule misérable maison, on compte encore seize kilomètres. Mais les chemins étaient bons; par moments, on descendait une pente assez douce, ou l'on franchissait un sol montueux. Cependant une pluie continue et des vents froids rendirent cette course très-désagréable. Jamais de ma vie je ne suis arrivée au gîte de nuit aussi épuisée de fatigue que ce soir-là. Je souffrais

énormément de la poitrine; les dents me claquaient de froid; j'étais tellement raide et engourdie que je ne pus descendre qu'avec peine de mon mulet pour me traîner jusqu'à mon grabat. Bien que couverte de boue et de saleté depuis les pieds jusqu'à la tête, sans en excepter la figure et les mains, je me sentais incapable d'aller me chercher de l'eau, et, comme mon domestique ne m'en apporta point, je tombai sur la couche de bois en m'enveloppant dans mon manteau; mais je trouvai bien peu de repos, car mon oppression de poitrine me forçait souvent à me tenir sur mon séant. Ce ne fut qu'au bout de plusieurs heures que je me sentis la force de manger un peu de fromage avec quelques bouchées de pain, puisque je ne pouvais rien trouver de chaud. Le lendemain, il me fallut partir de même privée d'un déjeuner chaud, car, pendant l'hiver, aucun aubergiste ne reste à Chacquiporgo, personne ne passant dans cette saison.

L'hôtellerie de Chacquiporgo sur le Chimborazo est la seule que le gouvernement ait fait construire pour ceux qui vont de Guayaquil à Quito. Elle se compose de deux pièces avec des couchettes et plusieurs bancs de bois, et d'un grand emplacement pour les muletiers.

De tous les pays du monde que j'ai parcourus, je n'en ai pas vu jusqu'ici un seul où l'on ait, moins que dans la république équatorienne, songé aux voyageurs. Ici les gîtes sont excessivement petits, et tellement sales qu'on les prendrait plutôt pour des porcheries que pour des demeures destinées à des hommes. Ils ne prétendent offrir qu'un abri contre les intempéries à celui qui voyage, et celui-ci doit remercier sa bonne étoile s'il peut s'y procurer une misérable soupe. On n'y accorde pas même la moindre place au pauvre muletier; il n'a aucun droit de se plaindre, s'il peut

trouver à côté un refuge sous un hangar formé d'un toit supporté par quatre poteaux. Quel sort digne de pitié! Toute la journée le muletier est obligé de courir à côté de ses bêtes par les plus abominables chemins; à peine arrive-t-il le soir à la station et a-t-il déchargé ses bêtes, qu'il est obligé d'aller couper du fourrage pour leur donner à manger; car l'aubergiste ne s'en occupe nullement. Le fourrage lié en bottes ne se rencontre que dans les stations éloignées des champs de trèfle. Enfin, quand le muletier a fini cette dernière tâche de sa journée, il peut s'étendre sur la terre humide, se couvrir de son manteau déchiré, et apaiser sa faim avec de la farine d'orge.

Le lendemain, je remarquai, plus encore que la veille, le contraste frappant qui existe entre le versant oriental et le versant occidental des Cordillères.

Du côté de l'ouest, l'élément montueux prédomine: partout on ne voit que gorges, défilés et vallées ordinairement resserrées, s'ouvrir au milieu des montagnes. Aussi, la végétation a-t-elle l'aspect le plus luxuriant dans les plaines comme sur les hauteurs; les unes et les autres sont couvertes de magnifiques forêts; même sur les points les plus élevés des chaînes, on découvre des champs fertiles.

Il en est bien autrement du côté de l'est où les montagnes et les collines font place à de grands plateaux qui fatiguent la vue par leur monotonie désespérante. Les belles forêts disparaissent, les fleurs se font plus rares, et la bruyère, que toutes les bêtes dédaignent, couvre des étendues immenses. Dix kilomètres après le point culminant du Chimborazo, je vis bien par-ci par-là, dans les vallées, paître de petits troupeaux; mais la première culture ne se montra réellement qu'à vingt kilomètres au-dessous de la cime. Il y a donc, sur un espace de vingt-huit à

trente-deux kilomètres, des terres incultes, dont une grande partie pourrait être défrichée, si la population était plus nombreuse.

Le beau plateau d'Ambato est borné par le Chimborazo, par le Tunguragua et d'autres montagnes majestueuses. La température y redevient si douce que la banane et d'autres fruits du Sud y mûrissent très-bien.

Du haut de ce plateau qui la domine, la petite ville d'Ambato, encaissée comme dans une gorge par les monts, entourée et parsemée de tous côtés de jardins et d'arbres fruitiers, offre une vue vraiment charmante. J'arrêtai plus d'une fois mon mulet, et je contemplai avec délices le tableau ravissant qui se déroulait à mes yeux. La ville présente une très-grande étendue ; mais les maisons sont étroites et misérables au-delà de toute expression. La plupart ont une seule porte et manquent de fenêtres. Ce n'est que du côté de la grande place que l'ensemble se dessine un peu mieux.

En sortant du fond de la gorge, le 1er avril, nous arrivâmes à un beau torrent, qui, après s'être perdu dans une grotte naturelle, reparaît à quelques centaines de pas plus loin. Nous rencontrâmes des trous profonds ou de larges crevasses qu'il nous fallut franchir sur de petits ponts extrêmement dangereux, ou traverser en y descendant. Dans ces cavités, il est peu agréable de rencontrer d'autres voyageurs, ne fût-ce qu'un cavalier, parce que les chemins sont trop étroits pour laisser plus de place qu'il n'en faut à une seule personne. Aussi, en arrivant à un de ces chemins creux, le muletier crie, siffle, et fait un tapage continuel, afin d'annoncer son approche d'aussi loin que possible. A l'exception de ces mauvais passages, le chemin était bon, et, pour la première fois, aucune pluie ne vint gâter notre journée.

Du haut plateau d'Ambato nous parvînmes à un autre bien plus considérable et bien plus beau, celui de Latacunga, à l'entrée duquel se trouve la ville du même nom. On perd déjà de vue le Chimborazo ; mais on voit surgir à sa place d'autres montagnes sourcilleuses, parmi lesquelles se distinguent surtout le Cotopaxi et l'Iliniza.

La plupart des maîtres de haziendas, avec lesquels s'écoulaient mes journées dans ce voyage, vivaient dans un désordre, une saleté et une misère qui dépassent toute idée. Je préfère la maison d'un paysan allemand un peu aisé à la plupart de ces haziendas. Dans la première, on trouve au moins assez de propreté pour se mettre à table avec plaisir et pour manger un repas simple, mais bien apprêté. Il n'en est pas de même dans la hazienda : on y met sur la table une nappe déchirée, qui à force de taches ne présente presque plus de place blanche. Pour la vaisselle et les autres ustensiles, on trouve rarement les objets les plus indispensables. C'est ainsi que je vis, par exemple, dans une de ces habitations, onze personnes à table, et je ne crois pas qu'elles eussent à leur disposition trois couverts complets de l'espèce la plus commune. Une personne avait une cuiller, une autre une fourchette, une troisième un couteau. Quand le possesseur de la cuiller avait mangé sa soupe, il passait la cuiller à son voisin ; on en agissait de même pour le couteau et la fourchette. Un pot cassé contenait l'eau à boire, un verre servait à tout le monde. Les enfants venaient se mettre à table tout déguenillés, les pieds nus ou avec des souliers déchirés, les mains et les figures sales ; mais ils avaient l'air si joli, si frais, ils avaient des yeux si vifs et si pétillants, que je regardais avec un vrai plaisir ces têtes d'anges joufflus avaler à cœur joie les morceaux l'un après l'autre. Ils n'avaient guère

pour manger d'autre instrument que leurs doits. Une négresse enveloppée de haillons, ou quelques petits négrillons à moitié nus faisaient le service de la table.

Le 2 avril, nous ne cessâmes pas de parcourir le haut plateau de Latacunga. Les chemins étaient, j'en conviens, fort bons, et l'on marchait presque toujours entre des haies de cactus et d'aloès, entremêlés de belles fleurs. Avec l'encadrement d'une chaîne de superbes montagnes, dont le Cotopaxi et l'Iliniza sont les plus saillantes, ce plateau serait ravissant, si la nature n'avait pas oublié de le doter de deux choses essentielles : le bois et l'eau.

On y cultive peu les terres, sans doute faute de bras. Le sol ne semble pas non plus être aussi gras que sur le versant occidental des Cordillères. Dans sa majeure partie cette haute vallée offre une belle et fraîche verdure; mais on y voit encore beaucoup de poussière et de sable, et assez de champs couverts de grosses pierres ou de rochers que le Cotopaxi en fureur a sans doute lancés autour de lui. Ce volcan gigantesque fixa mon attention. Il émettait par son cratère de grosses colonnes de fumée que l'on pouvait comparer à des troncs d'arbres avec de riches couronnes, ou bien à des nuages qui s'élevaient sans ordre et sans fin. Malheureusement ces images fantastiques s'évanouissaient aussi vite qu'elles se formaient.

Le Cotopaxi, jusqu'au sommet, était couvert d'une légère couche de neige; mais l'Iliniza s'élevait fièrement sous sa blanche enveloppe, si épaisse qu'on voyait que les rayons du soleil n'avaient sur elle aucun effet. Je passai la nuit à Machacha, dans un gîte des plus misérables.

Le lendemain, j'arrivais à Quito. Plus j'en approchais, plus j'étais désappointée. Aux alentours, il n'y a, en dehors des champs et des prairies, que peu de jardins,

ou d'arbres fruitiers. Les petites maisons du faubourg sont à moitié délabrées et d'une saleté qui dépasse l'imagination ; les rues sont tellement pleines d'eaux stagnantes et d'immondices qu'on est obligé de s'y boucher le nez avec son mouchoir. Le peuple, couvert des haillons les plus dégoûtants, me regardait tout ébahi, se moquait de moi, me montrait au doigt, ou courait à ma suite. Des étrangers viennent si rarement dans ce pays perdu que, s'ils ne sont pas tout à fait habillés comme les indigènes (je portais bien le poncho, mais je n'avais pas le chapeau de paille ordinaire), ils sont suivis et hués par la populace. Plus près de la place, les maisons acquièrent un aspect plus imposant : elles ont un étage et, au lieu de fenêtres, des portes vitrées avec des balcons. Là, on voit quelques beaux édifices, parmi lesquels se distinguent la cathédrale, le palais de l'évêque et celui du président. Ces deux derniers sont ornés de péristyles.

En général, les demeures se composent de grandes pièces, ce que l'on ne croirait pas à en juger par l'extérieur des maisons; mais, ici comme dans le Pérou, la vraie façade est à l'intérieur, sur des cours propres, bien tenues et ornées de fleurs et de jets d'eau.

J'étais toute décidée, malgré les fatigues et les obstacles qui sont l'effet de la saison des pluies, à passer à travers les Cordillères pour me rendre à Bogota, capitale de la Nouvelle-Grenade. J'arrêtai donc une bonne selle que le cuisinier d'un Anglais s'engageait à me fournir. J'eus ainsi une nouvelle occasion de voir combien ces gens sont de mauvaise foi et cherchent à vous tromper. Le cuisinier m'avait demandé en présence de son maître quinze francs pour la selle. Je promis de les lui donner si elle était bonne (car nous ne l'avions pas encore vue, puisqu'il la gardait dans une autre maison). Quand je l'eus examinée et comme je me dis-

posais à payer le prix convenu, le vendeur refusa les trois pièces en soutenant hardiment qu'il m'en avait demandé quatre. Toutes ces vilenies et beaucoup d'autres, dont j'épargne le récit à mes lecteurs, me contrarièrent à tel point que je désirais sortir le plus tôt possible du territoire des républiques de l'Amérique du Sud. Si les plus grandes peines et les plus grandes fatigues n'avaient pu affaiblir en moi le goût des voyages, un contact continuel avec des peuples d'un caractère aussi sordide et aussi méprisable eut bientôt réussi à m'en ôter tout le plaisir. Je me sentais infiniment plus à mon aise parmi les cannibales de Sumatra qu'au milieu de ces chrétiens fourbes et avaricieux.

Il fallut donc me décider à retourner à Guayaquil.

Le 28 avril, je quittai Quito, dans la compagnie d'un seul muletier, car j'avais fait vœu de ne plus emmener de domestique. Le voyage commença sous de très-heureux auspices, et j'eus le bonheur de voir quatre fois le Chimborazo dans toute sa beauté : la première fois, en arrivant à Ambato ; la seconde, en en partant; la troisième, en passant sur le haut du plateau, et la quatrième, à Guaranda. Le soleil lui-même semblait ravi d'éclairer cette belle nature : il versait sur le Chimborazo tous ses lumineux rayons, et faisait briller d'un éclat inexprimable la neige qui couvrait le front immaculé de la montagne. Je restai en contemplation, plongée dans l'admiration la plus profonde. Malheureusement ces sublimes spectacles sont de courte durée. Bientôt des nuages et des brouillards enveloppèrent les cimes des montagnes, s'abaissèrent de plus en plus, et couvrirent trop vite de leur voile impénétrable ce sanctuaire des Cordillères !

Je remarquai que le Chimborazo ne se termine pas en pointe : il a une cime principale et trois plus pe-

tites ; entre la grande et les trois autres, paraît s'étendre un plateau qui s'incline de l'ouest à l'est. La vue la plus admirable de la montagne est celle qu'on a d'Ambato, point bien au-dessous de Guaranda. On y croit vraiment voir le colosse toucher à la voûte céleste. Dans le dernier tiers de sa hauteur, sa forme est régulière.

Le plaisir que je trouvais à contempler cette superbe montagne me faisait oublier tous les dangers. Ce ne fut qu'en arrivant au petit plateau, à l'endroit où un Anglais avait été assassiné par son muletier, que les nuées de brouillards dont toute la contrée était obscurcie me firent sentir l'horrible solitude dans laquelle je me trouvais. Néanmoins cette journée (la quatrième depuis que j'avais quitté Quito) se termina sans accident.

Après Guaranda, comme je descendais une pente rapide, mon mulet s'enfonça dans une fondrière ; la sangle s'étant rompue par suite de cet accident, je fus précipitée la tête la première par-dessus la tête du mulet. Au lieu de me venir en aide, mon muletier se prit à rire à gorge déployée de ma chute et me laissa m'en tirer comme je pus. Heureusement je ne me fis aucun mal.

Mais, peu après, je courus le plus grand danger sur le fleuve de Guaya. Obligée d'aller de Savanetta jusqu'à Guayaquil dans un petit bateau (trajet qui me demanda trois jours), j'eus le malheur, en montant sur le rebord de la barque, de glisser et de tomber dans le fleuve, où fourmillent les caïmans. Au premier moment, je ne m'effrayai pas trop. Je ne savais pas nager, mais je pensais que les mariniers, bons nageurs, n'auraient pas de peine à me retirer, puisque je remonterais deux fois à la surface de l'eau. D'ailleurs, j'avais tout à fait oublié les caïmans. En remontant la pre-

mière fois à la surface, je regardai si quelqu'un venait à mon secours ; je n'eus que le temps de voir le bateau et de constater que personne n'y faisait mine de se déranger. Une seconde fois, j'allai au fond. Alors, je commençai à avoir peur; mais heureusement je ne perdis pas la tête. Je savais qu'il fallait étendre devant soi les mains, et s'en servir comme de rames; j'essayai, et, ne devant plus compter sur aucun secours des hommes, je fis de mon mieux. Lorsque je remontai la seconde fois, je me trouvai tout contre l'embarcation, où je n'eus plus qu'à me cramponner. Quant à mes mariniers, ils me regardaient faire avec le plus grand sang-froid ; aucun d'eux ne m'aurait tendu la main, ni seulement présenté une rame. Ce fut un indigène qui, se trouvant parmi les passagers, m'aida à remonter dans le bateau. J'avoue franchement que, quand je me rappelle cette scène, je sens encore un frisson glacial me courir par tout le corps. La protection de Dieu parut m'accompagner dans tous mes voyages; ce fut elle qui me préserva au milieu de mille dangers; mais jamais la main divine ne s'était posée sur moi d'une manière aussi claire et aussi évidente qu'en ce jour. Je ne saurais exprimer mes sentiments par des paroles ; ce que je puis assurer, c'est que la bonté et la miséricorde infinies de Dieu m'ont laissé une profonde reconnaissance.

A peine fus-je sauvée que deux mariniers se jetèrent dans le fleuve pour s'y baigner. Ils nagèrent presque tout le temps autour du bateau; on aurait dit qu'ils voulaient me montrer combien, s'ils l'eussent voulu, ils m'auraient aisément secourue.

Quand je racontai à Guayaquil l'accident où j'avais failli perdre la vie, et que je me plaignis de la méchanceté de ces gens, on se montra étonné qu'ils m'eussent laissée remonter à bord, au lieu de me repousser

dans l'eau. Il arrive quelquefois, me disait-on, que, pour s'approprier les bagages d'un voyageur, surtout d'un étranger inconnu à tout le monde, ces misérables n'hésitent pas à le précipiter dans le fleuve.

De Guayaquil je passai par Aspinwall, fondée depuis dix-huit mois sur l'isthme de Panama, et j'arrivai le 6 juin 1854, vers minuit, à la Nouvelle-Orléans.

Le lendemain, j'eus tout de suite un petit avant-goût de la prétendue égalité républicaine qui règne dans ce pays. Parmi les voyageurs se trouvait une très-jolie fille d'à peu près vingt ans, d'une blancheur de peau éblouissante, avec de beaux cheveux noirs, seulement un peu crépus sur le devant, ce qui pouvait inspirer à un observateur exercé quelques doutes sur la pureté de son sang. A peine la malheureuse fut-elle débarquée, qu'une sorte d'agent de police l'arrêta et la conduisit en prison, où elle fut obligée d'attendre que ses parents vinssent prouver qu'elle était libre.

J'avais déjà distingué cette jeune fille en m'embarquant à Aspinwall ; elle m'avait frappée par sa beauté et par ses manières réservées ; mais bientôt elle avait disparu, et je ne la revis plus pendant tout le voyage. Quand je m'informai si elle était malade, puisqu'on ne la voyait plus à table, un de ces messieurs répondit d'un air dédaigneux : « Comment une femme de couleur oserait-elle venir dans notre société? Toutes nos dames quitteraient aussitôt la salle. »

Et ce sont ces mêmes blancs, imbus de si sots préjugés et d'idées si absurdes, si barbares, qui ne font tout le dimanche rien autre chose qu'aller à l'église et que lire la Bible ! A en juger par leur conduite, ils ne semblent pas y comprendre plus qu'un perroquet aux mots qu'on lui fait répéter.

Le dernier jour du voyage, comme nous étions déjà

presque en vue de la Nouvelle-Orléans, la pauvre créature, bannie de la société des blancs, monta plusieurs fois sur le pont. J'adressai la parole à cette jeune fille, et je la trouvai très-aimable et fort instruite. Certes, on peut dire qu'il serait à désirer que toutes les jeunes personnes blanches lui ressemblassent pour l'éducation et la modestie.

La ville de la Nouvelle-Orléans, située sur un sol marécageux, se trouve en différents endroits à deux mètres et demi plus bas que le niveau du fleuve. Elle se présente bien, est régulièrement bâtie, a beaucoup de belles maisons en briques, de larges rues, et quelques jolies places avec des *squares* et des jardins. Il est fâcheux qu'à l'exception d'un petit nombre, les rues soient sales et mal tenues. Le long des trottoirs, on a pratiqué des conduits ou canaux pour faire écouler l'eau; mais ils sont desséchés, ou bien ils ressemblent tellement aux bourbiers les plus dégoûtants qu'ils rendent la respiration fort désagréable. D'ailleurs, pour les immondices, on n'y regarde pas de si près; on en jette beaucoup dans les rues, en comptant pour les nettoyer sur les averses qui les submergent de temps à autre. Avec cette malpropreté, les marécages à l'entour et une chaleur étouffante, comment s'étonnerait-on que la fièvre jaune désolât si souvent cette ville?

La Nouvelle-Orléans a environ 150, 000 habitants, dont un tiers de Français, un tiers d'Américains, et le dernier d'Allemands ou d'autres peuples. Par le nom d'Américains, on n'entend généralement que ceux qui sont issus des Anglais.

Sur une étendue de plusieurs kilomètres, le fleuve est couvert de bateaux à vapeur et de vaisseaux de toute espèce. Huit cents vapeurs partent de cette ville pour parcourir le Mississipi et ses affluents. Une

grande partie de ces bâtiments ont une force de 4 à 600 chevaux, deux étages, de belles galeries... Ce sont vraiment des palais de bois!

Les édifices les plus importants de la ville sont les hôtels, dont le plus beau est le Saint-Charles. Il a un superbe portail avec une colonnade; et la disposition intérieure y répond à la magnificence du dehors : de hauts et vastes salons de réception ornés avec le plus grand luxe, des salles de lecture où l'on trouve tous les journaux du monde; ajoutez à cela un domestique nombreux, et une nourriture qui ne laisse rien à désirer, même aux goûts les plus difficiles. On paye, il est vrai, 15 à 16 fr. par jour; mais, en songeant à tout ce que l'on a pour ce prix, on ne peut pas l'appeler exagéré. Les salons de réception se louent excessivement cher, surtout lorsqu'on veut les avoir pour soi exclusivement : on les paye un peu plus de 40 fr. par jour; mais ils sont rarement occupés; car, la plus grande partie de la journée, l'Américain va à ses affaires; quand il rentre, il reste d'habitude dans les salles de conversation ou de lecture communes à tout le monde. C'est là qu'on lit, qu'on écrit, qu'on fait de la musique; les enfants y prennent leurs ébats; personne ne s'occupe de son voisin; on s'y met à son aise, comme si on était dans sa chambre. Le même sans-façon règne à table. Pour les repas, chacun vient à sa commodité. Le déjeuner commence, par exemple, à sept heures du matin et dure jusqu'à dix. Le déjeuner à la fourchette se prend de midi à deux heures. Pendant cet intervalle, on arrive quand on veut, et on choisit les mets d'après la carte. A table, on cause peu. L'Américain, ainsi que nous l'avons déjà dit, regarde le repas comme une affaire, et il avale les plats si vite qu'il ne lui reste aucun loisir pour la conversation. Du reste, les gens qui ne se connaissent point ou

qui n'ont pas été présentés l'un à l'autre, ne s'adressent jamais la parole; le contraire serait presque une insulte. Ainsi, un étranger peut demeurer dans le plus grand hôtel et dîner tous les jours en nombreuse compagnie, sans trouver l'occasion de faire la moindre connaissance ou de placer un seul mot.

Durant mon séjour à la Nouvelle-Orléans, j'ai visité plusieurs fois les marchés d'esclaves.

C'est le samedi qu'ont lieu les principales enchères d'esclaves, dans une haute et magnifique salle, qui peut contenir sans peine de cinq à six cents personnes. Le même local sert, les autres jours de la semaine, à la vente au plus offrant des terres, des maisons et autres marchandises. Tout autour de la salle on a élevé des estrades d'un mètre de haut, sur lesquelles le samedi montent les crieurs avec les pauvres victimes qu'ils se proposent de vendre. Les esclaves sont bien habillés, bien parés, et placés dans le meilleur jour pour être vus par les chalands. Le crieur indique à haute voix l'âge, les qualités physiques et intellectuelles, les vertus et les talents des sujets mis en vente. Il fixe le prix, et aussitôt l'enchère commence. Une jeune mère, avec un enfant sur le bras et un autre à la main, fut offerte au prix de 3,180 fr.; l'enchère monta jusqu'à 7,324; mais le propriétaire, qui en voulait quelques milliers de plus, ne la laissa pas pour ce prix.

Je vis des jeunes filles de douze à treize ans vendues 3,180 fr. Pendant la vente, les figures de ces pauvres créatures étaient rayonnantes de joie; enchantées de leur belle toilette, elles s'imaginaient sans doute que tous les assistants les admiraient. C'était là, peut-être, le jour le plus heureux de leur vie.

Je ne pus pas rester longtemps spectatrice de ce trafic de chair humaine. J'étais indignée et révoltée de voir que l'homme se dégrade à ce point, qu'il peut

oublier assez toute morale, toute humanité, pour acheter et vendre ses semblables, absolument comme des vaches et des moutons !

Chez les marchands, je trouvai les esclaves parqués dans la cour. Ils ne travaillaient pas, étaient bien habillés et toujours prêts à être vendus. Je fis comme si j'avais besoin d'une cuisinière et d'un domestique. On rassembla aussitôt tous les esclaves, au son d'une cloche; ensuite, lorsqu'il les eut rangés, les hommes et les femmes, en deux colonnes distinctes, le vendeur se mit à louer et à vanter sa marchandise. Pour une bonne cuisinière, il demanda 6,900 fr.; pour un domestique qui, à ce qu'il disait, n'était pas encore parfaitement dressé au service, 5,830.

J'étais surprise de voir avec quel mépris on traitait ici ces marchands. Personne ne les fréquente, et ils sont comme exclus de la société. Je serais tentée de demander si le possesseur d'esclaves est plus estimable que celui qui en vend. Le maître n'en achète et n'en vend-il pas aussi bien que le marchand?

Je suis naturellement ennemie de l'esclavage. Cependant, je dois le reconnaître, dans les plantations que je visitai, et particulièrement dans celles de M. Kok, le sort des pauvres esclaves me parut moins dur que je ne m'y étais attendue.

M. Kok, ainsi que sa femme, sont bien, je crois, les meilleurs maîtres qui existent, et leurs enfants, encore tout jeunes, semblent partager les sentiments de leurs parents. A table, m'étant aperçue qu'un de ces enfants, un garçon de six ans, mettait de tous les plats qu'on lui servait quelque chose de côté, je lui demandai à qui il le destinait. Aussitôt il me répondit : « C'est pour une petite négresse, notre compagne, qui est un peu indisposée. »

Les habitations des nègres, dans les plantations de

M. Kok, se composaient de petites cabanes isolées, dont chacune contenait une pièce spacieuse habitée par une famille ou par deux ou trois célibataires. Les lits étaient bons et pourvus de coussins, de couvertures en laine et même de moustiquaires. Dans chaque case, il y avait au moins une table, quelques tabourets, un bahut de bois. Une grande chaumière, placée au milieu du village, servait à garder, sous la surveillance d'une négresse forte et alerte, les petits enfants dont les parents étaient à travailler hors de chez eux.

Après qu'une nouvelle mère est restée un mois chez elle, on veille à ce qu'elle trouve de l'occupation près de sa demeure tant qu'elle nourrit son enfant.

Il y avait même un hôpital, qui se composait de deux vastes salles munies d'excellents lits. Un médecin venait voir les malades une fois par semaine, et même, s'il le fallait, tous les jours.

Je me rendis plusieurs fois à ce village, sans être accompagnée de M. Kok, et toujours j'en trouvai les habitants vêtus convenablement. Plusieurs étaient devant la porte de leur cabane, tenant un gros morceau de pain blanc à la main. Ils ont même, de temps à autre, du porc frais rôti. Vers les six heures du soir, ils rentraient de leur ouvrage gais et contents; le souper, composé de farine de maïs et de viande, était bien accommodé; les portions étaient abondantes. Après le repas, ces travailleurs allaient d'une cabane à l'autre; assis côté à côte, ils jasaient et riaient, et ne semblaient nullement malheureux de leur sort. Mais les esclaves retenus par leur service dans la maison de M. Kok étaient encore beaucoup mieux partagés. Jamais je ne les ai entendu gronder, ni vu punir sévèrement. Et cependant je ne négligeais aucune occasion d'observer, sans en avoir l'air, tout ce qui se passait.

Si dans toutes les plantations il en était de même, l'esclavage vaudrait souvent mieux que la position de beaucoup de paysans et d'ouvriers en Europe. J'avais déjà fait au Brésil une observation analogue (1).

Ce que je trouve bien étrange, c'est que, d'une part, les blancs assimilent les esclaves aux animaux, et que, d'autre part, ils leur confient ce qu'ils ont de plus précieux, leurs enfants. La négresse qui leur sert de nourrice prend soin de leur première enfance, et souvent devient la confidente de la jeune fille devenue grande. Les blancs trouvent que les noirs sont tout à fait propres à ces fonctions. Ce commerce intime avec des êtres grossiers et sensuels ne doit-il pas influer d'une manière très-funeste sur les mœurs, le caractère et l'éducation? Le sentiment moral de l'enfant, que ce soit une fille ou un garçon, ne doit-il pas se flétrir par l'exemple et les discours de ces gens? N'est-ce pas de la part des parents une légèreté inconcevable et un complet oubli de leurs devoirs? Mais, comme ils ont été élevés ainsi, ils pensent que leurs enfants doivent l'être de même : c'est si commode d'abandonner à d'autres ce soin important, mais fatigant. Il est bien entendu qu'il y a aussi des parents qui font exception à la règle commune.

Je crois presque que le système de l'esclavage, sous plusieurs rapports, se venge sur les blancs par les conséquences fâcheuses qu'il entraîne. Les enfants y prennent l'habitude de se faire servir en toutes choses : ce serait pour eux une honte que d'attacher un ruban ou bien de ramasser un objet tombé par terre; l'esclave est la main du jeune blanc. Ainsi ce dernier devient capricieux, fantasque, impérieux, méchant et paresseux; il perd toute force d'agir, toute énergie, jusqu'à la fa-

(1) *Voir* au chap. I, p. 18.

culté de penser, et, malheureusement aussi, le sentiment.

Une condition presque aussi dure que l'esclavage est le sort des nègres affranchis et des hommes de couleur, même dans les États où il est défendu d'avoir des esclaves. Exclus de la société des blancs par la loi ainsi que par les préjugés ridicules des *chrétiens tolérants*, ils ne font pour ainsi dire partie ni d'une classe ni de l'autre, et sont les parias des Etats-Unis.

Le croira-t-on? Il y a des gens qui prétendent que le système de l'esclavage agit d'une manière très-favorable sur les indigènes de l'Afrique. « Les nègres libres, disent-ils, reçoivent de l'éducation et une bonne instruction religieuse. Si on les envoie ensuite dans la république noire de *Liberia*, en Afrique, ils peuvent y convertir leurs compatriotes et remplir en quelque sorte l'office de missionnaires. »

Si de tels missionnaires vont raconter à leurs compatriotes le bien que les chrétiens leur ont fait; comment la plupart des blancs les ont traités tout le temps qu'ils étaient leurs esclaves, plus mal que leurs bêtes de somme; comment on les châtiait et on les martyrisait pour les moindres délits, et souvent on les menaçait de coups pour se divertir; comment on les écrasait de travail et, pour les récompenser de leurs services, on les laissait à moitié mourir de faim; comment même, une fois affranchis, ils étaient méprisés par les blancs, repoussés de leur société et privés de tous les droits; comment ils étaient rangés au-dessous du plus insigne coquin blanc, et comment ils n'avaient pas droit de se mettre à table avec les blancs, ni de monter dans un omnibus; enfin comment au théâtre ils avaient des places particulières où on les traitait comme les lépreux!... certes, les républicains de Liberia, pour n'être pas enchantés et entraînés par les

récits de leurs compatriotes, et pour ne point se convertir en foule au christianisme, doivent être dénués de toute intelligence! Il est bien dommage qu'il n'y ait pas aussi pour nous autres chrétiens un État quelconque où nous puissions jouir d'un traitement aussi humain que les nègres et les hommes de couleur dans les Etats-Unis! quand ce ne serait que pour les influences extrêmement bienfaisantes que ces procédés exerceraient sur le christianisme (1)!

Le 23 juin, je commençai à remonter le Mississipi sur un magnifique bateau à vapeur, où j'eus le temps de constater à quel degré d'éducation est parvenue cette société. Il n'y a peut-être pas d'autre pays où l'on trouve plus d'établissements d'instruction privée ou publique qu'aux Etats-Unis ; cependant, jusqu'ici, je n'ai pas rencontré beaucoup de demoiselles ni de dames qui eussent reçu une instruction solide : car savoir chanter, jouer un peu du piano, ou répéter quelques mots de français, ce n'est pas avoir des connaissances bien étendues. Le plus grand nombre d'entre elles se contente d'une teinture superficielle de toutes choses; mais elles savent y joindre un aplomb vraiment républicain pour la faire valoir dans l'occasion : aussi étais-je toujours saisie d'effroi quand je voyais un piano sur le bateau. Jeunes et vieux s'y mettaient hardiment; la musique, et Dieu sait laquelle. accompagnée de ce que l'on voulait bien appeler du chant, ne cessait pas de toute la journée. Ces citoyens n'étaient pas non plus très-forts en géographie. Quand ils me demandaient, ce qui arriva bien plus de cent fois, de quel pays j'étais

(1) Personne n'ignore que, depuis le passage de madame Pfeiffer, les conséquences de la guerre civile, qui a, de 1861 à 1865, ravagé les États-Unis, ont, sinon dans les mœurs, au moins dans les lois, fait disparaître l'état de chose justement stigmatisé par la célèbre Autrichienne. — J. B.

venue aux Etats-Unis, où j'étais née, et que je leur répondais que je venais du Pérou, et que j'étais née à Vienne, ils ignoraient ordinairement où était le Pérou et si la ville de Vienne ne s'y trouvait point. A part leur propre pays, ils connaissent fort peu le reste du monde.

Ce savoir superficiel a pour cause l'ignorance propre des parents, qui s'imaginent avoir assez fait pour l'éducation des enfants quand ils les ont envoyés à l'école, et l'insouciance des mères, qui tuent le temps à se balancer dans leur chaise à bascule et à visiter les magasins.

Après avoir passé par Saint-Louis (Missouri), et visité le lac Pépin, Saint-Paul (Minnesota) et les chutes de Saint-Antoine, nous rencontrâmes, près du fort Sneling, au confluent de la Minnesota et du Mississipi, un bivouac de *chasseurs de fourrures*. Ces gens mènent une existence toute particulière : vivant au milieu des Indiens, ils prennent chez ceux-ci leurs femmes et ne s'occupent que de la chasse et du commerce d'échange. Habitant des semaines et des mois entiers les forêts les plus épaisses, ils s'avancent très-haut vers le nord, et cherchent à se mettre en rapport avec toutes les tribus. Ils achètent aux indigènes des fourrures qu'ils payent en perles de verre, en laiton, en étoffes teintes et autres colifichets. Quand ils ont recueilli assez de pelleteries, ils en chargent de petites charrettes à deux roues, attelées d'un seul cheval, et vont les vendre dans les grandes villes. En échange, ils rapportent du café, du sucre, du thé et d'autres objets dont ils ont besoin pour eux-mêmes, ainsi que diverses marchandises pour les Indiens. Pendant leurs voyages, ils campent toujours sous de petites tentes en pleine campagne. Ils s'attachent d'ordinaire tellement à leur vie vagabonde qu'ils ne la changeraient pas contre l'existence sédentaire la plus

agréable. Ces chasseurs pour la plupart sont Français.

Je traversai ensuite le Wisconsin pour aller parcourir les grands lacs. Sur la rive du lac Supérieur, à la Pointe, dans le voisinage de laquelle on voit douze îlots appelés *les Douze Apôtres*, nous trouvâmes par hasard un grand nombre d'Indiens, car le gouvernement américain distribue tous les ans, vers le mois de septembre, aux chefs et aux principaux personnages des tribus encore établies dans ces contrées, des cadeaux en vivres, en vêtements ou en argent. Cette distribution a lieu à la Pointe, où s'assemblent tous les naturels qui y ont droit. J'en ai vu un assez grand nombre, Chippewais et Sioux. Ils étaient plus beaux, plus forts et plus grands que la plupart des Indiens que j'avais rencontrés jusqu'ici, surtout que ceux du sud-ouest. Cependant leurs pommettes étaient aussi très-larges, et des cheveux raides leur descendaient tout droit en leur cachant une partie de la figure. Ce qu'ils avaient de moins agréable, c'était leur teint, qui ressemblait par trop à du cuir jaune, pâle et terne. J'ignore vraiment pourquoi on leur donne le nom de Peaux-Rouges. On distinguait bien parmi eux quelques figures d'un brun rouge, et on aurait pu croire que cette couleur était celle de leur peau, tellement elle était répandue par tout le corps; mais, en y regardant de plus près, je voyais aisément qu'elle ne leur était point naturelle. Cependant plusieurs de ces sauvages avaient les traits assez jolis et assez réguliers; quelques-uns avaient pris quelque chose de la civilisation des blancs : ils étaient habillés à l'européenne, portaient les cheveux bien peignés, parlaient le français ou l'anglais, savaient même écrire ces langues et avaient appris des métiers, ou bien s'étaient livrés au commerce; mais le plus grand nombre aime mieux vivre mal et aller moitié nu, que de travailler. Les

Indiens des contrées froides n'ont pas plus de goût pour l'agriculture et les métiers que ceux de la zone torride.

Enfin, après avoir touché à Buffalo, je parvins aux chutes du Niagara. Impossible d'exprimer par des paroles la grandeur de ce spectacle ni de quels sentiments il pénètre l'âme. Mis en présence de ce tableau, le peintre doit désespérer de le rendre, et le poète renoncer à le décrire. On rencontrerait ici son ennemi mortel qu'on lui pardonnerait, ou bien on ne serait pas un homme. Celui qui aurait jamais douté de l'existence de Dieu n'a qu'à venir se prosterner devant le plus sublime de ses autels, et il retournera infailliblement chez lui plein de foi et de paix. Oh! que n'ai-je pu contempler cette merveille de la nature avec ceux qui me tiennent de près, avec mes amis, avec tout le genre humain (1)!

Au soleil, les reflets de la nappe neigeuse des deux chutes brillent de toutes les couleurs du prisme, et forment les plus beaux arcs-en-ciel qu'on puisse imaginer. L'eau, immédiatement près des chutes, prend une teinte toute particulière. Je n'ai jamais vu nulle part ailleurs, dans aucune autre eau, un vert plus clair ni plus beau, transparent comme la chrysolithe la plus pure et la plus brillante. Cependant je ne trouvai pas, comme d'autres voyageurs l'ont affirmé, que le bruit formé par les chutes fût assourdissant ni qu'on l'entendît de fort loin.

Du côté du Canada, on peut s'avancer un peu au-dessous de la chute; mais à cet effet on prend un

(1) Il est curieux de comparer cette description des chutes du Niagara avec celles qui ont été récemment faites des chutes du Zambèse : *Explorations dans l'Afrique australe*, par Livingstone, *Voyage dans le Sud-Ouest de l'Afrique*, par Baines, et *Chasses dans le Sud-Est de l'Afrique*, par Baldwin. — J. B.

guide et des habits appropriés. Non-seulement le spectacle dont on jouit sous la chute est saisissant et grandiose, mais il fait frissonner. La masse qui roule au-dessus de votre tête; le fracas horrible et le mugissement continu de l'élément qui bouillonne et jette une écume blanche comme du lait; l'arête de rochers éboulés, étroite et glissante, sur laquelle on se tient devant l'abîme où l'eau s'engouffre; les débris de rocher qui surplombent et qui se détachent de temps à autre : tout rend cette partie vraiment dangereuse, et vous cause tant d'émotions diverses que je ne conseillerais qu'à peu de personnes de l'entreprendre.

A l'extrémité du lac Ontario, la cloche du bateau vous avertit de venir voir les Mille-Iles, et l'entrée du fleuve Saint-Laurent. On change son bâtiment contre un plus petit, pour franchir avec aisance les rapides du fleuve Saint-Laurent. Le voyage au milieu de ces mille îlots est en vérité charmant : à chaque instant le paysage change, une scène fait place à une autre; mais, en somme, ce spectacle ne peut pas être comparé à celui qu'offrent les mille îles du lac Mælar en Suède. Cette pittoresque nappe d'eau est bordée de magnifiques montagnes aux formes les plus diverses et couvertes de forêts d'un vert foncé, qu'entrecoupent de la façon la plus ravissante des rochers gigantesques, entassés les uns sur les autres, des campagnes fertiles et de riches prairies. Les îles elles-mêmes y sont d'une beauté surprenante et présentent les paysages les plus variés. Au contraire, tout est plat et uni à l'issue de l'Ontario; les bords des îles comme ceux de la terre ferme dépassent à peine la surface de l'eau.

Le 22 septembre, quand je fus pour la première fois à New-York, la foule et le mouvement dans les grandes rues, surtout dans Broad-Way et Wall-Street, m'ont paru encore plus considérables que dans la cité de

Londres. Quel encombrement d'omnibus, de wagons, de voitures et de chariots, et quelle masse compacte d'hommes affairés! Aussi a-t-on de la peine à comprendre comment les dames affectionnent assez Broad-Way pour venir s'y montrer en grande toilette aux heures les plus occupées du jour. Elles ne font qu'augmenter la presse, car elles marchent pour se promener, et s'arrêtent à chaque instant devant les magasins afin d'examiner les étalages.

En général, les rues de New-York sont très-larges; souvent elles sont bordées de grands arbres, ce qui en augmente la beauté. Les chemins des piétons sont séparés de ceux des voitures, comme à Londres, par des trottoirs de quelques pouces de hauteur.

On y voit partout, sans en excepter même les grandes voies, beaucoup de boue, ce qui doit nécessairement exercer une très-funeste influence sur la santé, principalement durant les grandes chaleurs de l'été. Il est, par exemple, d'usage de placer chaque matin devant les maisons les balayures et les immondices dans des caisses ou des baquets. Comme les voitures qui doivent les emporter n'arrivent souvent qu'à midi ou même plus tard, on tombe dessus à chaque pas. On rencontre aussi beaucoup de petites mares formées par l'eau qui s'amasse et croupit dans les ruisseaux étroits placés entre les chemins des voitures et ceux des piétons, et qui ne répandent pas précisément des odeurs bien agréables.

Quant aux édifices, on en voit beaucoup et de très-considérables; mais ils n'ont guère d'autre beauté que la grandeur.

J'ai quitté New-York le 10 novembre, sur le superbe vapeur américain *le Pacific*, qui fait le trajet de *Liverpool*.

Enfin, j'avais vu le pays que depuis longtemps j'a-

vais désiré visiter. Moins riche en beautés naturelles que les pays de l'hémisphère méridional, il est bien plus intéressant par l'activité et l'industrie de ses habitants et surtout par sa constitution.

J'y ai trouvé sans doute bien des choses tout autres que je ne me les étais figurées, différentes de ce qu'elles pourraient et devraient être, et peu en harmonie avec les principes de liberté et d'égalité qui forment la base des institutions de la grande république. C'est ainsi que je fus choquée de trouver l'esclavage dans certains États, de voir dans les États libres l'affranchi et l'homme de couleur exclus de la société et des fonctions publiques. Le cœur me saigne quand je pense à cette loi barbare qui ordonne de saisir comme des bêtes fauves les esclaves échappés, et de les livrer à leurs cruels bourreaux (1). Je ne comprends pas non plus l'indulgence inexcusable des juges et des jurés pour les blancs, qui, d'après l'aveu même des journaux américains, lorsqu'ils sont criminels restent impunis, ou bien, dans les cas graves, pourvu qu'ils aient de l'argent ou des amis puissants, en sont quittes pour une peine légère. Je ne puis pas non plus approuver la célébration rigoureuse du dimanche, qui prive de toute distraction le malheureux enchaîné pendant une semaine entière à son travail.

Cependant, malgré ces défauts et ces imperfections, je ne puis pas m'empêcher de l'avouer, grâce aux avantages qui, pour la majorité du peuple, résultent des institutions libérales et des lois du pays, la balance n'est pas seulement rétablie, mais, en exceptant les États où règne l'esclavage, le bien l'emporte de beau-

(1) Ces causes de reproche ont disparu depuis que le Nord a vaincu les États du Sud; espérons qu'elles n'ont pas été remplacées par d'autres moins frappantes et moins générales, mais aussi immorales qu'anarchiques. — J. B.

coup sur le mal, et la constitution politique des Etats-Unis est jusqu'ici sans rivale dans le monde entier.

A peine arrivée à Liverpool, j'en repartis pour aller aux Açores voir un de mes fils, qui était installé dans San-Miguel, île d'origine volcanique, fort jolie, et dont la principale exportation consiste en oranges au nombre d'environ cent millions par an, ce qui, joint aux autres exportations, produit à peu près la somme de 22,500,000 fr.

J'en partis le 21 mai pour Lisbonne et, le 15 juin, mon arrivée à Londres achevait mon second voyage autour du monde.

CHAPITRE XI

MADAGASCAR

(De mars 1856 à juin 1857.)

La Hollande. — Paris. — Les jeunes gens et les jeunes filles osent jouer le dimanche à Saint-Cloud! — Cargaison de jeunes Hollandais pour les colons du Cap de Bonne-Espérance. — Marie. — M. Lambert offre de m'emmener à Madagascar. — Saint-Denis de la Réunion. — Port-Louis de Maurice. — Le sucre. — A Maurice, les Français me prennent pour une empoisonneuse, et les Anglais, pour une espionne. — Tamatave. — Mademoiselle Julie et ses fils. — Dîner solennel en l'honneur de M. Lambert. — Roûte de Tamatave à Tananarive. — Le Sikidy. — Le prince Rakoto. — Banquet chez madame Rasoaray. — Les castes à Madagascar. — Le traité conclu entre M. Lambert et le prince Rakoto. — Mensonges du missionnaire anglais Ellis.

Le 21 mai 1856, je m'éloignais encore de Vienne pour un grand voyage. Quand j'eus traversé Munich et Berlin, je passai en Hollande. Amsterdam me frappa beaucoup par l'architecture de ses maisons de briques brunes, et s'élevant, bien qu'alignées, de manière à faire saillie par le haut, par le milieu ou par le rez-de-chaussée. J'admirai aussi la multitude de ses canaux que bordent de larges et belles

rues, et son château royal qui jadis servait d'hôtel-de-ville. J'allai voir l'emplacement desséché de l'ancienne mer de Harlem, la demeure de Pierre le Grand au village de Saardam, et le petit village de Brock, qu'a rendu universellement célèbre la peine prise par les habitants pour y conserver, aussi bien dans les rues que dans les maisons, la propreté la plus tyrannique.

Pour la première fois de ma vie, je passai par la France et je visitai Paris, d'où m'avaient tenue éloignée peut-être les préjugés de mon enfance. J'arrivai dans cette ville le 4 août, jour où la Société de Géographie tenait sa dernière séance d'été. Son président, M. Jomard, auquel je remis une lettre de M. C. Ritter, de Berlin, obtint que j'assisterais à cette séance. J'y fus introduite par le célèbre M. Malte-Brun et je fus à l'unanimité nommée membre honoraire de la compagnie. Cette distinction, à laquelle rien ne m'avait préparée, me surprit autant qu'elle me rendit joyeuse.

Je ne suis restée que peu de jours à Paris, mais je veux dire que je l'ai trouvé aussi différent de Londres que le caractère de l'Anglais diffère de celui du Français. Tout y est plus ouvert et plus gai. Le soir, surtout en été, la foule qui encombre les rues et les boulevards doit faire croire à l'Anglais nouveau venu qu'il assiste à une fête populaire.

Le dimanche, j'allai à Saint-Cloud. De quelle horreur n'y aurais-je pas été saisie si j'avais été une Anglaise?

Qu'on se figure que des enfants, et même des jeunes gens et des jeunes filles, osaient, un dimanche, jouer à la balle! Peut-il y avoir un plus grand crime?

J'ai déjà fait la remarque que les bons Parisiens cherchent un peu trop à s'amuser, et je conviens que le *trop* en toute chose a son mauvais côté; mais d'autre part (quand même toutes les Anglaises devraient

fulminer leur anathème contre moi, comme contre une indigne chrétienne) je trouve tout naturel que des gens qui ont peut-être été toute la semaine attachés à un comptoir ou à un bureau s'amusent un peu le dimanche. Il m'est impossible de me figurer Dieu sévère et pédant comme un vieux maître d'école qui s'offense de la plus innocente distraction.

Des gens riches dont la semaine entière est une suite de plaisirs peuvent facilement célébrer par l'immobilité le dimanche, et ils peuvent aussi laisser jouer leurs enfants le samedi, comme cela se fait en Angleterre; mais le pauvre, qui a travaillé péniblement six jours pour lui et les siens, mérite bien que Dieu ne lui refuse pas un peu de distraction le septième.

Le 12 août, je partis de Paris me rendant à Londres, où il fut convenu que je m'embarquerais à Rotterdam sur un navire qui, outre les passagers occupant déjà toutes les cabines, devait transporter au Cap une centaine de garçons et de jeunes filles de dix à quatorze ans, cargaison demandée par les colons dans le dessein de former ces jeunes gens aux occupations de domestiques et de servantes.

L'embarquement eut lieu le 31 août.

Les prétendus enfants qui se trouvaient dans le navire avaient été fort légèrement choisis par les comités de recrutement. Au lieu d'être âgés de dix à quatorze ans, ils en avaient généralement de seize à vingt; et tous ils devaient avoir été ramassés dans les rues, car jamais je n'ai vu une telle racaille. Les filles les plus grandes avaient certainement fréquenté depuis longtemps déjà les cabarets de matelots; les plus jeunes imitaient les plus grandes, et toutes juraient, débitaient les chansons les plus inconvenantes, ou se volaient les unes les autres. Leur malpropreté passait toutes les bornes.

Cette vicieuse précocité ne retombe-t-elle pas autant sur leurs parents que sur les hommes chargés de l'éducation du peuple? Je parle ici des ministres et des instituteurs, qui sont les personnages principaux dans chaque village.

Les ministres sont la plupart du temps si peu surveillés par leurs consistoires que souvent le village entier parle tout haut de la conduite immorale du pasteur, tandis que ses supérieurs n'en savent rien. Et quand le scandale devient par trop grand, en quoi consiste la punition du coupable? à le faire changer de résidence.

Pour les instituteurs, ils sont si mal payés que ce ne sont d'ordinaire que des gens privés de toute autre ressource qui se vouent à cette carrière.

A peu d'exceptions près, les ministres et les instituteurs croient remplir leur devoir, les uns en prononçant le dimanche un sermon bien sec, les autres en enseignant tout au plus la lecture et l'écriture à leurs élèves. Mais quant à s'occuper de l'éducation morale des enfants confiés à leurs soins, à leur inculquer la connaissance du bien, à éveiller en eux des idées et des sentiments, et avant tout à leur donner de bons exemples, combien y en a-t-il qui le font?

La seule jeune fille à bord qui continuât à se bien conduire fut justement celle de qui je l'aurais le moins attendu. Marie, c'était son nom, était, avec un frère de deux ans plus jeune qu'elle, issue du premier mariage d'un homme qui, peu de temps après la mort de sa femme, s'était remarié. La seconde épouse, ne pouvant souffrir les enfants du premier lit, les grondait sans cesse et les maltraitait à chaque occasion, surtout quand elle avait bu trop d'eau-de-vie, ce qui arrivait, il semble, assez fréquemment. Dès que Marie eut atteint l'âge de dix-huit ans et son frère celui

de seize, la marâtre pensa qu'ils étaient assez grands pour gagner eux-mêmes leur vie et les mit à la porte. Pendant trois mois, les infortunés furent réduits à coucher dans la rue ou dans quelque coin ; personne ne voulut les recueillir ; personne n'eut pitié de ces pauvres êtres couverts de haillons et mourant de faim. Ils n'avaient rien appris. Ils réussirent à peine, en mendiant et par de petits services, à attraper quelques centimes pour acheter un peu de pain. Une seule fois ils eurent l'espoir que leur sort allait s'améliorer. C'était un soir, au coin d'une rue. Ils virent passer un homme déjà âgé, tenant une petite fille par la main. Un garçon de sept à huit ans les suivait ; mais, occupé à jouer avec un cerceau, il était resté quelques pas en arrière, et se trouvait au milieu de la chaussée lorsqu'une voiture, débouchant de la rue voisine, arriva soudain sur lui. Le garçon effrayé voulut sauter de côté, mais il s'embarrassa dans son cerceau et tomba, en grand danger d'être blessé, sinon par la voiture, du moins par les chevaux, quand le frère de Marie, étant par hasard tout près, se précipita vers lui et le tira sur le trottoir.

Le vieux monsieur accourut aussi vite que possible, prit son garçon dans ses bras, l'examina partout, et put à peine croire qu'il ne se fût pas fait le moindre mal. Cependant, du monde s'étant rassemblé, il fit signe au frère de Marie de le suivre et s'en alla chez lui avec les enfants ; il fit entrer les deux mendiants dans sa maison, car Marie n'avait pas quitté son frère, et il leur demanda de quoi ils vivaient. Ces malheureux racontèrent en peu de mots toute leur histoire. Le vieux monsieur parut touché, prit en note l'adresse de leur père, et les congédia avec un petit cadeau en les engageant à revenir dans la soirée du lendemain.

Les pauvres orphelins furent très-heureux : pour la

première fois depuis trois mois ils purent prendre quelque chose de chaud et coucher sous un toit. Puis ils espéraient que, le lendemain, le bon monsieur leur procurerait de l'ouvrage ou les recueillerait peut-être même à son service. Ils purent à peine attendre le moment de se présenter; ils passèrent plusieurs fois devant la maison; enfin, le soir étant venu, ils frappèrent timidement à la porte. Un vieux domestique ouvrit et leur dit d'attendre. Au bout de quelque temps, il revint et leur glissa quelques pièces d'argent dans la main, en leur disant que son maître ne pouvait rien de plus pour eux. Qu'on se figure la douleur des pauvres délaissés. Ils n'osèrent interroger le domestique et se retirèrent en pleurant.

Probablement, le vieux monsieur était allé dans la journée chez les parents, avait trouvé la belle-mère seule, et cette méchante femme, pour se justifier d'avoir mis les pauvres enfants à la porte, avait débité des mensonges sur leur compte.

Les infortunés voyaient donc venir l'hiver avec la plus grande angoisse, quand ils entendirent heureusement parler du comité qui enrôlait les jeunes gens pour le Cap. Ils y allèrent aussitôt et s'y firent admettre.

Une jeune fille restée vertueuse dans ces circonstances n'a-t-elle pas droit à la plus grande admiration et à la plus haute estime? Ni sa méchante belle-mère, ni sa misère, ni le mauvais exemple sur le vaisseau, ne purent la perdre. Que Dieu protége la pauvre Marie et la comble de bénédictions! Elle le mérite plus que personne.

Le 17 novembre au matin, j'étais occupée à rassembler le peu d'effets que j'avais, pour débarquer à la ville du Cap, où nous étions entrés la veille, quand un monsieur vint me faire visite à bord. Il se présenta à

moi comme un Français, nommé Lambert et habitant Maurice depuis plusieurs années. De retour d'un voyage en France, il était au Cap depuis peu de jours. Il avait appris à Paris que je m'étais proposé d'aller à Madagascar, et qu'on m'avait détournée de ce projet. Informé, la veille, de mon arrivée, il venait m'engager à faire avec lui ce voyage, à moins que je n'y eusse renoncé entièrement. Il ajouta qu'étant allé dans ce pays deux ans auparavant, il connaissait personnellement la reine, à qui il avait écrit de Paris pour lui demander l'autorisation de faire dans son royaume un second voyage. (Sans l'autorisation de la reine, personne ne peut visiter Madagascar.) Il espérait trouver cette permission à Maurice ; et, dès notre arrivée chez lui, il la demanderait également pour moi, ne doutant nullement qu'on ne me l'accordât. Si je voulais faire ce voyage, il fallait m'y décider de suite, car le bateau à vapeur partait le lendemain même pour Maurice.

Le voyage de Maurice à Madagascar ne pouvait, il est vrai, à cause de la saison des pluies, s'entreprendre avant le mois d'avril; mais, d'ici là, M. Lambert serait très-heureux de m'offrir l'hospitalité chez lui.

Qu'on se figure ma joie, ma surprise! J'avais déjà renoncé à tout espoir d'exécuter un pareil voyage, et on venait m'offrir aujourd'hui les moyens de le faire de la façon la plus commode et sans danger.

Aussi, le lendemain, je partais avec M. Lambert pour Maurice. Le 1er décembre, nous jetions l'ancre dans la rade de Saint-Denis, à l'île de la Réunion (Bourbon). Nous n'y restâmes que peu d'heures, sans quitter le navire. La ville de Saint-Denis avance beaucoup dans la mer et est entourée de jardins et d'arbres toujours verts. Elle est adossée à une colline peu élevée, sur laquelle est un édifice, semblable à un palais, qui domine fièrement le pays. Je pris d'abord cet édifice

pour la résidence du gouverneur, mais il avait un plus noble usage : c'était l'hôpital. L'église catholique se trouve aussi sur la colline, contre le pied de laquelle vient s'appuyer une longue construction composée d'un rez-de-chaussée avec de belles colonnades et qui, au premier abord, ressemble à un aqueduc romain; en l'examinant de plus près, on y découvre des fenêtres et des portes : c'est la caserne. Le tableau se termine par une belle chaîne de montagnes qui, se partageant en deux, ouvre une vue ravissante sur une gorge remplie d'une magnifique végétation.

Le lendemain, dans l'après-midi, nous étions à Port-Louis, capitale de l'île Maurice (de France). Cette île offre, de la mer, à peu près le même aspect que Bourbon; seulement les montagnes, étagées en plusieurs chaînes, y ont plus d'élévation. La ville ne se présente pas si bien que Saint-Denis; il lui manque surtout les grands et superbes édifices qui donnent à cette dernière un si bel aspect.

Je descendis à la maison de campagne de M. Lambert, appelée Les Pailles, et j'allai visiter sa plantation de Monchoisy. Celle-ci contient plus de huit cent hectares de terrain, dont naturellement on n'exploite jamais qu'une partie. Six cents ouvriers y sont occupés pendant sept mois dans les champs, et pendant les cinq autres à la récolte et au raffinage. Dans une bonne année, c'est-à-dire quand il pleut beaucoup et que la saison des pluies commence de bonne heure et dure longtemps, M. Lambert retire de sa plantation treize à quatorze cent mille kilogrammes de sucre; mais il est déjà très-content quand elle lui en rapporte onze cent mille.

Le plus fort planteur de l'île est aujourd'hui un certain M. Rochecoute, qui récolte tous les ans plus de trois millions de kilos.

C'est du sucre, et rien que du sucre, que l'on voit dans cette île. Toute entreprise et toute conversation s'y rapportent. On pourrait appeler Maurice l'île au sucre, et elle devrait porter dans ses armes quelques sacs de sucre avec des cannes en sautoir.

A Maurice, la seule occupation des dames (excepté le soin de leur très-chère personne) est d'écouter ou d'inventer de méchants propos sur leurs semblables ; malheureusement il ne manque pas d'hommes auxquels ce charitable plaisir fait aussi oublier par moments jusqu'à leur sucre.

Je n'échappai pas au sort commun. Les aimables habitants et habitantes de Port-Louis ne me firent passer pour rien moins que pour une empoisonneuse, et prétendirent que j'avais été soudoyée par le gouvernement anglais pour faire périr M. Lambert. — Il faut vous dire que mon hôte avait apporté de Paris de très-riches présents pour la reine de Madagascar et avait commis la faute impardonnable de ne pas confier à tout le monde ce qu'il avait en vue d'obtenir par ses présents. Donc il devait y avoir là-dessous quelques machinations secrètes de la France, et le gouvernement anglais, en ayant été informé, m'avait choisie pour débarrasser le monde d'un homme dangereux. Quelque absurde que fût ce conte, il trouva parmi les créoles, et même parmi les Français, assez de créance pour me priver de faire d'intéressantes excursions. Mais le plus curieux, c'est que, tandis que les Français me prenaient pour un assassin aux gages de l'Angleterre, le gouvernement de l'île me considéra comme un espion payé par la France !

Je quittai Maurice le 25 avril 1857, après y avoir fait un séjour peu agréable, et j'arrivai le 3 mai à Tamatave.

Je voulus débarquer immédiatement ; mais la reine Ranavola, malgré son mépris pour la civilisation et les

coutumes de l'Europe, leur a justement emprunté celles qui, pour nous autres Européens mêmes, sont les plus insupportables : la police et la douane. Comme si j'arrivais en France ou dans tout autre pays bien civilisé, il me fallut attendre que les inspecteurs fussent venus à bord et eussent visité le navire avec le plus grand soin. Puis, comme la reine m'avait octroyé la très-gracieuse permission de pénétrer dans ses États, on ne me fit pas d'autres difficultés et je pus descendre à terre. Mais j'y fus aussitôt reçue par quelques douaniers de Madagascar qui se montrèrent dignes d'être mis sur le même rang que leurs plus habiles confrères de toutes les parties du monde.

M. Lambert n'était pas encore arrivé; mais il m'avait dit à Maurice que, dans ce cas, je devais descendre chez mademoiselle Julie, qu'il aurait soin de faire prévenir de ma visite.

Cette demoiselle Julie est une vraie Malgache ; de plus, veuve et mère de plusieurs enfants. En effet, il règne à Madagascar la singulière coutume d'appeler « Mademoiselle » toute personne du sexe, même eût-elle une douzaine de rejetons, ou eût-elle été mariée une demi-douzaine de fois.

Elevée en partie à Bourbon, mademoiselle Julie parle et écrit parfaitement le français. Il est fâcheux qu'ayant été bien élevée, elle ait conservé trop des mauvaises habitudes de son pays natal. Son plus grand plaisir est de rester des heures entières étendue sur le sol, la tête appuyée sur les genoux d'une amie ou d'une esclave, pour se faire délivrer de certaines petites bêtes. D'ailleurs, ce passe-temps est celui que préfèrent les dames de Madagascar.

Mademoiselle Julie ne m'accueillit pas précisément de la manière la plus avenante : elle commença par me toiser de la tête aux pieds, puis se leva lentement

et me conduisit à une maisonnette située tout près, mais plus mal installée encore que les pavillons de l'île Maurice. La pièce unique qui s'y trouvait ne renfermait rien qu'une couchette non garnie. La noble dame me demanda sèchement si j'avais ma literie. Je lui répondis que je n'en avais pas apporté, parce que, suivant M. Lambert, je devais trouver chez elle tout ce dont j'aurais besoin. « Je ne puis vous donner de literie, » me dit-elle d'un ton bref, et bien qu'elle eût, comme je le vis plus tard, non-seulement de quoi me coucher, mais de quoi suffire à une demi-douzaine de voyageurs, elle ne se serait point fait scrupule de laisser une vieille femme comme moi dormir sur un bois de lit. Heureusement, il se trouva là justement une autre femme, madame Jacquin, qui, tout en m'offrant aussitôt ce qu'il fallait pour garnir la couchette, fit des reproches à mademoiselle Julie sur sa conduite dans des termes assez vifs. J'acceptai l'offre de madame Jacquin avec beaucoup de reconnaissance, car autrement j'aurais été obligée, jusqu'à la venue de M. Lambert, de me contenter de mon manteau et d'un oreiller que je porte toujours avec moi.

Aujourd'hui Tamatave ressemble à un pauvre, mais très-grand village. On évalue sa population, y compris les environs, à quatre ou cinq mille habitants, parmi lesquels il y a huit cents soldats et environ une douzaine d'Européens et de créoles nés à Bourbon. A part les maisons de ces derniers et celles de quelques Hovas et Malgaches aisés, on ne voit à Tamatave que de petites huttes disséminées sur différents points ou formant plusieurs rues étroites. Elles reposent sur des pieux de deux à trois mètres de haut, sont construites en bois ou en bambou, couvertes de longues herbes ou de feuilles de palmier, et renferment une pièce unique, dont le foyer occupe une bonne partie, en

sorte qu'il reste à peine à la famille une place suffisante pour s'y coucher. Ces huttes n'ont point de fenêtres, mais seulement deux portes placées en face l'une de l'autre. Celle qui est du côté du vent est toujours fermée.

Le costume des habitants ressemble à celui des peuples à demi sauvages, qui ne vont pas tout à fait nus. Les deux principaux vêtements dont se servent les Malgaches s'appellent *sadik* et *simbou*. Le premier, presque aussi simple que la feuille du figuier d'Adam, consiste en un petit morceau d'étoffe de trente centimètres de large et de soixante de long, qui est jeté autour des cuisses et passé entre les jambes. Beaucoup d'indigènes trouvent cela suffisant et n'ont pas d'autre costume. Le simbou est une pièce d'étoffe blanche d'environ trois mètres de long et deux de large. Les Malgaches s'enveloppent et se drapent dans le simbou comme les Romains le faisaient dans leur toge, et souvent ils s'y donnent beaucoup de grâce; quelquefois ils le roulent pour être plus libres dans leurs mouvements et l'attachent autour de la poitrine.

Ici, pour voyager, on se sert d'un léger siége à porteurs, appelé *tacon*, fixé entre deux perches et porté par quatre hommes. Ce mode de transport est usité même quand on ne doit faire qu'un trajet de quelques centaines de pas. Effectivement les esclaves seuls et les gens tout à fait pauvres vont à pied. En voyage, au lieu de quatre porteurs, on en a toujours huit ou douze qui se relayent sans cesse. J'avais donc prié mademoiselle Julie de me faire transporter à ses maisons de campagne qu'habitent ses deux fils.

Le fils cadet logeait dans celle qu'on nomme Antandroroho; c'était un jeune homme de vingt-deux ans qui avait été élevé à Bourbon. Je ne m'en serais réellement pas doutée, car, n'était qu'il portait le costume

européen et parlait français, il ne se distinguait en rien de ses compatriotes; car il était redevenu tout à fait Malgache.

Heureusement, durant ma visite, le frère aîné de mon hôte arriva de l'autre propriété. Celui-ci n'avait pas été seulement élevé à l'île Bourbon; il avait aussi passé neuf ans à Paris.

Lorsque je me rendis à sa maison, il vint à ma rencontre, dès qu'il m'aperçut, et me conduisit immédiatement dans la salle à manger, où, à ma grande joie, je trouvai une table dressée à l'européenne et admirablement bien servie.

Ce jeune homme se distinguait en général d'une manière très-avantageuse de ceux de ses compatriotes qui avaient été comme lui à Bourbon ou en Europe. Je crois qu'il est le seul à ne pas s'efforcer d'oublier aussi vite que possible tout ce qu'il a appris hors de son île. Sur une question que je lui posai à ce sujet, il me répondit qu'il aimerait sans doute beaucoup vivre dans un pays civilisé; mais que, d'un autre côté, Madagascar était sa patrie, et que, toute sa famille y demeurant, il aurait de la peine à s'en séparer.

Enfin M. Lambert arriva le 13 mai. Deux jours après, j'assistai aux débuts de la célébration de la grande fête du *bain de la reine*. Elle est, à proprement parler, la fête du jour de l'an à Madagascar. Seulement les Malgaches n'ont pas la même manière que nous de compter le temps. Ils divisent bien aussi l'année en douze mois, mais chacun de leurs mois n'a que la durée d'une lune, et quand celle-ci s'est renouvelée douze fois, l'année est finie.

Le 17, un banquet solennel eut lieu dans la maison du premier juge.

La société, composée d'environ trente personnes,

était déjà réunie pour recevoir convenablement le principal convive, M. Lambert.

Le premier gouverneur, en même temps commandant de Tamatave, portait un habit noir à l'européenne, et sur la poitrine un large ruban rouge en satin assez semblable à une décoration (chose extraordinaire! il n'y a pas encore à Madagascar de décorations); le second gouverneur était vêtu d'un vieil uniforme européen en velours tout passé, mais richement brodé d'or. Les autres messieurs étaient également habillés à la mode de l'Europe.

La table était garnie abondamment de toute espèce, de viandes, de volaille et de gibier, de poissons et d'autres produits de la mer. Je ne crois pas exagérer en disant qu'il y avait plus de quarante plats, grands et petits. La principale pièce était une tête de veau assez grosse, mais tellement décharnée qu'elle ressemblait parfaitement à un crâne de mort, ce qui ne lui donnait pas un aspect bien appétissant. Il y avait aussi des boissons fort nombreuses : des vins français et portugais, des bières anglaises et autres. Après les viandes, on servit de petites pâtisseries mal apprêtées, et, au dessert, des fruits et du vin de Champagne, ce dernier en telle abondance qu'on le buvait dans de grands verres.

Autant que je pus le remarquer, tous les convives étaient pourvus d'un appétit extraordinaire; mais en mangeant, ils n'oublièrent pas de boire, comme le prouvaient leurs innombrables toasts.

Quand on portait la santé du commandant, du second gouverneur ou d'un prince absent, un des officiers allait toujours devant la porte crier à pleine gorge aux soldats rangés dans la cour quelle santé on proposait. La musique commençait alors à jouer et tous les convives se levaient et buvaient.

Ce dîner dura quatre heures entières. On ne sortit de table qu'à neuf heures du soir, pour se rendre dans une pièce contiguë, où l'on fit de nouveau servir de la bière anglaise. Puis, à ma très-grande surprise, deux officiers supérieurs exécutèrent une espèce de contredanse; d'autres suivirent leur exemple et dansèrent une polka. Je crus d'abord que c'était le champagne qui leur avait inspiré cette passion de la danse; mais M. Lambert me détrompa : ces danses étaient d'étiquette. Quelque singulier que me parût cet usage, je m'amusai beaucoup des figures grotesques des danseurs, et je fus fâchée de ne pas leur voir continuer ce divertissement.

La fête se termina par un toast porté à la reine avec de l'anisette, et par le chant de l'hymne national. Après le toast royal, il est défendu de rien faire : ce serait une profanation envers Sa Majesté, qui, comme son défunt époux, se fait presque adorer par son peuple en guise de divinité.

Nous nous retirâmes alors; mais, quand je voulus prendre mon parasol qu'à mon arrivée j'avais placé dans un coin de la salle à manger, je m'aperçus qu'il avait disparu; il avait partagé le sort d'une montre qu'on m'avait dérobée plusieurs jours auparavant.

Le 19 mai, nous nous mîmes en route, M. Lambert et moi, pour Tananarive, en compagnie de M. Marius, natif de France, mais qui, depuis vingt ans déjà, vit à Madagascar.

Le premier jour nous ne fîmes que onze kilomètres et nous passâmes la nuit à Antandroroho, la propriété du fils cadet de mademoiselle Julie.

On y fit les choses tout autrement que le jour où j'étais venue seule. J'étais loin d'avoir la sotte et ridicule prétention de vouloir être traitée comme M. Lambert, le puissant ami de la reine; mais je n'en trouvai

pas moins la différence par trop grande. Aujourd'hui tout se passait à l'européenne, et la table se trouvait presque trop petite pour contenir les mets.

En route, M. Lambert fit souvent tuer des bœufs pour nourrir notre suite. On ne leur ôte pas la peau, qu'on rôtit avec la chair, parce que les naturels du pays la préfèrent même à cette dernière, y trouvant le plus de graisse. Ces bœufs, grands et beaux, se rapprochent des buffles.

Je ne pouvais assez admirer nos porteurs, auxquels il fallait réellement une force et une adresse peu communes pour enlever de lourds fardeaux sur les routes que nous suivions. Les hommes chargés de porter ma maigre et petite personne furent encore les plus heureux. Je me serais presque fâchée contre eux, tant ils me promenaient par monts et par vaux comme si j'avais été une femme sans poids, et ce n'est cependant pas tout à fait ce que je suis. Lorsqu'ils arrivaient dans la plaine, ils se mettaient véritablement à courir, bien malgré moi, car je cherchais, par toutes les démonstrations imaginables, à modérer leur ardeur, attendu que leurs longues enjambées m'étaient aussi désagréables que le trot d'un vieux cheval.

Le 24 mai, jour où commençait la fête nationale du bain de la reine, nous nous arrêtâmes à Ampatriba. D'abord on immola des bœufs; j'avoue qu'on n'en tua pas, comme l'exigeait le cérémonial, autant qu'il en aurait fallu pour les besoins de ce jour et des sept jours suivants, provision que nos gens n'auraient pas pu emporter avec ceux. Cependant cinq des plus belles bêtes furent sacrifiées en l'honneur de la solennité. M. Lambert ne se borna pas à traiter sa suite, mais il régala tout le village. Le soir, nous vîmes bien quatre à cinq cents personnes, tant hommes que femmes et enfants, rassemblées devant nos cabanes.

Pour compléter les joies de la journée, M. Lambert fit présenter à ses hôtes leur breuvage favori, le *besa-besa*. Cette boisson me parut fort peu agréable; elle se compose de jus de canne à sucre, d'eau et d'écorce amère d'afatraina. On verse d'abord l'eau sur le jus de la canne à sucre, on laisse fermenter le mélange, on y ajoute ensuite l'écorce, et on attend une nouvelle fermentation.

Le 28, étant parvenus sur le beau plateau d'Ankay, nous trouvâmes d'assez bonnes routes. Aussi notre voyage se fit-il dès lors très-rapidement; néanmoins nous perdîmes beaucoup de temps à franchir la rivière Mangor. Il n'y avait pour le passage qu'un petit nombre de troncs creusés, dont chacun pouvait à peine contenir trois ou quatre personnes, et plusieurs heures furent nécessaires pour faire passer notre nombreuse suite avec tous nos bagages. Les rivières que j'ai vues jusqu'ici à Madagascar, y compris le Mangor, sont parfois très-larges, mais n'ont pas de profondeur. Les plus grandes ne pourraient pas porter un bateau de 50 tonneaux. Ces eaux sont très-peuplées, mais malheureusement moins de poissons que de caïmans.

Déjà, en plusieurs endroits, j'avais remarqué de grosses pierres levées, droites et toujours placées à quelques kilomètres des villages. Les unes servent, me dit-on, de monuments funéraires, et les autres marquent les lieux où se tiennent les marchés hebdomadaires. Il semble vraiment que les habitants de Madagascar s'attachent à faire tout autrement que les autres peuples. C'est ainsi qu'ils ne tiennent pas leurs marchés dans leurs bourgades, mais à des places solitaires et désertes, éloignées de plusieurs kilomètres des habitations.

Dans le village d'Ambatomango, M. Lambert fut

surpris par une nouvelle preuve d'affection du futur héritier de la couronne, le prince Rakoto : là, nous trouvâmes son fils unique, âgé de cinq ans. Empêché, par une indisposition de la reine, de venir lui-même au-devant de M. Lambert jusqu'à cette place, le prince avait envoyé son enfant, que M. Lambert avait adopté pendant son premier séjour à Tananarive.

En effet, à Madagascar, on a la coutume d'adopter des enfants. Dans la plupart des cas, cela se fait pour en avoir réellement un; dans d'autres, c'est une grande marque d'amitié donnée par le père à l'homme qui adopte l'enfant. L'adoption est déclarée au gouvernement, et celui-ci, par un acte écrit, confirme les droits du nouveau père sur l'enfant adopté, qui, reçoit le nom de la famille où il entre et partage tous les droits de ceux qui sont devenus ses frères.

Le prince Rakoto, en faisant la connaissance de M. Lambert, l'avait tellement pris en affection, qu'il avait voulu lui donner la plus grande preuve de son estime et de son amitié en lui cédant son bien le plus cher, son fils unique. M. Lambert l'adopta donc, mais sans profiter de tous les droits d'un père adoptif, c'est-à-dire qu'il donna son nom à l'enfant, mais en le laissant chez son véritable père.

Ce garçon n'est pas né prince, car sa mère n'est qu'une esclave appelée Marie, mais qui, malgré ce nom, n'est pas chrétienne. On la dit très-intelligente, très-bonne, et douée de beaucoup de caractère. Le prince l'aime éperdument et, pour être à même de l'avoir toujours auprès de lui, il l'a mariée, en apparence, à un de ses fidèles.

Les habitants d'Ambatomango voulaient nous retenir, mais nous préférâmes accélérer notre voyage afin d'arriver le plus tôt possible à la capitale, éloignée

alors seulement d'une demi-journée. Nous étions d'autant plus pressés que nous avions appris que le *sikidy* (l'oracle) avait désigné cette journée comme propice pour notre entrée à Tananarive, et que la reine désirait nous voir profiter de ce moment favorable

Dans tout Madagascar, mais surtout à la cour, on est habitué, pour les affaires les plus importantes comme pour les plus insignifiantes, à consulter le sikidy (1). Cela se fait de la manière suivante, qui est extrêmement simple. On mêle une certaine quantité de fèves et de cailloux ensemble et, d'après les figures qui s'y forment, les personnes douées de ce talent prédisent une bonne ou une mauvaise fortune.

Nous avançions aujourd'hui comme dans une marche triomphale. En tête se tenait la musique militaire, suivie de beaucoup d'officiers, dont plusieurs étaient d'un rang très-élevé. Puis nous venions, entourés des fidèles du prince Rakoto. Le chœur des chanteuses, les soldats et le peuple fermaient la marche. Jeunes et vieux se pressaient autour de nous dans les villages par lesquels nous passions. Tout le monde voulait voir les étrangers attendus depuis longtemps; beaucoup de curieux se joignirent même au cortége et nous accompagnèrent assez loin.

Nous arrivâmes de bonne heure dans l'après-midi aux faubourgs de Tananarive, dont un piquet de soldats nous défendit la porte en croisant la baïonnette; mais, une demi-heure après, la reine nous envoyait sa permission et nous entrions dans la ville.

Les rues et les places en sont fort irrégulières. Les maisons, au lieu d'y être alignées, sont placées sans ordre, au pied ou sur les pentes de la colline, dont le

(1) Cette superstition est, sous différentes formes, généralement répandue dans toute l'Afrique équatoriale, comme le montrent les *Voyages* de Livingstone, de Burton et de Speke. — J. B.

sommet est occupé par le palais de la reine. Les faubourgs par lesquels nous étions arrivés me parurent, à ma grande surprise, très-proprement tenus, et non-seulement les rues et les places, mais aussi les cours des maisons. Il n'y avait que les ruelles étroites entre les murs de terre qui eussent quelquefois l'air un peu sale.

Ce qui me surprit encore plus que cette propreté, ce fut le grand nombre des paratonnerres. Presque toutes les maisons considérables en étaient pourvues. Ils ont été introduits ici par M. Laborde, un Français qui a déjà vécu de nombreuses années à Tananarive et chez lequel nous allâmes descendre, parce qu'il est l'ami intime de M. Lambert. Notre aimable hôte nous présenta deux Français, missionnaires catholiques déguisés, qui demeurent chez lui, et bientôt un banquet nous réunit autour de la table que je trouvai dressée et servie à l'européenne, avec cette particularité que toutes les assiettes et tous les plats étaient en argent massif, et même des coupes d'argent remplaçaient les verres. Je dis en plaisantant à M. Laborde que je n'avais encore vu un pareil luxe à aucune table, et que je ne m'attendais guère à le rencontrer à Tananarive. Il me répondit que ce luxe existait déjà dans toutes les familles riches (peu nombreuses il est vrai), et qu'il l'avait introduit lui-même, non par prodigalité, mais au contraire par économie; car la porcelaine, à cause de l'extrême habileté qu'ont les esclaves à la mettre promptement en pièces, aurait dû être renouvelée presque chaque jour et serait revenue ainsi beaucoup plus cher que de la vaisselle plate.

Notre joyeux repas était encore loin de finir; on servait le champagne et on commençait à porter des toasts, quand un esclave vint nous annoncer l'arrivée du prince Rakoto. Nous nous levâmes aussitôt de

table, mais nous n'eûmes pas le temps d'aller au devant du prince. Dans son impatience de voir M. Lambert, il était venu sur les pas de l'esclave. Les deux hommes se tinrent longtemps embrassés, aucun d'eux ne pouvant trouver un mot pour exprimer sa joie. On voyait qu'ils éprouvaient réellement l'un pour l'autre une profonde amitié. Nous tous qui assistions à ce touchant spectacle, nous ne pûmes nous défendre d'une vive émotion. Le prince Rakoto, ou, pour l'appeler de son nom entier, Rakodond-Radama, est un jeune homme de vingt-sept ans. Je ne lui trouvai, contre mon attente, rien de désagréable. Sa taille est courte et ramassée; mais sa figure ni son teint ne rappellent aucune des quatre races qui habitent Madagascar. Il a tout à fait le type des Grecs de Moldavie. Ses cheveux noirs sont crépus, mais non laineux; ses yeux foncés sont pleins de feu et de vie; il a la bouche bien faite et les dents belles; enfin, sa physionomie exprime une bonté si candide qu'on se sent de suite attiré vers lui. Il s'habille souvent à l'européenne.

Ce prince a l'estime et l'amour des grands comme des petits, et, si j'en dois croire MM. Lambert et Laborde, il mérite entièrement cette estime et cet amour. Autant la reine sa mère est cruelle, autant le fils est bon; autant elle aime à verser le sang, autant il en a une horreur invincible. Aussi, tous les efforts du prince tendent-ils à empêcher le plus possible les exécutions sanglantes et à adoucir les châtiments rigoureux que la reine inflige à ses sujets. Que n'aurait-on pas pu faire de ce prince, si son esprit et son talent avaient été developpés par une instruction solide!

Ce qui complètera, mieux que ne pourrait le faire ma faible plume, l'éloge de cet homme généreux, ce sont les paroles suivantes que je lui ai entendu prononcer moi-même. Il me disait qu'il lui était indiffé-

rent que ce fût la France ou l'Angleterre, ou quelque autre nation, qui possédât l'île, pourvu que le peuple fût bien gouverné. Pour lui-même, il ne demandait ni trône ni royauté, se disant tout prêt à renoncer par écrit à ses droits, et à vivre en simple particulier, s'il pouvait assurer ainsi le bien de sa patrie.

Je profitai de la journée du 1er juin qui précéda un banquet auquel une dame nous avait invités au nom de la reine, pour visiter la ville; mais je n'ai rien à en dire, si ce n'est qu'elle est très-animée et excessivement étendue, surtout en y comprenant les faubourgs. On prétend qu'avec ses alentours elle contient cinquante mille toits, comme on dit ici, et cent mille habitants. Cette donnée est sans doute très-exagérée; mais le nombre des maisons est fort considérable, parce que ces demeures sont toutes petites, chacune ne se composant guère que d'une ou deux pièces. La famille est-elle nombreuse? on construit deux ou trois autres maisons aussi petites à côté de la principale; chez les gens tant soit peu aisés, la cuisine est également sous un toit à part, et les esclaves sont naturellement aussi répartis dans des cases séparées. Néanmoins, je ne crois pas qu'il y ait à Tananarive plus de quinze mille ou, au maximum, plus de vingt mille maisons.

A deux heures de l'après-midi, nous nous rendîmes chez madame Rasoaray, qui pour nous représentait la reine. On nous introduisit dans une grande salle dont les murs étaient revêtus de tapisseries européennes et le parquet couvert de belles nattes. Au milieu se trouvait une table servie avec une extrême élégance, dont aucun prince d'Europe n'aurait eu à rougir. Les autres arrangements étaient simples, mais pleins de goût. Une Anglaise, il est vrai, aurait été choquée de voir, dans la salle même où l'on prenait le repas, figurer deux lits très-riches et ornés de beaux rideaux de soie. Comme

je ne suis pas Anglaise, mais une bonne et simple Allemande, je n'en fus nullement scandalisée; et la vue des deux lits ne m'empêcha pas le moins du monde de manger tranquillement ma portion de riz et de viande.

J'admirai beaucoup deux vases en argent ciselé, placés sur la table, et mon admiration s'accrut au plus haut point quand j'appris qu'ils avaient été fabriqués par des orfèvres du pays. Ces vases auraient été trouvés beaux, même en Europe. C'est que les Malgaches sont, comme les Chinois, fort ingénieux à imiter, sans montrer le moindre esprit d'invention.

Parmi les hauts personnages invités avec nous à ce festin, plusieurs parlaient français, mais la plupart parlaient anglais.

Nous retournâmes de bonne heure chez M. Laborde, où le soir nous fûmes surpris par une visite du prince Rakoto. Il vint, accompagné de la mère de son fils, pour me la présenter. Comme je l'ai déjà fait remarquer, le prince ne peut pas, d'après les lois du pays, épouser cette femme, qui est esclave, et son fils ne peut absolument pas prétendre au rang de son père. Cependant on leur donne à tous deux le titre d'altesse. Dans ce pays, il est vrai, les lois s'effacent devant le souverain. Elles dépendent tout à fait de son bon plaisir. Que le prince Rakoto arrive demain au trône, il pourra aussitôt changer les lois à sa guise, élever l'ancienne esclave au rang de reine, et faire de son fils un prince héréditaire.

J'ai déjà parlé du caractère de cette femme. Pour ce qui est de sa beauté, on ne doit naturellement pas l'apprécier avec des yeux européens, ou bien il faut avoir vécu très-longtemps chez les Malgaches et s'être habitué à leurs vilains traits pour trouver belles les femmes les moins laides.

Toute la population de Madagascar est divisée en onze castes. La onzième ne comprend que les personnes régnantes; les descendants de la famille royale appartiennent à la dixième. C'est la seule, où les frères et les sœurs peuvent se marier entre eux,p robablement pour empêcher qu'il n'y ait trop de descendants du sang royal. Les six autres, depuis la neuvième jusqu'à la quatrième inclusivement, sont composées de la grande et de la basse noblesse. La troisième caste renferme le peuple; la seconde, les esclaves blancs, parmi lesquels on comprend tous les hommes qui, autrefois libres, ont été vendus comme prisonniers de guerre ou en châtiment de leurs crimes; enfin, la première caste est formée par les esclaves noirs, c'est-à-dire par ceux qui sont nés dans l'esclavage.

Un noble peut choisir une femme dans sa propre caste, dans les deux inférieures, mais jamais dans une caste supérieure à la sienne. En aucun cas, il ne peut se marier avec une esclave, et même la loi ne permet aucune liaison entre les nobles et les esclaves. Cette loi était autrefois observée très-rigoureusement, aujourd'hui elle tend à tomber en désuétude.

e fut ce jour-là que je commençai à pénétrer les véritables projets de M. Lambert, et ces projets, je l'avoue, n'étaient guère faits pour inspirer à la reine une inclination particulière pour lui. Quand M. Lambert vint pour la première fois, en 1855, à Tananarive, et qu'il vit la folle cruauté avec laquelle la reine gouvernait ses États, il conçut le désir de délivrer le malheureux pays de cette tyrannie. Il réussit à gagner l'amitié du prince Rakoto, profondément affligé aussi de la misère de son peuple, et qui avait déjà dit alors à M. Lambert qu'il lui importait peu qui régnât sur son peuple, pourvu que celui-ci fût bien et sagement gouverné.

Ces deux hommes ne tardèrent pas à s'entendre. M. Lambert conclut un pacte avec le prince Rakoto, et se proposa de réclamer l'appui du gouvernement français ou celui de l'Angleterre.

En 1856, il alla donc à Paris, dépeindre à l'empereur, dans une audience particulière, l'horrible misère du peuple de Madagascar, et chercher à exciter sa pitié pour ce malheureux pays. Mais, quand on n'a d'autre intérêt à invoquer que la philanthropie, il est difficile de s'assurer l'assistance d'un gouvernement européen. L'audience demeura sans résultat, et il en fut de même de celle que M. Lambert obtint la même année, à Londres, du premier ministre, lord Clarendon. Ces démarches, au lieu de lui procurer les avantages qu'il en espérait, ne firent qu'accroître les difficultés et les périls de son projet.

La Compagnie des Missions anglaises apprit tout ce que M. Lambert se proposait de faire.

Elle craignit que la France, en prenant possession de l'île, n'y voulût tolérer que la religion catholique, malheur naturellement beaucoup plus grand pour les habitants que celui d'être gouvernés par une femme aussi cruelle que la reine Ranavola, qui se joue de la vie des hommes. La Compagnie prit donc la noble résolution de tout faire pour entraver M. Lambert, et elle envoya aussitôt à Tananarive un de ses élus, le missionnaire William Ellis, pour communiquer à a reine les complots formés par M. Lambert.

M. William Ellis prouva malheureusement, en cette occasion, que les missionnaires anglais, quand il s'agit d'arriver à leurs fins, s'entendent parfaitement à fausser la vérité et à se servir d'artifices jésuitiques.

Tout le voyage de M. Ellis, comme le verront mes lecteurs, ne fut qu'un tissu de faussetés (pour ne pas dire de mensonges) et de narrations inventées.

A Maurice, où M. Ellis toucha en allant à Madagascar, il raconta que la reine Ranavola l'avait appelé à Tananarive (première fausseté).

Arrivé à Tananarive, il dit à la reine qu'il avait été envoyé auprès d'elle par le gouvernement anglais (seconde fausseté), pour l'assurer que l'Angleterre n'avait pas de plus grand désir que de conserver toujours avec Madagascar les mêmes rapports d'amitié que sous George IV.

Il fit part ensuite, à la reine, de tout ce que M. Lambert avait entrepris en France et en Angleterre contre elle, et le dépeignant comme un homme très-dangereux, comme un espion du gouvernement français, il lui soutint qu'il viendrait très-prochainement avec des troupes françaises (troisième fausseté) pour détrôner la reine et mettre son fils à sa place.

Si ces divers mensonges avaient encore eu un noble but, on pourrait les excuser par le principe également jésuitique : « La fin justifie les moyens. » Mais il s'agissait, au contraire, d'une entreprise tendant au bien de tout un peuple, d'une œuvre philanthropique vraiment chrétienne, que ces mensonges devaient entraver et rendre peut-être entièrement impossible. Une société de missionnaires devrait mieux connaître l'amour du prochain, ne pas oublier à ce point les commandements de la religion et songer qu'elle n'a pas à s'occuper de politique.

C'est ainsi que M. Ellis, au lieu d'arriver à Tananarive avec la branche d'olivier, y vint avec le glaive. Ayant trahi et calomnié M. Lambert auprès de la reine, il fit au prince Rakoto un long sermon sur son crime inoui de vouloir se révolter contre sa mère. Il dit au prince que la cour d'Angleterre, en l'apprenant, en avait été si affligée qu'elle avait pris le deuil (quatrième fausseté extrêmement ridicule).

Le prince poussa la condescendance jusqu'à s'excuser auprès de cet homme, et lui représenter que, s'il ne cherchait à écarter sa mère du trône que pour s'y élever, on aurait parfaitement raison de lui faire des reproches, mais que telle n'était pas du tout son intention, car il n'avait d'autre désir que d'ôter à la reine le pouvoir de commettre des cruautés, lui accordant volontiers tout le reste, absolument sans rien demander pour lui-même.

Aussi bien à Tananarive qu'à Maurice, M. Ellis raconta que M. Lambert avait frauduleusement arraché au prince la signature du contrat (cinquième fausseté); que le prince n'était nullement disposé à conclure un traité particulier avec M. Lambert ; que ce dernier, l'ayant invité à un grand banquet, l'y avait enivré, et qu'il l'avait amené dans cet état à signer tout; enfin, que le prince, informé le lendemain de ces honteux artifices, avait été tellement irrité contre M. Lambert qu'il l'avait banni pour toujours de sa présence. A cette fiction des plus poétiques, M. Ellis ajouta, à Maurice, qu'il ne conseillerait pas à M. Lambert de jamais retourner à Madagascar : car il y aurait à redouter tout du ressentiment de la reine et du prince Rakoto.

Or, à Tananarive, ce prince m'a raconté lui-même l'histoire de la signature du traité. Il me le fit lire, et m'assura que l'histoire de l'enivrement était inventée, que c'était avec pleine conscience de ce qu'il faisait qu'il avait signé, et qu'il ne se repentait nullement de cette démarche. J'aurais voulu que M. Ellis eût pu voir avec quelle amertume et avec quel mépris le prince, en cette occasion, s'exprimait sur son compte.

Il reste encore une sixième et dernière fausseté que le missionnaire rapporta de Madagascar à Maurice, et que je dois démentir. Il se vanta partout de la bonne

réception qu'il avait trouvée à Tananarive, et de la grande faveur dont il avait joui auprès de la reine et du prince. Cette faveur avait été si grande qu'après un séjour d'un mois à peine il avait été chassé de Tananarive.

La reine s'était irritée contre lui parce qu'il avait distribué des Bibles, et le prince Rakoto, parce qu'il avait calomnié M. Lambert.

CHAPITRE XII

ÉCHEC ET MORT

(De juin 1857 à octobre 1858)

Présentation à la cour. — La reine Ranavola. — Ses palais à Tananarive. — Elle tue par plaisir. — Les Hovas. — Persécutions contre les chrétiens. — Ranavola systématiquement ruine les riches. — Ses tournées sanguinaires. — Le jour est pris pour renverser cette reine cruelle. — Grand bal costumé à la cour. — Echec de la conspiration. — *Kabar* contre les chrétiens. — Nous sommes expulsés sous prétexte de républicanisme. — Malgré les fatigues, les privations et les maladies d'une route homicidement prolongée, nous nous embarquons à Tamatave. — Mort de madame Ida Pfeiffer à Vienne en Autriche. — Loyauté des récits de cette voyageuse.

Notre présentation à la cour de Madagascar eut lieu le 2 juin. Vers quatre heures de l'après-midi, nous nous fîmes transporter au palais, dont l'entrée principale est surmontée d'une grande aigle dorée aux ailes déployées. Conformément à l'étiquette, nous dûmes franchir le seuil d'abord du pied droit; nous passâmes de même une seconde porte qui conduisait à une grande cour devant le palais. Là, nous vîmes la reine assise sur le balcon du premier étage. On nous fit ranger en ligne dans la cour, en face d'elle. Sous le

balcon, il y avait des soldats qui faisaient quelques exercices, dont le dernier était excessivement comique; il consistait à lever brusquement le pied droit comme s'il avait été piqué de la tarentule.

La reine, selon l'usage du pays, était enveloppée d'un large simbou de soie, et, pour coiffure, elle avait une énorme couronne d'or. Quoiqu'elle fût assise à l'ombre, on n'en tenait pas moins déployé au-dessus de sa tête un très-grand parasol en soie cramoisie, qui fait partie de la pompe royale. D'un teint assez foncé, d'une forte complexion, elle est, malgré ses soixante-quinze ans, pour le malheur de ce pauvre pays, encore alerte et robuste. Autrefois elle était, dit-on, très-adonnée à la boisson; mais elle a renoncé depuis longtemps à ce vice. A la droite de la reine, se tenait son fils, le prince Rakoto; à sa gauche, son fils adoptif, le prince Ramboasalama; derrière elle étaient debout ou assis quelques neveux, nièces et autres parents des deux sexes, ainsi que plusieurs grands du royaume. Le ministre qui nous avait conduits au palais fit à la reine un assez bref discours, après lequel nous dûmes nous incliner trois fois et prononcer ces mots : *Esaratsara tombokoë*, ce qui signifie : « Nous te saluons de notre mieux; » elle répondit : *Esaratsara*, ce qui veut dire : « C'est-très bien. »

Nous nous tournâmes ensuite à gauche, pour faire les mêmes trois révérences au tombeau du roi Radama, placé de côté à quelques pas de là, puis nous retournâmes à notre ancienne place devant le balcon, et saluâmes de nouveau trois fois. M. Lambert, à cette occasion, leva en l'air une pièce d'or de 50 fr. et la mit dans la main du ministre qui nous accompagnait. Ce don, que doit offrir tout étranger présenté pour la première fois à la cour, s'appelle *manasina*. Il n'est pas nécessaire que ce soit une pièce de 50 fr. ;

la reine se contente même d'un écu d'Espagne ou d'une pièce de 5 fr.

Après la remise de ce don d'arrivée, la reine demanda à M. Lambert s'il avait quelque chose à lui dire ou quelque souhait à formuler. Il répondit que non. Sa Majesté daigna aussi s'adresser à moi, s'informa de ma santé, si je n'avais pas été atteinte de la fièvre. Il est vrai que l'étranger n'échappe que très-rarement dans la belle saison à la fièvre intermittente. Dès le second jour après notre entrée à Tananarive, M. Lambert en eut un léger accès, et dans la suite elle nous éprouva tous deux bien rudement. Quand nous eûmes répondu aux questions de la reine, nous restâmes quelques minutes à nous regarder les uns les autres, puis les salutations et les révérences recommencèrent. Nous dûmes prendre de nouveau congé du tombeau de Radama, et en sortant, on nous rappela qu'il ne fallait pas franchir le seuil d'abord du pied gauche.

Voilà comment la fière reine de Madagascar donne audience aux étrangers; elle se croit beaucoup trop grande et trop élevée pour les admettre dès la première fois en sa présence immédiate. Quand on a le bonheur de lui plaire particulièrement, on est introduit dans le palais, mais jamais dès la première audience.

Le palais de la reine est un grand édifice en bois, composé d'un rez-de-chaussée et de deux étages avec une toiture très-élevée. Chaque étage est garni de larges balcons. Tout l'édifice est entouré de colonnes en bois, de vingt-six mètres de haut, sur lesquelles repose le toit qui s'élève encore à plus de treize mètres, et dont le centre est appuyé sur un pilier de trente-neuf mètres d'élévation. Ces colonnes, sans en excepter celle du centre, sont toutes d'un seul morceau, et quand on songe que les forêts dans lesquelles existent des arbres assez gros pour fournir de pareils fûts sont éloignées

de quatre-vingts à quatre-vingt-seize kilomètres de la ville; que les routes, loin d'être frayées, sont presque impraticables, et que le tout, amené sans l'assistance de bêtes de somme ou de machines, a été travaillé et mis en place avec les outils les plus simples, on doit considérer l'érection de ce palais comme une œuvre gigantesque, digne d'être assimilée aux sept merveilles du monde. Le transport du pilier central lui seul a occupé 5,000 hommes, et l'érection en a duré douze jours.

Tous ces travaux ont été exécutés par le peuple à titre de corvées, sans qu'il reçût ni salaire ni nourriture. On prétend que, pendant la construction du palais, 15,000 hommes ont succombé à la peine et aux privations; mais cela inquiète fort peu la reine, et la moitié de la population peut périr, pourvu que ses ordres suprêmes s'accomplissent.

Devant l'édifice principal, on a laissé la place d'une vaste et belle cour, autour de laquelle s'élèvent plusieurs jolies constructions, toutes également en bois. Le principal édifice n'est pas habité : il ne renferme que les grands appartements d'apparat; ceux de la reine sont situés dans un des bâtiments latéraux, qui se relie au palais par une galerie.

Au principal édifice se rattache, du côté gauche, le palais d'argent, ainsi appelé parce que toutes les arêtes des voûtes, ainsi que tous les encadrements des portes et des fenêtres sont garnis d'innombrables petites clochettes d'argent. Ce palais est la résidence du prince Rakoto, qui néanmoins ne l'habite que très-rarement.

A côté du palais d'argent, est le tombeau du roi Radama, une toute petite maison en bois sans fenêtres, mais à qui l'absence même de fenêtres et le piédestal sur lequel elle repose donnent l'aspect d'un monument.

On pratique à Madagascar un bien singulier usage : lorsqu'un roi meurt, on met dans sa tombe tout ce qu'il possède d'or, d'argenterie et d'objets précieux. L'héritier peut, il est vrai, en cas de besoin, enlever le trésor, et, autant que j'ai pu savoir, c'est ce qui arrive toujours.

Le trésor de Radama n'est évalué qu'à 275,000 fr., tandis que celui de son père était de plus de 5,000,000. Le trésor ou la fortune de la reine actuelle monte, à ce qu'on m'a dit, de 5 à 6,000,000, et ses revenus annuels sont de 300 à 400,000 fr. Elle peut joindre cette dernière somme à son trésor sans presque en rien retrancher, n'ayant de dépense à faire ni pour sa personne, ni pour son gouvernement. En effet, quant au gouvernement, le peuple remplit toutes les fonctions gratis et est chargé de subvenir à l'ensemble des dépenses de l'État, et, pour ce qui est de la personne royale, elle est propriétaire du pays et possède une multitude d'esclaves qui doivent fournir aux besoins de sa maison. Les habits mêmes qu'elle porte sont en grande partie fabriqués avec des produits du pays et par les mains de ses esclaves.

On peut trouver à Tananarive des indigènes qui ont plus d'un million de fortune, mais ils cachent leur richesse ; car, si la reine avait par hasard connaissance d'un tel trésor, elle aurait vraisemblablement la fantaisie de se l'approprier. Tout l'or qui existe dans l'île est évalué au plus haut à trente millions. Je n'envie pas à la reine son trésor ; mais le plus grand bonheur qui puisse arriver à la population de Madagascar, c'est que ce trésor soit enseveli le plus tôt possible, avec la puissante personne de Sa Majesté. Incontestablement elle est une des femmes les plus altières et les plus cruelles de la terre entière, et son histoire n'offre qu'un tissu d'horreurs et de scènes

sanglantes. En moyenne, Ranavola fait périr à Madagascar, tous les ans, de 20 à 30,000 personnes, soit par les exécutions et les empoisonnements, soit par les corvées et les guerres. Si ce gouvernement dure encore longtemps, la belle île se trouvera tout à fait dépeuplée; aujourd'hui déjà, la population est de moitié moins nombreuse qu'elle ne l'était du temps du roi Radama, et des milliers de villages ont disparu sans laisser la moindre trace de leur existence.

Les exécutions et les massacres ont souvent lieu en grand et frappent surtout les Seklaves, qui paraissent s'être attiré la haine toute particulière de la reine; on doit avouer qu'elle ne traite guère plus doucement les Malgaches, ni les autres tribus. La seule race qui trouve en quelque sorte grâce à ses yeux est celle des Hovas, dont elle-même fait partie.

Autrefois les Hovas étaient de tous les peuples de Madagascar le plus méprisé et le plus abhorré; on les traitait à peu près comme les parias dans l'Inde. Ce n'est que sous Radama, et surtout depuis la reine actuelle, que ce peuple s'est distingué et a su conquérir la première place par sa bravoure, son intelligence et son ambition. Mais malheureusement son caractère n'en est pas devenu plus noble, et ses vices l'emportent de beaucoup sur ses vertus ; comme disait M. Laborde, le Hova réunit les vices de toutes les tribus de l'île. Le mensonge, la fourberie et la dissimulation ne sont pas seulement chez lui dominants, ce sont même des vices si estimés qu'un père cherche à les inculquer le plus tôt possible à ses enfants. Les Hovas vivent entre eux dans une méfiance perpétuelle, et regardent l'amitié comme une chose impossible. Pour la finesse et la ruse, ils y excellent d'une manière incroyable et pourraient en remontrer au plus habile diplomate de l'Europe.

Ce peuple, d'origine malaise, est, sans contredit, moins laid que les autres qui habitent Madagascar. Ses traits tiennent moins du type nègre et sont mieux formés que ceux des Malais de Java et de l'archipel Indien ; le corps est plus grand et plus fort ; la peau offre toutes les nuances, depuis le jaune olivâtre jusqu'au rouge brun foncé. Plusieurs des Hovas ont le teint très-clair ; mais j'en remarquai aussi beaucoup, surtout parmi les soldats, dont la peau tire tellement sur le rouge que je les aurais plutôt pris pour des Peaux-Rouges Indiens de l'Amérique du Nord auxquels on a donné ce nom. Ils ont les yeux et les cheveux noirs, et ces derniers longs, crépus et laineux.

Bien qu'ils constituent la tribu aimée de la reine, les Hovas sont gouvernés également d'une main de fer, et, s'ils ne sont pas exécutés par centaines et par milliers comme les autres, ils sont pourtant aussi mis à mort pour les moindres délits. « Du sang, toujours du sang ! » telle est la devise de Ranavola, et cette méchante femme croit avoir perdu sa journée quand elle n'a pas signé au moins une demi-douzaine de sentences de mort (1).

Par exemple, en 1837, les ministres apprirent à la reine qu'il y avait parmi le peuple beaucoup de magiciens, de voleurs, de profanateurs de tombeaux et d'autres criminels. La reine décréta aussitôt un *kabar* (session judiciaire) de sept semaines, et fit publier en même temps qu'elle accorderait leur grâce à tous ceux qui se dénonceraient eux-mêmes, tandis que quiconque ne se déclarerait pas serait mis à mort. Il y eut en somme près de seize cents coupables ; dont

(1) Il y aurait de curieux rapprochements à faire entre ces détails et ceux que Speke a donnés sur les populations qu'il a étudiées entre les lacs Victoria et Albert, ainsi que sur les rois Mtésa et Camrasi. — *Voir Les Sources du Nil.* — J. B.

quinze cents s'étaient livrés spontanément au tribunal, et quatre-vingt-seize avaient été dénoncés. De ces quatre-vingt-seize, quatorze furent brûlés et quatre-vingt-deux furent, les uns précipités du haut d'un rocher, situé dans la ville de Tananarive, et qui a déjà coûté la vie à des milliers d'hommes; les autres furent jetés dans une fosse et couverts d'eau bouillante; il y en eut d'exécutés avec la lance ou d'empoisonnés; quelques-uns furent décapités; à plusieurs, on coupa les membres les uns après les autres; mais, au dernier, fut réservée la mort la plus affreuse. On le mit dans une natte, en ne lui laisant de libre que la tête, et son corps fut livré tout vivant à la pourriture.

Ceux qui s'étaient dénoncés eux-mêmes échappèrent, selon la promesse royale, au supplice; mais il me semble qu'on les traita plus cruellement encore que les criminels condamnés à mort. La reine déclara que, trouvant trop dangereux de rendre la liberté à un aussi grand nombre de criminels, elle devait en tout cas leur ôter les moyens de nuire. Donc, elle leur fit river de lourds fers autour du cou et des poignets, et ces malheureux furent attachés ensemble par quatre ou cinq avec de grosses barres de fer de cinquante centimètres de longueur. Après cette opération, on les laissa libres d'aller où bon leur semblait; seulement il y avait partout des inspecteurs chargés de veiller sévèrement à ce qu'aucun d'eux ne limât ses fers. Si un homme du groupe venait à mourir, on lui coupait la tête, pour pouvoir délivrer le corps de son collier rivé, et les fers du défunt restaient à la charge des survivants, de sorte que ceux-ci à la fin pouvaient à peine se traîner et périssaient misérablement écrasés sous leur fardeau.

Comme nous l'avons fait remarquer plus haut, la reine, dès son avénement au trône, s'est appliquée de

la manière la plus impitoyable à étouffer le christianisme, introduit à Madagascar du temps du roi Radama. Cependant on dit qu'il existe encore dans l'île beaucoup de chrétiens, qui cachent autant que possible leur croyance. Malgré toutes les mesures de précaution, une petite société chrétienne fut dénoncée à Tananarive, il y a environ six ans. Ces infortunés ayant été arrêtés, on en brûla six (d'ordinaire on ne condamne au bûcher que les nobles, les officiers et les soldats); quatorze furent précipités par-dessus le rocher, et beaucoup d'autres périrent sous le bâton. Quant au reste, les nobles furent dépouillés de leurs titres et de leurs dignités; ceux qui n'étaient pas nobles furent vendus comme esclaves. Les Bibles qu'on découvrit furent brûlées publiquement sur la grande place du Marché.

C'est également un crime pour les sujets de devenir riches, et leur fortune leur attire les plus grandes persécutions dès qu'elle est connue. La reine apprend-elle, par exemple, qu'un village a acquis un peu d'aisance en amassant du bétail, du riz et d'autres biens (on conçoit que chez des gens de la campagne il ne puisse être question d'argent)? aussitôt elle impose aux malheureux habitants une corvée qu'ils ne peuvent pas accomplir : comme de transporter tant de bois, ou de pierres, ou d'autres objets, dans une période limitée et à un endroit déterminé. La quantité de travaux demandés est toujours si grande, et le temps assigné pour en venir à bout si court, qu'avec la meilleure volonté et les plus grands efforts, ces pauvres gens ne peuvent exécuter l'ordonnance. Ils sont donc condamnés à une amende de quelques milliers de francs, et, comme ils ne les possèdent pas, ils sont obligés de vendre leur bétail, leur riz, leurs esclaves, et souvent de se vendre eux-mêmes.

Un des moyens employés de temps à autre par la reine pour rendre son peuple plus misérable est un voyage dans ses États.

C'est ainsi que la reine s'est rendue en 1845 dans la province de Manerinerina, sous le prétexte d'une chasse aux buffles. Dans ce voyage, elle s'était fait accompagner de plus de cinquante mille personnes; elle y avait invité tous les nobles et les officiers des environs de Tananarive, et, pour donner plus d'éclat à la marche triomphale, chacun d'eux avait dû emmener ses serviteurs et ses esclaves. Dix mille soldats et à peu près autant de porteurs accompagnaient la reine; douze mille hommes étaient toujours envoyés en avant pour élargir et réparer les routes. Les habitants des villages où la reine passait n'étaient pas non plus épargnés, et la moitié de chaque village était forcée de suivre le cortége avec femmes et enfants. Beaucoup d'hommes étaient aussi chargés d'aller en avant disposer le coucher de la reine, ce qui n'était pas une mince besogne, car il fallait entourer d'un haut retranchement les maisons ou tentes destinées à la famille royale, afin que Sa Majesté ne fût pas surprise la nuit par l'ennemi et enlevée à son peuple chéri.

Comme, dans un pareil voyage, la noble et généreuse souveraine ne prend des précautions que pour son propre entretien, et qu'elle ne donne à ses compagnons que la permission de se nourrir des provisions apportées par chacun (si toutefois il en a les moyens), la famine n'éclate que trop tôt parmi les soldats, le peuple et les esclaves. Il en fut ainsi dans ce voyage, et pendant les quatre mois qu'il dura, environ dix mille personnes, parmi lesquelles surtout beaucoup de femmes et d'enfants, succombèrent. La majeure partie des nobles même subit les plus dures privations; car là où il y avait encore un peu de riz, on le vendait à un prix si

exorbitant que les gens les plus haut placés et les plus riches étaient seuls en état de le payer.

Le 6 juin, M. Laborde donna, dans son pavillon situé au pied de la colline, un grand dîner en l'honneur du prince Rakoto. Un des divertissements qui le précédèrent fut une espèce de boxe avec les pieds. Les gens se portaient des coups si forts contre toutes les parties du corps que je croyais à chaque instant que l'un ou l'autre devait avoir une côte ou une jambe cassée. Ce jeu délicat est, surtout l'hiver, en grande faveur chez le peuple; car il sert aux gens à se réchauffer. Les plus grands froids durent ici du mois de mai à la fin de juillet, et le thermomètre descend alors souvent jusqu'à 4 ou 3 degrés centigrades, quelquefois même jusqu'à zéro. Cependant tout reste vert, les feuilles ne tombent pas, et les campagnes paraissent aussi riantes et aussi florissantes que chez nous au milieu du printemps. Les habitants de Tananarive n'en regrettent pas moins la chaleur du soleil, et comme ils n'ont pas les moyens de se procurer du bois, ni de remplacer par une chaleur artificielle celle qui leur manque, ils ont recours à la boxe avec les pieds.

Sur les dix heures du soir, M. Laborde me dit tout bas de prétexter un malaise, à cause de ma santé non encore entièrement rétablie, et de clore la soirée. Je lui répondis que ce droit ne m'appartenait pas, mais revenait au prince. Il insista cependant pour que je le fisse, en me disant qu'il avait pour cela des raisons importantes, qu'il me communiquerait plus tard. Je me conformai donc à sa volonté et donnai le signal du départ.

Ce fut par le plus beau clair de lune, et aux sons d'une joyeuse musique, que nous remontâmes la colline pour rentrer chez nous.

Le prince Rakoto et M. Lambert m'appelèrent alors

dans une des chambres voisines, et le prince me déclara encore une fois que le traité particulier entre lui et M. Lambert avait été conclu avec son parfait consentement, et que M. Ellis le calomniait en soutenant qu'il avait été ivre en signant cet acte. C'était sur sa propre demande, ajouta-t-il, que M. Lambert était revenu à Madagascar pour l'aider, avec une partie de la noblesse et de l'armée, à écarter du trône la reine Ranavola, sans lui ravir pourtant ni sa liberté, ni ses richesses, ni ses honneurs.

M. Lambert, de son côté, m'apprit que nous avions dîné dans le pavillon de M. Laborde, parce qu'on pouvait plus tranquillement y convenir de tout; que le signal du départ devait venir de moi, pour faire croire que la petite fête avait été donnée à mon intention; enfin que nous avions passé par la ville, musique en tête, pour montrer qu'il ne s'était agi que de plaisir et d'amusement.

Il me fit voir dans la maison tout un petit arsenal de sabres, de poignards, de pistolets et de fusils destinés aux conjurés, ainsi que des sortes de plastrons en cuir assez solides pour résister aux coups de lance; enfin il conclut en me disant que tous les préparatifs étaient faits, que le moment d'agir approchait et que je devais sans cesse m'y tenir préparée.

J'avoue que je fus saisie d'un sentiment d'inquiétude quand je me vis impliquée tout à coup dans un complot politique si considérable et que, dans le premier moment, les idées les plus diverses me passèrent par la tête. Je ne pouvais pas me dissimuler qu'en cas d'échec ma vie courait le même danger que celle de M. Lambert; car, dans un pays comme Madagascar, où tout dépend de la volonté arbitraire du souverain, on confond sans peine l'innocent avec le coupable. J'étais venue à Tananarive en société d'un des prin-

cipaux chefs du complot, et j'avais assisté à quelques-unes des réunions tenues à cet effet ; il n'en fallait pas davantage pour me faire paraître complice et aussi coupable que les véritables conjurés.

Le 9 juin, on donna un grand bal costumé à la cour, en l'honneur de M. Lambert. Quels contrastes! D'un côté, une conjuration ; de l'autre côté, des fêtes.

La reine ignore-t-elle réellement le pacte conclu entre le prince Rakoto et M. Lambert, et n'a-t-elle pas le moindre pressentiment du complot? ou bien veut-elle laisser les conspirateurs se porter à un acte décisif, pour en tirer ensuite vengeance avec une apparence de légalité? C'est ce que la suite nous apprendra.

Dans ce bal, je vis une société de danseurs appartenant à la haute aristocratie exécuter, après différentes danses européennes, la *sega*, que les habitants de Madagascar veulent faire passer pour une danse indigène, mais qui vient des Maures, et dont les figures, les pas et la musique sont si jolis qu'elle n'aurait besoin que d'être connue en Europe pour y devenir à la mode.

Après cette danse charmante, le bal dura encore longtemps. Il y eut un court entr'acte, pendant lequel on ne servit pas de rafraichissements ; puis l'élite de la société, composée de six couples, entra dans la cour. Les danseurs étaient le prince Rakoto, MM. Laborde père et fils, deux ministres et un général ; les danseuses, toutes des princesses et des comtesses. Ces messieurs étaient également vêtus de l'ancien costume espagnol, à l'exception du prince, qui portait un costume de fantaisie de si bon goût qu'il aurait pu se présenter sans crainte, ainsi vêtu, au bal dans toutes les cours d'Europe. Il avait un pantalon de drap bleu foncé, garni de galons d'or, une espèce de cotte d'armes

en velours brun, également ornée de galons et des plus fines broderies en or, enfin une barrette en velours de la même couleur avec deux plumes d'autruche retenues par une agrafe d'or. Tout allait si bien, les broderies étaient si belles, que je pensais que M. Lambert avait porté la mesure du prince à Paris et y avait fait confectionner les habits; mais je me trompais. A l'exception des étoffes, tout avait été fait à Tananarive, nouvelle preuve que, si les habitants de Madagascar n'ont pas le don de l'invention, ils sont, en revanche, imitateurs très-habiles.

Peu de jours après, il ne s'en fallut guère que je ne devinsse la pianiste en titre de Sa Majesté la reine de Madagascar.

Le 20 juin était indiqué pour la journée décisive; on voulait, sans plus tarder, mettre, cette nuit même, le coup d'Etat à exécution, attendu que M. Lambert était assez bien rétabli de sa fièvre.

Malheureusement on ne put pas en venir à bout : le plan échoua par la lâcheté ou la perfidie du chef de l'armée, du prince Raharo. Ces messieurs étaient encore à table quand ils reçurent de lui la fâcheuse nouvelle que, par suite d'obstacles imprévus, il ne lui avait pas été possible de ne faire occuper le palais que par des officiers dévoués; qu'il ne pouvait donc pas tenir cette nuit les portes ouvertes, et qu'il fallait attendre une occasion plus favorable. En vain le prince lui envoya-t-il messager sur messager, il ne put rien obtenir.

Deux jours plus tard, il nous arriva de bien tristes nouvelles. La reine avait été informée de la conjuration. Cependant, au dire de nos amis, on cherche à la tromper et à lui faire croire que le peuple souhaite un changement de gouvernement. Aucun nom en particulier ne lui aurait été dénoncé; on lui aurait

seulement dit que ce vœu avait été en général exprimé dans le peuple.

Nos amis peuvent bien l'avoir fait; mais nos ennemis, et M. Lambert, comme on peut le supposer, en a un assez grand nombre, ne garderont pas les mêmes ménagements, et il est malheureusement certain que la reine a des soupçons contre M. Lambert; car elle a dit aujourd'hui à son fils que, M. Lambert étant gravement malade, elle avait interrogé le sikidy pour savoir si le Français nourrissait quelque mauvais dessein contre elle, et si, dans le cas où cela serait, il mourrait de la fièvre. Le sikidy avait répondu que, si M. Lambert avait formé de mauvais desseins contre la reine, il succomberait nécessairement à la fièvre. Comme cela n'avait pas eu lieu, c'est-à-dire comme il n'était pas mort, il ne pouvait pas non plus, concluait-elle, rien méditer contre sa personne.

La journée du 3 juillet mit la désolation et la terreur dans toute la ville. De grand matin, on enjoignit au peuple de se rendre à une heure fixe au bazar, pour assister à un grand kabar qui devait s'y tenir.

M. Laborde rentra pâle et très-ému, et nous raconta que, de tous les kabars dont il avait été témoin depuis qu'il demeurait à Tananarive, celui-ci était le plus affreux et le plus terrible dans ses résultats. La plus grande partie de la population urbaine, hommes, femmes et enfants, avait été assemblée sur la grande place, et chacun, s'attendant aux choses les plus épouvantables, avait écouté en tremblant l'ordonnance de la reine qu'un des officiers proclamait à haute voix.

La communication royale disait que, depuis longtemps, la reine soupçonnait qu'il restait encore beaucoup de chrétiens parmi son peuple. Elle en avait acquis la certitude quelques jours auparavant, et elle avait appris, à son grand effroi, que, dans Tana-

narive seulement et ses environs, il vivait plusieurs milliers de chrétiens.

Le dénonciateur de ces infortunés était lui-même un chrétien, un prêtre, que les missionnaires anglais honoraient du titre de *révérendissime !*

Au bout de trois jours, on comptait déjà plus de deux cents chrétiens dénoncés ou découverts depuis la publication du kabar. On faisait partout des perquisitions; on pénétrait dans les maisons; les soldats saisissaient quiconque était soupçonné d'être chrétien, homme, femme ou enfant, et le jetaient en prison.

Le 9 juillet, à midi, on tint encore un grand kabar sur la place du Marché. La reine fit annoncer au peuple que tous ceux qui aideraient les chrétiens à fuir ou bien ne les en empêcheraient pas, ou qui chercheraient à les cacher, seraient punis de mort; qu'au contraire, ceux qui trahiraient les chrétiens, les ramèneraient ou bien les empêcheraient de fuir, gagneraient la bienveillance particulière de la reine, et qu'en récompense si, par la suite, ils commettaient quelque délit, ils ne subiraient qu'une très-légère punition ou même aucune.

Le lendemain, nos portes s'ouvrirent tout à coup, et environ une douzaine d'officiers supérieurs entrèrent dans la cour avec une suite nombreuse. Nous crûmes qu'ils venaient faire une perquisition annoncée par le prince; mais, à notre très-grande surprise, ils déclarèrent à M. Lambert que la reine les envoyait pour recevoir les précieux présents qu'il avait apportés pour elle et pour sa cour.

M. Lambert fit aussitôt exposer et déballer les caisses. Les objets qui y étaient renfermés furent, selon leur destination, placés dans de grands paniers que les esclaves amenés par les officiers transportèrent aussitôt au palais de la reine.

Nous étions comme en captivité depuis treize jours, lorsque le 17 juillet notre cour fut envahie derechef, et l'un des ministres ou juges, s'étant levé, nous tint d'une voix sépulcrale à peu près ce discours :

« Le peuple avait appris que, partisans de la république, nous étions venus à Madagascar avec l'intention d'y introduire cette forme de gouvernement, de renverser le trône de la souveraine bien-aimée, de donner au peuple les mêmes droits qu'à la noblesse, et d'abolir l'esclavage; de plus, que nous avions eu beaucoup de conciliabules avec les chrétiens, odieux à la reine comme au peuple, et que nous les avions engagés à rester fortement attachés à leur croyance et à espérer un prochain secours. Ces menées révolutionnaires avaient tellement irrité le peuple contre nous que, voulant nous protéger contre sa fureur, la reine s'était vue forcer de nous traiter en prisonniers. Toute la population de Tananarive demandait notre mort; mais la reine, qui n'avait jamais ôté la vie à un blanc, refusait encore de le faire dans cette circonstance, bien que les crimes commis par nous l'y autorisassent parfaitement. Dans sa clémence et sa générosité, elle avait résolu de borner notre châtiment à nous bannir pour toujours de ses États. M. Lambert, M. Marius, les deux autres Européens qui demeuraient chez M. Laborde, et moi, nous devions quitter la ville dans l'espace d'une heure ; M. Laborde pouvait rester vingt-quatre heures de plus, et, eu égard à ses anciens services, emporter de sa propriété tous ses biens meubles, à l'exception des esclaves. Ceux-ci, comme ses possessions en maisons et en terres, retournaient à la reine, dont la bonté les lui avait donnés. Le fils de M. Laborde, par sa mère, étant indigène, et à cause de sa jeunesse, ne devant pas avoir pris part à la conjuration, était laissé libre, à son choix, de rester dans son pays

ou de le quitter. La reine nous accordait, ainsi qu'à M. Laborde, autant de gens qu'il nous en faudrait pour le transport de nos personnes et des objets qui nous appartenaient, et, pour notre plus grande sûreté, elle nous ferait accompagner, jusqu'au lieu de notre embarquement, à Tamatave, d'une escorte militaire de cinquante soldats, vingt officiers et un commandant. M. Laborde aurait la même escorte; mais il devait toujours rester au moins à une journée de marche derrière nous. »

Malgré notre situation critique, ce discours nous fit presque rire. Voilà le peuple qui subitement jouait un certain rôle. Ce pauvre peuple, qui languit sous un joug plus pesant que les serfs en Russie ou les esclaves dans les États-Unis du Sud, exerce tout à coup une influence sur la volonté de la reine; il obtient le droit d'énoncer un désir et même des menaces!

Ce fut avec une joie bien vive et bien réelle que, le lendemain, je quittai cette ville, où j'avais tant souffert. Nous fûmes vingt-sept jours à parcourir le chemin de Tamatave. Malgré la fièvre, nous n'avions ainsi, ni M. Lambert ni moi, donné à la reine Ranavola le plaisir de nous voir mourir (1). Mais c'est vraiment un

(1) Il nous semble indispensable de dire ce que sont devenus les principaux personnages dont il vient d'être question. La sanguinaire Ranavola est morte le 18 août 1861. Le prince Rakoto, lui ayant succédé sous le nom de Radama II, a créé M. Lambert duc d'Emyrne. Ouvrant Madagascar au commerce européen, nouant des relations diplomatiques avec l'Angleterre et avec la France, cédant à cette dernière Diégo-Soarez, se réconciliant avec Rome et appelant des missionnaires et des religieuses catholiques, il accomplissait la révolution qu'il avait longtemps méditée, lorsque le parti des *Vieux Hovas*, non sans soupçon de l'active connivence des missionnaires anglais et protestants, conspira sa perte. D'abord son frère adoptif, Ramboasolama, auquel on voulait donner la couronne, subit le supplice de la faim; mais les tentatives, commencées du vivant même de Ranavola, furent

miracle si nous en sommes revenus la vie sauve; pour ma part, je ne me serais jamais figuré que mon corps épuisé eût pu résister à ce long séjour forcé dans les pays les plus malsains, aux plus durs traitements et à des privations sans nombre et sans fin.

Nous avons eu la chance de ne rester que trois jours à Tamatave. Le 16 septembre, un vaisseau partait pour Maurice, ce qui nous obligea de nous séparer de notre aimable escorte et de ce charmant pays. Il est vrai qu'au moment de la séparation je n'ai point versé de larmes; au contraire, je me sentis le cœur plus léger en mettant le pied à bord du vaisseau, et c'est avec un plaisir indicible que je vis le canot ramener le commandant avec ses soldats vers la côte; mais je ne me repens pas d'avoir entrepris ce voyage, surtout si je dois avoir le bonheur de recouvrer la santé.

Ce souhait ne se réalisa point.

Le journal d'Ida Pfeiffer s'arrête à l'arrivée de cette dame à Maurice, où la fièvre la retint fort longtemps. Madame Pfeiffer n'est rentrée à Vienne que le 15 septembre 1858. L'avis unanime des médecins consultés fut qu'elle se mourait d'un cancer au foie, cancer causé probablement par cette fièvre de Madagascar, qui attaque et détruit les parties intérieures du corps. Ida

renouvelées et Radama II finit par être assassiné le 12 mai 1864, au moment où M. Lambert l'aidait à exécuter ses grandes réformes. Ce dernier n'échappa qu'à grand'peine aux périls qui l'entouraient et rentra en France en janvier 1865. — J. B.

Pfeiffer expira doucement, sans douleur apparente, dans la nuit du 27 au 28 octobre.

Qu'on nous permette de terminer notre abrégé par les lignes qu'elle a mises en conclusion de son second voyage autour du monde.

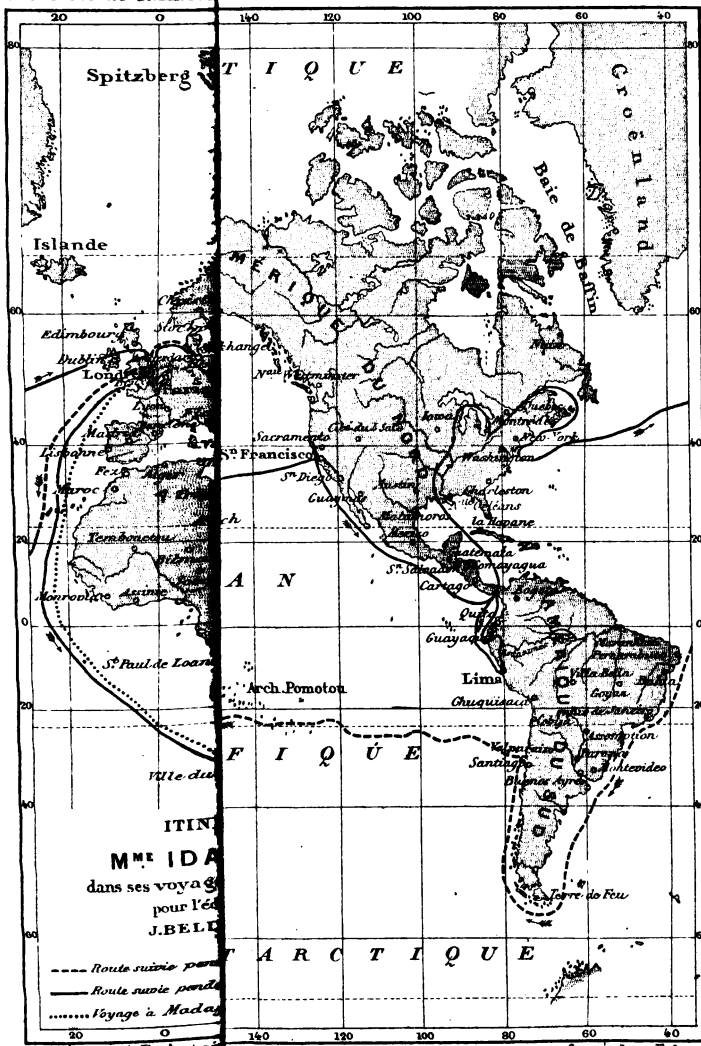
« Si, dans mes relations, on rencontrait des expressions trop fortes contre tel ou tel peuple, contre les coutumes et les usages des différents pays que j'ai visités; si j'avais par hasard émis des opinions erronées, je prie mes lecteurs de m'accorder une grande, une très-grande indulgence. Je les prie en grâce de se rappeler, ce que je disais à l'occasion de mon premier voyage en Palestine, que je suis bien loin de me ranger au nombre des personnes privilégiées et infaillibles.

« La simplicité est ma devise. Tous mes efforts tendent à dire sans emphase la vérité et à éviter l'exagération. Aussi, en publiant mes écrits, ne me suis-je proposé d'autre objet que de retracer ce que j'ai vu et ce qui m'est arrivé, absolument selon les impressions que ces choses ont produites sur mon esprit et sur mon cœur! »

Voilà un témoignage auquel, à notre avis, souscriront tous les lecteurs qui, en s'élevant au-dessus des préjugés de peuple et de religion, auront pu apprécier ces attachants récits.

FIN

Librairie de L. Hach



Imp. Janson & R. Antoi

Grave chez Erhard

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.

CHAP. I. — *Le Brésil.* — (De mai à décembre 1846.) — Education de madame Ida Pfeiffer, née Reyer. — Sa vie. — Ses voyages dans la Terre-Sainte, en Islande et en Suède. — Son portrait. — Elle part pour le Brésil. — Rio de Janeiro. — Constantinople est plus curieux à voir. — L'Esclavage au Brésil. — Petropolis. — Attaque furieuse d'un nègre. — Le manioc. — Novo Friburgo. — Bois embrasé. — Les *Faziendas.* — Les Pouris. — La danse de la victoire. 1

CHAP. II. — *O'Tahiti et Canton.* — (Du 8 décembre 1846 au 20 août 1847.) — Valparaiso. — O'Tahiti. — Papéiti. — Danse des Taïtiens. — La reine Pomaré au bal donné pour la fête de Louis-Philippe. — Fruits délicieux. — Réception chez Tati. — Lac Vaihiria. — Fautaua et le Diadème. — Macao. — Hong-Kong. — Les bateaux à fleurs. — Canton. — Vie que mènent les Européens. — Vie des Chinois. — Excursion en remontant le Fleuve aux Perles. — Autour de Canton. — Départ pour Hong-Kong. 41

CHAP. III. — *L'Hindoustan.* — (Du 20 août 1847 au 23 août 1848.) — Singapour. — Chair du serpent. — Pointe-de-Galle. — Sanctuaire de Dagoha et Pic d'Adam à Ceylan. — Calcutta. — Vie des Européens et des Hindous. — Le Gange. — Patna, Bénarès, Allahabad et Agra. — Le Tatsch-Mahal. — Ruines de Fattipour-Sikri. — Delhi. — Kottah. — Comment voyagent

les officiers et les fonctionnaires anglais. — La reine d'Oudjein. — Temples d'Adjunta et d'Elora. — Fort Dowlutabad. — Bombay. — Temples d'Éléphanta et de Salsette. 76

CHAP. IV. — *La vallée du Tigre.* — (D'avril à juillet 1848.) — Mascate. — Bender-Abassi. — Bender-Boucher. — Bagdad. — Soirée chez M. Rawlinson. — Harem du Pacha. — Ctésiphon. — Babylone. — Birs-Nimrod. — Voyage par caravanes dans la Mésopotamie. — Vie des Arabes à Kerkou. — Arbèle. — Passage des rivières sur des radeaux d'outres. — Mossoul. — Restes des monuments assyriens. — Ninive et Tel-Nemrod. 105

CHAP. V. — *La Perse et la Transcaucasie russe.* — (De juillet à novembre 1848.) — Les brigands du Courdistan. — Defilé d'Ali-Bag. — Ravandus et ses habitants. — Sauh-Boulac. — Vie de famille. — Lac et ville d'Ourmiah. — Vie, travaux et influence des missionnaires anglais et américains, en Asie. — Tauris. — Natschivan. — L'Ararat et les souvenirs de Noé. — La conduite des Russes fait regretter les Persans, les Turcs et les Hindous. — Retour à Vienne quelques jours après la prise d'assaut de cette ville. 136

CHAP. VI. — *Bornéo.* — (De mars à décembre 1851.) — Londres et ses habitants. — L'aristocratie anglaise comparée à celle d'Allemagne. — La ville du Cap de Bonne-Espérance. — Les chariots des boers. — Retour à Singapour. — Saraouac et sir James Brooke. — Demeures bâties sur pilotis. — Les Chinois et les Malais. — Les Dayacs font des guirlandes de crânes humains. — Ils construisent aussi sur pilotis. — Leurs mœurs. 158

CHAP. VII. — *Sumatra.* — (De janvier à octobre 1852.) — Amour des Dayacs pour les têtes humaines. — Leur honnêteté. — Batavia. — Les Battacs soumis dans l'île de Sumatra. — Anthropophagie. — Richesses naturelles de l'île. — Parures des femmes battaques. — Sacrifice du buffle, à Danau. — Le désert et la forêt. — Demeures des Battacs. — Danse du supplice. — Une plaisanterie m'empêche d'être mangée. — Je ne puis pas voir le lac Eier-Tau. — *Uttas* dans la vallée de Silindong. — Saleté des Battacs. — Retour à Danau. — Ascension et cratère du Mérapi. 183

CHAP. VIII. — *Java et les îles aux Epices.* — (D'octobre 1852 à juillet 1853.) — Temple de Boro-Budoo. — Mendut. — Les Mille Temples. — Le sagou. — Les Alfores de Céram. — Le mont

Hourali. — Autant que les Dayacs, les Alfores aiment les têtes d'homme. — Ils ne sont pas cannibales. — Leur gouvernement, leur physionomie et leur parure. — Les missionnaires hollandais. — Gouvernement de la Hollande dans la Malaisie. — Fête des dents limées à Barou. — Toilette de la reine de Lagousi. 209

CHAP. IX. — *Californie.* — (De juillet 1853 à janvier 1854.) — Baie et ville de San-Francisco. — Maisons de divertissement public. — Les voleurs. — Les Américains sur les bateaux. — Lavage d'or à l'Yuba. — Indiens de la Californie. — Crescent City. — Indigènes de Rogue-River. — Leurs mœurs. 232

CHAP. X. — *Dans les deux Amériques.* — (De janvier 1854 à juin 1855.) — Lima. — Le temple de Pachacamac. — Passage des Cordillères. — Le Chimborazo, en allant à Quito et en en revenant. — Les haziendas et leurs propriétaires. — Quito. — Mauvaise foi de ses habitants. — Danger de mort dans les eaux du Guaya. — Une demoiselle de couleur. — La Nouvelle-Orléans. — Marchés aux Esclaves. — Les nègres sont fort bien traités par quelques planteurs. — Ils élèvent les enfants des blancs. — Société sur un bateau à vapeur du Mississipi. — Les chasseurs de fourrure dans le Canada. — Indiens du lac Supérieur. — Chute du Niagara. — Les Mille-Iles. — New-York. 247

CHAP. XI. — *Madagascar.* — (De mars 1856 à juin 1857.) — La Hollande. — Paris. — Les jeunes gens et les jeunes filles osent jouer le dimanche à Saint-Cloud ! — Cargaison de jeunes Hollandais pour les colons du Cap de Bonne-Espérance. — Marie. — M. Lambert offre de m'emmener à Madagascar. — Saint-Denis de la Réunion. — Port-Louis de Maurice. — Le sucre. — A Maurice, les Français me prennent pour une empoisonneuse, et les Anglais, pour une espionne. — Tamatave. — Mademoiselle Julie et ses fils. — Dîner solennel en l'honneur de M. Lambert. — Route de Tamatave à Tananarive. — Le sikidy. — Le prince Rakoto. — Banquet chez madame Rasoaray. — Les castes à Madagascar. — Le traité conclu entre M. Lambert et le prince Rakoto. — Mensonges du missionnaire anglais Ellis. 277

CHAP. XII. — *Echec et mort.* — (De juin 1857 à octobre 1858.) — Présentation à la cour. — La reine Ranavola. — Ses palais à Tananarive. — Elle tue par plaisir. — Les Hovas. — Persé-

cutions contre les chrétiens. — Ranavola systématiquement ruine les riches. — Ses tournées sanguinaires. — Le jour est pris pour renverser cette reine cruelle. — Grand bal costumé à la cour. — Echec de la conspiration. — *Kabar* contre les chrétiens. — Nous sommes expulsés sous prétexte de républicanisme. — Malgré les fatigues, les privations et les maladies d'une route homicidement prolongée, nous nous embarquons à Tamatave. — Mort de madame Ida Pfeiffer, à Vienne en Autriche. — Loyauté des récits de cette voyageuse. 305

FIN DE LA TABLE.

COULOMMIERS. — Typog. A. MOUSSIN

SEP 29 1955